This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VIES DE QUELQUES-UNES

DE NOS

GRANDES SAINTES

AU

PAYS DE LIÈGE

PAR

H. NIMAL, Redemptoriste

C.SS.R.

SAINTE MARIE D'OIGNIES
SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE
SAINTE IVETTE DE HUY
SAINTE LUTGARDE
SAINTE JULIENNE DE CORNILLON

LIÉGE
H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE TRAPPÉ, 7

V
7
7

Digitized by Google

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

1
55/2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VIES DE QUELQUES-UNES

DE NOS

GRANDES SAINTES

AU

PAYS DE LIÈGE

PAR

H. NIMAL, Rédemptoriste

SAINTE MARIE D'OIGNIES
SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE
SAINTE IVETTE DE HUY
SAINTE LUTGARDE
SAINTE JULIENNE DE CORNILLON

LIÉGE
H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE TRAPPÉ, 7

Digitized by Google

DÉCLARATION.

L'auteur se soumet, dans cet ouvrage, aux décrets d'Urbain VIII.

APPROBATION.

En vertu des pouvoirs à nous communiqués par notre R^me^ Père Général, et vu le rapport de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner l'ouvrage intitulé : *Vies de quelques-unes de nos grandes Saintes au Pays de Liége, par H. Nimal, Rédemptoriste*, nous en permettons l'impression.

J. R. VAN AERTSELAER,
Sup. Prov. Belg.

Bruxelles, 28 novembre 1897.

IMPRIMATUR
Leodii, 11 Maii 1898
M. RUTTEN, VIC. GEN.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le XIII^e^ siècle et la fin du XII^e^, qui en fut la préparation, est le point culminant de l'histoire de l'Eglise catholique. L'art, la science, la vertu y furent à leur apogée. Les monuments de cette époque défient les siècles et offrent à nos yeux ravis, des richesses artistiques que nous restons impuissants à égaler. Thomas d'Aquin y brilla comme un soleil dont aujourd'hui encore le monde recueille la bienfaisante lumière. Jamais la sainteté ne s'éleva plus haut dans tous les rangs de la société. Au milieu de ce splendide épanouissement, l'Eglise de Liège, dont nous avons ailleurs rappelé les gloires, devait paraître au premier rang. Déjà nous avons fait connnaître plusieurs de ses saints personnages à cette époque. Nous publions aujourd'hui une nouvelle page de cette histoire glorieuse. Ce sont des saintes de premier ordre dont nous avons à retracer la vie : elles offrent un puissant intérêt pour les âmes. En particulier, les grandes dévotions catholiques à l'Eucharistie, au Sacré-Cœur, à la Passion, à la très sainte Vierge, aux Saints, aux âmes du purgatoire, y trouveront des modèles admirables.

« Rien de plus honorable à la Religion que de tels livres, écrit Mgr Dupanloup : car les saints sont la gloire de l'Eglise : et l'histoire de ces grandes âmes, les meilleures, les plus nobles, les plus fortes, les plus tendres que l'humanité ait produites, serait à elle seule une admirable démonstration du Christianisme et la plus magnifique apologie de la piété. »

Nous en avertissons dès l'abord le lecteur : nous entrons ici en plein dans les grandes eaux du surnaturel : peu de Vies en offrent d'aussi éclatantes manifestations. Telle de nos saintes présente un ensemble unique de phénomènes si prodigieux qu'ils seraient incroyables s'ils n'avaient une multitude de témoins.

Aussi bien, nous ne sommes plus au temps où le surnaturel était banni. Le philosophisme du XVIII^e^ siècle est passé de mode. Grâce aux Montalembert, aux Guéranger et à d'autres écrivains chez lesquels la science est à l'égal du talent et qui dominent de

Digitized by Google

haut la tourbe des médiocres folliculaires, le surnaturel est réhabilité ; il a repris sa place légitime dans l'histoire : le droit de Dieu sur les lois de la nature est reconnu. Bien plus, le peuple demande le surnaturel, le merveilleux dans les Vies des saints, et une Vie où on ne le rencontre pas, offre généralement peu d'intérêt.

Si celles dont nous allons faire le récit, présentent un ensemble de merveilles, Dieu a eu soin de leur donner toutes les marques d'authenticité nécessaires. A côté de chacune de ces saintes, il a placé un historien dont la science, la vertu, les relations personnelles sont le garant de sa véracité. A cet égard, peu d'histoires se présentent sous un jour aussi favorable. Notre principal souci a été de reproduire fidèlement ces auteurs contemporains.

A défaut d'autre mérite, nous avons voulu avoir celui de la fidélité : c'est le cachet et le mérite de ce livre.

Notre travail était terminé, lorsque nous avons relu fortuitement les avis de Mgr Dupanloup sur la manière d'écrire les Vies des saints. Ce n'est pas le moindre service rendu à l'Eglise par cet illustre et pieux prélat, d'avoir formé une école d'hagiographie où les noms de Bougaud, Lagrange, Baunard, rappellent incontestablement les premiers hagiographes de notre temps.

S'adressant à l'auteur de l'*Histoire de Sainte Chantal*, l'évêque d'Orléans le loue de cette sorte : « Vous avez eu la passion de la vérité, vous avez recherché à reproduire, avec toute l'exactitude possible le modèle qui était sous vos yeux, bien persuadé, et avec raison, que si vous parveniez à être vrai, vous seriez assez éloquent.

Les saints, en effet, sont le chef-d'œuvre de la grâce. Dieu met en eux une céleste beauté, une élévation et une grandeur auprès desquelles pâlissent toutes les fictions de l'imagination ; et le moyen pour être ému et pour émouvoir, c'est de les considérer longtemps de très près, et de les peindre tels qu'ils sont. En cherchant à embellir leur physionomie, on est toujours sûr de l'altérer.

Un grand esprit disait au commencement de ce siècle : les papes n'ont besoin que de la vérité. Je dis de même : Pour plaire, pour toucher, pour émouvoir, pour élever les âmes à Dieu, les saints non plus et leurs historiens n'ont besoin que de la vérité.....

Et non seulement vous avez voulu retrouver et reproduire la vérité, mais, pour le faire plus sûrement, autant qu'il a été possible, vous avez emprunté le récit des contemporains, et c'est encore

Digitized by Google

une des choses qui contribuent le plus à l'émotion qu'on éprouve en vous lisant. Car enfin, qui peut parler des saints comme ceux qui les ont connus, qui ont vécu avec eux, qui ont suivi pendant de longues années l'ascendant de leurs vertus ? Ceux surtout qui ont eu le bonheur de converser avec eux, et d'être admis dans leur intimité, ceux-là ont un accent que d'autres n'auront jamais. »

Ces règles, tracées par un Maître si autorisé, ont été les nôtres. Nous aurions pu habiller les faits, les dramatiser, les romantiser, dirai-je, selon la mode du jour. Certes, le sujet s'y prêtait admirablement. Nous ne l'avons pas voulu, persuadé que rien ne pourrait remplacer le récit simple, vrai, naturel, ému tel qu'il est sorti de la plume de l'historien de chacune de nos saintes. Nous avons voulu être neuf, en nous efforçant d'être vieux le plus possible.

La lettre du cardinal Jacques de Vitry à Foulques, évêque de Toulouse, sur les saintes femmes du pays de Liège, peut servir d'introduction à tout l'ouvrage.

Lettre du cardinal Jacques de Vitry à Foulques, évêque de Toulouse, sur les saintes femmes du diocèse de Liège.

« Après le miracle de la multiplication des pains, Notre Seigneur ordonna à ses disciples de recueillir tous les morceaux qui restaient afin qu'il n'y eût rien de perdu. Or, recueillir ces restes ou fragments qu'est-ce autre chose que de rapporter les actions des saints après leur mort pour en remplir des corbeilles mystérieuses, c'est-à-dire, pour fortifier les pauvres et les petits, puisqu'il est dit que même les petits chiens sont nourris des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ? C'est pourquoi nos pères, considérant la parabole des talents rapportée par Jésus-Christ, ont, pour l'utilité de ceux qui devaient venir après eux, écrit les vertus et les actions des saints, afin d'exciter les gens de bien à les imiter, de fortifier la foi des faibles, d'instruire les ignorants, de réveiller les paresseux, et de convaincre les opiniâtres et les incrédules. Observons avec quel soin saint Jérôme, pour ne pas parler de tant d'autres, s'est informé de la vie et des actions des Pères des déserts d'Egypte, avec quelle utilité pour toute l'Eglise il les a écrites, rassemblant ainsi de tous côtés du bois propre à alimenter le feu

Digitized by Google

qui doit brûler sur l'autel du Seigneur. Saint Grégoire le Grand, que l'on peut nommer l'organe du Saint-Esprit, n'a pas employé une moindre attention pour rapporter dans ses dialogues les vertus et les actions des saints d'Italie ; comme on recueille les cendres de plusieurs sacrifices offerts à Dieu, afin de les enfermer et de les conserver dans un lieu décent, il a recueilli les actions des saints pour les placer dans la mémoire des fidèles souvent plus touchés des exemples que des préceptes.

Foulques, saint évêque de Toulouse, vous avez été animé de ce même zèle pieux. Chassé de votre siège par les hérétiques albigeois, vous êtes venu dans la Belgique réclamer du secours contre les ennemis de la foi. La réputation de sainteté dont jouissaient à Liége plusieurs grands serviteurs de Dieu, vous attira en cette ville.

Comme vous ne pouviez vous lasser d'admirer leur dévotion et leur foi, principalement la foi de plusieurs saintes femmes animées d'un amour et d'une vénération incroyable pour l'Eglise et pour tous ses sacrements, que la plupart des peuples de la province de Toulouse rejetaient ou négligeaient, vous avez souhaité que l'on rassemblât, ainsi que des fragments et des miettes précieuses, quelques-unes des choses que vous aviez vues et entendues, afin d'en perpétuer le souvenir.

Vous savez, mon saint Père, vous qui n'êtes pas seulement le digne pasteur de l'Eglise de Toulouse, mais une ferme colonne de toute l'Eglise de Jésus-Christ, que c'est par votre ordre et pour m'exempter du reproche de la négligence dont vous m'accusiez, que j'ose entreprendre cet ouvrage. Car vous n'avez pas oublié que, lorsque vous fûtes arrivé ici, vous croyiez être dans un autre monde ; et je me souviens de vous avoir entendu dire qu'en sortant de votre pays, vous étiez sorti d'Egypte ; mais qu'après avoir traversé le désert, vous aviez trouvé Liége, cette terre bienheureuse promise par Dieu à nos pères.

Vous aviez vu en votre province, aimiez-vous à répéter, plusieurs hommes originaires de la nôtre, qui s'étaient croisés pour faire la guerre aux hérétiques, et qui n'étaient pas moins fervents dans la foi que patients dans les souffrances et affectionnés aux bonnes œuvres ; vous aviez appris avec admiration qu'il se trouvait parmi nous des femmes qui pleuraient plus amèrement un seul péché véniel, que les hommes du pays d'où vous veniez ne pleuraient mille péchés mortels ; enfin, étant arrivé ici, à peine pouviez-vous croire

Digitized by Google

ce que vous voyiez de vos propres yeux, tant la réalité surpassait ce qu'on vous avait raconté.

Car dans ces jardins où fleurissent les lis du Seigneur, vous avez vu des troupes de vierges qui, par amour pour Jésus-Christ et par le désir dont elles brûlent de le posséder dans son royaume, méprisent toutes les délices de la chair et tous les biens temporels ; qui gagnent par le travail de leurs mains de quoi vivre très simplement, afin de s'unir par la pauvreté et l'humilité à leur immortel époux ; et qui, bien que leurs parents soient dans l'abondance, oublient leur peuple et la maison de leur père, aiment mieux souffrir la pénurie, que de jouir à leur aise des richesses mal acquises et de courir le danger de se perdre en demeurant avec des personnes vaines et infatuées des pompes du siècle. Vous avez vu avec joie de saintes dames qui, servant Dieu avec ferveur, veillent avec un zèle admirable à conserver de jeunes filles dans une inviolable pureté, et qui, par leurs salutaires exhortations, les fortifient dans la sainte résolution de n'avoir point d'autre époux que le Roi du ciel.

Vous avez vu des veuves qui, pour servir le Seigneur, passent leur vie dans le travail, la prière, les jeûnes, les veilles et les larmes, et qui s'appliquent à plaire à Jésus-Christ, comme auparavant elles s'efforçaient de plaire à leurs maris, se rappelant fréquemment ce mot de l'Apôtre : la veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante ; ayant souvent présent à l'esprit ces autres consolantes promesses que les veuves qui secourent les saints dans leurs besoins, qui lavent les pieds des pauvres, qui exercent l'hospitalité, et qui pratiquent les œuvres de miséricorde, recevront une très ample récompense.

Vous avez vu avec consolation de saintes femmes servir Dieu dans le mariage, élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur, conserver intacte l'honnêteté du lit nuptial et prier à diverses heures afin d'ôter au démon le moyen de les tenter. Plusieurs d'entre elles, renonçant, du consentement de leurs maris, aux plaisirs permis et légitimes, vivent dans la continence, et mènent une vie tout angélique ; et, placées ainsi au milieu des flammes sans brûler, elles méritent des couronnes plus riches et plus éclatantes.

Mais, hélas ! à côté de ce tableau consolant, vous avez été saisi de douleur et d'étonnement en entendant des hommes sans mœurs et ennemis de toute religion, décrier méchamment la piété de ces belles âmes et dénigrer leurs actions saintes avec une détestable

Digitized by Google

malice. Les œuvres des saints sont si opposées à la vie que mènent les libertins et les impies ! Lorsque les libertins et les impies manquent de prétexte pour blâmer, ils raillent la piété par des noms inventés à plaisir, de même que les Juifs appelaient Jésus-Christ un Samaritain, et les chrétiens des Galiléens. Il arriva, à ce sujet un fait singulier : un saint religieux, de l'abbaye d'Aulne, de l'ordre de Citeaux, prenant naïvement ces sobriquets donnés aux pieux chrétiens pour des noms de sectes, se prit à demander, dans sa simplicité, quelles gens pouvaient donc être ceux que leurs adversaires appelaient ainsi par des noms tout nouveaux. Le Saint-Esprit lui dit, pendant qu'il priait. « Les personnes, dont tu doutes de la sorte, sont éprouvées et fermes dans la foi et zélées dans la pratique des bonnes œuvres ». Depuis ce jour, ce bon vieillard les prit en si grande estime, qu'il ne pouvait souffrir qu'on en dît du mal en sa présence.

Quant à ces saintes femmes, elles supportaient les persécutions et les injures avec une patience admirable, méditant et se rappelant souvent cette parole de l'Evangile : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est de lui en vous » Et cette autre parole : « Le serviteur n'est pas plus que son maître ; et ainsi puisqu'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront ».

Mais parce qu'il est écrit : « Vous les connaîtrez par leurs œuvres » ces personnes si maltraitées montrèrent d'une manière admirable, lorsque la ville de Liége fut saccagée, qu'elles aimaient Dieu véritablement ; car celles qui ne purent se réfugier dans les églises, se précipitèrent dans la rivière ; et par le péril de mort, auquel elles s'exposèrent, il fut manifeste que leur chasteté leur était plus chère que leur vie. D'autres se jetèrent dans des égoûts, aimant mieux courir le danger d'être asphyxiées dans ces ordures infectes, que de perdre leur virginité. Mais leur divin Epoux fit bien connaître la grandeur de son amour pour ses généreuses et saintes épouses ; car quoique nombreuses, il n'y en eut pas une seule qui ne conservât sauves la pureté et la vie. Une d'entre elles étant près de se noyer dans la rivière, deux des soldats ennemis allèrent promptement à elle dans un bateau, et la retirèrent, puis voulurent attenter à sa pudeur. La vierge, entre les mains de ces libertins, était exposée comme la brebis au milieu des loups, comme la colombe au milieu des oiseaux de proie. Mais la grâce divine inspire au sexe le plus timide et le plus faible une force de cœur et de résolution que les âmes livrées au mal ne connaissent

Digitized by Google

pas. La vierge se précipita une seconde fois dans la rivière ; la vigueur avec laquelle elle se lança fit chavirer le bateau, et les deux scélérats se noyèrent ; elle, au contraire, comme si le fleuve lui eût obéi, arriva à bord, sans avoir souffert aucun mal, ni dans son corps ni dans son âme.

Tout cela, sans doute est admirable. Or, voici qui l'est encore davantage. Une longue et épouvantable famine désolait la France et une grande partie de l'Allemagne ; on voyait mourir de faim, dans les champs et dans les villes, une multitude considérable de personnes de l'un et de l'autre sexe, entre lesquelles plusieurs, auparavant très riches, demandaient publiquement l'aumône. Néanmoins, il n'y eut pas une seule de toutes ces servantes de Jésus-Christ, quoiqu'elles fussent en grand nombre, qui mourût de faim ou qui mendiât.

Si nous voulions parler de quelques-unes d'elles en particulier, et des miracles que Dieu opère par leur intercession, je n'aurais qu'à appeler le témoignage de votre sainteté ; car vous avez vu de vos propres yeux les œuvres merveilleuses de Dieu en elles, vous avez remarqué en diverses personnes diverses grâces. Vous en avez connu une si favorisée du ciel, qu'elle pénétrait les secrets des consciences, et découvrait à plusieurs des péchés qui n'avaient pu leur être remis, parce que leur confession n'avait pas été sincère. En déclarant aux pécheurs leurs fautes cachées et en les exhortant à s'en confesser, cette femme a été, après Dieu, la cause du salut de plusieurs âmes.

Vous avez vu aussi des femmes touchées jusque dans le fond du cœur d'un si fervent et si extraordinaire amour de Dieu, que cette sainte passion les rendait languissantes ; et plus leur corps s'affaiblissait, plus leur esprit se fortifiait. N'osant pas proclamer de vive voix les impressions tendres qu'elles éprouvaient, elles s'écriaient intérieurement, comme l'épouse, dans le Cantique des Cantiques : « Fortifiez-moi par l'odeur des fleurs, parce que je languis d'amour ». La violence de ce feu divin embrasa de telle sorte l'une de ces saintes femmes, que ses joues amaigries, comme la cire se fond devant le feu, furent toutes desséchées.

Plusieurs avaient reçu un don de larmes si admirable, qu'elles ne pouvaient penser à Dieu sans en verser des torrents dont les traces paraissaient sur leur visage. Qu'on ne dise pas que cette abondance de larmes continuelles affaiblissait leur raison ; leur esprit, au contraire, était ferme et les larmes, bien loin de l'ébran-

Digitized by Google

ler, le remplissaient de consolation : elles répandaient une onction sainte dans l'âme de ces femmes, et elles donnaient à leur corps une nouvelle vigueur.

Quelques-unes, comme par une sainte ivresse d'esprit, étaient transportées hors d'elles-mêmes ; et dans cet heureux silence, dans cette suspension de tous leurs sens, elles demeuraient presque des jours entiers sans pouvoir proférer un seul mot, sans avoir aucun sentiment des choses extérieures ; car la paix du Seigneur remplissait si bien l'âme et occupait si fort tous les sens que nul bruit n'eût pu les réveiller ; quelque tourment qu'on infligeât au corps, l'aiguillon de la douleur était émoussé.

J'en ai vu une qui, durant trois semaines de suite fut favorisée de très fréquents ravissements, dont plus de sept sont arrivés en ma présence. Alors elle restait immobile ; en quelque lieu qu'elle eût ces ravissements, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, et quoique en cet état elle fût inclinée et eût les bras étendus en l'air, elle se tenait debout sans tomber ; la force de l'Esprit de Dieu la soutenait. La mémoire de ce qui s'était passé dans son esprit, durant cette extase, la comblait d'une joie si grande, qu'elle ne pouvait s'empêcher de la témoigner au dehors.

Une autre, en recevant le pain descendu du ciel, la sainte Eucharistie, n'en était pas seulement rassasiée dans son âme, mais elle en ressentait dans sa bouche une douceur qui surpassait de beaucoup la suavité du miel ; le goût si délicieux de la chair de l'Agneau divin qui a effacé les péchés du monde, passant ainsi d'une manière admirable de son cœur à son palais.

D'autres, comme courant après l'odeur de ce sacrement adorable, désiraient si ardemment de le recevoir, qu'elles n'auraient pu supporter la douleur d'en être longtemps privées ; car, sans la sainte Eucharistie, il n'y avait pour elles ni consolation ni repos ; elles tombaient en défaillance, si leurs âmes n'étaient pas souvent fortifiées par cette divine nourriture. En présence de ces magnifiques effets de la sainte Eucharistie, qu'ils sont à plaindre et qu'ils devraient rougir les infidèles et malheureux hérétiques, qui ne comprennent point par la foi, ni ne ressentent point dans leur cœur, ni ne reçoivent point dans leur bouche la douceur de cette viande céleste !

Une de ces saintes femmes que j'ai connue, ayant un vif désir de se nourrir de la chair de l'Agneau divin, cet Agneau céleste ne voulant pas la laisser languir davantage, se donna lui-même à

Digitized by Google

elle, et réconfortée par cette nourriture divine, elle revint à la santé.

J'en ai vu une autre en qui Dieu fit des choses admirables. Morte depuis plusieurs jours, au moment où son corps allait être enseveli, elle ressuscita. Elle avait obtenu du Seigneur de souffrir en cette vie les tourments du purgatoire. Pendant longtemps elle fut en proie à des afflictions merveilleuses ; parfois, se roulant dans le feu ; d'autres fois, au milieu de l'hiver, restant plongée dans l'eau glacée, quelquefois même entrant dans la tombe des morts. Enfin, après des souffrances inexprimables, elle fut inondée d'une telle paix et favorisée de grâces si extraordinaires, que souvent, ravie en esprit, elle accompagnait les âmes des défunts jusqu'en purgatoire ou allait les retirer de ce lieu d'expiation pour les conduire aux tabernacles éternels.

Mais qu'est-il besoin de m'arrêter à énumérer les divers dons et les diverses grâces qu'il a plu à Dieu de départir à tant de personnes, puisqu'on peut les voir toutes rassemblées dans une seule âme, qui n'éclate pas moins entre ces autres âmes que le rubis entre les pierres précieuses et le soleil entre les étoiles ? Ce fut cette âme, digne d'être recherchée, comme la perle dont il est parlé dans l'Evangile, qui vous attira en notre pays ; et vous ne fûtes pas plutôt arrivé, que vous éprouvâtes en vous-même, d'une manière merveilleuse, la puissance de sa sainteté et de sa vertu.

Elle surpassait par ses œuvres ce que la renommée en racontait. Vous n'avez point oublié comment vous fûtes ému lorsque cette sainte femme, après avoir demeuré quarante jours sans rien manger, attendait avec une joie égale à son désir son heureuse fin qui était proche. Les merveilles que vous aviez vues et entendu dire d'elles vous portèrent à me prier instamment d'écrire sa vie après sa mort, parce que je l'avais connue fort particulièrement et que j'avais encore présent dans l'esprit un grand nombre de faits qui témoignent jusqu'à quel point de perfection il avait plu à Dieu de l'élever. J'ai donc pris le parti de vous obéir, et me confiant en vos prières, j'entreprendrai cet ouvrage, qui pourra être utile à plusieurs, quoique je ne doute point qu'il n'y ait des personnes qui y trouvent à redire, et que les langues médisantes s'en feront un prétexte de répandre leur venin. Mais, bien que l'homme sensuel et animal ne comprenne rien aux choses de Dieu, la mauvaise volonté des uns n'empêchera pas que je ne persiste dans mon dessein, afin

Digitized by Google

de ne pas priver les autres du profit qu'ils peuvent retirer d'une si belle vie.

Je sais qu'il y a des hommes tout charnels, qui, n'ayant point l'esprit de Dieu et s'estimant néanmoins fort sages, ne veulent croire que ce qu'ils peuvent comprendre par un raisonnement purement humain ; ils méprisent tout ce qu'ils n'entendent pas ; selon le langage de l'Ecriture, ils éteignent autant qu'il est en leur pouvoir le Saint-Esprit et ils rejettent les prophéties ; enfin, ils traitent comme des fous et des insensés les hommes spirituels, et prétendent faire passer les révélations des saints pour des songes et des chimères.

Mais la main de Dieu n'est pas raccourcie, et il n'y a point eu de temps, depuis la création du monde, dans lequel le Saint-Esprit n'ait, ou publiquement ou en secret, opéré des choses admirables dans les saints.

Je rapporterai donc, pour la gloire de Jésus-Christ et pour l'honneur de sa servante, quelques-unes de tant de choses dont j'ai connaissance ; j'ai été témoin de la plus grande partie. Il me serait impossible de recueillir toutes les merveilles de sa vie, puisque durant tant d'années qu'elle a employées avec une si éminente piété au service de Dieu, il s'est passé à peine un seul jour sans qu'elle ait reçu quelque faveur particulière de la divine majesté. »

Digitized by Google

Sainte Marie d'Oignies, d'après un tableau de Crayer.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIES

DE

Quelques-unes de nos grandes Saintes

AU PAYS DE LIÉGE

I. — SAINTE MARIE D'OIGNIES

L'auteur de la vie de Sainte Marie d'Oignies est le cardinal Jacques de Vitry, dont nous avons traité dans notre récent ouvrage : *Vies et œuvres de quelques-uns de nos pieux écrivains dans les siècles passés.*

Il l'avait connue intimement : il lui était redevable de sa vocation : il avait dirigé sa conscience dans les dernières années de sa vie. Il avait pu recueillir les témoignages des contemporains en relation avec la sainte. Il était donc à même d'être bien informé de tout ce qu'il rapporte.

Son livre est divisé en deux parties :

La première traite de la vie extérieure de la sainte et de son entière conversion à Dieu.

La seconde, de sa vie intérieure et de sa bienheureuse mort.

Il ne garde pas l'ordre chronologique, mais observe plutôt l'ordre des choses que celui des temps.

Nous suivrons le plus possible son récit, en y apportant peu de modifications.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

VIE EXTÉRIEURE DE LA SAINTE ET SON ENTIÈRE CONVERSION A DIEU.

CHAPITRE I.

ENFANCE, MARIAGE, CONTINENCE, PERSÉCUTION, COMPONCTION.

Sainte Marie d'Oignies naquit à Nivelles, alors du diocèse de Liége, vers l'an 1177, de parents nobles et riches. Elle était douée d'une beauté si remarquable, que plusieurs siècles plus tard, dans la ville de Nivelles, lorsqu'une jeune fille se distinguait par la beauté, on l'appelait une autre Marie d'Oignies. Aux avantages de la naissance, elle joignait tous les dons de la nature et de la grâce. Au sein de l'abondance, son cœur ne fut jamais touché de l'amour des choses terrestres, et dès son enfance, son esprit s'éleva vers Dieu. Elle prenait rarement part aux jeux auxquels les enfants ont coutume de se divertir, ne voulant point s'attacher aux choses vaines. Dès lors, on pouvait augurer sa vertu signalée dans un âge plus avancé. Offrant à Dieu les prémices de sa vie, elle se mettait souvent à genoux, au pied de son lit, pour y réciter des prières qu'elle avait apprises par cœur. Sa compassion envers les pauvres et sa piété croissaient tous les jours, et elle avait naturellement beaucoup d'affection pour la vie religieuse. Quand elle voyait passer quelques Cisterciens, moines ou convers, devant la maison de son père, elle les suivait secrètement et mettait ses pieds sur les traces de leurs pas, afin d'exciter en elle un ardent désir de les imiter.

Son père et sa mère voulaient-ils, selon la coutume des gens du monde, lui donner de belles robes, elle les

Digitized by Google

refusait, comme si la nature eût gravé dans son cœur ce que dit saint Pierre : « *Les femmes ne doivent point friser leurs cheveux, ni employer l'or pour se parer, ni être recherchées dans leurs habits* » ; et ces paroles de saint Paul : « *Ce n'est pas dans les cheveux frisés, dans les dorures, dans les perles ni dans les riches habits que les femmes doivent mettre leur complaisance.* » Son père et sa mère voyant cela, se moquaient d'elle et disaient : « Quelle fille est donc la nôtre ? »

Afin de la détourner de cette piété qui les contrariait, ses parents la marièrent dès l'âge de quatorze ans ; mais, en les quittant pour aller demeurer avec son mari, elle ne cessa pas d'être embrasée d'amour pour Dieu et d'être animée de l'esprit de pénitence. Elle châtiait son corps et le réduisait en servitude ; souvent elle passait non seulement le jour, mais une grande partie de la nuit occupée au travail des mains et à la prière. Puis, quand elle était obligée de prendre un peu de repos, elle dormait sur des ais cachés dans son lit.

Toutefois, elle conciliait ces pratiques austères avec ses devoirs d'épouse, et n'affectait rien au dehors qui, dans ses habits ou dans la distribution de ses exercices, pût déplaire à son mari. Elle savait qu'une femme ne s'appartient plus, que son corps est au pouvoir d'un autre. Parée extérieurement comme il convenait à sa condition, elle se ceignait, sous les habits, d'une corde très rude qu'elle portait sur la chair.

La sainte vécut quelque temps de cette sorte avec son mari dont le nom était Jean et dont la vertu n'était pas indigne de la sienne.

Bientôt Dieu eut égard à l'humilité de sa servante et fut sensible à ses larmes et à ses prières. Par un mouvement de la grâce, il toucha le cœur de l'heureux époux et lui inspira de ne regarder plus que comme compagne celle qu'auparavant il avait pour femme. Le Seigneur confia la chasteté de sa servante à celui qu'il rendait

Digitized by Google

chaste : il voulut que Marie eût en lui un gardien fidèle qui pourvût à toutes ses nécessités, et lui procurât la liberté de se consacrer tout entière au service de son Dieu.

Sans doute, jusque là, son mari ne l'avait point molestée dans sa piété.

Il ne pouvait voir sans peine les rigueurs qu'elle exerçait sur elle-même, mais il ne la contrariait point dans ses saints désirs et laissait paraître en tous ses rapports avec elle, la douceur de son caractère. Lorsqu'il eut reçu la faveur insigne dont Dieu toucha son cœur, il devint l'émule de celle dont il prenait auparavant compassion, et non seulement il mena une vie chaste et tout angélique, mais il imita la piété de sa bienheureuse compagne, en donnant aux pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'il possédait. Plus il s'était séparé d'elle par le renoncement à toutes les affections humaines, plus il lui était uni par les liens d'une alliance toute spirituelle. Cette émulation dans le sacrifice et dans l'amour divin ne fut pas sans récompense. Notre Seigneur, apparaissant un jour à sa servante, promit de donner à elle et à son époux le prix de leur chasteté, en les unissant tous deux dans le ciel, plus étroitement qu'ils ne l'avaient été sur la terre. Que les malheureux qui n'appréhendent point de se souiller par des affections illicites, rougissent de honte et tremblent de crainte en voyant deux personnes de cet âge se priver, pour l'amour de Jésus-Christ, de ce qui leur était permis, réprimer par la ferveur de leur prière, les mouvements de la jeunesse, étouffer un feu par un autre feu et mériter par là des couronnes éternelles.

Ils ne se contentèrent pas de crucifier ainsi leur chair par la crainte du Seigneur, mais faisant abjection d'eux-mêmes pour son amour, ils se consacrèrent au service des lépreux de la ville de Nivelles, dans un hameau nommé Willambroc.

Digitized by Google

Tant de vertus souleva l'envie des démons et le dépit des gens du monde et des parents de ces deux fidèles amis de Dieu. Ceux qui les honoraient quand ils étaient riches, les méprisèrent et se moquèrent d'eux dès qu'ils se furent volontairement rendus pauvres.

Ils parurent vils et abjects et les outrages des contempteurs de Dieu tombèrent sur eux.

Mais, ô fidèle servante du Christ, s'écrie ici le pieux cardinal de Vitry, ne craignez point de renoncer aux honneurs du siècle, pour participer aux injures que votre divin Rédempteur a souffertes sur la croix. Il vous est plus avantageux d'être méprisée dans la maison du Seigneur, que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs. Vous avez perdu, il est vrai, l'affection de vos proches, mais vous avez gagné celle de Jésus-Christ ; et croyez-vous qu'ils ont renoncé à l'amitié qu'ils avaient pour vous, seulement depuis qu'ils ont reconnu votre amour pour Jésus-Christ ? Non, ils ne vous aimèrent jamais, ils n'aimaient que votre fortune. Comme les mouches cherchent le miel et les loups leur proie, ces sortes de gens cherchent le bien et non les personnes.

Que vous êtes favorable, Seigneur, ajoute le pieux auteur, à ceux qui espèrent en vous ; que vous êtes véritable en vos promesses ! Votre servante, pour votre amour, a méprisé le règne du monde et tous ses vains ornements, vous lui avez rendu le centuple ici-bas, en l'enrichissant de tant de vertus et en l'illustrant de tant de miracles éclatants. Son entier abandon à vous commença par la méditation de votre croix ; votre passion fut la première cause de l'amour dont elle brûla pour vous. Elle entendit votre voix et elle craignît ; elle considéra vos œuvres, et elle trembla. Un jour, comme elle se sentait prévenue de vos faveurs, elle considérait les bienfaits répandus sur les hommes par l'Incarnation : tout à coup, elle fut touchée d'une grâce de componction si extraordinaire, et les souffrances que vous avez souf-

Digitized by Google

fertes sur la croix firent couler tant de larmes de ses yeux, qu'il était facile de remarquer les endroits où elle s'était arrêtée dans l'église ; le pavé était arrosé de ses pleurs.

Pendant longtemps, depuis ce jour, elle ne pouvait regarder un crucifix, ni parler ou entendre parler de la Passion de Jésus-Christ, sans tomber dans une défaillance qui allait jusqu'à l'extase. Alors, pour modérer un peu sa douleur et arrêter ce torrent de larmes, elle élevait son esprit vers la divinité et la majesté de son Sauveur, afin de trouver de la consolation en le considérant dans son impassibilité et dans sa gloire. Mais, par un effet admirable, le remède par lequel elle tâchait de modérer le cours de ses pleurs ne servait au contraire qu'à l'accroître. En se représentant la grandeur de Celui qui a daigné souffrir, pour l'amour de nous, tant d'indignités et tant d'outrages, sa douleur s'augmentait encore, et son âme était de nouveau comme noyée dans ses larmes par les sentiments si tendres que ces pensées excitaient en elle.

Une veille du vendredi-saint, en souvenir de la Passion du Sauveur, la servante de Dieu se mit à s'offrir en sacrifice avec le divin Crucifié. Comme elle pleurait, gémissait et soupirait plus abondamment qu'à l'ordinaire, un prêtre l'en reprit doucement et l'exhorta à retenir ses larmes et à prier en silence. Marie, modeste et humble, désirait plaire à chacun, en tout ce qui ne compromettait pas sa conscience. Elle se mit donc en devoir de déférer au conseil du prêtre, mais sentant qu'il n'était pas en son pouvoir de faire ce que cet ecclésiastique lui disait, elle sortit modestement de l'église et se retira en un lieu où personne ne pouvait la voir. Là, pleurant en la présence de Dieu, elle obtint de sa Bonté de faire connaître à ce prêtre qu'il ne dépend pas de nous d'arrêter le cours de nos larmes, lorsqu'elles sont excitées par un souffle véhément du Saint-Esprit ;

Digitized by Google

car, le même jour, pendant que ce bon ecclésiastique célébrait la sainte messe, Dieu ouvrit en lui une source de larmes intarissables, au point que le pavé du sanctuaire en était tout baigné ; peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât suffoqué ; plus il s'efforçait de les arrêter, plus leur violence augmentait, en sorte que non seulement lui, mais le livre et toutes les nappes de l'autel en furent trempés. Que pouvait alors faire celui qui, par défaut de connaissance et de lumière, avait osé reprendre la servante de Jésus-Christ ? Une expérience dont il n'avait pas à douter, lui apprit ce qu'il n'avait été ni assez humble ni assez compatissant pour reconnaître.

Enfin, après avoir bien soupiré et contenu autant qu'il pouvait ses sanglots, il acheva le saint sacrifice, non sans beaucoup de difficultés. La messe terminée, la servante du Christ, à qui Dieu avait fait voir d'une manière admirable tout ce qui s'était passé, comme si elle eût été présente, rentra dans l'église et dit au prêtre : « Vous connaissez donc maintenant, par votre propre expérience, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'arrêter la violence du souffle du Saint-Esprit. »

Cette abondance de larmes était presque continuelle en notre sainte ; elles ne tarissaient ni jour ni nuit, elles trempaient non seulement ses vêtements, mais le sol où mêlées à la poussière, elles formaient comme de la boue. La sainte s'efforçait de les retenir dans le voile dont sa tête était couverte, et dont elle devait changer fréquemment.

La compassion que j'avais de ses longs jeûnes, de ses grandes veilles et de ses larmes continuelles, dit Jacques de Vitry, me portèrent un jour à lui demander si sa tête n'en était point affaiblie, et si elle n'en éprouvait pas de grandes douleurs. Elle me répondit :

« Ces larmes sont ma nourriture ; c'est le pain qui me soutient jour et nuit ; au lieu de me faire mal à la tête, elles me donnent du soulagement ; elles ne me causent

Digitized by Google

point de douleur, mais réjouissent mon âme. Loin de m'affaiblir le cerveau, elles le fortifient comme un baume doux et agréable : je ne les tire pas de mes yeux par force, mais Dieu me les donne par sa grâce. »

CHAPITRE II.

CONFESSION, SATISFACTION, JEUNE.

Après avoir parlé de la componction dont cette servante de Dieu était touchée, continue Jacques de Vitry, confesseur de la sainte, je veux parler en peu de mots de ce qui regarde ses confessions, et je commence par prendre Dieu à témoin que je n'ai jamais pu remarquer un péché mortel en toute sa vie. Si elle croyait avoir quelque faute vénielle, elle se présentait au prêtre avec une si extrême douleur, tant de confusion et de honte, une si grande contrition, que l'excès de son repentir lui faisait souvent jeter des cris lamentables. Pourtant elle prenait un grand soin de ne pas tomber même dans les moindres fautes, et passait souvent quinze jours entiers sans trouver en elle une seule pensée mal réglée.

Comme il est ordinaire aux âmes délicates de croire qu'elles ont failli, même dans des choses exemptes de reproche, elle se confessait, quelquefois avec larmes, de certaines circonstances qui ne méritaient pas seulement qu'on en écoutât le récit, par exemple, de quelques paroles dites dans son enfance et dont elle avait des regrets. Mais depuis cet âge, elle établit une exacte vigilance sur son âme et sur tous ses sens ; aucun souffle mauvais n'avait pu ternir la grande pureté de son cœur. Toujours elle se guidait sur cette parole du Sage : « *Celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu.* » Je n'ai presque jamais pu remarquer en elle ni une parole malséante, ni un regard peu contenu, ni une action tant

Digitized by Google

soit peu libre, ni un ris immodéré, ni un geste qui ne fût modeste. Souvent la surabondance de joie dont elle était comblée débordait de son cœur et se reflétait sur son visage, en traits visibles ; alors ses actions extérieures laissaient apparaître, malgré elle, le contentement et les consolations dont elle jouissait intérieurement.

Le soir arrivé, cette sorte d'ivresse spirituelle étant dissipée, plus maîtresse d'elle-même, elle repassait dans son esprit et discutait sévèrement toutes ses actions de la journée. Trouvait-elle qu'elle eût excédé en la moindre chose, dans l'expansion de sa joie intérieure, elle s'en confessait avec une vive contrition et en faisait une rude pénitence, craignant là où il n'y avait pas lieu de craindre. Le seul reproche que j'avais à lui adresser, et c'était l'effet de ma paresse, c'est qu'elle se confessait de ces petites choses plus souvent que je ne l'aurais voulu.

Après avoir parlé de ses confessions, parlons des rigueurs de sa pénitence ; montrons avec quelle merveilleuse et sainte adresse elle offrait à Dieu son corps en sacrifice, avec quel singulier et extrême plaisir elle embrassait la croix de Jésus-Christ, avec quelle ferveur et quelle dévotion elle affligeait et domptait sa chair. Elle se rappelait fréquemment ces paroles de Notre Seigneur: « *Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* » Les premières instructions données par le Maître à ses disciples et les premières règles de la discipline évangélique sont contenues dans cette maxime. Elle renferme les trois degrés de la vie chrétienne par lesquels la servante de Dieu s'efforçait d'approcher de Jésus-Christ.

Ce n'était point assez pour elle d'avoir renoncé à tout ce que les autres possèdent, en ne souhaitant rien de ce qui leur appartenait ; à tout ce qu'elle possédait elle-même, en le distribuant aux pauvres ; et à son propre corps, en l'affligeant par tant d'austérités et de pénitences : elle avait renoncé absolument à sa volonté. Elle

Digitized by Google

se dépouilla d'elle-même par une entière abnégation en assujetissant sa volonté à celle d'autrui ; elle porta sa croix en châtiant son corps par les jeûnes et par l'abstinence ; elle suivit Jésus-Christ par l'humilité dans laquelle elle s'anéantit à son exemple.

La douceur des délices spirituelles que Dieu lui faisait éprouver lui avait donné un entier dégoût de tous les plaisirs de la terre. Durant une très grave maladie, elle avait été forcée de manger de la viande et de boire du vin ; elle se reprocha comme une sensualité cet adoucissement de régime qui avait une si légitime excuse. Elle n'y pensait qu'avec douleur et n'eut pas de repos, qu'elle n'eût expié cette délicatesse par des rigueurs presque incroyables. Dans une sorte d'enivrement de l'esprit, remplie de la suavité de la chair de l'Agneau Pascal, prenant son corps en horreur, elle s'enleva, à l'aide d'un couteau, des lambeaux considérables de chair de diverses parties du corps, et, par pudeur, les cacha dans la terre : l'incendie d'amour dont son cœur était embrasé lui ôta toute douleur, et elle vit un séraphin lui apparaître dans ce ravissement.

Ces incisions profondes laissèrent des cicatrices qui parurent après sa mort et surprirent étrangement les femmes qui lavèrent son corps. Seuls, les confesseurs de la sainte, instruits de la chose, comprirent le mystère. Si l'on admire saint Siméon Stilite dont les plaies étaient rongées de vers, saint Antoine mettant ses pieds au feu, pourquoi n'admirerait-on pas, dans cette sainte femme, un effet si extraordinaire de son ardent amour pour Jésus-Christ, et de son vif sentiment des plaies adorables de son Sauveur sur la croix ?

Cette estime de la mortification lui valut une grâce spéciale pour la pratique du jeûne. Obligée, afin de soutenir son corps exténué, de prendre quelque nourriture, elle n'en usait que comme d'un remède. Elle mangeait une seule fois par jour, et en très petite quantité :

Digitized by Google

en été, à l'heure des vêpres, en hiver, à la première heure de la nuit. Elle ne buvait point de vin, ne mangeait pas de viande, presque jamais de poisson : ses repas consistaient d'ordinaire en quelques fruits, des herbes et des légumes. Elle usa pendant très longtemps d'un pain si noir et si dur, qu'à peine les chiens en eussent voulu. Elle avait le palais déchiré et mis en sang par cette nourriture qui résistait au travail des dents ; mais le souvenir de Jésus-Christ lui faisait trouver cela fort doux ; les plaies de son Sauveur lui rendaient les siennes très supportables, et le goût suave du pain céleste adoucissait l'amertume et la grossièreté du pain matériel.

Un jour, en prenant son maigre repas, elle vit l'antique ennemi qui séchait d'envie et qui, ne sachant sur quoi la trouver en défaut, lui fit ce reproche : « Gourmande que tu es, ne vois-tu pas que tu te remplis trop ? » En effet, les longs jeûnes avaient exténué la sainte : c'était tout un travail pour elle d'avaler la nourriture : son estomac, inerte et rétréci, ne supportait qu'avec peine les aliments, et le peu qu'elle en prenait la faisait enfler.

Cette sainte femme reconnut l'artifice de l'esprit de ténèbres : sachant qu'elle marchait dans la crainte du Seigneur, il essayait de jeter du trouble dans son âme, afin de la porter à se laisser mourir de faim.

Elle se moqua de lui, et s'efforça de manger, d'autant plus que le serpent infernal témoignait en avoir plus de dépit. Au reste, soit qu'elle mangeât ou qu'elle jeunât, elle rapportait toutes choses à la seule gloire de Dieu.

Durant trois ans, la sainte ne vécut que de pain et d'eau, à partir de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre, jusqu'à la fête de Pâques, sans être incommodée en sa santé, ni sans rien diminuer du travail des mains auquel elle s'occupait.

Sa cellule était proche de l'église : lorsqu'elle réparait ses forces par cette pauvre réfection, elle voyait quelque-

Digitized by Google

fois, depuis la bénédiction de la table jusqu'à l'action de grâces, des anges qui assistaient à son sobre repas et qui montaient et descendaient sur une échelle tout éclatante de lumière.

Leur présence la remplissait de joie et de consolation : les viandes du monde les plus délicieuses lui auraient paru insipides, en comparaison de la douceur qu'elle trouvait dans cette nourriture spirituelle. Saint Jean l'Evangéliste, envers lequel elle avait une singulière affection, venait parfois aussi assister à ses repas ; sa présence l'inondait de sentiments de dévotion si suaves, qu'elle en perdait l'appétit et pouvait à peine prendre un peu de nourriture.

Jésus-Christ récompensait par ces délices célestes le mépris que, par amour pour Lui, sa servante fidèle avait fait de toutes les délices corporelles, selon qu'il est écrit: « *L'homme ne vit pas seulement de pain.* » La sainte s'en trouvait si fortifiée, que très souvent elle restait, sans rien manger, huit jours entiers, et d'autres fois même onze jours, c'est-à-dire depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Chose admirable ! Elle ne diminuait en rien pour cela son travail ordinaire ; eût-elle voulu manger ces jours-là, elle ne l'aurait pu : toute absorbée en Dieu durant ce temps, son âme se rassasiait de cette nourriture spirituelle ; ce rassasiement de l'esprit la sustentait et lui tenait lieu du pain matériel.

La sainte passa quelquefois trente-cinq jours à converser avec Dieu, dans le doux repos d'un tranquille et heureux silence, sans prendre aucune nourriture, et sans pouvoir, durant tout ce temps, dire autre chose que ces paroles : « Je désire recevoir le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Elle ne l'avait pas plutôt reçu qu'elle rentrait dans le silence. Son esprit paraissait alors entièrement dégagé du corps et après cinq semaines passées dans cette abstraction de toutes les choses sensibles, dans ce ravissement et cette extase, elle revenait à

Digitized by Google

elle et commençait à parler et à prendre de la nourriture, à la grande admiration des personnes de son entourage.

CHAPITRE III.

ASSIDUITÉ A LA PRIÈRE ; SES EFFETS ET SON EFFICACITÉ CONTRE LES DÉMONS.

A mesure que ses sens étaient affaiblis par le jeûne, l'âme de la sainte se réconfortait par la prière, dont elle avait reçu un don tout spécial et extraordinaire. Elle s'y occupait le jour et la nuit avec une assiduité que rien ne lassait ; elle priait sans cesse, ou dans le silence de son cœur, sans employer de discours, ou en exprimant par des paroles vives et tendres, les sentiments de son âme.

Lors même qu'elle travaillait des mains et tenait le fuseau, elle avait son psautier ouvert devant les yeux et chantait des psaumes à la louange de Dieu. Par ces pieuses industries, elle s'attachait à Dieu comme par autant de liens qui l'empêchaient de se livrer à d'autres pensées.

Quand la fidèle servante du Christ priait pour quelqu'un en particulier, elle s'apercevait que Dieu parlait et répondait à son esprit d'une manière admirable.

Etant ainsi admise à la familiarité de la divine Majesté par la ferveur de sa dévotion, elle savait si son oraison était exaucée, et elle en ressentait une consolation ineffable. La joie ou l'abattement de l'esprit étaient l'indice ordinaire par lequel elle reconnaissait, s'il avait plu à Notre Seigneur de lui accorder ou refuser sa demande.

Un jour, comme elle priait pour l'âme d'un gentilhomme tué malheureusement dans un tournoi, il lui fut répondu en esprit : « Ne prie point pour lui, car il est réprouvé. »

Digitized by Google

Se trouvant un jour dans sa cellule attenante à l'église du monastère d'Oignies, elle vit devant elle une multitude de mains suppliantes. Etonnée et ignorant le sens de cette vision, elle se réfugia dans le lieu saint.

Le même spectacle se représenta une autre fois devant ses yeux et la remplit de crainte : comme elle voulait encore se retirer dans l'église, ces mains s'efforçaient de la retenir.

Parvenue dans le saint lieu, comme dans son tabernacle, elle consulta le Seigneur et lui demanda ce que voulaient ces mains étendues vers elle. Le Seigneur lui répondit que c'étaient les âmes du purgatoire qui imploraient le secours de ses prières, de crainte que, dans le ravissement de la contemplation, elle n'oubliât d'offrir ses suffrages accoutumés pour leur soulagement.

Etant à Oignies, elle avait l'habitude de se rendre presque chaque année en pèlerinage à l'église de Heigne (1) consacrée à la Sainte Vierge.

Là elle recevait de très grandes grâces de la Mère de Dieu. Cette église était distante de deux fortes lieues. Au milieu des rigueurs de l'hiver, elle faisait ce chemin nu-pieds sans s'en trouver incommodée. Elle avait pour compagne sa servante : toutes deux ignoraient la route qui était difficile et à travers bois : mais une lumière céleste la précédait et dirigeait ses pas, et jamais elle ne s'égara. La pieuse pèlerine ne mangeait rien tout le jour du voyage : elle passait la nuit entière en prières dans l'église, où elle demeurait jusqu'aux vêpres du lendemain ; et elle s'en retournait chez elle sans aucune fatigue : les anges la soutenaient. Dieu avait ordonné à ses anges de la garder dans toutes ses voies et de la porter dans leurs mains de peur que son pied ne heurtât en chemin.

(1) Beaucoup d'auteurs mettent ici à tort Oignies au lieu de Heigne, comme le donne le texte de Jacques de Vitry. Heigne est un hameau de Jumet à deux lieues d'Oignies.

Digitized by Google

Une fois, dans ce pèlerinage, le ciel se couvrit de gros nuages et la pluie était prête à tomber par torrents ; la servante de Dieu n'avait rien pour s'en garantir, mais elle éleva ses yeux et ses prières vers le Ciel ; aussitôt cette pluie tomba avec violence de tous côtés, autour d'elle, sans la mouiller et sans l'atteindre : la sainte vit des espèces d'étoiles la protégeant et retenant les nuages au-dessus de sa tête.

Une autre fois, elle était en route avec deux personnes amies ; de gros nuages noirs apparurent soudain à l'horizon : ils craignirent une violente averse, et pas de maison où se refugier.

La servante de Dieu leva les yeux au ciel et eut recours au Seigneur, et aussitôt une pluie abondante s'abattit sur la campagne environnante au point de la transformer en lac, mais le chemin où elle se trouvait resta sec sur l'étendue de huit coudées. Un de ses compagnons de route plus intime avec elle lui demanda en particulier à qui attribuer ce prodige : « A Saint Jean l'Evangéliste, répondit-elle : je l'ai vu dans les airs nous couvrant de sa protection par l'ordre du Dieu Tout-Puissant. »

La rivière de la Sambre est très large près d'Oignies dont elle cotoie le territoire. Or, à l'autre rive du fleuve, il y avait une chapelle où la sainte aimait à aller prier, mais il n'y avait point de pont pour y arriver. Un jour, Marie fut aperçue se dirigeant vers la rivière ; celui qui l'avait vue, piqué de curiosité, s'arrêta pour savoir ce qu'elle voulait faire et où elle se rendait. Il fut surpris de la voir tout à coup marchant sur la rive opposée, bien qu'il n'y eût pas de barque pour la transporter : la sainte avait passé à pied sec sur l'eau.

André, Frère convers au monastère d'Oignies, homme recommandable par la piété, n'était pas encore religieux du monastère, lorsque, vers le même temps, se trouvant un jour sur la rive du fleuve, il vit du côté opposé

Digitized by Google

Marie revenant de la chapelle. Arrivée au bord de l'eau, et voyant un homme sur l'autre rive, elle lui cria : « Comment ferai-je pour passer ? » Il lui répondit : « Il n'y a pas de barque de ce côté-ci ; j'en vois une de votre côté, mais je ne sais comment je pourrais l'avoir par ici. » Et ce disant, l'homme chercha encore autour de lui s'il ne trouverait pas une barque à proximité. N'apercevant rien, il regarde devant soi : tout à coup la nacelle qui se trouvait à l'autre bord est en un clin d'œil transportée à ses pieds par la vertu de Dieu ; elle vient s'offrir en quelque sorte à lui pour aller prendre la servante du Christ.

Cet homme, saisi d'admiration et presque hors de lui, songeant quelle était celle pour qui ce prodige s'opérait, prit confiance, et entrant dans l'embarcation, il se dirigea vers la sainte, la reçut dans sa barque et lui fit passer le fleuve.

Le prieur d'Oignies, Gilles de Walcourt, ayant appris que sa sœur, domiciliée à quatre lieues du monastère, était dangereusement malade, partit pour la voir.

Le dimanche, jour de la Sainte Trinité, il n'était pas encore de retour à l'heure de Tierce ; la sainte en était vivement inquiète, craignant d'être privée du saint sacrifice de la messe un jour si solennel ; les autres prêtres du monastère s'étaient rendus, sur l'ordre de l'évêque de Liége, dans différentes paroisses du diocèse pour y remplir les fonctions pastorales.

La pieuse Marie alla se prosterner au pied de l'autel et demanda au Seigneur que le prieur revînt pour célébrer la messe. Elle se rendit ensuite auprès de la mère du prieur qui vivait, en la compagnie de quelques autres personnes de piété, dans la pratique des bonnes œuvres. Il était près de midi et ces personnes allaient se mettre à table. Marie leur dit d'attendre, que le prieur reviendrait pour célébrer la messe. La mère, presque centenaire, contrariée de ce que Marie retardait le dîner,

Digitized by Google

dit aux personnes présentes : « Asseyez-vous et mangeons ; quand même mon fils reviendrait, croyez-vous qu'il dise la messe, fatigué comme il le sera ? » Ces personnes lui répondirent : « Dame Marie vient d'assurer que le prieur reviendra. — Quoi, reprit cette vieille dame, croyez-vous que votre dame Marie ne se trompe jamais ? Asseyez-vous et mangez. » Mais ces pieuses femmes, pleines de confiance en la servante de Jésus-Christ, préférèrent attendre. La bonne vieille se mit à table : à peine avait-elle pris les premières bouchées que Marie, prosternée à l'église et pressentant l'arrivée du prélat, se mit à sonner la cloche. Le prieur, en effet, entrant peu après et sans s'informer de rien, se mit en devoir de célébrer. La mère confuse abandonna la table et, après la messe, demanda humblement pardon à Marie de son manque d'égards.

L'holocauste offert à Dieu par la sainte dans l'oraison était si agréable à la Majesté suprême, et son âme, pour me servir des termes de l'Ecriture, était si engraissée des faveurs célestes, qu'il lui est arrivé souvent de ne pouvoir mettre fin à ses prières. Ainsi, ayant été inspirée de saluer la Sainte Vierge, pendant un jour et une nuit, par un très grand nombre de génuflexions, elle continua durant quarante jours cette inusitée et merveilleuse manière d'honorer la Mère de Dieu ; elle s'infligeait en même temps de très rudes disciplines.

Non seulement les hommes éprouvèrent plusieurs fois le pouvoir de ses prières par le soulagement obtenu, mais les démons l'ont ressenti par les tourments qu'elle leur infligeait. Comme si elle eût eu la puissance de les enchaîner, elle les contraignait de paraître en sa présence, tantôt grinçant des dents, tantôt hurlant, tantôt se plaignant et suppliant.

S'il arrivait que des personnes de sa connaissance fussent tourmentées de tentations, sa compassion était aussitôt émue et obtenait des prodiges. La servante si chère

Digitized by Google

à Jésus-Christ ne cessait point de prier jusqu'à ce qu'elle eût vaincu, par la force de ses oraisons, la malice de l'esprit infernal et arraché d'entre ses mains l'âme livrée à ses attaques.

Cet ange de ténèbres tenta un jour un des meilleurs amis de la sainte avec une adresse qui rendait le danger plus grand ; car, s'étant transformé en un ange de lumière, il lui apparaissait en songe et l'entretenait familièrement de discours de dévotion ; il le reprenait même quelquefois de ses péchés et l'exhortait à faire certains actes de piété ; par cet artifice malicieux de religion feinte, il voulait glisser plus sûrement son venin. Quand il vit que le pauvre homme commençait à ajouter foi à ses paroles, l'imposteur mêla le faux avec le vrai, ruinant ainsi le bien qu'il lui avait proposé d'abord. L'âme tentée allait tomber inévitablement dans le précipice, si la servante de Jésus-Christ n'eût, par une révélation de l'Esprit-Saint, été informée de la malice de l'ancien et subtil tentateur. Elle dit à ce Frère que ses prétendues révélations ne venaient nullement de Dieu, mais étaient des illusions du démon. Celui-ci répondit que l'esprit dont il recevait l'apparition lui avait fait tant de grâces et prédit tant de choses véritables, qu'il ne pouvait croire à un dessein de le tromper. La sainte eut recours à ses armes ordinaires, à la prière ; elle répandit ses larmes aux pieds de son Sauveur et Maître ; elle frappa à la porte du ciel par ses instantes supplications, et ne cessa point jusqu'à ce que l'impie séducteur fut amené à se présenter devant elle, pendant la nuit au moment où elle était en oraison dans sa cellule ; il gémissait et était couvert de confusion.

La sainte, le voyant environné d'une fausse lumière, lui dit : « Qui es-tu et quel est ton nom ? » L'esprit superbe, la regardant de travers, lui répondit : « Maudite que tu es, qui veux me ravir mon ami par force, je suis celui que tu as contraint par tes prières de venir vers

Digitized by Google

toi ; le Songe est mon nom, car j'apparais en songe à plusieurs, et particulièrement à ceux qui font profession de piété. Lorsque j'ai obtenu qu'ils ajoutent foi à mes suggestions, la consolation qu'ils en reçoivent les enfle de vaine présomption, et ils s'estiment dignes de jouir des entretiens de Dieu et des anges ; ainsi étais-je sur le point de renverser les sentiments humbles de l'ami que je m'étais fait et que tu m'as enlevé. » La suite fit voir que tout cela était véritable. Mais les œufs de l'aspic furent écrasés et les artifices de ce malin esprit furent mis à jour.

Une jeune fille servait Dieu dans un monastère de l'ordre de Cîteaux.

L'antique serpent en conçut un grand déplaisir ; il ne pouvait supporter qu'une personne d'un sexe si délicat et dans la fleur de la jeunesse eût embrassé un genre de vie aussi austère et y mît son bonheur. Donc, la voyant simple, humble et timide comme une tendre colombe, il la tourmenta par des pensées de blasphème et d'impureté, afin de la troubler, de la porter au découragement et de la pousser ainsi au désespoir. Il réussit dans ce perfide dessein. La jeune fille, n'ayant jamais été éprouvée par de semblables tentations, crut avoir perdu la foi dès qu'elle se sentit assaillie par ces malheureuses pensées ; elle combattit longtemps, elle souffrit beaucoup. Enfin, ne pouvant plus résister aux efforts de l'ennemi et n'osant découvrir ce qui se passait en elle pour y apporter remède, elle tomba dans le désespoir. Elle cessa de réciter l'Oraison dominicale et le Symbole des Apôtres ; elle ne voulait plus se confesser, et s'il arrivait qu'on l'y obligeât ou par douceur ou par menaces, elle refusait de demander pardon des fautes dont elle s'accusait, malgré les motifs les plus touchants et les plus insistants proposés pour la ramener à de meilleurs sentiments. Elle ne pouvait non plus se résoudre à assister au divin sacrifice et recevoir le corps de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Le trouble de son âme fut porté à un tel excès, qu'elle tenta plusieurs fois de se donner la mort. Elle méprisait la parole de Dieu et les avis salutaires qu'on lui adressait.

Tout ce qui est bon et saint, lui était en aversion ; le diable vomissait d'horribles blasphèmes par sa bouche. Les autres religieuses, filles de grande vertu, priaient ardemment pour cette pauvre colombe, sans pouvoir l'arracher aux griffes du vautour infernal, et tous leurs jeûnes, toutes leurs oraisons étaient sans efficacité pour chasser un démon de cette espèce.

Ce n'est pas que l'Epoux miséricordieux de tant de pieuses vierges méprisât leurs oraisons ; mais il réservait la victoire sur ce redoutable et cruel Leviathan à sa bien-aimée servante. On lui amena donc la religieuse tourmentée.

Animée de cette prévenance de compassion et de douceur qui surabondait en elle, elle l'accueillit avec grande joie et ne se contenta pas de la recevoir dans sa cellule par un devoir d'hospitalité, mais elle la plaça en quelque sorte dans son cœur par un mouvement de bienveillance et de charité. Ensuite, elle pria beaucoup Dieu pour elle ; mais l'esprit de ténèbres n'abandonna pas pour cela si tôt celle dont il se croyait être tellement le maître, qu'il ne lui semblait pas qu'on pût jamais la lui ravir. La sainte redoubla ses supplications et ses actes méritoires ; elle s'offrit en sacrifice avec plus de ferveur encore ; elle passa quarante jours dans les pleurs, les prières et les jeûnes, ne prenant de nourriture durant tout ce temps que deux ou trois fois par semaine. A la fin de ce jeûne, l'esprit de ténèbres fut contraint de quitter la religieuse et de venir, avec confusion et douleur, trouver la servante de Jésus-Christ. Elle lui commanda de sortir à l'heure même, et il obéit avec des cris et des hurlements. Quant à la religieuse, aussitôt délivrée, elle se confessa, reçut le corps de

Digitized by Google

Notre Seigneur et après avoir rendu grâces à Dieu, elle s'en retourna dans son monastère.

Lorsque la servante de Dieu prenait un peu de repos, sur son lit, après de nombreuses veilles et de longues prières, le diable lui apparaissait parfois et lui disait en grinçant des dents et la maudissant : « Que ce repos soit pour ton malheur ! Puisses-tu n'avoir de délassement qu'avec nous au milieu des tourments et des supplices, car ton repos ne nous fait pas moins souffrir que tes travaux et tes prières. » La sainte, souriant de l'entendre parler de la sorte, faisait le signe de la croix et le forçait ainsi à se retirer.

CHAPITRE IV.

VEILLES DE LA SAINTE, MANIÈRE DE SE VÊTIR, SES TRAVAUX, LA MODESTIE DE TOUT SON EXTÉRIEUR.

Cette femme forte et prudente estimait que le temps employé inutilement est une perte irréparable ; on peut recouvrer les autres choses perdues, mais les jours écoulés ne reviennent plus. Pénétrée de cette pensée, Marie avait un soin extrême de ne rester oisive aucune heure du jour et même de la nuit, s'il était possible. Son sommeil était court ; elle le prenait, non point comme une délectation des sens, mais comme un remède présenté par Dieu aux hommes pour réparer leurs forces affaiblies par le travail. Elle savait que le sommeil nous empêche de mériter, en nous enlevant l'usage du libre arbitre. Aussi, dormant le moins possible, elle s'occupait à prier durant les veilles de la nuit, et elle le faisait avec une dévotion plus recueillie et plus intérieure, étant alors plus libre et n'étant distraite par aucun bruit.

Digitized by Google

L'abstinence par laquelle son corps était mâté, le feu du divin amour qui échauffait son cœur, chassaient le sommeil sans qu'elle en fût incommodée.

Et comment eût-elle pu s'assoupir, quand les chœurs des anges venaient charmer par leurs concerts ses nuits et ses veilles ? Qu'elles soient attentives à ceci et versent des larmes amères, les femmes insensées qui allument en elles les ardeurs de la concupiscence, et l'entretiennent par des chants et par des discours dissolus ! Ce n'est pas elles qui entendraient les cantiques des anges.

Faut-il s'étonner si elles périssent dans leur vanité, si leurs rires se changent en pleurs, leurs chansons en hurlements et leurs joies en douleurs éternelles ?

Lorsque la sainte passait les nuits devant les précieuses reliques dont l'église d'Oignies est si richement pourvue, les saints qu'elle honorait en honorant ce qui restait d'eux sur la terre lui apparaissaient, et, comme pour lui témoigner leur satisfaction de ses pieux hommages, ils répandaient dans son âme des consolations ineffables. Ils lui donnèrent aussi une marque de leur affection en la visitant dans sa dernière maladie, comme nous le dirons plus loin, et, compatissant à sa peine, ils lui promirent leur assistance auprès de Dieu en récompense de ses saintes veilles.

Son lit n'était garni que d'un peu de paille et elle y couchait rarement ; d'ordinaire, elle passait les nuits dans l'église, et là, assise et appuyant la tête contre la muraille, elle prenait un léger repos ; puis elle recommençait ses veilles qui, bien que pénibles au corps, lui étaient très agréables. Comme l'altéré ne songe en dormant qu'à des fontaines, et l'affamé s'imagine voir des tables bien servies, cette servante de Dieu ne songeait, durant son sommeil, qu'à Celui dont son âme avait soif par l'amour qui la consumait ; elle n'aspirait qu'à Celui qui pouvait rassasier la faim qu'elle avait de jouir de sa présence.

Digitized by Google

Durant son sommeil, le Seigneur lui manifesta souvent ses volontés comme il le fit à saint Joseph et à d'autres; dans ces visites intimes, il lui apprenait et révélait plusieurs choses. Ainsi, même au temps du sommeil, elle était utilement et saintement occupée. Elle obéissait à son ange gardien, comme un religieux obéit à son supérieur ; elle demeurait dans sa cellule, lorsque ce bienheureux esprit lui permettait d'y passer la nuit. Quelquefois, surtout aux grandes fêtes, elle n'eût pas dormi ailleurs que dans l'église, en présence de Jésus-Christ, et elle ne pouvait s'en éloigner ni les jours ni les nuits. Si elle était affaiblie par de longs jeûnes, l'esprit céleste commis de Dieu pour sa conduite l'avertissait de prendre du relâche, et quand elle s'était un peu reposée, il l'excitait à retourner à l'église. C'est encore par l'inspiration et l'assistance particulière de son ange gardien qu'une année, elle passa tout le temps, depuis la fête de saint Martin jusqu'au carême, dans un étrange exercice de mortification. Elle semblait en quelque sorte collée au pavé de l'église ; car, assise ou prosternée, elle ne pouvait souffrir la moindre chose interposée entre elle et la terre nue ou le bois du marchepied de l'autel devant lequel elle dormait : elle n'avait pas d'autre oreiller. Cependant la rigueur de cet hiver fut si extrême que le vin gelait dans le calice pendant la messe : malgré cette rigueur de la saison, la bienheureuse femme ne sentait pas même le froid ; elle ne souffrait non plus d'aucun mal de tête : son bon ange la préservait de ces incommodités.

Parée de la robe nuptiale et revêtue intérieurement de Jésus-Christ, elle méprisait les ornements extérieurs ; néanmoins elle était convenablement habillée. Elle n'aimait ni la négligence ni la singularité. Notre Seigneur a loué saint Jean-Baptiste de son austérité dans les habits ; il a dit que ceux qui sont mollement vêtus demeurent dans les palais des rois. Se souvenant

Digitized by Google

de ces paroles, la sainte portait sur sa chair, au lieu de chemise, un rude cilice fait d'une étoffe appelée étamine, et par dessus une robe de laine blanche sur laquelle elle mettait un manteau de même couleur. Ce manteau n'avait ni fourrure ni doublure. Quelque simple et léger que fût cet habit, elle ne faisait jamais de feu pour se défendre du froid de l'hiver ; elle se réchauffait au foyer du saint amour qui brûlait en son cœur. Aussi ne pouvait-on se lasser d'admirer comment cette ardeur d'âme, cette chaleur du cœur réagissaient sur ses sens extérieurs, même lorsqu'il régnait un froid glacial.

Cet effet était surtout sensible au temps de l'oraison. La sainte alors était trempée d'une tiède sueur d'où s'exhalait une odeur d'encens qui parfumait ses habits.

Le cœur d'où sortaient ces ferventes prières était comme un encensoir balancé devant le tabernacle. Que diront à ce sujet ces femmes vaines et tout adonnées au luxe, qui chargent de tant d'habits élégants leur corps destiné à tomber en poussière, et, ornées comme des temples, montrent trop bien qu'elles ne connaissent pas la modestie des femmes chrétiennes ? A elles s'adressent ces paroles de l'Ecriture : « Vos riches habits sont mangés de vers ; » tandis que les modestes vêtements de cette sainte femme exhalant un parfum précieux, sont révérés comme des reliques, et conservés par les personnes de piété avec des honneurs et une dévotion insignes.

La sainte, sachant que Dieu a ordonné à l'homme de manger son pain à la sueur de son front, travaillait de ses mains le plus possible, afin d'affliger son corps par la pénitence, d'assister les pauvres et de gagner de quoi se nourrir et se vêtir, après avoir, pour l'amour de Jésus-Christ, abandonné tout son bien.

Dieu la favorisa tellement en ce généreux dessein, qu'elle faisait beaucoup plus d'ouvrage que ses autres compagnes. Elle ne gagnait pas seulement assez pour

Digitized by Google

suffire à son entretien, mais elle parvenait encore, par son travail, à nourrir presque toute l'année une autre personne.

Elle pesait attentivement cette parole de l'Apôtre : « Celui qui ne travaille point ne doit point manger, » et elle avait joie et plaisir à ces occupations, en pensant que le Fils unique du Roi des rois, Celui dont la main distribue la nourriture à toutes les créatures, a voulu être nourri du travail de saint Joseph et de la Très Sainte Vierge.

Ainsi, selon le conseil du même Apôtre, « elle mangeait son pain, en travaillant de ses mains, dans le silence et dans le repos. » Dans ce silence et ce repos, elle mettait toute son espérance et toute sa force ; et elle y prenait tant de complaisance, elle craignait tellement le bruit et le tumulte du monde, qu'elle passa une fois tout le temps, depuis la fête de la Sainte Croix au 14 septembre jusqu'à Pâques, sans dire une parole. Le Seigneur eut ce silence pour agréable : il fut révélé par l'Esprit-Saint qu'elle mérita surtout par là de s'envoler au ciel sans passer par le purgatoire. Par cette attention à se régler en tout d'après les maximes de la perfection évangélique, la sainte multiplia les talents que Dieu lui avait confiés, elle s'éleva de vertu en vertu sur les degrés de l'échelle mystérieuse qui avait apparu au patriarche Jacob. Parvenue au sommet, ayant sous ses pieds toutes les choses terrestres, elle fut presque dégagée de ses sens par l'abondance de vie surnaturelle : Jésus-Christ occupait seul ses pensées, ses affections ; le soin de sa nourriture matérielle ne l'occupa plus, elle ne pouvait plus travailler que pour acquérir l'aliment céleste et incorruptible des âmes. Elle se déchargea donc du travail des mains, comme de vieux soldats déposent les armes après de longs services, et sont dispensés d'aller à la guerre. Rendue tout entière à cette heureuse liberté d'esprit, elle s'appliqua uniquement à s'unir davantage à son divin Maître par les exercices de piété.

Digitized by Google

Le calme avec lequel la servante de Dieu vaquait à ses actions ordinaires, sans jamais d'empressement, dénotait la quiétude de son âme, et la sérénité de son visage témoignait de la paix de son cœur. Elle n'était pas exempte de peines, mais elle savait les porter ; elle se possédait admirablement et cachait ses tristesses sous un air riant et tranquille. Lorsque la joie intérieure surabondait, elle avait aussi l'art d'en modérer les saillies et de garder toujours un visage égal, sans trahir les vives impressions de son âme.

L'Apôtre ordonne aux femmes de prier la tête couverte. La sainte se couvrait d'un voile blanc qui lui retombait sur le front ; les yeux baissés vers la terre, elle marchait d'un pas humble, modéré et fort grave tout ensemble.

La grâce du Saint-Esprit, dont son cœur était rempli, se répandait sur son extérieur ; plusieurs personnes se sentaient fortifiées intérieurement par son seul regard, et en étaient touchées de piété au point de verser des larmes.

Un certain Gui, autrefois chantre de l'église de Cambrai, homme de bien et très affectionné à toutes les personnes vertueuses, se détourna un jour de son chemin pour aller voir cette sainte femme. Un de ses compagnons de voyage, qui n'avait pas sans doute encore éprouvé l'avantage du commerce avec les personnes de piété, lui dit, en se moquant de la peine qu'il prenait : « Pourquoi donc, Monsieur le chantre, vous détournez-vous inutilement de votre chemin ? Est-ce pour courir, comme font les enfants, après des mouches et des papillons ? » Le chantre était d'une humeur pacifique, il ne répondit rien et persista dans son dessein. Il alla visiter avec dévotion la servante de Jésus-Christ, dont les entretiens lui avaient déjà procuré auparavant de grandes consolations. Son compagnon le suivit et s'arrêta avec lui à Oignies ; mais, peu soucieux

Digitized by Google

des discours de la sainte, il n'y prêtait pas l'oreille, et pendant que le chantre conversait avec elle, il tenait avec d'autres personnes des propos vains et légers. Enfin, las d'attendre le chantre, il s'approcha pour le prier de finir l'entretien, et jeta par hasard les yeux sur la servante de Jésus-Christ. Il se fit à l'instant un merveilleux changement dans les dispositions de cet homme, naguère frondeur et railleur de la piété. Des larmes coulaient de ses yeux ; il resta là longtemps sans pouvoir partir ni se décider à s'éloigner de la sainte. Il sentait une étrange confusion, et s'efforçait de la dissimuler ; mais le chantre, qui s'en aperçut et en avait grande satisfaction, le railla à son tour en lui disant : « Allons donc, à quoi vous amusez-vous ici ? Est-ce que vous voulez prendre des mouches ou des papillons ? » Cet homme, après beaucoup de larmes et de soupirs, ayant été comme par force arraché de là, répondit au chantre : « Pardonnez-moi, je vous prie ; je ne savais ce que je disais ; mais ma propre expérience me fait connaître maintenant quelle est la vertu toute puissante de Dieu dans cette personne. »

La ferveur de l'esprit usa le corps si faible de la sainte ; puis le bon Père qui est dans les cieux voulut donner à sa chère fille une marque de prédilection. Marie fut atteinte d'une maladie qui la fit souffrir étrangement ; la violence des douleurs lui causait des contorsions en plusieurs membres et la poussait à se frapper durement la poitrine. Quelque temps après, la maladie diminua, et la sainte, réfléchissant à ce qu'elle avait souffert, en rendait avec joie des actions de grâces à Dieu qui châtie ceux qu'il aime. Ainsi s'accomplissait en elle la parole de l'Apôtre : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

Après avoir éprouvé par la maladie cette âme si chère, comme on éprouve l'or dans la fournaise ; après l'avoir entièrement purifiée des plus légères taches des imperfections humaines, le Seigneur lui donna une nouvelle

Digitized by Google

force pour supporter les veilles, les jeûnes et d'autres fatigues qui eussent effrayé et lassé les plus robustes. Ce lourd fardeau qu'elle s'imposait ne l'empêchait pas de prendre part aux peines des autres. Si quelqu'un de ses amis était affligé, elle souffrait avec lui ; s'il succombait à la tentation, elle était touchée jusqu'au cœur de sa faiblesse. Ces sympathies de peines et cette compassion réveillaient les douleurs de la cruelle maladie dont nous venons de dire qu'elle avait été guérie. Mais alors elle appelait un prêtre et lui demandait de faire le signe de la croix sur le membre dont elle souffrait ; le mal, par un nouveau miracle, comme reculant devant la vertu de la sainte croix, se portait à un autre membre ; mais, chassé d'un membre à l'autre par de signes de croix réitérés, il finissait par être expulsé entièrement du corps de l'épouse du divin Crucifié. Les yeux de la foi fixés sur le Serpent d'airain, et délivrée des morsures du serpent de la maladie, elle en rendait grâces à Dieu et à la vertu de la sainte croix.

L'impression de dévotion causée par la vue de la sainte était bien plus forte quand on jouissait de ses entretiens. On sentait alors des consolations, et comme une douce joie couler dans l'âme. Je sais que les incrédules murmureront de m'entendre rapporter ceci ; mais ceux qui ont éprouvé de semblables faveurs de Dieu n'auront pas de peine à le croire, pour eux s'est vérifiée cette parole du Cantique des Cantiques : « Vos lèvres, ô ma chaste épouse, sont comme une ruche distillant le miel. » Un homme d'éminente vertu, venu de bien loin pour la voir, a éprouvé en lui ces effets admirables dont je viens de parler.

Je passe à dessein sous silence le nom de ce saint personnage, parce qu'il craint par dessus tout d'attirer l'attention sur lui. Je dirai seulement que cette visite lui fut si profitable, qu'elle calma l'amertume de l'exil qu'il souffrait pour Dieu, et il se retira heureux d'avoir

Digitized by Google

des tribulations. (On le reconnaît, il s'agit de Foulques, évêque de Toulouse).

Ici se termine la première partie de cet ouvrage, où nous avons parlé seulement de la vie extérieure de la sainte. Nous allons maintenant en dévoiler les secrets intérieurs et plus intimes.

LIVRE DEUXIÈME.

VIE INTÉRIEURE DE MARIE ET SA FIN BIENHEUREUSE.

Voyons donc de quelle gloire et de quelle abondance de grâces l'âme de la fille du Roi, pour parler selon le langage de l'Ecriture, fut parée et enrichie par le Père des lumières. Il me serait impossible de décrire en particulier la charmante variété qui paraissait dans l'assemblage de tant de vertus : je me bornerai à énumérer les principes qui les ont produites, c'est-à-dire les sept dons du Saint-Esprit, sources d'où procèdent tous les biens surnaturels et où il lui fut donné de puiser largement ; car Dieu avait mis en elle l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte. L'esprit de sagesse la remplit de délices spirituelles et la rendit fervente dans la charité ; l'esprit d'intelligence l'instruisit dans la contemplation des choses célestes ; l'esprit du conseil la doua de prévoyance ; l'esprit de force lui communiqua la patience empreinte de douceur ; l'esprit de science lui apprit le discernement ; l'esprit de piété la miséricorde, et l'esprit de crainte la prudence et l'humilité.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

CRAINTE DU SEIGNEUR. — FUITE DES MOINDRES FAUTES. — PAUVRETÉ ET HUMILITÉ.

Je parlerai d'abord de l'esprit de crainte du Seigneur, parce qu'il n'est pas seulement le principe de la sagesse, mais aussi le gardien de toutes les grâces que nous recevons du Ciel. Quoique la charité parfaite eût banni de l'âme de la sainte les tremblements et les frayeurs que produit la crainte, néanmoins la ferveur même de cette charité la rendait timorée et la tenait dans une appréhension constante de commettre des fautes. De là sa merveilleuse attention à veiller, non seulement sur toutes ses actions, mais aussi sur ses paroles et ses pensées ; elle ne se serait pas négligée dans les moindres choses, connaissant et méditant souvent cette parole des Livres Saints : « Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu. » Elle se défiait de toutes ses œuvres, parce qu'elle avait continuellement Dieu devant les yeux et redoutait de lui déplaire en quoi que ce fût. Marie savait que, tout en évitant les grands péchés, on n'est pas encore en sûreté, et qu'on court le danger de périr par les fautes légères. On est étouffé et couvert par les grains de sable insensiblement amassés, comme par les blocs de rocher. Chaque cheveu d'Absalon était bien faible, mais réunis ils furent assez forts pour le tenir suspendu à un arbre ; de même, un grand nombre de péchés véniels, auxquels on se plaît et dont on néglige de se corriger, conduisent enfin à une damnation éternelle. Elle le savait ; aussi cette sainte femme avait toujours dans l'esprit une crainte chaste et bien réglée. Cette crainte était comme une ceinture autour de son cœur pour en contenir les sentiments, comme un frein à sa bouche pour retenir sa langue, comme un aiguillon dans

Digitized by Google

ses actions pour la tenir en éveil et l'empêcher de se relâcher, et comme une règle selon laquelle elle se conduisait en tout. Cette crainte préservait son cœur de duplicité, sa bouche de mensonge et ses œuvres de vanité ; elle faisait de son âme comme un jardin bien fermé, comme une fontaine scellée où n'avaient accès que Jésus-Christ et ce qui se rapporte à lui. Lui seul était l'objet des méditations qui occupaient son esprit, le sujet des paroles que sa bouche proférait, et l'exemple qu'elle se proposait en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la sainte dire un seul mot qui sentît l'esprit du monde et à peine achevait-elle une phrase sans y mêler l'adorable nom de Jésus-Christ. Cet esprit de la crainte du Seigneur lui avait fait concevoir un si grand amour pour la pauvreté, qu'elle ne pouvait se résoudre à posséder même les objets les plus indispensables. Ce fut dans ce sentiment que la servante de Dieu voulut un jour quitter son pays pour aller dans un pays étranger, où, inconnue et méprisée, elle eût demandé l'aumône de porte en porte. Elle se serait ainsi dépouillée de tout absolument afin que, délivrée du soin des nécessités temporelles, elle pût mieux imiter Jésus-Christ attaché nu à la croix. Elle eût renoncé à ce qui lui restait comme Joseph abandonna son manteau, comme le jeune homme de l'Evangile déposa son linceul, comme la Samaritaine laissa sa cruche. Quand elle pensait à l'extrême pauvreté de Jésus-Christ qui à sa naissance n'avait pu trouver abri que dans une crèche et plus tard n'avait pas un gîte où il reposât sa tête, ni une seule pièce d'argent pour payer le tribut ; qui, enfin, avait bien voulu être réduit à vivre d'aumône et à recevoir l'hospitalité dans des maisons étrangères, la sainte s'éprenait de passion pour la pauvreté évangélique. Sous l'influence de ces sentiments, elle conçut un si vif désir de s'abandonner entièrement à la Providence divine, que, munie d'un petit sac pour mettre les aumônes qu'on lui ferait

Digitized by Google

et d'un vase pour boire de l'eau, elle se vêtit d'une mauvaise robe, et allait partir, si les prières et les larmes de ses amis ne l'eussent retenue. Lorsque la servante de Dieu vit combien il leur serait pénible de supporter son absence, sa charité céda à leurs supplications et elle préféra leur satisfaction à la sienne propre. Toutefois, elle ne cessa pas de cultiver la pauvreté avec la même tendresse au point quelquefois de déchirer sa nappe et ses autres linges pour les partager avec les pauvres. Cet exemple devrait faire rougir les riches du siècle, qui prennent tant de peines pour amasser des biens périssables, et, au milieu de leur abondance, sont néanmoins dans une continuelle pénurie. Notre servante de Jésus-Christ s'était appauvrie volontairement, et non seulement elle n'a jamais manqué de rien, mais elle avait encore de quoi assister les nécessiteux. Dieu pourvoyait à ses besoins d'autant plus généreusement qu'elle était plus affectionnée aux pauvres.

Ce même esprit de la crainte de Dieu la portait à se mépriser et à se considérer comme rien ; dans ses meilleures actions, elle confessait de bouche et de cœur qu'elle était inutile à tout. Au lieu de présumer d'elle-même, la sainte s'estimait la dernière des créatures, et croyait qu'il n'y avait personne qui ne fût beaucoup meilleur qu'elle, à tel point qu'elle attribuait aux mérites d'autrui les faveurs dont le Ciel la comblait. Jamais elle ne cherchait sa propre gloire ; elle rapportait tout à Celui qui est la source de tous biens, et se regardait comme indigne de ses grâces. Elle ne méprisait personne, si pécheur et si misérable fût-il ; mais elle se méprisait elle-même, et ne s'inquiétait aucunement d'être méprisée des autres. Protégée par le bouclier de la vérité, la lumière ou les ténèbres, c'est-à-dire la bonne ou la mauvaise estime, les louanges ou le blâme lui étaient indifférents, son extrême humilité lui faisait désirer de demeurer toujours cachée ; quand elle sentait ne pouvoir

Digitized by Google

dissimuler la joie et l'abondance de la grâce que Dieu répandait dans son cœur, elle s'en allait dans les champs ou derrière les buissons pour éviter les yeux des hommes, et conserver ainsi entre elle et Dieu le secret de ce qui se passait dans son âme. Il lui arrivait néanmoins de temps à autre, pressée par ses amis, ou par un mouvement de l'Esprit de Dieu, de rompre ce discret silence ; ou bien encore, mue par un sentiment de compassion, elle consolait les faibles en leur dévoilant avec humilité et comme si elle eût eu honte de leur parler, quelques-unes des faveurs dont la grâce comblait son cœur. Combien de fois a-t-elle répondu à ses amis : « Pourquoi m'interrogez-vous sur cela ? Ne savez-vous pas que je suis incapable de vous répondre ? » Et assez souvent elle disait à Dieu, comme en se plaignant : « Quel titre ai-je à cela, Seigneur ? Envoyez, s'il vous plaît, une personne qui en soit digne, car pour moi je suis indigne d'une telle mission ; je ne mérite pas d'être choisie pour faire connaître vos desseins. » Il s'agit de la mission qui lui était donnée fréquemment de conseiller le prochain ou de manifester la volonté divine à ceux qui la consultaient. Toutefois, comme elle ne pouvait résister à la conduite de l'Esprit-Saint, elle ne laissait pas d'assister de ses avis ceux qui en avaient besoin. Combien de ses amis n'a-t-elle pas avertis des périls qui les menaçaient ! Combien de fois elle leur a suggéré les moyens de les éviter ! Combien souvent elle leur a découvert les pièges dans lesquels les démons voulaient les faire tomber ! Et combien souvent aussi, par des révélations divines, elle a soutenu et fortifié dans la foi des personnes chancelantes et qui commençaient à perdre courage !

Pourquoi donc, ô grande servante de Jésus-Christ, refusez-vous, par un excès d'humilité, de servir et d'édifier votre prochain ? Ne voyez-vous pas que Dieu ne vous a favorisée de tant de grâces que pour vous donner le moyen de venir en aide à ceux qui se confient en votre

Digitized by Google

charité et ont besoin de votre assistance ? Mais, hélas ! que de secrets admirables vous avez tenus cachés, secrets dont la manifestation eût pu affermir encore les forts, soutenir les faibles, encourager les timides, presser les paresseux, instruire les ignorants et glorifier Dieu en ses saints ! Pourquoi enterrez-vous ainsi le talent que vous avez reçu ? Et pourquoi ne feriez-vous pas connaître au monde Jésus-Christ, votre divin Epoux, puisqu'il ne sera pas moins tout à vous, quoique vous le communiquiez aux autres ? Si les hommes le connaissaient, ils se garderaient bien de l'offenser : ils s'empresseraient au contraire de courir après l'odeur si agréable de ses parfums, selon la suave expression des Livres Saints.

Dieu soit loué de ce qu'il lui a plu, par sa Bonté, vaincre votre résistance et vous tirer malgré vous des ténèbres où vous vouliez vous cacher ; oui, par sa Bonté, car il me souvient de ce transport de ferveur où vous étiez, comme le vin en fermentation qui rompt le vaisseau où il est enfermé, si on ne lui donne de l'air ; c'est Dieu qui vous l'envoya ; vous fûtes contrainte, pour ne pas être suffoquée par cette plénitude intérieure, de nous dire des choses inouïes et admirables, qui eussent été pour nous autant de leçons merveilleuses tirées du livre de Vie, si nous avions pu bien les comprendre. Mais comme il arrive à ceux qui, après s'être enivrés et endormis, ont confusion à leur réveil de l'état dans lequel ils s'étaient trouvés, lorsque vous reveniez à vous-même après cette ivresse spirituelle dans laquelle vous nous aviez découvert des vérités si relevées, ou vous gardiez le silence, sans vous souvenir de ce que vous aviez dit, ou, si quelque chose s'en représentait à votre mémoire, vous en étiez si honteuse, que vous croyiez vous être laissé emporter comme une extravagante à trop parler ; et dans votre étonnement de ce qui s'était passé, vous en demandiez pardon à Dieu.

Un jour que nous priâmes la sainte de nous dire si

Digitized by Google

elle ne se sentait point tentée de vanité par les louanges que les hommes lui donnaient et par les révélations dont Dieu la favorisait, elle répondit : « Toutes les louanges des hommes et toute la gloire du monde me paraissent un néant en comparaison de la seule véritable gloire à laquelle j'aspire. » Et certes, elle était si fortement unie à Dieu, si solidement établie dans la vertu, et si pleinement rassasiée des délices spirituelles, que la douceur goûtée dans la possession de ces biens incorruptibles et éternels l'empêchait de savourer, de désirer, d'aimer aucune satisfaction de vaine gloire. Aussi, bien loin d'être touchée de cette gloire et de ces louanges humaines, elle les méprisait, elle n'en avait pas moins de dégoût qu'une personne, déjà rassasiée des viandes d'un festin délicieux, en aurait d'un mets insipide.

Jésus-Christ ne saurait paraître doux à celui à qui le monde est doux et agréable, mais aussi le monde ne saurait charmer celui qui s'attache à Jésus-Christ.

Ce fut la raison du souverain détachement que la sainte avait de toutes choses créées ; son âme ne goûtait que la suavité de la grâce, et tout ce qui n'était pas Jésus-Christ ne pouvait lui plaire.

CHAPITRE VI.

PIÉTÉ ENVERS DIEU ; SECOURS AUX MORIBONDS, AUX AMES DU PURGATOIRE, AUX AMES DANS LE DANGER ; GUÉRISON DES MALADIES.

Non seulement l'esprit de crainte dont j'ai parlé faisait éviter à notre sainte tout ce qui avait l'apparence du mal, mais l'esprit de piété la portait avec une affection sans pareille à toutes sortes de bonnes œuvres. Elle faisait fort peu de cas des œuvres corporelles qui ne tirent pas leur mérite de l'esprit intérieur. Ce qu'elle estimait, c'étaient les œuvres animées de cet esprit de piété utile

Digitized by Google

à tout, selon l'Apôtre. Son cœur était comme une lampe mystique où brûlait sans cesse le feu d'une ardente charité. La fidèle servante du Christ entretenait ce feu avec l'huile de la miséricorde, de peur, si elle en manquait, d'être exclue avec les vierges folles de ces noces célestes dont il est parlé dans l'Evangile. Ainsi, elle s'appliquait de tout son pouvoir à exercer avec un cœur plein de piété toutes les œuvres de miséricorde, particulièrement en assistant les malades et en rendant les derniers devoirs aux morts. Il est souvent arrivé que dans ces saintes occupations Dieu lui révélait plusieurs choses des secrets du ciel.

Un jour, une sœur du béguignage d'Oignies était à l'extrémité; Marie, de sa cellule, entendit une multitude de démons frémissant et rugissant autour de la malade, et déjà l'on récitait pour celle-ci les prières des morts, parce qu'on la croyait trépassée. Aussitôt la servante de Dieu, n'écoutant pas son habituelle réserve, courut au lit de cette pauvre agonisante, pour repousser les esprits immondes. Elle les combattit par ses prières et essaya de les chasser en agitant son manteau, comme on chasserait des mouches. Mais ils faisaient une forte résistance et prétendaient que l'âme de cette personne leur appartenait. La sainte, douloureusement affectée, eut recours à un moyen plus sûr : elle supplia par de grands cris Jésus-Christ, son Maître et son Tout, en le conjurant instamment, par son sang répandu sur la croix et par le mérite de sa mort, d'avoir pitié de cette âme. Les démons, prêts à saisir et à précipiter leur proie dans l'abîme, se mirent à rugir et à alléguer plusieurs accusations contre la malade. La servante de Dieu, se sentant soutenue par le Saint-Esprit, dit tout haut : « Seigneur, je réponds pour cette âme, car s'il est vrai qu'elle a péché, il est vrai aussi qu'elle s'est confessée de ses péchés ; et s'il y en a quelques-uns dont elle ait manqué de s'accuser par ignorance ou par négligence, bien qu'elle

Digitized by Google

ne puisse maintenant parler, il lui reste encore assez de temps, par votre grâce, pour en être touchée de contrition. » Pendant que cela se passait, les Frères qui étaient présents et entendaient les paroles de la sainte, priaient aussi dévotement pour la sœur. Ils voyaient les gestes de Marie contre les démons, mais ils ne voyaient pas ceux-ci. Enfin les malheureux esprits furent vaincus et confondus ; les saints anges vinrent en aide à la sainte, qui, rassurée par ce secours céleste, rentra dans son calme ordinaire. Elle rendit ensuite de grandes actions de grâces à Dieu, et ayant repris son manteau qu'elle avait quitté pendant cette terrible lutte, elle s'en retourna toute confuse dans sa cellule, dont elle ferma la porte pour n'y être vue de personne. Ce qui enorgueillit une âme ordinaire, la confondait.

Peu de temps après, le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, comme la servante de Dieu était en peine de l'état de cette âme pour laquelle elle avait répondu et priait pour elle avec instance, le bienheureux Pierre la lui montra violemment affligée dans les flammes du purgatoire. Le Prince des Apôtres lui fit connaître les peines dont elle souffrait et leurs causes : elle était tourmentée par le feu, pour avoir trop aimé naguère le monde et les voluptés du siècle. D'autres fois, elle souffrait d'un froid très intense, à cause de sa torpeur pour le bien et de sa négligence dans la conduite de ses enfants et de sa famille. Une soif brûlante la dévorait, pour les excès commis dans les boissons ; et sa superfluité dans les vêtements était punie par la honte de la nudité. La pieuse servante du Christ, dans les entrailles de sa compassion, surtout envers les âmes souffrantes du purgatoire, non contente de ses suffrages accoutumés, lui fit appliquer de nombreuses prières et saints sacrifices.

Marie eut plusieurs fois révélation de l'état des âmes après leur mort et leur vint en aide avec la plus grande charité.

Digitized by Google

Le saint et bienheureux vieillard, Jean de Dinant surnommé le *Jardinier,* vierge et orné de la robe de l'innocence baptismale toujours conservée, était à la mort: il avait renoncé à tout pour l'amour du Christ, et par ses exemples et ses exhortations, avait gagné à Dieu un grand nombre d'âmes. Marie l'assistait à ses derniers moments. Elle vit une multitude d'anges descendre à son chevet avec des chants d'allégresse : elle sentit en même temps une consolation ineffable inonder son âme au point de ne pouvoir contenir sa joie : car elle avait en singulière affection ce grand serviteur de Dieu et le regardait comme son père. L'Esprit-Saint lui révéla que ce vénérable vieillard après avoir mené une vie si pénitente, supporté patiemment pour le Christ tant d'opprobres et de persécutions, conservé son âme dans les voies de la crainte et de la justice, et gagné tant d'âmes à Jésus-Christ, serait entièrement préservé des flammes du purgatoire et immédiatement réuni à son Dieu. Aussi, chaque fois que la sainte passait devant son tombeau, dans le cloître d'Oignies, elle le saluait par une inclination de tête. Plus tard, quand elle-même fut à l'extrémité, l'âme du saint vieillard, avec un autre de ses amis défunts, le Frère Richard de Manechan, vint la visiter et la consoler de la part de Dieu.

La pieuse servante du Christ avait le cœur rempli de compassion, surtout envers les pauvres malades et souvent elle passait les nuits à les veiller.

La mère du prieur Gilles de Walcourt, regardée comme la mère de toute la communauté, était affligée d'une longue et grave infirmité, et Marie lui prodiguait des soins empressés. La malade, presque centenaire et proche de sa fin, avait l'haleine fétide : une nuit, la servante de Dieu, en la veillant, en fut incommodée au point d'avoir le cœur soulevé, mais elle se fit violence pour rester malgré tout à son chevet. N'en pouvant plus, elle était prête à défaillir: mais Dieu regarda l'humilité de sa servante et

Digitized by Google

lui mit dans la bouche comme la saveur d'un vin précieux et aromatique : elle sentit en même temps une odeur de suave encens; ce goût lui resta durant trois jours et aucun aliment ne put faire passer cette saveur délicieuse.

Les malades recevaient, par la présence de la sainte, consolation et force pour supporter leurs maux en patience ; souvent aussi par ses mérites elle leur obtenait la guérison.

Plusieurs enfants recouvrèrent ainsi la santé par l'imposition de ses mains. Un enfant près d'Oignies avait un mal bien dangereux; le sang lui découlait continuellement de la tête par l'oreille et tous les médecins étaient impuissants à le guérir. Les prières de la sainte et l'attouchement de sa main lui rendirent une santé parfaite : la mère l'apporta à l'église pour en rendre grâces à Dieu et à sa servante fidèle.

Une femme guérit d'une esquinancie au simple toucher de la sainte. Il en fut de même d'un clerc nommé Lambert.

Un prêtre de Nivelles, appelé Guerric, m'a rapporté qu'étant gravement malade et abandonné des médecins, il vint trouver la servante du Christ et obtint, non sans beaucoup d'instances, qu'elle lui imposât les mains. La nuit même, il crut voir en songe la sainte Vierge, et après cette apparition, il se trouva guéri. Un autre prêtre, homme humble et pieux, et père spirituel de la sainte, Maître Gui de Nivelles, ayant une grande inflammation de la gorge, se trouva guéri après que la servante de Dieu eut touché la partie malade.

Un autre infirme, après avoir vainement recouru à plusieurs médecins et n'attendant plus que la mort, recouvra la santé par le seul contact de ses cheveux.

Mais pourquoi nous arrêter à ces détails de moindre importance quand il nous reste tant de prodiges plus admirables à rapporter. Sans doute, c'est une marque de

Digitized by Google

piété de guérir les maladies corporelles, mais c'en est une incomparablement plus grande de rendre la santé aux âmes, puisque le sacrifice de charité le plus agréable à Dieu est l'exercice du zèle pour le salut spirituel du prochain.

Cette sainte femme était toujours contente au milieu des épreuves diverses qui lui étaient personnelles ; toujours elle montrait une douce aménité et de la joie sur ses traits, excepté quand le péril ou la perte d'une âme venait étendre sur son esprit comme un nuage de tristesse. A ce sujet, elle me permettra de dire qu'en ce point elle allait jusqu'à l'excès ; elle pleurait, elle se tourmentait, elle se désolait, elle ne mangeait ni ne dormait, et souvent même elle jetait de grands cris, comme une femme qui serait dans les douleurs de l'enfantement. De quels traits acérés ne sentit-elle pas son cœur percé, lorsqu'elle vit les démons, rugissant comme des lions, se précipiter en foule dans le monastère de Manne pour en chasser les saintes vierges qui y servaient Dieu avec tant de piété, lorsqu'elle vit ces esprits maudits sauter de joie de ce qu'ils étaient venus à bout de leur dessein? Sa douleur fut si vive, que les gémissements et les pleurs ne pouvaient l'apaiser ni la soulager : la sainte fut réduite à ne pouvoir presque plus se supporter elle-même.

Un jour, elle aperçut une grande armée de ces anges de ténèbres qui venaient de détruire la ville de Liège. Ils paraissaient tout ensanglantés du carnage qu'ils avaient fait, ils s'en applaudissaient avec insolence et menaçaient hautement de commettre des actions encore plus horribles. Peu après on sut à Oignies que les ennemis avaient saccagé cette ville, profané les églises, outragé les femmes et égorgé les habitants.

Il y avait à Nivelles un saint prêtre nommé Maître Jean dont la vie était si pure que les méchants même l'avaient en estime. Il était docteur et père spirituel de plusieurs

Digitized by Google

personnes. Sa science lui avait acquis le renom d'être la lumière du diocèse de Liège. Quand il apprit ce qui s'était passé à Liège, il en fut si frappé, que sa raison était presque troublée ; sa sollicitude paternelle lui faisait appréhender que les saintes vierges gagnées à Dieu par ses prédications et ses exemples, ne fussent du nombre des victimes de ces épouvantables violences dont l'annonce courait faussement dans le public. La perte des biens temporels le touchait peu, il les avait toujours considérés comme de la boue, mais il déplorait amèrement la profanation des églises et la ruine des âmes. Comme père, il pleurait ses enfants, comme pasteur, il pleurait les églises, et comme ami de l'Epoux, il pleurait les vierges qu'il s'était tant appliqué à lui offrir pures et chastes. La servante de Jésus-Christ, bien qu'on lui eût dit la même chose, ne s'en émut en aucune façon. Ceux qui connaissaient jusqu'où allait son affection pour ces saintes filles, s'étonnaient de cette insensibilité dont le motif leur était caché. Notre Seigneur savait quelle grande et profonde plaie ce bruit aurait fait dans son cœur, si elle eût ajouté foi à la rumeur publique : il l'en avait garantie en lui faisant connaître qu'il était le protecteur de la pureté de ces vierges. Elle ne fut pas émue davantage par la crainte que les ecclésiastiques d'Oignies avaient de voir les ennemis marcher contre eux, comme le bruit s'en répandait ; les anges en effet la consolaient et lui annonçaient de la part de Dieu que la paix serait donnée sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Il y avait un gentilhomme de la famille de la sainte, nommé Iwan de Soignes, très valeureux, mais très orgueilleux et épris des vanités du siècle. Les exhortations et les prières de sa parente le touchèrent ; il abandonna le monde pour se tourner vers Dieu. Le démon, irrité de ce changement, apparut à la servante de Jésus-Christ. Se plaignant, menaçant, et semblable à un chien prêt à s'élancer sur elle, il lui dit : « O femme insolente,

Digitized by Google

ô ennemie déclarée, crois-tu pouvoir impunément me faire le tort que tu m'as causé en arrachant de mes mains l'un de mes principaux serviteurs ? »

En effet, ce gentilhomme, après avoir persévéré quelque temps dans ses bonnes résolutions, alla un jour dîner chez un riche habitant de Nivelles, dans la maison duquel, lorsqu'il était dans le monde, il avait vécu fort licencieusement et dissipé son bien avec la profusion ordinaire aux gens de guerre. Il ne pouvait pas facilement renoncer à la familiarité de cet ancien ami, auquel il devait encore beaucoup d'argent. Cet homme le traita magnifiquement ; et pendant qu'ils faisaient bonne chère, le démon voyant l'occasion favorable de le tenter, ne manqua pas de dresser ses batteries pour prendre cette place forte d'où il avait été chassé à son grand déplaisir. Il rappela à la mémoire du gentilhomme l'honneur qu'il s'était acquis dans la guerre, et, selon le langage de l'Ecriture, il lui remit devant les yeux les oignons d'Egypte. Ainsi harcelé et traqué par des réminiscences dangereuses, le chevalier se sentait amollir et commençait déjà à être ébranlé ; mais Celui dont l'immense tendresse ne permet pas que ses élus soient tentés au-dessus de leurs forces, fit connaître à sa servante dans quelle agitation et quel trouble était l'esprit flottant de ce gentilhomme pour n'avoir pas renoncé à tout commerce avec les personnes du siècle. Lorsque celui-ci était encore à table et roulait divers projets dans sa pensée, un envoyé de la servante de Jésus-Christ vint lui dire que celle-ci l'attendait chez elle sans retard. Il se rendit donc dans la demeure de la sainte qui restait hors ville ; il la trouva toute languissante dans l'excès de sa tristesse et l'anxiété de son âme : elle était prosternée au pied du crucifix qu'elle arrosait de ses larmes.

Confus et étonné tout à la fois de la voir dans cet état, il lui demanda pourquoi elle pleurait de la sorte, et elle répondit : « J'ai bien sujet de pleurer et de m'attrister à

Digitized by Google

cause de vous. Comment le malheur qui vous menace pourrait-il ne pas me percer le cœur? Vous avez commencé par l'esprit et vous voulez finir par la chair. Vous voulez vous perdre misérablement, puisque après être sorti de Sodome, vous regardez en arrière comme la femme de Loth; vous oubliez, par une ingratitude criminelle, les obligations contractées envers la miséricorde infinie de Dieu, qui vous a retiré de l'embrasement du siècle, dont les flammes dévorent tant d'autres hommes.» Ces paroles firent rentrer le gentilhomme en lui-même, et, tout ému de cette miraculeuse révélation de ce qui se passait au fond de son âme, il répliqua aussitôt : « Pardonnez-moi, ma chère mère, et priez pour ce misérable qui promet à Dieu et à vous de demeurer inviolablement attaché au service de Celui qui par votre entremise m'a rappelé à des sentiments meilleurs. » Il tint parole; néanmoins il ne put rompre tout d'un coup avec le monde : il y restait engagé par plusieurs affaires qui l'y retenaient attaché pour des intérêts temporels; il était forcé d'aller souvent chez les grands. Ses parents et ceux qui avaient été ses plus intimes amis autrefois le pleuraient comme s'il eût été mort, et le montraient au doigt comme un extravagant. Les uns se moquaient de lui, d'autres le flattaient pour amollir son esprit, d'autres tâchaient de l'exciter par des paroles piquantes; quelques-uns même le tiraient par le manteau ou par le chapeau, sachant bien qu'un homme de sa condition n'était pas accoutumé à souffrir de telles offenses; en un mot, ils conspiraient tous ensemble à lui faire changer de résolution. Mais il opposait à tout cela le bouclier d'une patience merveilleuse, bien que parfois il ne pût s'empêcher d'en ressentir quelque émotion. Lorsque après ces tempêtes, il retournait chez lui, comme une brebis échappée de la gueule et de la dent des loups, il recourait à sa mère spirituelle et allait chercher auprès d'elle l'apaisement de ces agitations. Alors le servante de Dieu,

Digitized by Google

instruite par des confidences surnaturelles de ce qui était arrivé, lui énumérait en détail les mépris et les injures qu'il avait soufferts, elle précisait le temps où il en avait été le plus troublé. « Hier, lui disait-elle, à une telle heure, vous aviez besoin de secours, et j'offrais pour vous des prières à notre charitable Sauveur, afin qu'il vous fît la grâce de l'imiter en foulant aux pieds l'honneur du monde et en ne redoutant point d'en être méprisé et insulté. » Ces paroles de la servante de Jésus-Christ, accompagnées d'une connaissance si miraculeuse de ce qui s'était passé dans son âme, fortifièrent tellement le gentilhomme, qu'il devint ferme comme une maison bâtie sur la pierre, à l'épreuve des flots et des vents. Quoique, pour l'ébranler, on continuât à faire de si grands efforts qu'il aurait pu en être abattu, en considération des mérites de la sainte, Dieu le soutenait de sa main toute puissante.

Chaque maladie de l'âme trouvait un puissant remède dans les prières de cette femme admirable, mais ses prières avaient surtout une force extraordinaire contre le plus méchant et le plus dangereux des mauvais esprits, je veux parler de l'esprit de désespoir et de blasphème.

Par un principe de ferveur et aussi par un désir immodéré de s'élever à l'état d'innocence et de pureté de notre premier père avant son péché, un religieux de Cîteaux se livra à des jeûnes, à des veilles et à des oraisons excessives ; il prétendait se dégager de l'influence de la matière, au point de n'éprouver aucune délectation du palais en mangeant ; il voulait, non seulement réprimer, mais étouffer tout à fait les premiers mouvements des sens ; enfin il s'essayait à passer sa vie dans une si haute perfection, qu'il fût exempt du moindre des péchés véniels auxquels notre pauvre nature est si facilement sujette. Cet orgueil d'entreprendre des choses impossibles était une adroite tentation de ce démon que les Saintes Ecritures appellent le démon du Midi ;

Digitized by Google

jamais ce religieux ne put arriver où il visait. Quand il vit que tous ses efforts pour acquérir cette parfaite innocence étaient inutiles, il se laissa aller au chagrin et à l'abattement. Le déplaisir qu'il eut de ces déceptions de sa vaine présomption le conduisirent peu à peu au désespoir. Il s'imaginait qu'en demeurant dans l'état de la nature déchue dont il ne pouvait sortir, il devait perdre toute espérance de salut. Il considérait comme des péchés mortels les fautes vénielles dont nul ne peut s'exempter en cette vie ; et à cause de cela, il refusait de recevoir le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, les jours même où sa Règle l'y obligeait. Ainsi, sous prétexte d'une plus grande perfection, le mortel ennemi des âmes poussa cet homme, trop confiant et trop simple, dans une misère si déplorable, qu'il refusait, quoique malade, de prendre aucun remède. Il avait renoncé à sa volonté propre par le vœu d'obéissance, et il ne pouvait supporter le joug de l'obéissance. S'il était permis d'emprunter à la fable une application sérieuse et de tirer une grave leçon d'une fiction vaine, je dirais que ce religieux, en s'efforçant d'arriver à la pureté et à l'innocence du premier homme avant le péché originel, ressemblait à cette grenouille qui s'enflait pour devenir grosse et forte comme un bœuf ; elle aurait eu beau s'étendre, elle se fût plutôt crevée que de réussir dans son stupide dessein. De même, ce moine en voulant monter plus haut que ses forces ne pouvaient l'élever, tomba déplorablement par le désespoir au-dessous même de ce qu'il était auparavant. Quand l'abbé du monastère, homme de grande vertu et très affectionné aux gens de bien, eut reconnu la maladie dont l'esprit de ce Frère était travaillé, il pria et fit prier Dieu pour lui ; mais le démon ne cédait pas ; il tourmentait sans relâche celui qu'il tenait si fortement enchaîné. Alors le bon abbé, qui était ami de la sainte et avait éprouvé en lui-même les effets de son éminente vertu, ordonna qu'on amenât auprès d'elle ce religieux. La

Digitized by Google

sainte se mit en prières pour lui, avec larmes et avec soupirs. Elle le fit assister à la sainte messe, et comme il disait le *Confiteor* avant l'*Introït,* elle redoubla ses oraisons avec plus de ferveur encore et vit en esprit de petits graviers noirs tombant de la bouche du pauvre homme à chaque mot du *Confiteor.* Elle connut par cette vision qu'il était délivré de la noire et tenace mélancolie que le désespoir amène à sa suite ; elle en rendit grâces à Celui qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie. Quant au religieux, après que le saint sacrifice fut achevé, il parut comme un homme qui revient de l'autre monde ; il reçut le corps de Jésus-Christ, et fut entièrement guéri par un remède si salutaire.

CHAPITRE VII.

L'ESPRIT DE SCIENCE INSTRUIT MARIE ET LUI APPREND A PÉNÉTRER AVEC DISCRÉTION LES CHOSES DIVINES ET A GARDER LA PAIX AVEC LES HOMMES.

Pour éviter le mal par l'esprit de crainte, et pour faire le bien par l'esprit de piété, il est nécessaire d'user de discrétion et d'agir en toutes choses avec un sage tempérament. Dieu, le Père des lumières, dont la sainte onction nous enseigne nos devoirs, éclaira l'âme de sa fille par l'esprit de science, afin de l'instruire de ce qu'elle avait à faire ou à éviter, et de lui apprendre à rendre son sacrifice parfait, en l'assaisonnant du sel d'une conduite prudente et judicieuse. Car le mal est voisin du bien, et il arrive souvent qu'en voulant fuir un défaut on tombe dans l'excès qui lui est contraire, comme, par exemple, la crainte d'être prodigue rend avare, et l'appréhension d'un trop grand luxe dans les habits fait que l'on tire vanité d'être sordide. Cela vient de ce que les vices se couvrent souvent de la fausse apparence des vertus ; c'est sous ces dehors menteurs qu'ils sont le

Digitized by Google

plus à craindre. La servante de Jésus-Christ, ne s'écartant ni d'un côté ni d'un autre, marchait avec une admirable circonspection dans cette voie du milieu qui mène à la vie; elle rendait à Dieu ce qui appartient à Dieu; elle vivait en paix avec son prochain autant que cela lui était possible; elle n'était pas seulement pacifique avec les pacifiques, mais aussi avec les ennemis de la paix; et sa conversation était accompagnée de tant de prudence et de sagesse, même en parlant aux méchants, qu'elle en ramenait plusieurs à Dieu.

Deux de ses frères et quelques autres personnes fort attachées au monde furent tellement touchées de la grâce, à la suite de ses sages exhortations, qu'ils quittèrent tout pour se faire religieux de Cîteaux. Quand elle était unie à Dieu par des mouvements plus forts et plus tendres de charité, elle n'avait, pour ainsi dire, qu'un même esprit avec le Seigneur; elle était tout absorbée en lui. Un jour qu'elle jouissait de cet ineffable repos avec son divin Epoux, nous l'avertîmes que des personnes, venues de provinces fort éloignées, étaient arrivées pour le seul désir de la voir, et qu'elles étaient pressées de s'en retourner. Nous eûmes bien de la peine à la retirer de ce divin sommeil dont son âme dormait, et qui suspendait toutes ses facultés. Enfin lorsque nous pûmes lui faire entendre que c'étaient des étrangers qui la demandaient, la crainte qu'elle eut de les attrister et de manquer à la charité, lui fit faire un effort sur elle-même pour sortir de cette contemplation si calme et si délicieuse. Cet effort réagit violemment sur son corps, elle eut des douleurs comme si on lui avait déchiré les entrailles, elle vomit du sang; mais elle aima mieux souffrir ce tourment que de désobliger quelques-uns de ses frères en Jésus-Christ venus de si loin. Quelquefois cependant, sachant par révélation que des personnes étaient en chemin pour la visiter, elle se cachait si bien dans les champs et dans les forêts voisines, qu'à peine

Digitized by Google

pouvions-nous la trouver après l'avoir cherchée tout un jour. D'autres fois, lorsqu'elle dormait, le Saint-Esprit l'obligeait à interrompre son sommeil pour assister des gens qui avaient besoin de son secours ; elle entendait comme une voix qui lui disait : « Il y a quelqu'un qui t'attend, non par motif de curiosité mais par une véritable nécessité. »

Il nous a semblé parfois qu'elle n'usait pas envers elle-même de la modération et de l'indulgence qu'elle avait à l'égard des autres ; elle ne prenait nul souci de son corps, qu'elle fatiguait par des austérités excessives ; nous en jugions ainsi. Toutefois, on peut dire que même en cela elle mettait une certaine mesure de discrétion, parce qu'elle n'agissait que par le mouvement du Saint-Esprit. Ayant quelquefois tâché, dans le moment où elle était recueillie en Dieu, de prendre un peu de nourriture pour satisfaire ses amis, non seulement elle ne pouvait manger, mais elle souffrait des douleurs qui la rendaient prête à s'évanouir. Personne n'osa plus lui demander raison de sa conduite, par rapport à sa manière de se nourrir ou de s'abstenir. On la laissa à toute la liberté de son esprit. Souvent, l'Esprit-Saint, pour l'instruire de ce qu'elle devait faire ou omettre, lui suggérait des motifs qui dépassent la compréhension des âmes ordinaires. Ainsi, dans un temps où elle mangeait trois fois la semaine, le vendredi était l'un des jours choisis pour cela ; elle ne prenait rien le dimanche ni le jeudi. Je lui fis observer qu'il eût été plus à propos de ne point manger le vendredi, qui est un jour de pénitence, en mémoire de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle me répondit : « Ce ne m'est pas quelquefois une petite peine d'interrompre le contentement que je reçois dans la divine contemplation pour descendre au soin des choses sensibles en prenant de la nourriture. Comme le lundi est consacré au Saint-Esprit, et que le dimanche est le jour de la résurrection de Notre Seigneur, je

Digitized by Google

ressens une telle joie de la nourriture spirituelle que je goûte en ces jours-là et des viandes incorruptibles dont j'y suis rassasiée, qu'ils sont pour moi des jours de fête, où, suffisamment fortifiée par l'esprit, je n'ai pas besoin de réparer les forces de mon corps par le manger.» Cette réponse me fit connaître l'étroitesse de mes vues et de mon jugement; elle me réduisit au silence et m'humilia; et ainsi, selon le langage de l'Ecriture, la sagesse fut justifiée par ses enfants.

La sainte n'avait pas coutume de renvoyer les pécheurs avec rudesse ; au contraire, elle leur témoignait une grande compassion, et par ses bonnes paroles elle en a retiré plusieurs du chemin de la perdition. Cela n'empêchait pas qu'elle n'eût en horreur les péchés des hommes et que, par une sage défiance d'elle-même, elle évitât, autant qu'elle le pouvait, d'avoir conversation et familiarité avec les méchants, car elle savait que Notre Seigneur ordonna à ses disciples, lorsqu'ils entreraient dans quelque ville, de s'adresser aux personnes vertueuses et de loger chez elles.

Pendant qu'elle demeurait à Oignies, elle alla voir quelques-uns de ses amis à Willambroc. A son retour, en passant par la ville de Nivelles, elle fut vivement saisie par la pensée des crimes énormes que les personnes séculières commettaient dans cette ville. Il lui en resta une telle impression d'horreur, qu'elle fut réduite à jeter des cris.

Cette sage et prudente femme était très avancée dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. Comme elle assistait souvent aux prédications et gardait soigneusement dans son cœur les paroles des textes sacrés qu'elle entendait, elle les méditait ensuite avec une merveilleuse attention. Elle s'appliquait à mettre en pratique ce qu'elle apprenait, car ceux-là seuls pénètrent le sens véritable des préceptes divins, qui les mettent en pratique. Dans sa dernière maladie, sur le point d'expirer, elle entendit un

Digitized by Google

sermon adressé au peuple à l'église : la parole de Dieu lui rendit comme une nouvelle vie : elle l'écouta attentivement, la médita dans son cœur, et rapporta aux personnes de son entourage une partie du sermon. Elle portait une affection toute particulière aux prédicateurs et aux pasteurs fidèles des âmes ; et quand ils avaient terminé leurs sermons, elle s'empressait de baiser leurs pieds avec beaucoup de dévotion. Par ses larmes, ses soupirs, ses prières et ses jeûnes, elle obtint du Seigneur que le mérite et l'office de la prédication dont elle ne pouvait s'acquitter par elle-même fût exercé pour elle par une autre personne : elle avait demandé et obtenu comme le don le plus excellent, celui d'un prédicateur. Ce prédicateur ayant été accordé à sa demande, bien que ce fût lui qui servait d'instrument et d'organe à la parole divine, c'était la sainte qui, par ses prières et ses mérites, disposait son cœur, lui donnait les forces nécessaires à ce ministère laborieux, lui suggérait les sermons, dirigeait ses pas, lui faisait trouver grâce et fruit auprès de ses auditeurs. Pendant qu'il était occupé à la prédication, elle offrait pour lui ses supplications au Seigneur et à la Très Sainte Vierge, et récitait chaque jour à son intention jusqu'à cent fois la salutation angélique. Ainsi autrefois Martin par ses prières aidait Hilaire dans ses prédications. Ce prédicateur, qu'elle a laissé après elle ici-bas, elle l'a recommandé instamment au Seigneur, car à l'exemple du divin Maître, ceux qu'elle a aimés, elle les aima jusqu'à la fin.

Un jour, se trouvant dans un verger à Willambroc, le démon lui apparut sous la forme d'un pasteur. En ce moment, l'ennemi du salut avait réuni une troupe de chevaliers pour assister le lendemain à un tournoi à Trazegnies et cette troupe devait passer la nuit à Nivelles. Ce misérable ennemi des âmes se glorifiant donc devant elle du titre de pasteur, elle lui répondit : « Non, tu n'es pas pasteur, mais nos Maîtres, qui prêchent la

Digitized by Google

parole de Dieu et conduisent les âmes dans les voies du salut, voilà les vrais pasteurs. » L'esprit méchant et superbe lui repartit : « J'ai des troupeaux plus nombreux et plus obéissants que ceux de ces Maîtres-là. Je connais mes ouailles et elles me suivent, elles écoutent ma voix et exécutent mes ordres. » La sainte ne put supporter un tel propos, d'entendre usurper le nom de pasteur par cet ennemi du genre humain qui conduit son troupeau par les pâturages de la vanité à ceux de l'éternelle damnation, où la mort les dévastera misérablement. Pleine de tristesse et de compassion envers ces malheureux, elle laissa le démon pour se réfugier à l'église ; et longtemps après, quand le souvenir de cette apparition lui revenait à l'esprit, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Se trouvant un jour dans un village appelé Ittre, et assistant au baptême d'un enfant, elle vit l'esprit immonde en sortir avec une grande confusion, et lorsque l'enfant fut levé des fonts sacrés elle aperçut l'Esprit-Saint descendre dans son âme et une multitude d'anges lui faire cortège.

Les lumières dont Dieu éclairait son âme ne diminuaient en rien son plaisir à connaître la Sainte Ecriture. Elle se délectait à en citer des passages et à en admirer les rapports avec la science qu'elle recevait par révélation de l'Esprit-Saint. Quoique notre divin Sauveur eût pu instruire ses disciples par une illumination tout intérieure, il a voulu néanmoins leur expliquer les Ecritures par des instructions parlées. Cette pensée entretenait dans l'esprit de la servante de Jésus-Christ l'estime et le respect pour la parole sainte ; et par le moyen de cette divine parole, elle était tous les jours de plus en plus purifiée dans son âme, perfectionnée dans ses mœurs et éclairée dans sa foi ; si cependant c'est s'exprimer exactement que d'user du mot de foi en parlant d'une personne qui, par les révélations dont Dieu la favorisait, entrevoyait par une compréhension surnaturelle et

Digitized by Google

apercevait des yeux de l'âme les choses invisibles comme si elles eussent été visibles. Elle voyait fort souvent entre les mains du prêtre, lorsqu'il élevait la sainte Hostie, un enfant d'une beauté incomparable et des anges resplendissants de lumière descendant du ciel pour lui rendre hommage.

Lors même qu'elle priait dans sa cellule, pendant qu'on disait la messe, elle connaissait, par le soudain et admirable changement ressenti en elle-même, quand Jésus-Christ descendait sur l'autel aux paroles de la consécration. Lorsqu'on donnait, en sa présence, l'extrême-onction aux malades, elle sentait aussi que Jésus-Christ descendait auprès de l'infirme, avec une grande multitude de saints, qu'Il le fortifiait, vivifiait son âme, chassait les démons et se répandait comme une lumière sur tout le corps de celui qui recevait le sacrement.

CHAPITRE VIII.

L'ESPRIT DE FORCE SOUTIENT LA SAINTE DANS L'ADVERSITÉ ET L'ESPRIT DE CONSEIL LA DIRIGE DANS SA CONDUITE ET CELLE DU PROCHAIN.

Il servirait peu d'éviter le mal par l'esprit de crainte, de faire le bien par l'esprit de piété, et d'user de modération et de discrétion en toutes choses par l'esprit de science, si nous ne résistions aux afflictions par l'esprit de force, si nous ne conservions les grâces par la patience, et si nous ne persévérions jusqu'à la fin par la constance. C'est pourquoi le Père céleste ouvrit ses trésors en faveur de sa servante, et para son âme d'une quatrième pierre précieuse, c'est-à-dire de l'esprit de force. Par ce don, il la rendit capable de résister à toutes sortes d'assauts, de ne se laisser jamais abattre par les adversités qui auraient pu ralentir sa course ; de ne point

Digitized by Google

s'abandonner à la vanité dans le succès ; de souffrir tranquillement les injures ; de ne rendre point le mal pour le mal, mais de rendre au contraire le bien pour le mal ; de demeurer inébranlable dans ses bonnes résolutions, et enfin d'entreprendre de grand cœur et d'accomplir généreusement les actions de vertu sans être arrêtée par aucun obstacle.

Cette sainte femme souffrait non seulement avec patience, mais avec joie les persécutions dont elle était l'objet, et recevait très volontiers de la main de Dieu les corrections et les châtiments. J'en rapporterai ici une preuve. Après avoir, lors de sa dernière maladie, passé quarante jours dans de fort grandes douleurs, nous lui demandions si cela ne lui donnait point de chagrin, elle nous répondit : « Je voudrais au contraire, si Dieu l'avait pour agréable, que ces quarante jours ne fissent que commencer maintenant. » Et elle ajouta, chose bien plus admirable, qu'elle n'avait jamais vu de malade dont elle n'eût souhaité d'avoir le mal, si grand fût-il.

Malheur donc à vous qui portez à contre-cœur et par contrainte la croix du Seigneur, qui ne pouvez souffrir ses corrections ; qui, semblable à un chien furieux, mordez le bâton dont il vous frappe, et augmentez ainsi les douleurs de votre corps par l'impatience de votre esprit ! Notre sainte si chérie de Jésus-Christ suivait des inspirations bien différentes : la joie intérieure qu'elle avait de souffrir, la rendait comme insensible aux douleurs et lui faisait aimer les plus grands tourments.

Cet esprit de force dont Dieu l'avait favorisée ne lui faisait pas seulement supporter les maux avec patience et avec courage, mais encore mépriser tous les attraits qui flattent les sens ; car elle châtiait son corps et le réduisait de telle sorte en servitude, qu'il obéissait à son esprit sans le contredire, sans murmurer et sans chercher des prétextes ni des excuses ; elle ne se laissait point

Digitized by Google

aller au relâchement ni à la paresse, et on ne l'a jamais vue s'arrêter devant la peine du travail.

Jésus-Christ ayant donné à sa servante l'esprit de conseil, celle-ci ne faisait jamais rien avec précipitation ni inconsidérément, mais elle agissait toujours avec circonspection et après de mûres réflexions. Avant de se déterminer à agir, elle attendait et suivait l'impulsion de l'Esprit-Saint, pour se garantir également de la paresse et d'une excessive précipitation. Afin de n'avoir pas le moindre sujet de se repentir de ses actions, elle ne faisait rien qu'avec conseil, délibération et sagesse. Son âme était toute remplie de Celui qui a dit en parlant de Lui-même : « Je suis la sagesse qui préside dans les conseils et qui règle les pensées des sages. » Néanmoins, bien que cette grande sainte fut si particulièrement favorisée des lumières du Saint-Esprit et instruite dans les divines Ecritures, sa crainte de paraître sage à ses propres yeux la faisait, par humilité et par une admirable soumission d'esprit, renoncer à sa propre volonté, et se soumettre de tout cœur aux avis des autres. Mais comme plusieurs de ses intimes amis avaient reconnu diverses fois que Dieu l'avait remplie d'une prudence toute céleste, ils n'osaient rien entreprendre, en choses tant soit peu importantes, sans son approbation ; car Dieu l'instruisait dans la prière de ce qu'il était humainement impossible qu'elle sût. Un de ses amis, qui lui était d'autant plus cher qu'il était plus humble, avait un bénéfice ecclésiastique suffisant pour ses besoins. Il se laissa aller aux instances qu'on lui fit d'en accepter un autre plus honorable et d'un meilleur revenu ; mais sa piété et sa modestie l'ayant porté à consulter la servante de Jésus-Christ, pour savoir si en cela il n'avait point offensé Dieu, elle lui demanda, selon sa coutume, un peu de temps avant de répondre ; puis après avoir été pleinement instruite sur ce sujet par une révélation, elle dit à cet ami : « J'ai vu un homme vêtu de blanc qui courait sans peine dans

Digitized by Google

la voie des commandements de Dieu ; ensuite on a mis par-dessus son habit un manteau noir dont le poids le fatiguait et le retardait. » L'ecclésiastique reconnut que cette réponse venait du Ciel et comprit le sens de l'allégorie, et, se contentant de retenir son premier bénéfice comme suffisant pour son entretien, il montra qu'il était sage et craignant Dieu en résignant à l'instant même l'autre bénéfice.

Peut-être, en jetant les yeux sur cet ouvrage et en le lisant avec un esprit prévenu, quelques-uns se moqueront des révélations de cette personne si sainte, et diront qu'on les doit considérer comme des songes et des chimères. Ainsi les Pharisiens raillaient Notre-Seigneur et le traitaient de fou et d'insensé, lorsqu'en parlant contre l'attachement immodéré aux biens de la terre, Il disait qu'il était difficile aux riches d'entrer dans le ciel. Or, pour témoigner qu'en écrivant les actions de cette admirable et sainte femme, je ne fais acception de personne, je veux, sans être indulgent à moi-même, raconter un trait qui découvre l'étendue de mes misères.

Quand je commençais, quoique indigne, à prêcher la parole de Dieu, l'appréhension de manquer de matière me faisait faire divers recueils, et j'exprimais les vérités que j'avais ainsi ramassées selon qu'elles venaient en l'esprit et selon que les paroles, pour les expliquer, s'offraient à moi lorsque j'étais en chaire. Cette multitude de choses brouillait mes idées. J'étais triste après la prédication, parce qu'il me semblait que j'avais développé plusieurs pensées sans ordre et sans mérite. La servante de Jésus-Christ s'aperçut un jour de cette tristesse, mais la honte que j'en avais, m'empêcha de lui en découvrir la cause ; et, pour surcroît de malheur, il arriva qu'une personne qui m'avait entendu me loua, selon la coutume des gens du monde, d'avoir fait une fort belle prédication. J'écoutais volontiers ce compliment, et je sentais qu'il soulageait ma peine. J'avoue

Digitized by Google

que je rougis de révéler une faiblesse si humiliante, mais je me ferais un reproche de cacher sous le voile du silence les louanges dues à cette bienheureuse femme. Lors donc qu'elle reconnut que cette tristesse couvrait mon esprit comme d'un nuage, l'intérêt qu'elle prenait à mon salut la porta à me dévoiler d'une manière admirable, la triple tentation dont j'étais attaqué, sans le savoir. « J'ai vu, me dit-elle, la figure d'un homme qui était comme environnée d'une nuée par sa chevelure trop abondante et trop touffue ; une femme immodeste et bien parée, tournant autour de lui, le regardait avec beaucoup de complaisance et d'afféterie, puis elle pénétra le nuage d'un de ses regards perçant comme une flèche. » La sainte n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il me fut démontré clairement que mon esprit était travaillé d'une triple maladie : cette quantité de cheveux représentait la superfluité de pensées qui m'embarrassait, la femme si légère et si ajustée était la vanité de mon esprit, et ces regards si flatteurs, signifiaient le misérable soulagement que je recevais des louanges qu'on me donnait.

Cette bienheureuse femme aimait beaucoup une sainte fille nommée Heldewide, recluse à Willambroc ; depuis douze ans elle lui servait de mère, et l'avait élevée dans la crainte et le service de Dieu.

Cette fille étant tourmentée de tentations très fâcheuses, la servante de Jésus-Christ les lui découvrit et lui fit même le détail de ses pensées les plus intimes. On comprend l'étonnement de la recluse, quand elle vit que les secrets de son cœur étaient ainsi mis à jour. La sainte lui conseillait aussi des moyens pour résister à d'autres tentations bien avant qu'elles arrivassent. Elle lui prédit une demi-année à l'avance, le départ de Gui, chapelain de Willambroc, son directeur de conscience, pour la préparer à cette séparation qui devait lui être sensible. Elle lui annonça de même que Beselene, pieuse

Digitized by Google

femme attachée à son service, la quitterait prochainement et l'engagea à supporter cette perte avec résignation.

Un Docteur en théologie, qui était en France, voulait se rendre à Oignies. Un religieux de la communauté se disposait à partir pour aller à sa rencontre jusqu'à Paris. Mais Marie lui dit : « Ce voyage est inutile. Le messager envoyé pour annoncer son arrivée est déjà en chemin. » Le religieux attendit et l'évènement confirma la prophétie. Ce même Docteur s'étant rendu à Rome pour visiter le tombeau des Apôtres, la nouvelle de sa mort se répandit faussement, et on se préparait à lui célébrer un service à Oignies : mais la servante de Dieu l'empêcha : « Il n'est pas mort, dit-elle, il vit et reviendra tel jour en parfaite santé. Déjà il a quitté Rome. » La chose était vraie, comme on le sut plus tard.

CHAPITRE IX.

L'ESPRIT D'INTELLIGENCE LUI DONNE LA CONTEMPLATION DES MYSTÈRES DIVINS, ET LA CONNAISSANCE DES CHOSES ÉLOIGNÉES ET FUTURES.

Parée de tant d'ornements, enrichie de si nombreux dons du Saint-Esprit, cette fille de Jérusalem était trop pure pour arrêter son cœur aux mille objets qui captivent la nature. Le don d'intelligence dont Dieu l'avait douée, l'élevait plus haut que ce monde ; sa conversation était dans le ciel ; son âme, comme celle du bienheureux Job, était au dessus de toutes les choses terrestres ; elle prenait souvent un si grand vol, qu'elle passait des jours entiers sans jeter ses regards vers la terre. Semblable à l'aigle, elle fixait ses yeux sur le Soleil de justice. Les rayons qu'elle en recevait dissipèrent si bien en elle les affections vaines et le nuage de toutes les formes corporelles, qu'elle pouvait contempler en elle-même, comme

Digitized by Google

dans un miroir sans tache, les choses immuables et divines, et n'être point distraite par l'imagination.

Elle concevait mieux ce qui est spirituel et invisible, à mesure qu'elle rejetait plus loin le matériel et le sensible. Epurée au creuset de l'amour divin, elle s'exhalait en quelque sorte vers Dieu, comme monte la fumée d'un parfum précieux ; elle pénétrait les nues pour arriver à la région des vivants et aller chercher dans la Jérusalem céleste Celui qu'elle aimait. Et lorsqu'elle avait trouvé ce divin Epoux qu'elle souhaitait avec tant d'ardeur de posséder, elle demeurait immobile dans un parfait et plein repos ; non seulement elle ne pouvait plus prier pour ses meilleurs et plus chers amis, mais elle ne pouvait pas même penser aux anges, tant était forte son union de cœur et d'esprit avec Celui qu'elle aimait uniquement.

Dans cet heureux état, Dieu lui permettait de lire au livre de Vie, et par l'esprit d'intelligence, dont Il l'avait gratifiée, elle apprenait des secrets qu'elle communiquait ensuite avec une science prophétique lorsqu'elle était revenue à elle. Ainsi, trois ans avant la croisade contre les Albigeois, bien qu'on n'eût encore aucunement entendu parler de ces hérétiques dans nos provinces, elle dit qu'elle voyait une multitude de croix tomber du ciel sur une grande troupe de cavaliers. Dieu lui révéla, avec des plaintes amères, qu'Il avait presque perdu tout ce pays-là (le Languedoc) et qu'Il en avait été chassé et banni.

Quand les saints martyrs du Christ, qui par amour pour le divin Crucifié, étaient venus des contrées les plus lointaines pour venger l'honneur de Dieu, furent parvenus au lieu appelé Mongausy, et y furent exterminés par les ennemis de la croix, la servante du Christ, malgré la distance qui la séparait de cet endroit, vit les anges du ciel triomphants emporter les âmes de ces martyrs au séjour du bonheur éternel, sans passer par le purgatoire. Aussi conçut-elle une telle ardeur pour cette

Digitized by Google

sainte expédition, qu'elle aurait voulu en faire partie, si elle avait pu s'y adjoindre sans scandaliser le prochain. Et lorsque nous lui demandions en souriant ce qu'elle aurait fait, quand elle serait parvenue là, elle répondait : « Au moins j'honorerais Dieu, en confessant son saint nom, là où tant de fois les impies l'ont abjuré en blasphémant. »

Un de nos amis et familiers du monastère d'Oignies, qui s'était croisé, était à la mort. La sainte vit une multitude de démons comme des lions rugissants devant leur proie. Elle les adjura et leur ordonna de s'éloigner du serviteur du Christ qui s'était croisé pour son amour. Mais les démons invoquaient un grand nombre de crimes dont ils le chargeaient et objectaient qu'il n'avait point marché dans les voies de la vérité. La sainte alors offrit pour le moribond ses supplications au Seigneur ; elle vit une croix lumineuse descendre sur lui et le couvrir de sa protection. Bien que cet homme, prévenu par la mort, n'eût pu accomplir tout son pèlerinage, une grande partie de son purgatoire lui fut remise par la vertu du signe de la croix, sa bonne volonté tenant lieu pour lui de l'accomplissement, comme la sainte en eut révélation.

Un de nos amis, très illustre par sa naissance et très fidèle serviteur de Dieu, avait une femme si mondaine et si opposée à ses sentiments, qu'il craignait d'être forcé, à cause d'elle, de quitter sa propre maison. La servante de Jésus-Christ, ayant compassion de lui, pria beaucoup Dieu pour cette femme, et elle consola le mari en lui disant que son épouse se convertirait bientôt. En effet, cette dame, par un changement admirable, prit les vanités du monde en souverain mépris, et autant elle s'efforçait auparavant d'affaiblir les religieuses dispositions de son époux, autant elle eut de zèle à les maintenir et les augmenter ou, pour mieux dire, elle précédait et attirait

Digitized by Google

après elle celui qu'elle tâchait auparavant d'arrêter et d'empêcher de marcher dans une si sainte voie.

Un riche marchand de Nivelles, tout adonné à son négoce, alla un jour visiter la sainte à Willambroc, en compagnie de plusieurs autres habitants de Nivelles. Dès qu'elle le vit, elle comprit qu'il était destiné à devenir un vase d'élection, et lui, en l'apercevant, puisa dans son regard un si grand désir de perfection, qu'il sentit l'opération divine toucher et transformer son cœur. Il avait une claire vue de l'état de son intérieur, et il fit la confession de ses fautes. Ensuite, il revint souvent se fortifier et s'affermir par les conseils de sa mère spirituelle ; il croissait ainsi, de jour en jour, dans l'amour de Dieu et dans la pratique des vertus. Quelque temps après, il prit la croix et partit pour aller combattre les hérétiques Albigeois.

Un jour que voyageant avec quelques-uns de ses compatriotes, hommes charnels et grossiers, il les entendait parler de choses ordurières et impudiques, il les reprit et leur dit que les pèlerins qui marchent dans la bonne voie, ne doivent pas s'entretenir de pareils discours, mais qu'il leur convient plutôt de prier, de s'exhorter au bien, et de se rendre Dieu propice. Ceux-ci lui répondirent par des injures : le saint homme ne se laissait ni intimider ni confondre par leur colère. Ces mauvais compagnons de voyage, humiliés de ces réprimandes méritées, formèrent le projet de faire périr leur importun camarade. Pourtant un de la troupe, plus raisonnable, informa discrètement celui contre qui le crime était médité. Mais, bien loin de s'effrayer de cette révélation, l'homme de Dieu, embrasé d'une ardente passion du martyre, répliqua : « Je ne laisserai pas de les reprendre, et en ce moment même je leur reprocherai leur malice. Puissé-je mourir en défendant la vérité, pour la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Dieu ne permit pas que ces impies souillassent leurs mains du sang du

Digitized by Google

juste ; bien plus, par une grâce de miséricorde, ils furent ramenés à des sentiments de componction et de droiture par celui même qu'ils voulaient tuer un instant auparavant. Ainsi fut sauvé d'un péril imminent, cet homme à qui la sainte avait prédit qu'il reviendrait en paix et sans dommage de son long voyage.

Cet homme étant de retour dans sa maison, allait de temps en temps s'édifier, à Willambroc, aux discours de la sainte. Comme un jour la conversation amena à parler du feu du purgatoire, la sainte dit : « Ce feu a été bien justement et bien miséricordieusement établi par Dieu, afin de purifier de leurs fautes ceux qui n'en ont pas fait pénitence dans le siècle. Aucun mal ne peut rester impuni, et cette peine, quoique rigoureuse, est un bienfait, car elle est une expiation favorable à ceux qui ne sont pas assez purs pour être admis dans le ciel où rien de souillé ne peut entrer. » Cet homme lui demanda : « Ce feu est-il aussi terrible qu'on le dit ? — Incomparablement plus terrible, répondit la sainte. Le feu du purgatoire l'emporte en rigueur sur notre feu matériel, autant que celui-ci surpasse le feu représenté en peinture sur les murailles. » L'homme consterné et épouvanté, s'écria aussitôt : « Et moi, que deviendrai-je donc ? J'oublie l'horreur du feu éternel, en pensant au feu épouvantable du purgatoire. — Prenez courage et confiance en Dieu, notre Seigneur, répondit la sainte. »

En disant cela, elle lui ordonna d'aller dans l'église voisine. Il obéit, et, prosterné devant l'autel, il adora Notre Seigneur qui y résidait sous les espèces eucharistiques. Le corps de Notre Seigneur était renfermé dans une pixide qui, selon l'usage de cette époque, était suspendue à l'autel. Ses yeux se fixèrent où se portait son cœur, et pendant qu'il priait, il vit la pixide se mouvoir, s'approcher de lui, puis s'arrêter, et recommencer deux fois ce mouvement, jusqu'à ce qu'elle fût près de lui. Alors il se vit élever à la contemplation de mysté-

Digitized by Google

rieux secrets que la bouche de l'homme ne saurait raconter. Revenu de ce ravissement, il courut auprès de sa mère spirituelle, et il lui dit, avec l'ardeur de sentiments dont l'incendie du divin amour avait échauffé son âme : « Ma mère, j'aimerai Dieu sans mesure. » La sainte lui expliqua alors le sens de ces faveurs insignes, et lui apprit les gracieuses bienveillances du Sauveur à son égard : elle en avait été instruite par révélation : « Parce que vous vous êtes offert en victime prête à subir le martyre pour Lui, Il vous promet de vous admettre dans le ciel, sans que vous éprouviez les atteintes du feu du purgatoire, ou du moins vous ne les éprouverez que légèrement. »

Cet homme comprit que c'était la récompense de son courage à défendre la bonne cause, au péril de sa vie, lorsqu'il voyageait. Il en remercia la sainte, et en bénit Dieu. Marie éprouvait beaucoup de compassion pour les âmes du purgatoire, et surtout elle avait grande sollicitude de l'âme de sa mère défunte.

A raison des aumônes que la défunte avait faites et d'une conduite honnête selon l'estime du monde, elle espérait que son âme serait sauvée et que l'épreuve du purgatoire suffirait à l'expiation de ses fautes. Mais comme les jugements de Dieu sont des abîmes insondables, elle craignait, et elle priait avec larmes Notre Seigneur de l'instruire de l'état de cette âme si chère. Un jour, le prieur d'Oignies célébrant la messe, Marie était prosternée au pied de l'autel. Pendant le saint sacrifice, elle eut une vision effrayante : un esprit lugubre s'arrêta devant elle. Elle s'arma du signe de la croix et dit à l'esprit : « Qui es-tu ? — Je suis ta mère, répondit l'esprit, ta mère pour qui tu as prié. — Quel est l'état de votre âme, ô ma mère, demanda Marie ? — Je suis malheureuse ; tes prières ne peuvent m'être d'aucun soulagement, répliqua celle-ci : je suis en enfer. » La servante de Dieu gémit douloureusement et dit : « Quelle

Digitized by Google

est la cause de votre damnation ? — J'ai été élevée et j'ai vécu avec un bien acquis par des usures et par des gains frauduleux ; je le savais, je n'ai pas restitué, j'ai suivi les sentiers battus, estimant que le bien dont l'origine mauvaise était cachée, n'était pas condamné par les commandements de Dieu, et j'ai marché sur les traces de mes parents coupables. » Après ces paroles elle disparut. Marie adora les justes jugements du Seigneur, et cessa de pleurer, conformant sa volonté à celle du Tout-Puissant et Souverain Juge de l'univers.

Un jour de mardi-gras, alors que les hommes ont coutume de se livrer aux désordres et aux excès, la sainte vit plusieurs démons se retirer tristes et confus d'une personne religieuse qu'ils avaient attaquée par de graves tentations, mais grâce au secours de Dieu, ç'avait été vainement. Comme on demandait après à cette femme comment elle s'était trouvée à ce moment, elle répondit : « J'ai été violemment tentée, mais à cette heure, j'ai été délivrée par la grâce de Dieu. » La sainte connut que c'était alors même qu'elle avait vu les démons se retirer du combat.

Un prêtre qui savait que la sainte priait très souvent pour lui et qui ne voulait pas être ingrat, résolut, pour lui en témoigner sa reconnaissance devant le Seigneur, de dire une messe à son intention sans l'en avertir. Il ne pouvait pas mieux récompenser sa charité. La sainte, ayant assisté à cette messe, lui dit, lorsqu'il fut descendu de l'autel : « C'est pour moi que vous avez célébré le saint sacrifice et que vous avez offert le Fils Eternel à son Père. » Le prêtre fut étonné, car il n'avait parlé de cela à personne. Il lui demanda comment elle pouvait l'avoir appris ; elle lui répondit : « J'ai vu une colombe blanche comme la neige, descendre sur votre tête, lorsque vous étiez à l'autel, et étendre ses ailes vers moi en voltigeant ; et il m'a été dit intérieurement que le Saint-Esprit voulait que ce sacrifice fût offert pour moi. »

Digitized by Google

Lorsque les prêtres disaient la messe avec une piété digne de la grandeur d'un si saint Mystère, elle voyait les anges s'en réjouir ; elle les voyait coopérer de tout leur cœur avec ces dignes ministres, les regarder d'un œil de complaisance et leur témoigner même leur respect.

Un de ses principaux amis reçut les ordres à Paris ; la sainte, quoique absente de corps, s'y trouva présente en esprit. Elle connut les dispositions dans lesquelles était cet ecclésiastique ; elle vit distinctement toute la cérémonie, le lieu de l'ordination, l'évêque qui la faisait et les ornements dont il était revêtu. Cet ami ne pouvait assez admirer ce qu'elle lui en rapporta quelque temps après. Elle lui écrivit même, entre autres choses, des particularités qu'il ne put comprendre qu'après l'accomplissement des faits. Voici à peu près le contenu de cette confidence prophétique : « Un nouvel arbre commence à fleurir, et Notre Seigneur m'en destine les premiers fruits. » L'évènement justifia ainsi cette parole : cet ecclésiastique avait résolu de dire en France sa première messe, et Dieu permit qu'il fût obligé de la dire à Oignies, en présence de la sainte. (L'ecclésiastique dont il est ici question est Jacques de Vitry lui-même).

CHAPITRE X.

L'ESPRIT DE SAGESSE FAIT GOUTER A MARIE, LA SUAVITÉ DE DIEU DANS LES FÊTES DE NOTRE SEIGNEUR ET DES SAINTS.

Voulant, comme habile ouvrier, donner la dernière perfection à son ouvrage, comme Grand-Prêtre, ne rien omettre de tout ce qui pouvait contribuer à la magnificence de son temple, et comme souverain Roi du monde, enrichir la couronne de sa fille des vertus les plus éclatantes, Dieu donna à la sainte, pour comble de toutes les

Digitized by Google

autres grâces, la sagesse, qui, bien que la dernière dans l'ordre des sept dons de son Esprit, est la première en dignité et en excellence.

Cette sagesse toute divine lui fit goûter combien le Seigneur est doux, et, en réflétant au dehors les sentiments dont elle remplissait son âme, elle répandait sur toutes ses actions et sur tous ses discours une onction admirable. La servante de Dieu était presque toujours comme enivrée de charité et dans une abstraction de tous ses sens ; en sorte que quelquefois, quand on sonnait none ou vêpres, elle demandait, comme si elle se fut réveillée d'un profond sommeil, si ce n'était pas prime.

Notre Seigneur se manifestait divinement à la sainte, dans les grandes fêtes, selon les mystères qu'elles rappellent. Par exemple, à la fête de Noël, il lui apparaissait sous la figure d'un enfant au berceau ou qui suce le lait sur le sein de sa mère ; alors elle était touchée pour lui des sentiments d'amour et de piété qui convenaient à l'état dans lequel il se trouvait ; cela se renouvelait tous les ans. Au jour de la Purification, elle voyait la Très Sainte Vierge offrir son Fils à Dieu dans le temple et le saint vieillard Siméon le prendre et le porter dans ses bras. Ce spectacle lui causait autant de joie que si elle eût été présente lorsque le mystère s'accomplissait à Jérusalem. Il arriva une fois, dans la procession qui se fait ce jour-là, que son cierge, après avoir été longtemps éteint, se ralluma de lui-même et brilla d'une éclatante lumière. Au temps de la Passion, Notre Seigneur se montrait quelquefois à elle attaché à la croix, mais rarement, parce qu'elle eût succombé sous la violente affliction qu'elle en ressentait, si elle l'eût souvent éprouvée.

A l'approche de la fête de quelque saint, celui-ci lui venait annoncer le jour de sa fête ; le jour arrivé, il la venait visiter accompagné d'une multitude d'esprits

Digitized by Google

célestes, et toute la journée son âme surabondait de joie dans la compagnie de ce saint. Grâce à ce familier et fréquent commerce avec les esprits bienheureux, elle savait distinguer un ange ou un saint d'un autre ange ou d'un autre saint, comme on sait distinguer ses voisins. Quelquefois, un saint, tout à fait inconnu dans nos pays, lui annonçait sa fête célébrée dans des contrées éloignées, pour la faire participer à la joie de cette solennité. Elle avait comme un goût divin pour lui apprendre à discerner les jours de fête, sans qu'elle en fût avertie : elle ressentait une suavité aux jours solennels qu'elle n'éprouvait pas en autre temps. Les fêtes de l'Eglise étaient inscrites dans son âme et imprimées en son cœur comme en un Martyrologe.

Un jour elle se trouvait dans une église dédiée à sainte Gertrude, en un petit bourg appelé Lenlos : le lendemain devait se célébrer une fête de sainte Gertrude et le prêtre attaché à cette église l'avait perdu de vue. Mais la servante de Dieu sentait en elle-même l'approche d'une solennité et ne pouvait se contenir. Comme le prêtre ne paraissait point, ni personne pour sonner selon l'usage aux vêpres du jour précédant les fêtes, elle se leva de sa place et commença elle-même à sonner de son mieux. Entendant cela, le prêtre étonné accourt à l'église et lui demande : « Pourquoi donc sonnez-vous comme si c'était fête ? Car nous n'avons coutume de sonner à cette heure que pour une fête. » Elle, confuse et tremblante : « Pardonnez-moi, répondit-elle ; c'est une grande fête cette nuit, mais je ne sais laquelle : je sens cette église toute remplie de joie. » Le prêtre alors, consultant son calendrier, vit que le lendemain était la fête de sainte Gertrude.

Le Seigneur comblait sa servante de tant et de si grandes consolations, qu'elle pouvait rester seule, sans être appliquée à aucun objet et sans ennui pendant un temps considérable. Plusieurs fois, se trouvant dans

Digitized by Google

sa cellule, elle entendit la douce voix du Seigneur disant : « Voici ma fille bien-aimée en laquelle j'ai mis mes complaisances. » Dans le ravissement, il lui semblait que sa tête reposait sur les genoux du Sauveur glorifié. Parfois un ange venait lui remettre les salutations de quelque saint du Paradis. Lorsqu'elle priait devant l'autel de saint Nicolas, elle vit plusieurs fois comme du lait découler de ses reliques. Elle voyait aussi des rayons sortir de l'image du crucifix arrivant jusqu'à elle et pénétrant son cœur. Elle recevait de toutes ces visions une joie ineffable et une force extraordinaire. Un jour, le bienheureux Bernard, Père et lumière de l'ordre de Cîteaux, lui apparut sous une forme ailée, étendant ses ailes sur elle. Elle resta longtemps assise avec lui dans les stalles de l'église, et lui demanda ce que signifiaient ces ailes. Il répondit que, semblable à l'aigle, il s'était élevé jusqu'aux mystères les plus sublimes et les plus cachés des divines Ecritures et avait pénétré les secrets du ciel, par la grâce du Seigneur. La servante avait en grande vénération et en singulière affection saint Jean l'Evangéliste. Un jour elle confessait à un prêtre, avec beaucoup de larmes et de gémissements, une petite faute vénielle. Ce prêtre lui demanda pourquoi tant de larmes. Elle répondit: « Je ne puis les contenir. » Elle voyait en effet en ce moment un aigle se reposant sur son cœur, trempant son bec dans sa poitrine comme dans une fontaine et remplissant l'air de grands cris : elle comprit que c'était saint Jean qui portait à Dieu ses larmes et ses gémissements.

La bienheureuse vit un jour un prêtre célébrant le saint sacrifice avec grande dévotion et componction : elle aperçut une colombe descendre sur l'épaule du célébrant d'où jaillit une source de lumière. Parfois, le Fils de la Vierge Marie, semblable à un enfant tout resplendissant, se montrait à la bienheureuse au-dessus de la pixide où reposait le corps du Seigneur. Comme

Digitized by Google

nous lui demandions comment était cette clarté, elle nous dit : « Autant la lumière du soleil l'emporte sur celle d'un cierge, autant et davantage cette clarté surpasse celle du soleil. » Quand on transportait des reliques dans notre église, Marie sentait leur présence, et elle passait la nuit à tressaillir devant elles ; elle voyait le Christ triomphant et les autres reliques accueillir avec joie et vénération ces reliques nouvelles. Elle en reconnaissait l'authenticité avec un instinct merveilleux.

Il y avait dans l'église d'Oignies un petit reliquaire contenant un fragment de la vraie croix : la servante de Dieu le voyait tout lumineux et répandant les rayons d'une clarté céleste. Un des amis et familiers de notre monastère, entre autres reliques, avait l'os d'un saint sans indication de nom : il ignorait de qui il était. Il l'apporta à la bienheureuse pour s'en informer. Marie reconnut la vertu et la vérité de ces reliques. Elle pria Dieu de lui faire savoir de qui elles étaient : elle vit lui apparaître un saint d'un mérite et d'une gloire éclatante. Elle lui demanda qui il était. Il ne se nomma point mais montra quatre lettres devant les yeux de son esprit. Ayant retenu ces lettres, sans en connaître le sens, Marie appela un clerc, lui indiqua les lettres A. I. O. L. et lui demanda ce qu'elles signifiaient : Le clerc mettant les lettres ensemble lui dit le mot qu'elles formaient. La servante de Dieu comprit alors clairement que c'était une relique du bienheureux Aiol, vulgairement, saint Aout, évêque de Bourges, qui est fort honoré en Champagne.

Dans l'attente de l'éternelle béatitude, la sainte languissait du désir de posséder Dieu pleinement. La vie lui était un exil. La manne céleste de la sainte Eucharistie, ce pain vivant des âmes, était son unique et souverain remède ; c'est là qu'elle puisait force et consolation, dans l'attente de la vraie terre promise. Ce pain de vie et cette chair adorable engraissaient son âme,

Digitized by Google

soulageaient son cœur, tempéraient ses désirs, fortifiaient son esprit et lui faisaient supporter avec patience toutes les peines de son pèlerinage sur la terre. Ce sang vivifiant, ce vin sacré enivrait son âme d'une sainte ivresse et la purifiait de toutes ses taches. Aussi était-ce pour elle un supplice cruel d'en être longtemps privée. Pour Marie, recevoir le corps de Jésus-Christ, c'était vivre, et demeurer longtemps sans le recevoir, c'était mourir. Elle connut dès ce monde, par sa propre expérience, la vérité de ce que Notre Seigneur dit dans l'Evangile: « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle. » Ces paroles qui semblaient si dures aux Juifs, étaient bien douces à cette admirable femme, parce que les suavités de la sainte Eucharistie débordaient de son âme dans tous ses sens. Et comme elle ne pouvait assez se désaltérer de ce sang vivifiant, parfois elle demandait, après que le saint sacrifice était terminé, de placer le calice vide sur l'autel afin de pouvoir, longtemps encore, le contempler avec amour.

CHAPITRE XI.

LA SAINTE SE RETIRE A OIGNIES ET SE PRÉPARE PIEUSEMENT A LA MORT.

Après avoir parlé de toutes les vertus dont Jésus-Christ avait enrichi sa sainte épouse, je passe aux faits qui ont précédé prochainement sa mort.

La servante de Dieu offrit, comme je l'ai dit, pendant longtemps son sacrifice à Willambroc; mais à la fin, elle se lassa de recevoir les nombreux visiteurs qui venaient la voir de Nivelles par dévotion. Nivelles est à peu de distance de Willambroc. Afin de se soustraire à ces importunités et d'être plus uniquement occupée de Dieu,

Digitized by Google

Chartreuse Prieure Dignes a la sambre

Digitized by Google

Marie pria longtemps et avec instance la divine Providence de la conduire en quelque lieu où elle pût suivre son attrait et servir son Epoux céleste en la société de quelques personnes qui feraient profession de vie religieuse, dans l'humilité et l'exacte observation des commandements. Il lui fut révélé que Dieu l'appelait à Oignies. (1) Elle n'avait jamais vu ce pays ; et comme ce bourg, nouvellement bâti et fort pauvre, était presque inconnu, elle demeura plusieurs jours en suspens, ne sachant à quoi se résoudre. Mais enfin l'impulsion intérieure continuant, la bienheureuse ne put plus douter de la volonté divine, et, fille d'obéissance, elle demanda à son mari et à Guy, son beau-frère et son père spirituel, la permission d'aller voir ce lieu et d'y demeurer, s'ils le trouvaient bon. Ces deux hommes, qui avaient pour la sainte une charité extraordinaire et qui n'auraient, pour rien au monde, voulu l'attrister, accédèrent à sa demande. Dieu aussi inclinait leur cœur à lui accorder leur assentiment ; puis, ils ne pouvaient se persuader que Marie demeurât longtemps dans un lieu qu'elle ne connaissait point et où personne ne la connaissait. Ainsi la bienheureuse se mit en chemin, sous la conduite de Dieu seul, et elle arriva à Oignies, vers l'an 1207. Saint Nicolas, Patron du lieu, vint au devant d'elle et la conduisit avec grande joie jusqu'à l'église. Pendant tout ce voyage, il s'était passé en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle éprouvait en elle-même le sentiment d'une grande solennité de saint Nicolas, quoiqu'elle sût que la fête s'en célèbre peu avant la Noël, et non en mai comme on était alors. Elle apprit en arrivant que ce jour-là on célébrait à Oignies la fête de la translation de ses reliques. Une maison de béguines la reçut, et elle s'y retira avec une servante nommée Clémence. La discipline et la régularité des personnes de cette maison retraçaient

(1) Voir la notice sur Oignies dans notre ouvrage : *Vies et œuvres de quelques-uns de nos pieux écrivains dans les siècles passés*, p. 4.

Digitized by Google

trait pour trait la révélation qu'avait eue la sainte. Heureuse d'avoir trouvé cette retraite désirée, elle prédit qu'elle y mourrait ; elle m'indiqua même plus tard le lieu où elle serait enterrée. Tout arriva selon sa prédiction.

Comment pourrai-je exprimer par mes paroles toutes les grâces qu'il plut à Dieu de départir à cette bienheureuse femme, depuis que, par obéissance aux ordres de la divine Providence, elle eût quitté son pays et abandonné tous ses proches, afin de converser en des entretiens plus intimes avec son divin Epoux et de mener une vie plus cachée ? Plus elle approchait du terme de sa carrière ici-bas, plus Dieu était prodigue envers elle de ses richesses, plus il prenait plaisir à l'en combler.

La bienheureuse avait été instruite de l'époque de sa mort, et au lieu de s'en attrister, elle en avait une joie qu'elle ne pouvait dissimuler. Six ans avant ce terme, mais, toutefois sans nous en désigner particulièrement le jour, elle en avait souvent parlé à son beau-frère Guy et à moi. Lorsque la sainte fut entrée dans l'année que Dieu lui avait promis devoir être la dernière de sa vie, elle avait une vive impatience d'aller à Dieu, elle soupirait et criait à haute voix : « Seigneur, je ne saurais souffrir que vous vous éloigniez plus longtemps de moi ; je ne puis me résoudre à rester ici davantage, et je veux aller avec vous dans votre céleste et sainte maison. » Quand la violence de ce désir la tourmentait de la sorte et la mettait hors d'elle-même, il semblait que son corps dût se disloquer par l'effort des secousses qu'elle éprouvait. Revenue à elle, la servante de Dieu ne pouvait se tenir debout, et son visage était tout enflammé. Cet état d'ivresse d'esprit la transportait dans un autre monde, et lorsqu'elle était comme oppressée par l'ardeur de ses aspirations vers le ciel, elle ne pouvait se taire, elle s'écriait : « Le Seigneur m'a dit que j'irai, et qu'il me recevra dans le Saint des Saints. Oh ! que cette parole

Digitized by Google

est agréable! » Puis, se tournant vers sa servante, la bienheureuse disait : « Dis-moi, ma chère Clémence, qu'est-ce que le Saint des Saints ? » Comme si elle eût eu plaisir à s'entendre répéter ce que Dieu lui avait révélé si clairement ; et elle redisait souvent ces mêmes paroles, parce qu'elle s'y délectait. Cela ne lui arrivait que dans ses moments d'extase.

La sainte s'étonnait ensuite de ce que ses ravissements étaient plus fréquents qu'à l'ordinaire, et elle entendait comme une voix intérieure lui disant : « Ne vous étonnez pas de ces faveurs, car voici que vous touchez au terme de votre vie ; bientôt il n'y aura plus de temps pour vous. » Elle entendait aussi Dieu qui l'appelait et lui disait : « Venez, ô bien-aimée, venez, mon épouse, venez, ma colombe, et vous serez couronnée. » Quelquefois, entrevoyant le ciel et se trouvant transportée en esprit dans le séjour des saints, ces paroles lui venaient à la bouche de l'abondance de son cœur : « Les vêtements de la fille du Roi du ciel exhalent l'odeur suave des parfums les plus précieux ; son corps, ainsi que de précieuses reliques, est sanctifié par le Seigneur. »

L'année de sa mort, je me préparais, suivant l'ordre que j'en avais reçu du Pape, à prêcher la croisade contre les hérétiques Albigeois, et à donner la croix à ceux à qui Dieu inspirait le zèle de le servir dans une guerre si sainte. La pieuse servante du Christ demanda quand je reviendrais: « Je ne crois pas revenir de longtemps, » répondis-je. Elle me dit, quoique elle ne fut point malade alors : « Je vous laisse quelque chose par mon testament, et je vous prie de le garder après ma mort. » Je l'ai déjà remarqué, elle savait depuis plusieurs années quand elle devait mourir, et elle me disait que la séparation de son âme d'avec son corps était proche. C'est pourquoi, dans l'incertitude de mon retour, elle se hâta de faire son testament. Elle m'établissait héritier de la ceinture dont elle ceignait son corps, du linge dont elle

Digitized by Google

essuyait ses larmes et de quelques autres objets. Cet héritage est bien vil et sans prix aux yeux du monde, mais il m'est plus cher et plus précieux que l'or et l'argent ne le sont aux avares.

Quand fut proche le temps de cette dernière maladie que la sainte appelait de tous ses vœux, elle dit à sa servante, fille de grande vertu : « J'appréhende de donner à vous et à d'autres beaucoup de peines, parce que je n'irai à Dieu qu'après une fort longue et fort grande maladie ; et comment pourrez-vous me rendre un service si pénible ? » Elle craignait toujours d'être incommode et importune, quoique chacun se plaignît plutôt de ce que souvent elle ne voulait pas permettre qu'on l'assistât et qu'on la servît. Elle prédit qu'on l'enterrerait un lundi ; et à cause de cela, pendant sa dernière maladie, elle jeûna tous les lundis, sans prendre la plus légère nourriture.

Plus le temps de sa mort approchait, et plus la pieuse servante du Christ s'efforçait de croître en ferveur, de plaire à Dieu et de s'unir à Lui, aussi bien la nuit que le jour. Depuis l'Annonciation de la Sainte Vierge jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste, elle ne prit que onze fois de la nourriture, et encore en très petite quantité. Elle était assez rassasiée par la joie qu'elle ressentait de voir approcher le jour où elle serait pour jamais admise en la présence de son céleste et divin Epoux.

Entre tous les saints, Marie avait une affection particulière pour saint André, parce qu'il avait embrassé la croix de son Maître avec tant d'amour qu'il ne voulut point en descendre. Cet apôtre lui apparaissait souvent, et, un peu avant sa dernière maladie, il la consola par ces paroles : « Prenez courage, ma fille, je ne vous abandonnerai point ; mais comme j'ai confessé le nom et la foi de Jésus-Christ sans que les tourments eussent pu m'y faire renoncer, je vous assisterai à votre mort, et je rendrai témoignage de votre foi devant Dieu. »

Digitized by Google

Enfin le temps demandé et attendu avec tant de larmes et de soupirs allait arriver. La sainte se mit à chanter à haute voix des cantiques sublimes, entremêlant, pendant trois jours et trois nuits, les accents d'actions de grâce et les chants de louange. Elle chantait à la louange de la divine Majesté, de la bienheureuse Vierge, des anges, des saints ; elle chantait d'ardentes prières pour les personnes qui lui étaient le plus unies par la piété. Ces cantiques, improvisés et tissus de sentences de l'Ecriture, sortaient de l'abondance de son cœur sans effort et sans préméditation. Dieu lui fournissait les sentiments qu'elle exprimait comme si on les lui eût dictés. Elle put ainsi, sans interruption et sans détacher son esprit des contemplations célestes qui la ravissaient, continuer ses mélodieuses poésies, car elle chantait des vers. (1)

Le cœur de la bienheureuse ne se lassait pas de produire ces saintes harmonies, mais sa voix se fatiguait à

(1) Ce fait, affirmé par Jacques de Vitry, n'a pas besoin d'un autre témoignage que celui de cet écrivain, auprès de ceux qui sont un peu initiés aux transports et à l'élévation de pensée dont remplissent les âmes l'amour divin et les espérances célestes portées à une haute puissance. Pour s'en former une idée, il suffit d'avoir lu les vies de quelques saints que dévoraient ces divines passions, si je puis me servir de ce mot. Alors la poésie jaillit du cœur avec des traits de feu et une spontanéité d'inspiration que l'esprit, à l'état calme, ne pourrait soupçonner ni inventer. Ainsi furent poètes saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, le bienheureux Herman, le bienheureux Jaccopone de Todi et bien d'autres. Nul ne trouve étrange que les passions humaines, dans leur expression la plus sensuelle, exaltent le génie et fassent des poètes ; il est même élémentaire que le poète feigne un délire et une extase quand il veut célébrer ses amours, fût-il froid et sec. Pourquoi les sentiments les plus émouvants, les affections qui soulèvent le plus fortement l'âme, qui dégagent le plus l'intelligence des pesanteurs de la matière, pourquoi, en un mot, la passion de posséder Dieu, et les clartés de la cité sainte entrevues par la foi, n'emprunteraient-ils pas à ce qu'on appelle le langage divin ses élans, ses couleurs et son rythme ? C'est restituer à la poésie sa véritable mission ; c'est la ramener à sa source pure. Quand on est profondément ému de bonheur, de désir ou de regret, on est poète, comme on pleure quand on souffre. (Vie de sainte Marie d'Oignies par L. B.).

Digitized by Google

les exprimer. Au bout de la première journée, elle fut enrouée, et quand la nuit fut venue, elle pouvait à peine proférer un mot. Le prieur de notre maison en fut fort aise, parce que plusieurs séculiers devant venir le lendemain matin, qui était un dimanche, de divers lieux de notre juridiction, il craignait qu'ils ne prissent la servante de Dieu pour une folle en l'entendant chanter sans cesse sur un ton si fort ; car elle chantait à l'église, et les étrangers ne savaient pas que c'était Dieu qui opérait en elle une chose si extraordinaire. Le jour suivant, la sainte recommença dès le matin à chanter, d'un ton plus élevé et plus distinct, les louanges de son Dieu qui avait miraculeusement fortifié sa voix ; et elle passa dans ce saint exercice presque tout le jour. Néanmoins les personnes dont j'ai parlé n'entendirent qu'une voix fort douce et une harmonie fort agréable, sans rien comprendre de ce qu'elle disait. Le prieur, après avoir fait sortir tout le monde et fermé les portes, étant demeuré seul dans l'église avec la sainte et sa servante, ne put lui-même comprendre qu'une partie des célestes secrets qui s'échappaient de ses lèvres, et, à mon grand regret, il ne retint qu'une partie de ce qu'il avait entendu. Elle célébrait les grandeurs de la Trinité, et, en rapprochant des textes des psaumes et du Nouveau Testament, elle découvrait, dans cet adorable et sublime mystère, des beautés que nous n'aurions pas entrevues. Elle chantait la gloire de l'humanité sainte du Sauveur, la dignité de Marie, le bonheur des anges, le triomphe des martyrs et des saints. Elle eut aussi des souvenirs tendres pour ses amis d'ici-bas, et elle chanta de ferventes prières pour les recommander à Dieu, toutes en vers et dans la langue de Rome. Les maux qui désolaient l'Eglise avaient bien souvent attristé l'âme de cette fidèle servante. Dieu daigna la consoler et nous consoler aussi avec elle par l'attente de jours meilleurs. Il lui fut donné de voir et d'annoncer la fin prochaine du règne de l'hérésie, le re-

Digitized by Google

nouvellement des cœurs et les œuvres de la milice apostolique que l'Esprit-Saint susciterait bientôt parmi le clergé.

CHAPITRE XII.

DERNIÈRE MALADIE ; PIEUSE MORT DE LA SAINTE

Après ces trois jours de chants d'allégresse et de bénédiction, la servante de Dieu recouvra son calme ordinaire. Alors elle fit porter son petit lit dans l'église, vis-à-vis de l'autel ; et, ayant envoyé prier les ecclésiastiques de venir, elle leur dit : « J'ai préludé par mes plaintes et mes gémissements lorsque j'ai pleuré mes péchés ; j'ai préludé par mes cantiques de louanges lorsque je me suis réjouie dans l'espérance des biens éternels ; il ne me reste plus maintenant qu'à payer le tribut dû à la faiblesse humaine et à la mort. Je ne prendrai plus de nourriture, et je ne lirai plus dans ce livre. » En disant cela, elle présenta son livre dans lequel il y avait des prières et des hymnes qu'elle chantait ordinairement en l'honneur de la Sainte Vierge ; puis elle s'abandonna humblement à tout ce qu'il plairait à Dieu de lui faire souffrir et elle attendit en paix et en silence sa fin bienheureuse.

Quoique, dans sa maladie, son corps souffrît extrêmement, son âme était toujours dans la paix ; les consolations qu'elle recevait du Ciel suspendaient le sentiment de ses douleurs. Lorsqu'on lui donna l'extrême-onction, elle vit Jésus-Christ même planter sa croix en signe de sa victoire et de son triomphe, et, dans le temps qu'on lui appliquait l'huile sainte, elle éprouvait sensiblement l'opération du Saint-Esprit dans le sacrement ; elle voyait tous ses membres, marqués par les onctions, resplendir d'un brillant éclat.

Le vénérable évêque de Toulouse étant allé la voir,

Digitized by Google

elle eut une extrême joie de sa présence ; il lui sembla même qu'elle en reçut du soulagement pendant quelque temps ; puis, quand il dit la messe dans l'église, à l'autel qui était consacré à la bienheureuse Vierge Marie, elle vit une colombe blanche comme la neige portant la très sainte Eucharistie dans la bouche de ce bon prélat qui parut aussitôt éclatant de lumière.

Durant sa maladie, elle ne put rien manger ni même supporter le goût du pain ; cependant, elle recevait souvent, sans en être incommodée, le corps de Notre Seigneur. Les espèces sacrées, comme si elles se liquéfiaient et passaient dans son âme, non seulement fortifiaient celle-ci, mais soulageaient instantanément l'infirmité du corps. Il arriva deux fois, pendant sa maladie, qu'après avoir reçu la communion, son visage resplendit d'une éclatante lumière. Ayant essayé parfois si elle pourrait prendre une hostie non consacrée, nous la vîmes en proie à de violentes douleurs au point de jeter des cris et de passer sans repos une grande partie de la nuit.

Elle resta, sans manger, les cinquante jours qui précédèrent sa mort ; ses forces étaient entièrement épuisées et sa tête affaiblie par cette abstinence si longue. La plus légère commotion lui devenait un supplice, mais quand la cause de ces commotions se rapportait au service de Dieu, elle ne souffrait plus. Elle était dans l'église, nous chantions à haute voix ; on sonnait les cloches à grande volée ; des ouvriers taillaient à coups de marteau les pierres d'un autel neuf qu'on voulait faire consacrer par l'évêque de Toulouse ; elle n'était pas incommodée par tous ces bruits. Quand nous lui témoignions nos peines et nos doléances de la fatigue qu'elle devait en ressentir, elle nous assurait que cela ne lui faisait aucun mal à la tête.

Plusieurs personnes de ses amies ou de sa connaissance vinrent de divers endroits pour la voir ; comme nous lui parlions de quelques autres qui n'étaient pas

Digitized by Google

venues, elle nous disait des unes qu'elle les verrait encore, et des autres qu'elle ne les verrait plus en cette vie, et cela s'accomplit.

La veuve du duc de Louvain, dame aussi illustre par sa vertu que par sa naissance, avait, par un généreux mépris du siècle, embrassé la vie religieuse dans un monastère de Cîteaux. Avant de prendre ce parti, elle avait vu la sainte à Willambroc, bien longtemps avant sa mort; au moment de la quitter, elle lui demanda si elle la reverrait encore. La sainte répondit : « Oui, Madame, vous me reverrez. » Lorsque cette dame apprit que la sainte était à l'extrémité, elle dit, quoiqu'elle fût dans les environs de Cologne, bien loin d'Oignies : « J'ai une ferme confiance que je la verrai encore, puisqu'elle me l'a promis. » En effet, s'étant mise en route, elle arriva lorsque la sainte venait de rendre le dernier soupir ; on sonnait déjà les cloches. Elle se trouva présente quand on lava le saint corps et qu'on le mit dans la sépulture.

La sainte fit encore bon nombre de prédictions qui s'accomplirent en leur temps. Une des plus remarquables est celle de l'établissement d'une nouvelle solennité dans l'Eglise (1).

Le lundi avant sa mort, nous étions près d'elle vers le soir ; elle ne voulut ni jeter les yeux sur nous, ni nous parler, mais elle regardait fixement le ciel (elle était alors hors de l'église et en plein air) ; une sérénité toute céleste paraissait sur ses traits, elle souriait de joie intérieure et elle chantait comme en murmurant, n'ayant plus la force d'élever la voix. Je m'approchai plus près d'elle et écoutai attentivement ce qu'elle disait, mais je ne pus entendre que ce peu de mots : « O mon Roi et mon Seigneur, que vous êtes beau et admirable ! » Enfin

(1) Cette solennité était la Fête-Dieu instituée cinquante ans plus tard.

Il est à noter que Jacques de Vitry, mentionne cette prophétie alors que rien encore ne pouvait lui en faire prévoir le prochain accomplissement.

Digitized by Google

cet accès de ferveur se calma : la douleur qui avait été comme suspendue la reprit et lui fit jeter quelques soupirs. Nous lui demandâmes ce qu'elle avait vu ; elle ne voulut ou ne put nous dire que ces paroles : « Je vous raconterais, si je l'osais, des choses tout à fait merveilleuses. » Le samedi soir, veille du jour heureux où elle devait pour jamais aller jouir de Dieu, elle entonna d'une voix fort douce le chant de réjouissance *Alleluia.*

Le dimanche 23 juin et veille de saint Jean-Baptiste, le diable lui apparut, la tourmenta de telle sorte et usa de tant d'artifices, qu'elle en eut quelque trouble et nous pria de la secourir ; mais bientôt la confiance reprit le dessus, elle se mit sous la protection de Celui en qui elle avait toujours espéré, et se munit du signe de la croix. Puis, se sentant forte contre l'ennemi des âmes, elle dit au démon : « Retire-toi d'ici, malheureux ! Tu n'es que corruption et infâmie. » Après avoir ainsi chassé cet esprit méchant, elle remercia Dieu et se mit à chanter de nouveau l'*Alleluia.*

Vers les trois heures du soir, au moment où Jésus-Christ rendit son âme au Père éternel sur la croix, cette sainte femme remit la sienne entre les mains de son Créateur, l'an 1213. Elle était âgée d'environ trente-six ans. Les convulsions de la mort n'avaient point altéré la sérénité et la douceur habituelle de ses traits. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais vu un air si calme et si doux, même lorsqu'elle se portait le mieux ; car elle n'avait rien de cette pâleur terne et de ces teintes jaunes que la mort laisse aux cadavres. Son visage blanc et limpide avait quelque chose d'angélique. Plusieurs personnes en furent touchées de dévotion et de piété ; au milieu des larmes que la mort de la sainte leur faisait verser, elles étaient pénétrées d'une joie tendre, et elles sentaient que Dieu les assistait déjà par ses mérites.

Les femmes qui lavèrent son saint corps rapportèrent qu'il était si amaigri et si desséché par la maladie et par

Digitized by Google

le jeûne, que l'épine du dos était presque collée aux entrailles et l'on eût pu compter ses os à travers la peau.

Cette personne si chérie de Dieu n'abandonna pas en mourant ceux qu'elle avait aimés durant sa vie ; mais elle apparut diverses fois à plusieurs de ses amis et à des femmes d'une éminente piété. Elle les instruisit de ce qu'ils avaient à faire ; elle les prémunit contre les périls qui les menaçaient et elle leur donna des marques si certaines de son assistance, qu'ils ne purent en douter. Elle obtint aussi pour quelques-uns d'eux, par ses prières, la lumière de la sagesse et l'ardeur de la charité.

APPENDICE.

ÉLÉVATION SOLENNELLE DES RELIQUES DE SAINTE MARIE D'OIGNIES EN 1608.

Nous avons raconté, dans la Vie de Jacques de Vitry, la translation faite par ce cardinal des reliques de la sainte dans le sanctuaire de l'église d'Oignies, nouvellement restaurée et consacrée. Ces reliques restèrent en cet état jusqu'en 1608. Le concours des fidèles ne fit que s'accroître pendant ce long espace de temps; les miracles opérés par l'intercession de la bienheureuse confirmaient tous les jours, de plus en plus, l'opinion de sainteté que l'histoire de sa vie avait si bien établie déjà ; mais ce culte n'était qu'à l'état de dévotion privée : il lui manquait la sanction de l'Eglise. Elle allait lui être donnée.

Lors de l'érection des nouveaux évêchés sous Philippe II, Oignies fit partie du diocèse de Namur.

François Buisseret, Docteur en droit civil et ecclésiastique, doyen du chapitre métropolitain de Cambrai, fut promu au siège de Namur l'an 1600. Il reçut la con-

Digitized by Google

sécration épiscopale, à Mons, sa ville natale, le 12 février 1602. C'est un des plus illustres prélats qu'ait eus la Belgique ; il fut, en 1614, transféré au siège archiépiscopal de Cambrai. En faisant la visite de son diocèse, il entendit tant exalter les vertus et les miracles de sainte Marie d'Oignies, qu'il conçut pour cette bienheureuse une grande dévotion ; il ne pouvait en parler ni en entendre parler sans être attendri jusqu'aux larmes. Voyant combien son tombeau répondait peu à la célébrité de la sainte, il résolut de faire la levée de ses reliques. A cet effet, il demanda l'agrément du Pape Paul V qui l'accorda avec une indulgence plénière au jour de la translation.

L'évêque annonça la cérémonie pour le 12 octobre 1608 et publia à cette occasion un magnifique mandement reproduit par les Bollandistes : nous le donnerions volontiers ici, si nous n'étions retenu par la crainte de trop nous étendre.

Le 11 octobre 1608, Mgr Buisseret se rendit à Oignies, et là, en présence de divers prélats, chanoines et religieux, assisté de docteurs et de médecins, il tira de leur sépulcre les sacrés ossements, les vérifia un à un, en fit la reconnaissance et les laissa en dépôt dans la sacristie, sous la garde de quelques prêtres et religieux. Le lendemain, à cause de l'immense multitude de fidèles accourue à cette cérémonie, il fit porter, malgré la pluie, les saintes reliques sur une estrade dressée au milieu de la place publique, afin que tous pussent les vénérer ; puis il chanta dans l'église une messe pontificale du Saint-Esprit, assisté des abbés de Floreffe et de Saint Feuillen, de l'ordre des Prémontrés ; il s'approcha ensuite de l'estrade et adressa une touchante allocution à la foule immense qui stationnait devant lui.

On chanta solennellement le *Veni, Creator ;* puis, le prélat procéda à la bénédiction des châsses, suivant les prescriptions du pontifical romain, et, recevant le saint

Digitized by Google

corps des mains de l'archidiacre de sa cathédrale, il offrit à la vénération du peuple chacune des portions de ces ossements sacrés, de la manière suivante :

Prenant d'abord en ses mains, les pieds et les ossements des jambes, et les élevant, il s'écria : « Voici les reliques sacrées des pieds de la sainte Dame, de ces pieds que l'ardeur de la dévotion et du salut des âmes fit constamment suivre les traces des serviteurs de Dieu ; voici ces jambes auxquelles Dieu fit la grâce de marcher sur les eaux, et de traverser la Sambre sans péril et sans se mouiller. » Il éleva ensuite les reliques des genoux de la sainte, en disant : « Bienheureux ossements, qui vous êtes tant de fois courbés vers la terre en l'honneur de la très sainte Mère de Dieu ! Dès son enfance, par une inspiration particulière de l'Esprit-Saint, la Bienheureuse s'était accoutumée à fléchir très souvent le genou en priant ; et il lui arrivait de le fléchir plus de onze cents fois durant la nuit, et cela pendant plus de quarante jours consécutifs. Révérons donc ces reliques, instrument docile aux inspirations du Saint-Esprit pour saluer la Sainte Vierge. »

Puis, élevant les côtes et les os des entrailles : « Qui ne vénérerait, s'écria-t-il, ces flancs déchirés par les verges de la pénitence et dignes d'être revêtus, non de soie, mais d'or et de pierreries ? Qui ne rendrait honneur à ces entrailles à qui suffisaient si peu d'aliments ? Elle ne prit que onze fois de la nourriture, vous le savez, mes frères, depuis le jour de l'Annonciation jusqu'à celui de sa mort, veille de la saint Jean, passant ainsi ces cinquante-trois jours dans une céleste allégresse, soutenue seulement par le corps du Seigneur, qu'elle recevait tous les matins à la table eucharistique. Quelle confusion pour les hommes charnels et insatiables, esclaves de leurs appétits, qui consument à les satisfaire les fruits de leurs travaux et la substance des pauvres ! »

Alors, prenant l'épine dorsale et les os qui y sont ad-

Digitized by Google

hérents, il dit : « O saints ossements, qui si souvent vous êtes reposés sur la dure en délassement des fatigues du jour, qui vous êtes exposés aux austérités du froid et des glaces de la nuit ! Ce que quelques-uns d'entre vous, mes frères, ont fait aujourd'hui peut-être, pour honorer ces saintes reliques, Marie d'Oignies le faisait tous les jours ; et elle laissait l'humble grabat qu'elle avait dans sa cellule pour prendre un court sommeil dans l'église, aux pieds des tombeaux des saints.

Là, posée sur la pauvre étoffe dont elle couvrait la dalle froide et humide du temple, elle appuyait sa tête délicate sur le dur marchepied de l'autel où résidait son céleste et divin Epoux. Qui pourrait raconter ce qu'elle souffrit encore, surtout lorsque le Ciel lui envoya cette paralysie dont elle ne voulut point être guérie, pour avoir davantage à souffrir et pour acquérir de nouveaux mérites de patience. « Quand mes douleurs diminuent, je sens diminuer d'autant les mérites que me procurent devant Dieu les souffrances dont il a voulu me châtier, » répondait-elle à une personne amie, qui la priait de demander au Ciel quelque adoucissement à ses maux.

« O saintes mains, continua le prélat, en les montrant au peuple, ô saintes mains qui avez guéri tant d'enfants et de malades désespérés ! Marie d'Oignies guérissait les malades par le seul attouchement de ses mains, vous l'avez entendu mille fois raconter. Ah ! combien doit-on les honorer ces mains vénérables qui étaient sans cesse levées vers le ciel, comme deux ailes, ou occupées à des exercices de charité envers le prochain,

Vénérons enfin ce chef sacré, mes frères. On raconte que, trente et un ans après la mort de saint Antoine de Padoue, à la translation solennelle de ses reliques, saint Bonaventure trouva la langue du saint aussi rose que pendant sa vie, et la prenant entre ses mains, il s'écria : « O langue bénie, qui sans cesse avez loué Dieu et enseigné aux autres à le bénir ! je vois maintenant combien

Digitized by Google

vous méritâtes auprès de Dieu. » Et l'ayant baisée mille fois, il la plaça dans un reliquaire.

Je crois, mes frères, que devant vous, à l'exemple de ce grand saint, je puis adresser cette prière à ce chef sacré : O tête sainte, qui, suivant le précepte de l'Apôtre, avez rejeté les parures d'or, les pierreries, les voiles précieux, et qui n'avez voulu, pour tout ornement, qu'un simple voile d'étoffe blanche, vous avez plu par votre simplicité aux yeux du Très-Haut, et vous avez mérité d'être plus honorée par les anges que jamais dame mondaine ne le fût par les hommes dans la vanité de ses ornements. Le Roi des anges a assez fait voir combien il se plaisait dans votre modestie, puisqu'un seul de vos cheveux a guéri une plaie sur laquelle il fut appliqué, puisque votre vue seule excitait les pécheurs à la contrition de leurs fautes, et leur faisait répandre les larmes abondantes du repentir. Les paroles qui sortaient de votre bouche avaient la saveur d'un miel suave à ceux qui vous entendaient ; témoin l'évêque de Toulouse qui, chassé de son siège par les Albigeois, et venu tout exprès pour vous visiter, eut tant de goût à vos entretiens que, pendant tout un jour, il ne put prendre aucune nourriture ni perdre la douceur des paroles que vous lui aviez adressées.

Faites, ô sainte Dame, que nous goûtions aussi cette céleste douceur ; faites que, fortifiés pour le reste de notre vie, nous imitions vos vertus, nous méprisions les honneurs, les délices et les richesses du monde, et que nous observions l'abstinence, à votre exemple, d'une manière toutefois proportionnée à la faiblesse de nos forces ; faites que nous imitions votre charité, votre humilité, votre chasteté, et que nous nous livrions à l'exercice de toutes les vertus qui brillent dans votre sainte vie. Ah ! comme nous vénérons aujourd'hui vos reliques sacrées, plaise à Dieu que nous voyions un jour votre belle âme dans le ciel ! Vous avez vécu trente-six ans

Digitized by Google

environ sur la terre ; votre nom y vit encore maintenant avec le souvenir de votre sainteté, de votre sagesse et des autres vertus dont le céleste Epoux avait paré votre cœur comme d'autant de pierres précieuses. Vous vivez cependant encore plus au ciel où votre âme est glorieuse dans le palais du Roi des rois, son Epoux ; là il n'y a que le bien sans mélange de mal ; là il y a la vie sans mort, le jour sans nuit, la vérité sans mensonge, la joie sans tristesse, la sécurité sans crainte, le repos sans fatigue, l'éternité sans fin ; c'est là aussi que nous prions Dieu de nous conduire par sa miséricordieuse bonté et par les mérites de ses saints. Ainsi soit-il. »

Alors le prélat enveloppa religieusement les saintes reliques dans des voiles de soie ; il plaça d'abord la tête dans une châsse, et ensuite le reste du corps dans une autre ; il fit fermer ces deux coffres par des serruriers et les scella de son propre sceau.

Après ces formalités, la procession ordonnée pour reporter les sacrés ossements à l'église, se mit en marche. Des prélats et plusieurs hauts dignitaires du clergé portaient eux-mêmes les châsses; on les déposa quelques instants sur deux autels qui avaient été élevés et décorés magnifiquement, l'un près de la Sambre, à l'endroit où la sainte avait marché sur les eaux, et l'autre à l'entrée de la forêt, près de la fontaine sainte Marie, où se trouvait une chapelle, au lieu où la sainte aimait à prier et où bien des affligés, par son intercession, ont obtenu le soulagement de leurs maux. La foule des pèlerins se pressa avec enthousiasme sur le passage des restes vénérés de la sainte, et mérita d'éprouver, en cette circonstance, les effets de la faveur divine. La pluie, qui était tombée toute la nuit et avait continué jusqu'à la fin de la messe solennelle, cessa au moment de la montre des reliques ; le ciel resta serein tout le temps de la procession ; celle-ci terminée, la pluie recommença et elle dura toute la journée.

Digitized by Google

Avant d'entrer dans l'église, l'évêque bénit son peuple et lui annonça qu'il instituait chaque année une procession commémorative de cette fête. On mit les châsses sur un autel bien décoré ; après les vêpres solennelles, on les couvrit d'un voile de gaze, et elles restèrent ainsi pendant toute l'octave. Les pèlerins ne cessèrent d'affluer, et les miracles s'opérèrent dans ce lieu en si grand nombre, qu'ils motivèrent bientôt des informations canoniques.

Le culte de la sainte persévéra ainsi à Oignies jusqu'à l'époque de la néfaste Révolution Française. Alors les religieux furent forcés d'abandonner leur monastère ; ils emportèrent avec eux les précieuses reliques de leur chère sainte et les déposèrent dans une ferme à Falisolle, village distant d'une demi-lieue. Elles y demeurèrent jusqu'en 1817. Elles furent cette année-là transportées à Nivelles, dans l'église de Saint-Nicolas, non loin de la maison où naquit la bienheureuse Marie, rue de Mons. Le buste dans lequel se trouvait la tête, fut rendu à la paroisse d'Aiseau. On conserve au trésor des sœurs de Notre-Dame à Namur, le couteau de la sainte et une partie du bâton sur lequel elle appuyait ses membres affaiblis.

Son nom a été inséré dans les calendriers de plusieurs églises de la Belgique ; son office, approuvé par le Pape Grégoire XVI, à la demande de son Eminence le cardinal archevêque Sterckx, se célèbre dans les diocèses de Malines et de Tournai. L'Eglise de Namur a conservé son culte depuis l'épiscopat de Mgr. Buisseret.

Digitized by Google

Sainte Christine l'Admirable, d'après un tableau de Diepenbeek, conservé au couvent des Rédemptoristes à Saint-Trond.

Digitized by Google

II. SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE.

La vie de Sainte Christine l'Admirable est si prodigieuse, que son historien, Thomas de Cantimpré, hésite avant d'en commencer le récit et sent le besoin de se justifier.

Nous allons suivre, pas à pas, cet auteur si grave, dont nous avons fait l'apologie et revendiqué l'autorité dans notre récent ouvrage : *Vies et œuvres de quelques-uns de nos pieux écrivains dans les siècles passés.* Ici encore, nous nous contenterons de reproduire, le plus fidèlement possible, le récit de l'auteur, persuadé que l'on aura plaisir à goûter, dans sa saveur originale, le pieux et docte écrivain.

Digitized by Google

PROLOGUE.

Entreprenant d'écrire la vie de l'admirable vierge du Christ, Christine, nous commencerons par insérer ici ce que le vénérable Jacques, évêque d'Acre, puis cardinal de l'Eglise Romaine, rapporte d'elle dans la Vie de la bienheureuse Marie d'Oignies :

« J'en ai vu une autre (c'est de Christine qu'il parle), en qui Dieu fit des choses admirables. Après être restée longtemps à l'état de cadavre, au moment où son corps allait être enseveli, elle ressuscita. Elle avait obtenu du Seigneur de souffrir en cette vie les tourments du purgatoire. Pendant longtemps, elle fut en proie à des afflictions merveilleuses : parfois, se roulant dans le feu ; d'autres fois, au milieu de l'hiver, restant plongée dans l'eau glacée, quelquefois même entrant dans les tombes des morts. Enfin, après des souffrances inexprimables, elle fut inondée d'une telle paix et favorisée de grâces si extraordinaires, que souvent, ravie en esprit, elle accompagnait les âmes des défunts jusqu'en purgatoire ou allait les retirer de ce lieu d'expiation, pour les conduire aux tabernacles éternels. »

Voilà, disons-nous, ce que rapporte d'elle le susdit vénérable Jacques, évêque. Moi, indigne Frère de l'Ordre des Prédicateurs, j'ai relaté le reste simplement et sans art pour l'édification des lecteurs et la gloire du Christ, parfaitement certain de leur vérité par le témoignage de ceux qui m'en ont donné connaissance. Et ce n'est pas sans motif que je m'en tiens assuré, ayant, pour la plupart de ces faits, autant de témoins qu'il y a, dans Saint-Trond, d'habitants en âge de raison à cette époque. Ce que je raconte n'est point arrivé dans quelque coin obscur, mais en public, à la face des populations. Et il

Digitized by Google

ne s'est pas passé assez de temps pour que ces choses aient pu être mises en oubli, puisque j'écris tout ceci huit ans seulement après sa mort. Les choses que personne n'a pu connaître qu'elle-même, je les ai apprises de ceux qui ont témoigné les avoir reçues de sa propre bouche.

Quiconque lira ceci doit savoir que j'ai l'attestation de témoins prêts à donner leur tête, plutôt que de trahir la vérité. Nous l'avouons, et la chose est vraie, cette histoire surpasse tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer. Mais, ce qui ne peut se faire selon le cours de la nature, est possible au Créateur. Je n'aurais pas tenté ce récit, si je n'avais pour moi le témoignage du vénérable évêque Jacques, dans ce qu'il renferme de plus merveilleux.

Nous entrerons donc en matière, et nous raconterons d'abord l'enfance de Christine, son éducation et les autres faits comme ils nous sont connus par les relations les plus certaines et indubitables.

CHAPITRE I.

NAISSANCE DE LA SAINTE. ELLE MEURT, VOIT LE PURGATOIRE ET REVIENT A LA VIE POUR LE SOULAGEMENT DES AMES QUI Y SONT DÉTENUES. TOURMENTS QU'ELLE ENDURE POUR ELLES. SON CORPS RESTANT INTACT.

Or donc, la mémorable vierge du Christ, Christine, naquit dans la ville de Saint Trond (1), en Hesbaie, de

(1) Quelques-uns la disent originaire de Brusthem, près de Saint-Trond et les Bollandistes penchent pour cette opinion. Notre confrère, le R. P. Henckens, dans une dissertation spéciale sur ce sujet, prouve péremptoirement, à notre avis, que Saint-Trond et non Brusthem est le lieu d'origine de sainte Christine l'Admirable. Les lecteurs qui voudront s'édifier par une vie plus développée de la sainte, liront avec fruit cet auteur : De H. Christina de Wonderbare, traduit en français. En vente, dans l'une et l'autre langue, chez G. Moreau-Schouberechts, éditeur à Saint-Trond.

Digitized by Google

parents honnêtes. Elle perdit de bonne heure ses parents et resta la plus jeune de trois sœurs. Celles-ci, ayant à cœur de mener une vie vertueuse, disposèrent les choses de manière à trouver le moyen de se sanctifier. On décida que l'aînée s'occuperait principalement de la prière; la deuxième fut chargée des soins du ménage; Christine se vit confier la garde des bestiaux qu'elle devait conduire aux pâturages. La grâce de Dieu ne lui fit pas défaut ; le Christ fut son consolateur dans le vil et humble office auquel elle était destinée ; Il lui fit goûter la douceur de son amour, et lui communiqua les secrets célestes dans les visites intérieures de sa grâce. Elle restait cependant inconnue à tous, et sa vertu était d'autant plus agréable à Dieu qu'elle était plus cachée. Dieu en effet ne dit-il pas par Isaïe : « Mon secret est à moi, mon secret est à moi. » Car il est un amant pudique.

Il arriva que la tension de toutes les puissances de son âme, résultat de la contemplation continuelle où sa vie était absorbée, ne tarda pas à miner la faible constitution de Christine ; elle tomba malade et mourut à la fleur de l'âge. Son cadavre fut exposé au milieu des larmes de tous les amis de la famille et surtout de ses sœurs. Le matin il fut porté à l'église. On célébra le service funèbre que l'enterrement devait suivre. Tout à coup, le corps se met en mouvement, se dresse dans la bière, et, avec la rapidité du vol de l'oiseau, s'éleve dans l'église et va se placer sur une des poutres traversières de l'édifice. A cette vue, tous se mettent en fuite, sa sœur aînée seule resta dans l'église, remplie de terreur. Christine demeure immobile jusqu'à la fin de la messe. Quand le prêtre a terminé le saint sacrifice, il ordonne à Christine, au nom du Dieu vivant, de descendre : elle doit bien obéir, mais son esprit subtil avait en horreur, selon l'opinion de plusieurs, la présence des hommes. Elle retourne avec ses sœurs à la maison et prend de la nourriture. Les amis et les connaissances arrivent

Digitized by Google

bientôt, désireux de connaître ce qu'elle avait vu et éprouvé. Elle leur répondit :

« Aussitôt après ma mort, les esprits de lumière, les saints anges de Dieu prirent mon âme et me conduisirent dans un lieu de ténèbres et d'horreur, plein d'une quantité innombrable d'âmes. Les supplices que j'y ai vus étaient si grands et si cruels que nulle langue humaine ne saurait les exprimer. J'y retrouvai un grand nombre de personnes que j'avais connues sur la terre. A la vue des souffrances épouvantables de ces pauvres âmes, je fus saisie de la plus profonde compassion et je demandai avec angoisse à mes guides où je me trouvais, car je me croyais en enfer. Ils me répondirent : « Ce lieu est le purgatoire, où les pécheurs convertis achèvent de payer la juste dette de leurs fautes et de leurs délits. »

Ils me firent voir ensuite les peines des damnés en enfer, et là aussi je vis plusieurs de ceux que j'avais connus ici-bas.

Les anges me transportèrent après cela en paradis, devant le trône de la divine Majesté. Voyant que Dieu me saluait tendrement, je fus transportée d'une joie inimaginable, car je pensais que dès ce moment j'allais jouir à jamais de sa présence adorable.

Le Seigneur répondit aussitôt à ma pensée : « Sans doute, dit-il, ma bien-aimée, vous serez ici avec moi pour toujours. Mais, pour le moment, je vous propose un choix. Ou bien, de rester en ma société maintenant, ou bien de retourner dans votre corps sur la terre et d'y souffrir les peines d'une âme immortelle dans ce corps mortel, que les souffrances ne pourront cependant pas détruire. Vous délivrerez par ces supplices toutes les âmes du purgatoire qui vous ont inspiré une compassion si douloureuse. En outre, par le spectacle de votre vie sainte et souffrante, vous détournerez du mal les hommes vivants dans le monde et vous les ramènerez vers

Digitized by Google

moi. Quand vous aurez accompli ces choses, vous reparaîtrez devant mon trône chargée d'un immense trésor de mérites. »

J'ai répondu sans hésitation vouloir retourner sur la terre dans les conditions proposées. Dieu, me bénissant pour mon choix, ordonna à ses anges de reporter à l'instant même mon âme dans mon corps. Et voyez comme les serviteurs de Dieu sont rapides à exécuter ses ordres. Au moment où le prêtre prononçait le premier *Agnus Dei* de la messe dite pour mon repos, mon âme paraissait devant le trône de Dieu, et elle était rejointe à mon corps au troisième *Agnus*. Voilà comment s'est passée la sortie et la rentrée de mon âme et me voici revenue à la vie pour l'instruction des hommes. Et maintenant, mes amis, ne vous troublez pas des merveilles que vous allez voir dans ma vie; ce que le Seigneur a résolu d'accomplir en moi surpasse de loin toute imagination humaine, et jamais encore prodiges semblables ne se sont vus sur la terre. »

Les amis de Christine, frappés de stupeur en entendant ces choses, la regardèrent dans le trouble et l'angoisse, songeant à ce qui devait arriver.

Il arriva donc après cela que Christine, saisie d'une extrême horreur pour la présence des hommes, s'enfuyait dans les lieux les plus écartés et les plus solitaires ; souvent elle se plaçait sur le haut des arbres, sur la pointe des tours, sur les toits des églises, sur les sommets les plus élevés. On la crut possédée par les démons ; à grande peine, on s'empara de sa personne, on la lia avec des chaînes de fer. Elle endura ainsi beaucoup de souffrances et de privations. L'odeur du corps humain lui était particulièrement insupportable.

Enfin une nuit, ses chaînes et ses entraves furent brisées par la main divine, elle s'enfuit dans des forêts impénétrables, où elle vécut sur les arbres à la manière des oiseaux. Privée de nourriture et souffrant d'une violente

Digitized by Google

faim, car son corps quoique très subtil, ne pouvait pas vivre sans aliment, elle ne voulut pas néanmoins retourner parmi les hommes, mais elle résolut de rester seule avec Dieu dans le fond du désert. Elle se tourne donc suppliante vers le Seigneur, et dans une prière fervente, elle lui demande de regarder sa détresse avec des yeux miséricordieux. Sa prière est exaucée : elle abaisse ses regards et voit couler de son sein un lait miraculeux et bienfaisant. Miracle sans précédent après l'incomparable Maternité de la Vierge, Mère du Christ ! Ce lait fut pendant neuf semaines sa nourriture et sa boisson. Cependant, recherchée par les siens, elle fut retrouvée et reprise, et remise dans les fers comme auparavant. Mais ce fut vainement.

Délivrée par la main du Seigneur, elle vint dans la ville de Liège. Là, se sentant un désir extraordinaire de recevoir le corps du Sauveur, pour se fortifier de ce pain des forts contre toutes les misères et tous les assauts auxquels elle était en butte, elle pria un prêtre de l'église St-Christophe, de vouloir bien la communier. Ce prêtre agréa sa demande, lui disant d'attendre, parce qu'il était empêché pour le moment. Mais elle, ne pouvant souffrir ce retard, se rendit dans une autre église et demanda au prêtre le corps du Seigneur. Celui-ci, à sa prière, se leva aussitôt et la communia. A peine communiée, elle quitta en toute hâte le lieu saint, poussée comme par une force irrésistible, et sortit de la ville. Le prêtre, grandement surpris, et accompagné d'un autre prêtre de St-Christophe, suivit la fugitive qui courait dans la direction de la Meuse. Il croyait naturellement la trouver arrêtée par la barrière infranchissable d'un fleuve profond et rapide ; mais, stupéfait, il voit cette femme avec son vrai corps, comme si c'eût été un corps phantastique, entrer dans la gorge profonde de l'eau et sortir à l'autre bord du fleuve, sans même être mouillée.

Digitized by Google

Alors, Christine commença à accomplir les œuvres pour lesquelles le Seigneur lui avait rendu la vie. Elle se jetait souvent dans des fours brûlants destinés à la cuisson du pain : elle y souffrait le supplice du feu, comme l'eût fait toute autre personne, au point que la douleur lui arrachait des cris terribles : toutefois, quand elle en sortait, son corps n'éprouvait aucune lésion. Si les fours lui manquaient, elle entrait dans les maisons et courait aux foyers et aux fournaises : tantôt elle s'y jetait tout entière, tantôt elle y maintenait ses mains et ses pieds assez longtemps pour les réduire en cendres, sans un miracle frappant de la Toute-Puissance divine. D'autres fois, elle se précipitait dans des chaudières en ébullition, s'y plongeait jusqu'aux reins ou jusqu'au sein, selon que le comportait la grandeur du vase, puis elle arrosait avec de l'eau brûlante le reste de son corps. Cette torture lui arrachait des cris comme à une femme en travail, et néanmoins elle en sortait saine et intacte.

Durant le froid glacial de l'hiver, elle entrait souvent dans les eaux de la Meuse et y demeurait six jours de suite et plus encore. Alors le prêtre qui la dirigeait, venait sur le bord du fleuve et l'adjurait par le nom du Christ d'en sortir, et elle était forcée de revenir. Souvent encore pendant l'hiver elle se plaçait sous les roues des moulins à eau ; là l'eau et les glaçons tombaient avec violence sur sa tête et sur tous ses membres. D'autres fois, elle se jetait dans le courant qui l'emportait jusqu'aux roues, par lesquelles elle était entraînée circulairement et comme broyée avec d'horribles souffrances, et cependant aucune blessure n'apparaissait dans ses membres.

Les instruments de torture en usage à cette époque pour les malfaiteurs, lui servaient également dans l'occasion, pour varier ses supplices. C'est ainsi qu'on la voyait appliquer ses membres sur les roues et en affliger les articulations, blesser et déchirer horriblement son corps virginal, qui pourtant restait sans fracture. On la

Digitized by Google

trouvait aussi fréquemment suspendue à quelque potence parmi des voleurs et des brigands, balancée souvent un ou deux jours, souffrant à chaque minute de cette durée les angoisses les plus effrayantes de l'agonie produite par la strangulation. Elle trouvait dans les cimetières un autre mode d'expiation : ouvrant les fosses récentes, elle y passait des journées entières couchée avec les cadavres en pourriture, expiant ainsi les péchés des hommes.

CHAPITRE II.

MERVEILLES PAR LA SUBTILITÉ ET LA FORME DE SON CORPS, SA JAMBE GUÉRIE, SA DÉLIVRANCE DE LA CAPTIVITÉ, L'HUILE QUI DÉCOULE DE SON SEIN. VIE PLUS ORDINAIRE ; FRUIT DE LA SAINTE COMMUNION ; RECOMMANDATION DE L'AUMONE ; PROPHÉTIE.

Il arrivait aussi souvent qu'elle sortait de sa demeure au milieu de la nuit, et courait dans Saint-Trond en excitant la rage des chiens ; ceux-ci la poursuivaient et la couvraient d'horribles morsures.

Christine, en les devançant, s'élançait à travers les bois comme une bête fauve, courant entre les ronces et les épines ; elle déchirait ainsi son corps de telle sorte qu'il n'en restait pas la moindre place sans blessure et où son sang ne ruisselât ; puis on ne voyait plus trace de ses blessures. Elle se roulait souvent dans les chardons et les épines, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une plaie des pieds à la tête, et alors encore elle perdait d'énormes quantités de sang qui transperçaient ses habits. Ceux qui en étaient témoins, ne pouvaient comprendre comment un seul corps contînt une telle abondance de sang. Car en dehors de cela, Christine se faisait encore de fréquentes saignées.

Son corps était si subtil et si léger, qu'elle marchait

Digitized by Google

sans difficulté parmi les lieux les plus escarpés et les plus élevés et, comme un passereau, elle se tenait sur les branches les plus minces des arbres.

Quand elle voulait se livrer à la prière, elle allait se poser sur les cimes les plus élancées des arbres, au haut des tours ou sur tout autre édifice élevé, et là, éloignée et solitaire, elle trouvait le repos de son esprit. Parfois, lorsqu'elle priait et que la grâce de la contemplation descendait sur elle, ses membres, devenus comme de la cire pétrie et amollie, semblaient se fondre et ne former plus qu'une boule. Cet état extraordinaire durait aussi longtemps que sa prière ; ensuite son corps se développait insensiblement pour reprendre sa forme naturelle. On la voyait parfois debout sur les pieux des haies et dans cette attitude, elle chantait avec une suavité ravissante les psaumes de David. Il lui en coûtait dans ces moments là de toucher la terre.

Cependant les sœurs de Christine et les amis de la famille étaient couverts de confusion, car on la regardait comme possédée des mauvais esprits. C'est pourquoi, ils chargèrent un homme aussi robuste que dur et impitoyable de la saisir à tout prix et de l'enchaîner de nouveau. Ce méchant se met à sa poursuite à travers les lieux déserts où elle se réfugie, et comme il ne pouvait s'en emparer, l'ayant atteinte, il lui casse la jambe à l'aide d'une massue. Transportée chez elle, ses sœurs cherchent un médecin pour guérir sa jambe. Elle fut donc conduite à Liège en voiture.

Le médecin, sachant la force extraordinaire de Christine, l'enferma dans une chambre solidement maçonnée, en l'attachant à la muraille avec des chaînes. Il donna ensuite ses soins à la jambe qu'il entoura de bandages. Mais après son départ, Christine arracha ces bandages, regardant comme une profanation qu'un autre que son divin Sauveur guérît des plaies reçues pour son amour. Son attente ne fut point trompée par le Tout-Puissant.

Digitized by Google

Une nuit, la force de Dieu s'empara d'elle, ses chaînes se rompirent comme un fil, sa blessure fut guérie instantanément, et libre de toute contrainte, elle se mit à marcher et à sauter toute joyeuse dans la chambre, remerciant et glorifiant Celui pour qui seul elle avait résolu de vivre et de mourir.

Cependant elle restait étroitement emprisonnée entre les murs de la chambre. Animée d'une force surhumaine, elle arrache une pierre du sol, la jette contre le mur, se fait une ouverture dans la muraille, et semblable à une flèche lancée avec d'autant plus de force que l'arc a été plus tendu, son esprit retenu captif indûment, (car où est l'esprit de Dieu, là est la liberté), entraînant le corps à sa suite, s'élance dans l'espace et s'envole avec la rapidité de l'oiseau.

Les sœurs et les parents de Christine n'en cessèrent pas pour cela leurs persécutions. Ils parvinrent à s'emparer de nouveau de sa personne : on la chargea d'un lourd collier de bois, on la lia de chaînes pesantes, et on la nourrit comme un chien de pain sec et d'eau froide : Dieu voulant faire éclater avec plus de force le miracle d'une vertu si privilégiée, permit cette fois que l'épreuve durât plus longtemps.

La dureté du collier de bois qui chargeait le cou de la victime et la courbait jusqu'à terre, blessa les épaules et les autres membres, où il s'engendra une pourriture infecte. Il en résulta pour elle des douleurs si cuisantes et un tel état d'affaiblissement et de consomption, qu'il lui devint impossible de prendre aucune nourriture. Enfin, au milieu de l'impitoyable endurcissement de tous, Dieu jeta sur sa fille un regard de miséricorde et opéra en elle un prodige inouï dans tous les siècles précédents : l'huile la plus fine et la plus pure se mit à couler tout à coup de son corps virginal : elle lui servit tout à la fois d'assaisonnement pour sa nourriture et d'onguent pour ses plaies : à mesure que Christine en frottait ses chairs

Digitized by Google

meurtries et corrompues, celles-ci redevenaient instantanément saines et intactes.

Ses sœurs et les personnes amies, vaincues par ce miracle, cessèrent de lutter contre la volonté divine.

Baignées de larmes, elles se jetèrent à genoux devant Christine, en la conjurant de leur pardonner toutes leurs injustices à son égard, et, brisant ses chaînes, lui rendirent, avec leur amour et leur vénération, la pleine liberté d'agir comme elle le voudrait.

A peine libre de vivre selon ses inspirations, Christine se remit à pratiquer ses austérités inouïes avec une ardeur plus héroïque qu'auparavant, et dépassa ce qu'elle avait fait jusqu'alors. Cependant, le bruit de sa sainteté et surtout de sa résurrection et de sa vie extraordinaire, n'avait pas tardé à se répandre au loin, et l'on accourait journellement non seulement des lieux circonvoisins, mais encore des extrémités du pays et de l'étranger pour voir la *Sainte Volante,* comme on l'appelait.

L'arrivée continuelle de ces multitudes empressées de voir Christine ne laissait pas d'inquiéter les habitants honnêtes et religieux de Saint Trond. Ils appréhendaient les conséquences fâcheuses qui ne pouvaient que trop aisément se produire. Ils se rappelaient comment déjà auparavant on avait tourné à mal l'existence miraculeuse de Christine. Ils craignaient que dans ce grand nombre de curieux, il ne s'en trouvât beaucoup de peu intelligents dans les choses de Dieu, qui expliqueraient à rebours ces merveilles et y trouveraient ainsi un sujet de scandale plutôt que d'édification. Ces pieux fidèles donc, d'un commun accord, demandèrent à Dieu de suspendre dans Christine les manifestations surnaturelles, de telle sorte que sa vie n'offrît plus ces spectacles inspirant la terreur, surtout quand elle se dérobait aux regards de ses semblables, en se réfugiant sur les arbres comme un oiseau, ou dans l'eau, comme un poisson.

Digitized by Google

Dieu les exauça. Un jour Christine, saisie par un mouvement très violent de l'esprit, s'enfuit d'un trait jusqu'à Wellen, village éloigné de Saint-Trond d'environ trois lieues, entra droit à l'église, et se plongea tout entière dans les fonts baptismaux, qu'elle trouva ouverts. Elle en sortit transformée. De cet instant, tout son instinct d'isolement avait cessé, et elle put vivre et converser avec les hommes comme avant le miracle de sa résurrection.

Souvent Christine recevait, avec une sainte dévotion, le corps et le sang de Jésus-Christ, surtout les dimanches. Elle puisait dans la réception de l'adorable sacrement, comme elle le disait elle-même, la force du corps et la plus grande joie de l'esprit. La pieuse fille avait fait abandon de sa part de l'héritage paternel, ne voulant rien posséder en propre, par amour pour Jésus-Christ. Elle mendiait chaque jour de porte en porte sa nourriture, afin de prendre sur elle les péchés de ceux qui l'aidaient par leurs aumônes. L'esprit de Dieu, disait-elle, la poussait intérieurement à demander la charité aux pécheurs les plus endurcis, parce qu'ils pouvaient ainsi en venir plus facilement à la haine du péché et à l'amendement de leur vie. Elle ajoutait que rien ne dispose plus promptement le Seigneur à la miséricorde envers le pécheur que la miséricorde du pécheur pour son prochain, et ses œuvres de charité à l'égard des malheureux et des indigents. De là cette parole du Sage : « Jamais la miséricorde, jamais la piété n'a pu conduire qu'à une fin heureuse. » Et pour le montrer par un exemple, le fait suivant arrivé à la sainte, prouve la vérité de ces paroles.

Il arriva un jour que Christine, prise soudain par la permission de Dieu, d'une soif intolérable, accourut devant la table d'un homme très méchant, occupé à faire grande chair et lui demanda à boire. Touché de pitié contre son ordinaire, cet homme lui présenta un verre

Digitized by Google

de vin. Christine assura plus tard qu'en récompense de ce seul acte de charité, cet homme avait obtenu à son heure dernière la grâce d'un vrai repentir et d'une sincère conversion, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient la vie du personnage.

CHAPITRE III.

LES AUMONES PROVENANT DE L'INJUSTICE LUI SONT UN SUJET DE DOULEUR: SA MANIÈRE DE SE NOURRIR ET DE SE VÊTIR ; SENTIMENTS QUE LUI FONT ÉPROUVER LE SALUT OU LA PERTE DES AMES ; DISCERNEMENT DES CŒURS, DIVERSES PRÉDICTIONS, EXTASES, ETC.

Telle était la cause, disions-nous, pour laquelle Christine se sentait poussée à demander l'aumône des pécheurs. Quand ces aumônes étaient le fruit de l'injustice, elles lui causaient des douleurs intolérables. C'était pour ses organes, comme si elle mangeait les entrailles vénimeuses des crapauds et le poison des serpents. Des mouvements désordonnés et des convulsions trahissaient ses tortures intérieures et elle s'écriait en gémissant : « O mon Dieu, pourquoi me traiter ainsi et ne pas mettre fin à mes tortures ? Ame malheureuse, pourquoi chercher et demander des immondices ? Pourquoi nous rassasier de ces horreurs. »

Voilà ce que la sainte endurait quand sa nourriture provenait d'un bien mal acquis. Christine ne souffrait pas moins lorsqu'un homme méchant lui refusait la charité. Il arriva que, repoussée avec une dureté méprisante par des hommes impitoyables, saisie soudain d'une inspiration divine, elle leur arrachait ce qu'elle avait sollicité, disant : « Vous ne regretterez pas toujours ce qu'on vous prend maintenant : le mécontentement et la perte actuelle seront un jour pour vous la source de

Digitized by Google

la joie la plus vive et des plus précieux avantages. »

Manquait-il une manche à sa tunique ou un capuchon à son scapulaire, si elle rencontrait quelqu'un dont elle devait recevoir l'aumône d'après l'inspiration qui lui était donnée, elle le lui demandait. Si on le lui accordait, elle en rendait grâces ; si on le lui refusait, elle l'enlevait de force et le cousait à ses vêtements. Christine n'avait pas honte de porter des manches de couleur disparate à sa tunique. Ses vêtements étaient une tunique blanche et un scapulaire de même couleur, descendant jusqu'aux pieds, et cousus souvent avec de jeunes pousses ou de fines écorces d'arbres ; les pièces y étaient simplement fixées par de petites épines. La servante de Dieu allait nu-pieds et jamais, fût-ce dans le froid le plus mordant des plus terribles hivers, elle ne portait ni bas ni chaussure. Elle ne mangeait que tous les deux ou même tous les trois jours, et alors ce qu'elle prenait était si mauvais et si dégoûtant que nul animal ne le lui eût disputé. C'étaient quelques croûtes dures d'un pain moisi qu'elle faisait détremper dans de l'eau de vaisselle.

Christine se dérobait avec le plus grand soin à toute louange et à toute marque de respect, car, disait-elle, les âmes que le Seigneur a favorisées en cette vie de la connaissance de la vérité, souffrent cruellement en purgatoire si, dans leurs vertus et leurs bonnes œuvres sur la terre, elles se sont complu le moins du monde en l'estime et les applaudissements des hommes.

La sainte était d'ordinaire comme prête à rendre l'âme et dans l'affliction la plus profonde : car Dieu lui révélait intérieurement quelle était la destinée éternelle des mourants. Quand il expirait quelqu'un dans la ville dont elle apprenait la damnation, elle commençait à pleurer plus que de coutume, à gémir et à hurler ; elle se frappait misérablement la poitrine et la tête de ses poings, elle se tournait et se roulait de mille ma-

Digitized by Google

nières ; elle se pliait convulsivement, puis étendait les membres avec violence ; elle se tordait les mains et les bras de désespoir ; enfin elle pleurait et se lamentait ; elle se tourmentait si effroyablement que les plus durs se sentaient intérieurement saisis de pitié et détournaient les yeux de ce spectacle de douleur. La sainte ressentait au contraire une joie inexprimable, dont elle donnait toutes les marques possibles, quand Dieu rappelait une âme prédestinée au bonheur éternel. En sorte que ceux qui connaissaient son discernement des esprits pouvaient augurer, par ses marques de joie ou de tristesse, le sort éternel des mourants de la ville.

Christine était pleine d'empressement et de tendresse au chevet des moribonds, les exhortant à confesser leurs péchés, à faire de dignes fruits de pénitence, à espérer les joies éternelles et à craindre le feu de l'enfer. Dans sa compassion admirable et pleine de sollicitude, la servante de Dieu remplissait ce devoir de charité non seulement envers les chrétiens, mais même envers les juifs assez nombreux à Saint-Trond à cette époque. Elle découvrait les trésors de l'infinie miséricorde de Dieu pour ceux qui veulent revenir à Lui ; sa bonté, disait-elle, ne tire qu'à regret vengeance des péchés des hommes ; Il est profondément contristé toutes les fois qu'Il se voit contraint de maintenir les droits de sa justice ; Il cherche, pour ainsi dire, tous les moyens de sauver les pécheurs les plus désespérés. Les paroles de la sainte avaient une onction extraordinaire quand elle parlait ainsi de la miséricorde du Christ Sauveur. Il y a, rapportait-elle, un lieu proche de l'enfer destiné par Dieu à la purification des âmes qui, souillées par des crimes énormes, se convertissent néanmoins à la dernière heure. Ce lieu, disait la sainte, est si effroyable, les supplices y sont d'une nature telle qu'il ne diffère de l'enfer qu'en un seul point : les âmes savent qu'elles seront un jour délivrées. Elle ajoutait que les pécheurs y sont torturés par les

Digitized by Google

démons, et ces bourreaux maudits les tourmentent avec d'autant plus de rage, qu'ils ne les possèderont que pendant un temps déterminé.

Chistine avait l'esprit de prophétie. Elle en donna des preuves nombreuses. Plus d'une fois elle lut dans les cœurs et révéla aux autres les secrets de leurs pensées. Elle fit souvenir bien des coupables de leurs méfaits les plus ignorés, souvent oubliés d'eux-mêmes, pour les porter à la pénitence.

Le 13 octobre 1213, les Brabançons et les Liégeois se rencontrèrent à Steppe, près de Montenaeken. On se battit avec fureur pendant la journée presque entière. Des monceaux de cadavres couvraient le champ de bataille où le sang ruisselait. Christine se trouvait alors à Saint-Trond dans la maison des Bénédictines de Sainte Catherine. Soudain elle éclate en sanglots et en gémissements, et se met à crier : « Hélas ! Hélas ! L'air est obscurci, je ne vois que des glaives et du sang ! Courez, mes sœurs, courez vite ; jetez-vous aux pieds du Seigneur ; versez des larmes et des prières pour qu'Il s'apaise et se souvienne de ses miséricordes. » Elle disait en même temps à une des religieuses : « Hâtez-vous, ma fille, hâtez-vous ; priez avec ardeur pour votre père, qui est dans un pressant danger de mort. » L'évènement prouva que Christine ne s'était pas trompée.

Il y avait dans le cloître de Sainte-Catherine une religieuse qui avait pris en secret la résolution de fuir et de retourner dans le monde. Christine lui dit un jour : « O âme vide de mérites et de vertus ! Hélas ! Je vois naître de vous un grand dommage pour la religion et un grand scandale pour toute cette maison. » En effet, la malheureuse, peu de temps après, abandonna le couvent, et devint, par sa vie honteuse et désordonnée, un grand sujet d'affliction pour les chrétiens et de honte pour la communauté. A la fin néanmoins cette infor-

Digitized by Google

tunée, grâce aux prières de Christine, rentra en elle-même et se présenta à la porte du couvent afin d'être admise comme pénitente, mais les supérieures et tout le conseil la refusèrent impitoyablement. Christine, en étant informée, les reprit avec force de leur manque de charité. « Comment, dit-elle entre autres choses, vous repoussez cette pauvre pécheresse. Estimez-vous si peu le salut de cette âme que Jésus-Christ a aimée jusqu'à donner pour elle la dernière goutte de son sang, jusqu'à souffrir le supplice terrible de la croix ? » Et la vierge compatissante ne cessa pas de parler ni d'intercéder pour la pécheresse tant qu'on l'admît dans la maison afin d'y pleurer ses fautes ; la coupable ainsi pardonnée persévéra heureusement dans la pénitence et les bonnes œuvres jusqu'à la fin de sa vie.

Un gentilhomme avait entrepris un pèlerinage en Terre Sainte pour y vénérer le tombeau du Christ. Sa femme, effrayée des périls sans nombre d'un voyage si lointain et si difficile, suppliait sans cesse Christine de prier pour l'heureux retour de son époux, objet de toute sa tendresse. Christine satisfit à cette demande, mais comme à contre-cœur. Elle châtia son corps, multiplia ses prières et ses expiations pour la conservation du voyageur qui revint, en effet, de son dangereux pèlerinage, plein de vie et de santé. L'épouse, au comble de la joie, se hâta de venir remercier la sainte de cet heureux retour, l'attribuant surtout à ses prières. Christine, au lieu de se réjouir avec elle, se mit à soupirer amèrement. La dame, étonnée, lui demanda pourquoi cette tristesse : « Hélas, répondit Christine, j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer. A votre instante demande, j'ai prié pour la conservation et le retour de votre mari, et le Seigneur a exaucé mes prières : sachez cependant, ô noble dame, que vous n'avez pas longtemps à jouir de la présence de votre époux. » Peu de temps après, en effet, le gentilhomme mourut à la suite d'une courte maladie et sa

Digitized by Google

mort, comme Christine l'avait annoncé, plongea sa femme et ses enfants dans une douleur amère.

La servante de Dieu avait prédit depuis longtemps que la Terre Sainte, et notamment Jérusalem, retomberaient aux mains des infidèles. Le jour venu, Christine, qui était alors au château de Looz, vit en esprit la victoire de Saladin, la prise de Jérusalem, du tombeau du Christ et de la sainte croix. Elle se mit à donner toutes les marques d'une allégresse extraordinaire. Les témoins de cette scène, surpris, l'interrogèrent. « Oh ! s'écria-t-elle, réjouissez-vous tous avec moi, car le Christ, notre Sauveur, se réjouit là haut dans le ciel avec tous ses anges, parce qu'aujourd'hui une éclatante occasion est donnée à des milliers d'hommes d'assurer leur salut éternel. » Et comme les assistants lui demandaient quelle était cette occasion : « Sachez, répondit-elle, qu'aujourd'hui la Terre Sainte est tombée au pouvoir des infidèles ; beaucoup de chrétiens pour lesquels le sang du Sauveur eût été répandu en vain, prendront les armes afin de reconquérir cette terre sanctifiée par la Passion de Jésus-Christ. Ils quitteront leur vie de désordre et de péchés et verseront leur sang, par amour pour leur Dieu crucifié. Ils sauveront ainsi pour l'éternité leurs âmes immortelles. » Tous furent dans l'admiration en entendant cela ; quelques-uns notèrent le jour, et les nouvelles reçues plus tard confirmèrent l'évènement. Elle prédit aussi longtemps à l'avance la grande famine qui eut lieu l'an 1170. Elle a fait encore beaucoup d'autres prédictions les unes déjà accomplies, les autres dont l'accomplissement futur nous est assuré.

Christine était fort familière avec les religieuses de Sainte-Catherine, monastère situé aux portes de Saint-Trond. La sainte conférait souvent avec elles sur l'amour de Jésus-Christ. Il arrivait alors parfois que l'extase la saisît tout à coup. Dans cet état, elle se mettait à tourner sur elle-même comme une toupie, avec un mou-

Digitized by Google

vement tellement rapide que l'on ne pouvait plus distinguer aucune des formes de son corps. Après avoir tourné ainsi un certain temps, elle se jetait à terre, tout épuisée de fatigue, les membres détendus. Alors un chant merveilleux se faisait entendre ; il semblait sortir de sa poitrine au dessous du gosier; nulle expression humaine n'en pourrait donner une idée, nul effort de l'art en produire une imitation. Ce chant avait la mélodie et les modulations de la musique, mais les paroles, si nous pouvons dire paroles, résonnaient entre elles d'une façon absolument incompréhensible. C'était ineffable et ravissant. Pas le moindre son, pas un souffle ne sortait de sa bouche ni de ses narines. Ces accords surhumains, d'une douceur angélique, se produisaient dans l'intérieur de sa poitrine. Pendant ce temps tout les membres de son corps demeuraient immobiles ; elle offrait l'image d'une statue ; ses paupières étaient abaissées et sans mouvement comme dans le sommeil.

Le moment venu, la sainte reprenait conscience d'elle-même et sortait comme d'un état d'ivresse, et c'était une ivresse véritable. Elle s'écriait alors de toutes ses forces : « Venez mes sœurs, venez toutes ; chantons et glorifions ensemble le très miséricordieux Jésus dans ses œuvres merveilleuses. » Elle ne cessait d'appeler que quand elle voyait toutes les sœurs réunies autour d'elle. Elle entonnait alors le *Te Deum* avec enthousiasme, et toutes chantaient d'une même voix l'hymne sainte en l'honneur du Très-Haut. Quand le chant avait cessé, et que Christine était revenue entièrement à elle-même, apprenant de la bouche des religieuses ce qui venait de se passer, elle s'enfuyait de confusion et de honte ; et si on la retenait malgré elle, elle se qualifiait d'étourdie, d'insensée et faisait éclater une peine et un chagrin extrêmes.

La servante de Dieu disait quelquefois, au sortir de ses extases, avec un grand serrement de cœur : « O

Digitized by Google

monde malheureux et misérable, qui ne reconnais point ton Créateur ! Pourquoi ne point le servir ! Pourquoi ne point avoir égard à sa longanimité et à sa patience ? Si tu comprenais sa bonté infinie, un autre monde voulût-il y mettre obstacle, rien ne pourrait t'empêcher de l'aimer. Mais tu t'es détourné, ô monde misérable, de ton Bienfaiteur : tu as fermé les yeux et tu n'as pas voulu comprendre ». En disant cela, elle faisait entendre des cris lamentables ; elle contournait ses membres, se roulait par terre, avec de grands gémissements et des sanglots de ce que le monde ne voulait point reconnaître son Créateur.

CHAPITRE IV.

RETRAITE DE LA SAINTE PRÈS D'YVETTE LA RECLUSE : SES CHANTS ET SA SCIENCE DES ÉCRITURES ; ESTIME QU'A POUR ELLE LE COMTE DE LOOZ ; LE BIEN QU'ELLE LUI FAIT PENDANT SA VIE ; APRÈS SA MORT, ELLE PARTAGE SES PEINES DU PURGATOIRE ; AMOUR DE LA SOLITUDE.

Christine quitta ensuite sa maison et sa parenté et se rendit dans un bourg appelé Looz distant de deux lieux de Saint-Trond. Là elle resta pendant neuf ans près d'une recluse nommée Yvette, de très sainte vie, et Dieu opéra encore de grandes choses en elle. C'est de cette recluse que je tiens une bonne partie de mon récit de la vie de Christine : je suis venu exprès des lointaines régions de la France pour l'interroger.

Là, chaque nuit, Christine assistait à l'office des matines. Quand tous avaient quitté l'église et que les portes en étaient fermées, elle allait et venait, chantant en latin et en vers admirables, les louanges de Dieu, avec des accents si doux, qu'on eût dit bien plutôt la voix des anges qu'une voix humaine. Ce chant néanmoins, quoique d'une harmonie ravissante et surpassant infiniment

Digitized by Google

toute musique des instruments ou de la voix de l'homme, n'approchait pas de la mélodie intérieure qu'elle avait fait entendre auparavant dans le cloître de Sainte-Catherine à Saint-Trond. Bien qu'elle n'eût jamais appris les lettres humaines, la sainte avait l'intelligence parfaite du latin de la Bible ; elle en comprenait les tours les plus difficiles, les expressions les plus inusitées, les périodes les plus compliquées. Des hommes de grand esprit et de haute science la visitaient souvent pour en soumettre les difficultés à son interprétation. Christine leur en expliquait les sens les plus profonds et les plus mystérieux dans des termes si clairs, avec une intelligence si assurée que ce qui auparavant était pour eux enveloppé d'une nuit impénétrable leur semblait en un moment aussi lumineux que l'éclat du soleil. Notre sainte néanmoins ne prodiguait pas ces explications. C'était toujours contre son gré et au nom de l'obéissance qu'elle les donnait. Elle avait coutume de dire que c'était là la fonction et le devoir des prêtres, établis de Dieu expressément pour enseigner, et dont la bouche devait dispenser au peuple l'explication de sa parole. Le clergé et surtout les prêtres étaient pour la sainte l'objet de la plus grande vénération, bien que plusieurs fois elle ait eu beaucoup à souffrir de l'un ou l'autre d'entre eux. Elle voyait en leurs personnes les ministres de Jésus-Christ. S'il arrivait à l'un d'eux de tomber dans quelque faute, elle cherchait tous les moyens possibles de le ramener au bien par des entretiens et des avis secrets.

Louis, comte de Looz, profondément frappé de la sainteté et de la vie de souffrances de Christine, avait conçu pour elle une estime singulière ; il l'aimait et l'honorait de tout son cœur. Quelque part qu'il la vît, il se levait devant elle, s'approchait affectueusement et la saluait avec tendresse du nom de mère. Christine répondait à cette affection du comte par des avis et des réprimandes

Digitized by Google

charitables ; arrivait-il que Louis eût posé un acte contraire à la justice, aux lois de l'Eglise, ou aux droits de ses ministres : semblable à une tendre mère, sans se borner à pleurer la faute commise, elle allait trouver le comte dans son palais : elle le réprimandait comme un fils, avec une confiance et une liberté toutes maternelles, et ne se retirait qu'après avoir obtenu le redressement de l'injustice ou de la faute en question.

Un jour, tandis que Louis priait à l'entrée de l'église, entouré d'une nombreuse escorte, Christine, arrivant par hasard, s'élance vers lui en fendant les rangs pressés des soldats. Debout devant le comte, elle lève les yeux et les mains au ciel, comme hors d'elle-même, et s'écrie : « Oh ! que vous êtes beau, mon doux Seigneur ! Que vous êtes beau et ravissant ! » A ces paroles, les serviteurs du comte dirent à leur maître : Entendez-vous, Seigneur, comme elle vous loue et vous exalte ? — Oh ! non, reprit Louis, ce n'est pas moi qu'elle glorifie ainsi, mais bien son Maître céleste, le Créateur de toute beauté, qui renferme toute beauté, qui est lui-même la beauté. — Vous dites vrai, noble comte, reprit Christine ; mais pourquoi n'aimez-vous donc pas cette beauté infinie de tout votre cœur ? »

Un jour d'été le comte Louis, le duc de Limbourg et un autre seigneur causaient familièrement à l'ombre d'un berceau vers l'heure de midi comme de bons et intimes amis. Christine accourant à l'improviste, interrompt brusquement leur entretien et s'adressant au comte Louis comme en colère : « O le plus malheureux des hommes, s'écrie-t-elle, avec qui parlez-vous ainsi ! » Et désignant le duc de Limbourg : « Voyez, dit-elle, il s'entretient avec vous comme un ami, et c'est un ennemi caché qui vous trahira bientôt ouvertement avec une malice extrême ».

Le duc de Limbourg, grandement surpris de ces paroles, fut un moment comme un homme frappé de la

Digitized by Google

foudre, mais dissimulant bientôt son embarras et sa stupéfaction, il répondit à la prédiction de la sainte par des rires et des plaisanteries. Peu de temps après néanmoins, les effets montrèrent que Christine avait prophétisé. Le duc manqua de foi au comte Louis en aidant à lui enlever traîtreusement la souveraineté de la Hollande qui revenait au comte par droit de mariage.

Le comte Louis étant tombé malade et en danger de mort, fit appeler la servante de Dieu à son chevet, la conjurant de rester auprès de lui jusqu'à son dernier soupir. Christine le lui promit avec bonté. Le comte alors donna ordre à toutes les personnes présentes de quitter sa chambre, et resté seul avec elle, il se souleva péniblement, descendit de son lit, se prosterna aux pieds de la sainte et lui fit avec beaucoup de larmes la confession des fautes de sa vie depuis l'âge de onze ans jusqu'au jour présent, et cela, non pour en obtenir le pardon qu'elle ne pouvait lui accorder, mais pour l'exciter davantage, par cet aveu, à prier pour lui. Le comte fit rentrer alors tout le monde dans la chambre, et, prenant ses dernières dispositions selon les avis de Christine, il mourut pieusement. Après sa mort, la sainte vit son âme livrée aux flammes du purgatoire et condamnée à de cruels supplices. Emue de la plus vive compassion, la pieuse femme obtint de Dieu de pouvoir prendre sur elle une partie de ces peines. Le comte lui ayant apparu pour lui demander son secours, elle lui dit : « Allez en paix, ô âme gémissante, et satisfaites à la justice de Dieu : je prends sur moi la moitié des tourments de votre purgatoire ». A partir de ce moment, Christine se mit à endurer le supplice du feu et du froid alternativement selon que l'âme du comte en était tourmentée. Elle recherchait tous les lieux où Louis avait péché pour subir là même les châtiments dûs à ses fautes ; là où il s'était livré aux vaines joies du siècle, elle versait en expiation des torrents de larmes.

Digitized by Google

Dans la dernière année de sa vie, les lieux les plus solitaires, les bois les plus sombres d'alentour étaient redevenus le séjour habituel de Christine. Elle venait rarement dans la ville, et seulement quand le salut des âmes,ou la nécessité d'un peu de nourriture l'y rappelait. Pas moyen de la retenir, lorsque l'amour de la solitude la poussait de la sorte. Quand on la revoyait, personne n'osait lui adresser la parole ni même la saluer. Lorsqu'elle passait quelquefois le soir, on croyait voir un esprit plutôt qu'un corps, car c'est à peine si elle touchait la terre. Son martyre continuel avait tellement épuisé son corps qu'il offrait l'apparence d'un squelette et il n'était plus possible de la regarder sans une sorte de terreur. A la fin, elle quitta le désert pour la ville et revint habiter le cloître des religieuses Bénédictines.

CHAPITRE V.

SES DERNIERS MOMENTS: LANGUEUR, DEUXIÈME ET TROISIÈME MORT, SÉPULTURE ; TRANSLATION ; EXHORTATION DE L'AUTEUR ; LEVÉE DU CORPS : MIRACLE.

Le vénérable Thomas, maintenant abbé de Saint-Trond, à cette époque pléban en cette ville (1), m'a rapporté un fait bien digne d'être publié.

Comme il sortait de l'église au point du jour après matines, pour s'en revenir chez lui avec un compagnon, ils virent Christine passer comme une ombre volante et entrer dans l'église. Pleins l'un et l'autre d'étonnement et de curiosité, ils la suivirent furtivement et se cachèrent derrière un pilier ; ils pouvaient de là l'observer sans être aperçus. Soudain Christine se jette à terre

(1) *Presbyter civitatis.* Selon la remarque de Benoît XIV, on désignait autrefois sous ce nom ceux qui avaient charge d'âmes : *Presbyterorum nomine, Parochos designari.* (De Synodol. 3, c. 5, n. 1). La chronique de Saint-Trond mentionne d'ailleurs Thomas comme pléban de Notre-Dame avant d'être élevé à la dignité abbatiale.

Digitized by Google

devant l'autel, avec le bruit que ferait un sac rempli d'ossements. Alors, soupirant et gémissant amèrement, elle se mit à frapper impitoyablement son corps de ses poings en criant : « Misérable corps, combien de temps continueras-tu à me tourmenter ainsi sans pitié ? Que me veux-tu ? Pourquoi me retiens-tu dans tes étreintes, âme infortunée que je suis ? Combien de temps me priveras-tu encore de la présence du Christ ? Hélas ! quand donc m'abandonneras-tu, pour que je puisse retourner libre à mon Créateur, que j'aspire à posséder de toute l'ardeur de mon âme ? O corps misérable et funeste ! Malheur à toi, malheur à moi, qui dois te rester unie ! »

En disant ces choses et d'autres semblables, elle ne cessait de frapper et de châtier misérablement toute sa personne. Ensuite, elle parlait à l'âme au nom du corps : « O âme misérable, pourquoi me tourmentes-tu ainsi ? Pourquoi vouloir rester plus longtemps en moi ? Qu'y a-t-il en moi qui puisse encore te complaire ? Pourquoi ne pas me laisser retourner à la terre dont je suis formé, afin que j'y repose jusqu'au jour suprême du jugement et qu'alors, impassible et glorieux, je me réunisse à toi pour l'éternité ? Hélas ! accordes-moi dès aujourd'hui ce repos, et toi-même, mon âme, hâte-toi d'entrer dans ce repos éternel que tu peux goûter dès à présent dans la compagnie de Dieu et des saints ». Après ces paroles, la servante du Christ se mettait à soupirer plus tristement encore, à gémir avec plus d'amertume, à pleurer plus abondamment. Ensuite elle restait quelque temps en repos, profondément absorbée dans la contemplation des choses du ciel. Puis saisie des flammes de l'amour divin, plongée dans des délices inexprimables, elle exprimait son bonheur par une sorte de rire ineffable, d'un charme et d'une douceur que l'on ne saurait rendre. Bientôt prenant ses pieds avec ses deux mains et les pressant amoureusement,

Digitized by Google

elle parlait à son corps avec une vive tendresse. « O corps aimable et bien-aimé, disait-elle, pourquoi t'ai-je frappé et châtié si cruellement ? Hélas ! Tu m'as été obéissant et toujours prêt à faire tout ce que j'entreprenais avec l'aide de Dieu. Travaux et tourments, tu t'es soumis avec patience et plaisir à tout ce que mon âme t'ordonnait de souffrir ». Et pressant de nouveau ces membres avec ivresse, comme en un transport d'amour, elle continuait : « O mon corps très aimable et très aimé, bientôt viendra la fin de tes labeurs ; bientôt tu reposeras dans la terre, puis, après un court sommeil, tu te réveilleras au son de la trompette du jugement, impassible et incorruptible, pour jouir là-haut d'une béatitude éternelle, avec cette âme maintenant compagne de tes tristesses et de tes amertumes ». C'est ainsi que la sainte animait son corps à la patience par des caresses et de douces paroles. Enfin, après une heure passée de la sorte, Christine faisait entendre ce chant merveilleux dont nous avons parlé, et elle était remplie d'une telle allégresse intérieure que cet excès de joie était prêt à rompre le vase de son corps. Dieu est vraiment admirable dans ses saints, et Il l'est en tout ceci, au delà de toute expression.

Dans les derniers temps de sa vie, la servante de Dieu ne prenait que rarement et fort peu de nourriture. Elle ne voulait plus comme auparavant s'entretenir avec les sœurs et les autres personnes religieuses ; elle ne dormait presque jamais, et seulement quelques moments ; il n'était pas minuit qu'elle s'enfuyait vers la solitude et les bois. Jamais on ne voyait alors le sourire effleurer ses lèvres, elle était semblable à une personne accablée sous le poids de la plus profonde affliction. Elle pleurait et gémissait sans cesse avec un accent qui brisait l'âme. La cause en était, comme l'on croit, qu'elle connaissait mieux encore, par une révélation divine, le misérable état des hommes et leur malice. Une chose

Digitized by Google

surtout que la sainte déplorait avec des larmes et des sanglots, c'était la corruption du genre humain plongé presque tout entier dans le péché d'impureté ; elle disait qu'à cause de cela la colère et la vengeance divine étaient prêtes à s'appesantir sur le monde chrétien.

Le moment étant venu pour Christine d'entrer dans les langueurs de la mort, elle fut remplie d'une grâce de contemplation si continue qu'il lui devint extrêmement pénible d'appliquer son esprit à toute autre chose. Elle pria donc, pour l'amour de Dieu, une des religieuses de Sainte-Catherine, nommée Béatrix, de lui placer un lit dans la partie la plus solitaire et la chambrette la plus isolée du couvent, car je sais, disait-elle, que la maladie dont je dois mourir va me saisir et ma fin est proche.

Béatrix, très étonnée et surtout très affligée en entendant ces paroles, satisfit néanmoins à sa demande sans délai. Christine, s'étant couchée, le mal la prit à l'instant. Après trois semaines de maladie, elle demanda le saint viatique et l'extrême onction. Les sacrements des mourants lui ayant été administrés, Béatrix lui soumit encore des doutes, en la priant de vouloir bien les résoudre avant d'expirer. Comme elle tardait à répondre, Béatrix crut que la servante de Dieu était plongée dans l'extase et sortit un instant de la chambre pour quelque affaire.

Or, au dire de quelques-uns, la sainte, plusieurs fois pendant sa vie, avait demandé à Dieu de ne pas honorer sa mort par des miracles, mais de la laisser mourir d'une manière toute commune ; et ce désir fut exaucé, car avant que Béatrix ne fût rentrée, à l'appel du Christ, la sainte avait rendu le dernier soupir. Béatrix, en rentrant un instant après, la trouva complètement ensevelie et couchée au milieu de la chambre, selon la coutume du temps, et sans doute cela s'était fait par le ministère des anges. Pleine de douleur et de stupé-

Digitized by Google

péfaction à cette vue, Béatrix se mit à gémir et à crier de toutes ses forces : « Seigneur ! Seigneur ! Hélas ! Hélas ! La sainte est morte. » Et elle se jetait, en se lamentant, sur le corps inanimé ; elle le secouait et le tirait de ça et de là, gémissant et se plaignant surtout de ce que Christine était morte aussi soudainement, sans avoir répondu à ses demandes ni éclairci ses doutes. A la fin, comme saisie d'une inspiration surnaturelle, Béatrix se redresse tout à coup, se place devant la morte dans l'attitude du commandement, et, la regardant en face, lui dit avec assurance : « Christine, vous m'avez toujours obéi en tout pendant votre vie : c'est pourquoi je vous commande et vous adjure au nom de votre fiancé céleste : revenez à la vie et dites-moi ce que je vous ai demandé, ce que je désire si ardemment savoir. »

O merveille ! Béatrix cesse à peine de parler que Christine pousse un long soupir, ouvre des yeux hagards comme réveillée d'un profond sommeil, et, regardant tristement la sœur, lui adresse ces mots : « O Béatrix, pourquoi m'avez-vous troublée dans mon repos? Pourquoi m'avez-vous rappelée à la vie ? Hélas ! Les Anges de Dieu m'avaient déjà portée devant sa face adorable et vous m'arrachez de sa vue ravissante ! Que voulez-vous ? Parlez vite, et laissez-moi, je vous en conjure, retourner à mon Dieu qu'avec une ardeur brûlante j'aspire à posséder. » Béatrix rappela sa demande en peu de mots et Christine lui éclaircit tout, point par point.

Sur ces entrefaites, les religieuses, attirées par les cris de Béatrix, étaient accourues dans la chambre de Christine dont elles entouraient le corps maintenant ranimé.

La sainte, après avoir satisfait en tout à la demande de Béatrix, adressa encore aux sœurs présentes quelques mots d'adieu et d'encouragement, en faisant sur elles le signe de la croix pour les bénir. Elle mourut ensuite

Digitized by Google

pour la troisième fois, et passa ainsi aux joies de l'éternelle félicité.

Sa troisième et dernière mort eut lieu en l'an 1224, quarante-deux ans après sa première résurrection. Le corps de Christine fut enterré dans le couvent de Sainte-Catherine aux portes de Saint-Trond ; il y reposa durant sept ans, jusqu'à l'époque où le monastère fut transféré en un lieu plus convenable, non loin de cette ville.

Au jour marqué pour la translation du corps de la bienheureuse et vénérée Christine, toute la population de Saint-Trond, le clergé et les sœurs étaient réunis et formaient foule à son tombeau.

A peine eut-on enlevé la pierre du sépulcre, qu'il s'en exhala une odeur d'une suavité incomparable, dont nul parfum terrestre ne peut donner l'idée. Ces émanations merveilleuses et toutes célestes remplirent à l'instant l'enceinte entière du couvent ; tous les assistants éprouvèrent une sensation indéfinie de bien-être ; tous, saisis d'une joie divine, s'écrièrent comme d'un seul cœur et d'une seule voix : « Christine fut admirable dans sa vie, elle est plus admirable encore après sa mort. » Personne en effet ne doute qu'elle n'ait obtenu la guérison à ceux qui se sont approchés de son tombeau avec les sentiments d'une vraie foi. Mais le récit de ces faits nous entraînerait trop loin.

Considérez donc, lecteur, à quoi nous sommes exposés, quand nous voyons Christine endurer tant de peines, tant de tourments non pour elle, mais pour le prochain ; et nous, nous craignons de faire pénitence pour nous-mêmes et pour nos propres péchés. Il viendra cependant le jour, il viendra certainement et il ne tardera pas, où volontiers nous offririons des expiations plus grandes, si le temps nous était donné encore de faire pénitence, et si nous pouvions revenir à une vie dont nous avons abusé. Malheur à ceux qui veulent

Digitized by Google

acheter l'huile de la miséricorde quand le temps de la vente en est passé ; leur lampe étant vide, ils frapperont à la porte et nul ne leur ouvrira. Bien plus, il leur sera dit : En vérité, je ne vous connais pas. Veillez donc, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure.

La conclusion qui s'impose à notre récit est à l'adresse de ceux qui dorment, oubliant le jour et l'heure, et ne veulent point veiller en tenant allumée la lampe des bonnes œuvres et en faisant de dignes fruits de pénitence. Veillez, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure de la venue du Seigneur.

Et que nous crie Christine par toute sa vie sinon de faire pénitence et d'être prêts à toute heure ? Par toutes ses paroles, par ses larmes, par ses gémissements, par ses cris infinis, par l'exemple de sa vie elle nous l'enseigne, elle nous le proclame plus que ne l'ont fait les écrits et les relations de tous ceux qui l'ont précédée ou suivie, pour l'honneur et la gloire du Christ qui avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne, Dieu Eternel, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ce qui suit doit avoir été ajouté plus tard par l'auteur.

En l'an 1249, il arriva qu'un jour, de grand matin, une femme déjà âgée, habillée de blanc, vint frapper à la porte du cloître de Milen. (C'est l'endroit où les religieuses Bénédictines avaient transféré leur monastère, à une lieue de Saint-Trond). Elle demanda à parler au moine, directeur spirituel de la maison. Admise en sa présence, elle lui dit : « Je viens de la part de Dieu vous ordonner de retirer de la terre où il repose, le corps d'une femme de la plus haute sainteté, nommée Christine. Si vous le faites, ce lieu sera béni et glorifié par ses mérites et ses prières. Si vous négligez cet avis, vous tomberez dans la disgrâce du Tout-Puissant. » Le directeur lui répondit qu'elle transmettrait plus convenable-

Digitized by Google

ment cet ordre à la supérieure du couvent et il sortit pour la prévenir. Quand il revint avec elle, la femme inconnue avait disparu sans que personne l'eût vue sortir. Et pourtant plusieurs avaient été témoins de son entrée. L'Ange Raphaël non plus ne jugea pas de révéler à la multitude les secrets célestes, mais seulement au fils de Tobie. Assurées que cet avertissement venait d'en-haut, les sœurs exhumèrent le corps de Christine, et après l'avoir lavé et séché soigneusement, le placèrent honorablement et avec joie en un lieu élevé, tout près de l'autel, dans l'église du couvent.

Un éclatant miracle s'opéra aussitôt à l'appui de ce qui venait de se faire. Une femme était depuis longtemps impotente au point qu'il lui eût été impossible de se lever de sa couche, quand même le feu aurait pris à la maison. Ayant appris l'honneur rendu à Christine, elle pria son mari de la transporter en présence des saintes reliques. Cet homme, après quelque hésitation, cédant aux supplications et aux larmes de sa femme, la conduisit sur un tombereau jusqu'au couvent et la plaça devant le corps de la sainte. O prodige ! à peine déposée, elle se lève parfaitement guérie, louant et remerciant à haute voix Dieu et la sainte, et elle revint à pied dans sa demeure sans le secours de personne.

APPENDICE.

LE CULTE DE SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE.

Les Bénédictines ne laissèrent pas les ossements de sainte Christine à la place qu'elles lui avaient donnée près de l'autel dans leur église.

Afin de mieux témoigner leur amour et leur reconnaissance pour leur admirable protectrice, dont l'aide se manifestait journellement, et animées aussi sans doute par

Digitized by Google

le concours extraordinaire d'affligés et de malheureux qui venaient continuellement l'invoquer de toutes parts, et ne s'en retournaient jamais qu'exaucés, les sœurs résolurent de donner à ses reliques une place plus apparente et de les exalter davantage. En conséquence, elles firent construire en son honneur une jolie chapelle appuyée à l'église, dont elle formait comme une nef latérale. Elles firent exécuter en même temps une châsse de cuivre, richement ornée, pour y garder plus dignement le corps de la sainte.

Quand tout fut prêt, les os de sainte Christine furent placés avec le plus grand respect dans cette châsse nouvelle et déposés ensuite dans la chapelle consacrée en son nom, laquelle fut nommée plus tard le *Chœur de Sainte Christine.* Ils y restèrent exposés à la vénération des fidèles, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, et ne cessèrent d'y être visités et honorés par des multitudes de pèlerins, accourant sans cesse de toutes les parties du pays et de l'étranger, et ne retournant jamais chez eux sans être secourus et consolés.

Les Bénédictines sollicitèrent en outre, de l'autorité ecclésiastique, la permission de célébrer tous les ans avec solennité la fête de sainte Christine. Cette grâce leur fut accordée sans peine et dès lors cette cérémonie se fit régulièrement le 24 juillet, avec beaucoup d'éclat ; on y chantait la messe des Vierges.

En ce jour-là surtout les chemins qui conduisaient au cloître de Milen se couvraient d'innombrables pèlerins de tout rang et de tout âge, qui venaient y solliciter dans leurs besoins spirituels et temporels, la charité inépuisable, la protection infaillible de la thaumaturge de Saint-Trond.

Le culte de sainte Christine ne resta pas renfermé entre les limites de la Belgique, il passa dans des pays étrangers et lointains, où les reliques de la sainte furent honorées et invoquées même par des princes et des rois.

Digitized by Google

C'est ce que nous voyons à la cour de Portugal, où l'on vénérait ses reliques et l'on célébrait son office. En 1712, le grand duc de Toscane chargea le comte Palatin de demander en son nom aux religieuses de Milen une relique de Christine l'Admirable. Il reçut un os du bras. En reconnaissance, il fit don au monastère d'une magnifique remontrance. Voici ce qu'on en lit dans les *Délices du Pays de Liège :* « Mais la plus riche pièce du trésor de cette maison est un magnifique soleil (ostensoir) de près de quatre pieds de hauteur, enrichi de quantités de pierreries de prix, digne enfin de l'auguste usage auquel il est destiné. Ce précieux dépôt, estimé cinquante-deux mille florins d'Allemagne, est un présent de Jean-Guillaume, électeur palatin, qui voulut témoigner sa reconnaissance à l'abbaye pour une relique de sainte Christine qu'elle lui avait accordée. Ce présent fut fait dans le cours de l'année 1715, qui précéda celle de la mort de ce prince. » Ce magnifique ostensoir est aujourd'hui la propriété des Pères Rédemptoristes de Saint-Trond.

Le concours des pèlerins au couvent de Milen continua sans interruption jusqu'à la fin du siècle dernier. Les ex-voto de toute espèce, venus de partout, qui couvraient les murs de la jolie chapelle consacrée à la sainte, montraient assez combien Christine était fidèle à secourir, dans leurs besoins et leurs misères, tous ceux qui l'invoquaient.

Enfin éclata en France, en 1789, la terrible révolution qui inonda bientôt de sang l'Europe entière et commença contre notre religion sainte une des persécutions les plus furieuses que l'on ait jamais vues. Les cloîtres furent détruits, les autels renversés, les églises profanées et fermées, les prêtres et les religieux égorgés ou bannis.

Dans ces temps funestes, les religieuses de Milen éprouvèrent plus d'une fois la protection puissante de leur patronne, sainte Christine. Voici les faits rapportés

Digitized by Google

par la dernière survivante de ces religieuses, Madame Musiel.

Les bandes républicaines avaient envahi notre pays et pénétré dans le voisinage de Saint-Trond. Nos Bénédictines, pleines d'angoisse et de terreur à cette nouvelle inattendue, ne sachant quel parti prendre, ne cessaient de se recommander à leur miraculeuse protectrice. Un matin, elles voient arriver à l'improviste cinquante cavaliers accourant à toute bride, et demandant à être introduits dans l'abbaye. C'étaient des soldats de l'armée Autrichienne campée dans les environs de Louvain et commandée par le duc de Cobourg, père de Léopold I, fondateur de notre dynastie.

Ces cavaliers racontèrent qu'une personne était venue trouver leur général pour l'informer que le couvent de Milen devait être assailli par une troupe Française et que le duc, à son instante prière, les envoyait pour préserver la maison. Les cavaliers furent reçus avec joie et campèrent dans la cour intérieure du couvent. Peu de temps après, en effet, l'on vit arriver une bande de plus de cinq cents pillards qui entourèrent le cloître. Ils se disposaient à forcer les portes, mais ils virent la cour toute remplie de soldats bien armés, rangés en ordre de bataille et prêts à repousser vigoureusement l'attaque. Saisis d'une terreur soudaine à cette vue, ils prirent la fuite sans rien entreprendre, laissant les religieuses en paix. Celles-ci, convaincues qu'elles devaient à Christine une délivrance aussi surprenante, allèrent s'agenouiller ensemble devant ses reliques, priant avec ardeur, bénissant mille et mille fois dans leurs actions de grâces l'ange tutélaire qui veillait sur elles.

Cette première menace ainsi detournée ne fut néanmoins que l'annonce d'assauts plus redoutables. Peu de temps après, leur situation dans leur couvent devint si continuellement alarmante qu'elles le quittèrent par précaution, et cherchèrent un asile dans un château voi-

Digitized by Google

sin, chez un chrétien zélé qui leur était tout dévoué, le seigneur de Menten de Horne. Elles transportèrent avec elles les objets les plus précieux du cloître et de l'église, et, avant tout, les reliques de sainte Christine. Elles n'y étaient que depuis quelques jours, lorsque les Français revinrent au couvent de Milen et en prirent possession. Là, ayant appris que les religieuses s'étaient retirées dans le château de Horne avec leurs objets les plus précieux, ils y coururent en toute hâte ; ils comptaient qu'une perquisition sévère mettrait ces trésors entre leurs mains. Pour mieux assurer le résultat de leurs recherches, une partie des visiteurs cerna le château, tandis que les autres y entrèrent pour bien fouiller toutes les chambres ; ceux-ci devaient se montrer en armes à chaque fenêtre et ceux du dehors s'assurer ainsi qu'ils ne négligeaient aucune place. Chose surprenante ! Les soldats s'étaient montrés à chaque fenêtre et ils n'étaient cependant pas entrés dans la chambre où les sœurs se trouvaient avec leur trésor. La thaumaturge, dont les reliques étaient placées contre la porte, les avait sans nul doute protégées dans ce nouveau danger.

Les conjonctures devenaient plus graves de jour en jour. La Belgique tomba tout entière sous la domination Française. Les Bénédictines de Milen furent contraintes de quitter leur patrie et de chercher un refuge à l'étranger. Elles confièrent les objets les plus précieux de leur maison à quelques personnes craignant Dieu, mais elles ne voulurent à aucun prix se séparer des restes bénis de leur grande protectrice. Elles les regardaient comme leur premier trésor ; et elles les emportèrent en exil comme leur seule consolation dans toutes les traverses qui les attendaient. S'étant donc éloignées avec ce gage chéri, elles passèrent le Rhin et furent recueillies dans un couvent de femmes à Grevenberg près de Dusseldorf, en Prusse. Leur séjour dans cette maison fut signalé par un nouveau miracle, qui montra combien leur confiance en

Digitized by Google

Christine était fondée et ne contribua pas peu à faire connaître dans ce pays étranger le pouvoir merveilleux de la sainte.

Un incendie se déclara dans les bois qui entouraient le couvent de Grevenberg. Les flammes s'élevaient dans l'air comme des montagnes de feu. Poussées par un vent furieux, elles roulaient en mugissant semblables à des vagues frémissantes, dans la direction du cloître. Toutes les religieuses de Grevenberg, saisies d'épouvante, ne s'attendaient plus qu'à mourir. Mais les exilées de Milen se rappelèrent combien Christine s'était martyrisée par le feu et comment il ne pouvait lui nuire qu'autant qu'elle le voulait. Elles communiquèrent leur courage et leur confiance aux cœurs des autres et, toutes ensemble, se jetèrent à genoux devant les saints restes de Christine, invoquant son secours dans cette crise terrible. O merveille! Au même instant le vent change, les flammes prennent une autre direction et bientôt tout danger s'éloigne avec la dernière étincelle.

Après quelques années de séjour en Allemagne, la domination Française ayant cessé en Belgique, les religieuses résolurent de revenir dans leur pays et dans leur couvent de Milen. Hélas ! Elles ne trouvèrent plus que la désolation. Le couvent était détruit en partie, tous leurs biens saisis, et leur ancienne propriété avait passé aux mains de possesseurs étrangers.

Elles allèrent habiter une petite propriété à Nieuwerkerken, distante de Saint-Trond d'environ une lieue, dans l'attente d'une occasion favorable pour se bâtir une nouvelle maison. Là aussi les reliques de sainte Christine furent conservées avec vénération dans leur petite chapelle particulière, mais elles ne furent honorées que des survivantes de l'ancien couvent de Milen, sans être désormais exposées publiquement aux hommages des fidèles.

En l'an 1836, il restait dans la maison de Nieuwerker-

Digitized by Google

ken une seule habitante. C'était une femme vénérable par son âge et ses vertus, du nom de Musiel, appartenant à une ancienne et noble famille de Luxembourg. Elle avait vu mourir successivement toutes ses sœurs bien-aimées, sans qu'il leur eût été possible de relever leur maison. Elle sentait approcher sa fin et avait tout disposé dans la prévision de sa dernière heure. Une seule inquiétude lui restait : le corps béni de sa bien-aimée patronne, de Christine l'Admirable, lui avait été laissé par ses sœurs mortes, comme un saint dépôt, et qu'adviendrait-il, après elle, de ce gage inestimable ? Après bien des réflexions, elle appela les Pères Rédemptoristes, établis à Saint-Trond depuis l'an 1833. Leur ayant montré la châsse où étaient les précieux restes, elle offrit de leur remettre en mourant ce saint trésor, afin qu'ils l'honorassent, et, s'il était possible, l'offrissent un jour à la vénération des fidèles.

La proposition fut accueillie avec une joie et une gratitude infinies. Peu après, le 28 septembre de l'an 1836, cette dernière survivante du couvent de Milen mourut dans la plus douce paix, sans doute grâce à l'intercession de la sainte, dont elle avait assuré le culte pour l'avenir.

Les saints ossements furent, après la mort de la dame de Musiel, transportés par quelques-uns des Pères dans leur maison de Saint-Trond ; ils étaient accompagnés de leurs novices et de quelques frères ; la translation se fit avec le plus grand respect, mais sans pompe extérieure. La relique fut placée honorablement et exposée à la vénération des religieux qui, plus d'une fois, trouvèrent aide et consolation auprès de leur miraculeuse protectrice.

Ils soupiraient néanmoins après une occasion favorable d'offrir de nouveau ces précieux restes au culte des fidèles et de renouveler l'antique vénération de leurs concitoyens pour la thaumaturge de Saint-Trond. Mais

Digitized by Google

une réflexion les arrêtait, quelque ardent que fût leur désir. La vie de cette admirable sainte offrait des faits tellement merveilleux et en dehors de l'ordre naturel, que le rétablissement de son culte demandait d'extrêmes précautions, surtout à une époque d'incroyance et d'impiété.

La Providence, qui voulait honorer de nouveau Christine sur sa terre natale, sut faire disparaître cet obstacle.

Un savant distingué et éminent, M. Bormans, professeur à l'université de Liége, découvrit par hasard un vieux manuscrit en vers flamands, datant de plusieurs siècles. C'était la vie même de Christine où se trouvaient racontées toutes ses œuvres merveilleuses ; il la publia avec notes et introduction, et fit ainsi connaître toutes ces circonstances de la vie d'une des saintes les plus extraordinaires qui aient jamais existé.

Un des plus profonds docteurs de l'Allemagne, l'illustre Görres, professeur à l'université royale de Munich, avait, dans son grand ouvrage de la *Mystique chrétienne,* mentionné en plusieurs endroits notre Christine l'Admirable, et pleinement prouvé que ces faits extraordinaires ne sont repoussés en rien par les vrais savants. Enfin, sa Grandeur Monseigneur de Montpellier, évêque de Liége, le 11 novembre 1857, publia un mandement par lequel il prescrivait à tous les prêtres de son diocèse le culte des saints qui avaient vécu anciennement dans le pays de Liége. Parmi les saints dont les offices furent approuvés par Sa Sainteté Pie IX, le 29 juillet 1857, se trouvait Christine l'Admirable.

Les Pères Rédemptoristes jugèrent que l'heure tant désirée était venue, que l'on pouvait procéder à l'exaltation solennelle des reliques de Christine et les exposer désormais à la vénération publique.

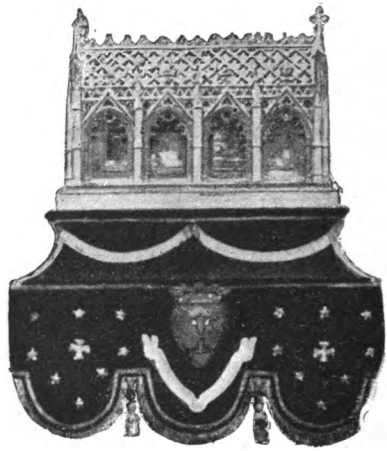
Après toutes les dispositions nécessaires, ils s'adressèrent à l'autorité ecclésiastique du diocèse, à l'effet de procéder à la reconnaissance solennelle des reliques et

Digitized by Google

d'en constater l'identité, afin d'obtenir ensuite l'autorisation requise pour les exalter. Cette reconnaissance fut faite selon toutes les formes par sa Grandeur Monseigneur de Montpellier, le 1 juin de l'an 1863.

En même temps, par les soins des Rédemptoristes de Saint-Trond, la vie de la sainte fut publiée en flamand et en français.

Enfin, en octobre 1863, se fit l'élévation solennelle des reliques de Sainte Christine l'Admirable. Voici le compte-rendu publié par le *Journal de Bruxelles,* le 30 octobre 1863, des cérémonies religieuses qui eurent lieu à cette occasion.



Châsse de sainte Christine l'Admirable, dans l'église des Rédemptoristes à Saint-Trond.

« La ville de Saint-Trond vient de célébrer une de ces fêtes qui consolent les cœurs chrétiens, et qui montrent une fois de plus combien la foi est vive dans nos populations. C'était l'exaltation des reliques de sainte Christine l'Admirable (*Christina Mirabilis*) dont l'illustre

Digitized by Google

Gœrres a si bien parlé dans la dernière et la plus savante de ses œuvres.

Cette sainte bergère naquit à Saint-Trond, en l'an 1150. Pendant soixante-quatorze ans, elle étonna ses contemporains par une vie qui ne fut qu'une suite ininterrompue de merveilles. Après sa mort, ses reliques furent pendant six cents années l'objet de la plus vive dévotion du peuple. A l'époque de la révolution française, on se vit obligé de cacher ces reliques dans des pays étrangers, et depuis lors le peuple chrétien de la patrie de sainte Christine ne cessa de demander le retour du corps de sa chère sainte.

Les RR. PP. Rédemptoristes auxquels ce trésor fut confié, ont pris soin de faire revivre la dévotion à sainte Christine. Au mois de juin dernier, S. G. Mgr de Montpellier, évêque de Liége, vint constater l'authenticité de ces reliques, qui furent enfermées dans une nouvelle châsse, petite merveille de sculpture que l'on doit à M. l'architecte Gérard.

L'exaltation de ces reliques s'est faite la semaine dernière avec une pompe extraordinaire. Pendant huit jours, l'église des Pères Rédemptoristes, magnifiquement ornée, attira la ville entière aux fêtes religieuses qui remplirent cette octave.

Les sermons flamands du R. P. Bernard et les sermons français du R. P. Guebels firent une profonde impression. Aussi vit-on plus de 4,000 personnes s'approcher des sacrements dans l'église des R. Pères, sans compter celles qui, en nombre presque égal, s'en approchèrent dans les autres églises de la ville.

La procession du dernier jour de l'octave fut un véritable triomphe. Mgr de Montpellier vint lui-même présider à cette grande solennité. Avant la messe, S. G. fit au peuple une chaleureuse allocution pour le féliciter de cette grande manifestation de sa foi et l'encourager à persévérer dans la pratique de cette foi divine. Après la

Digitized by Google

sainte messe, la procession fit le tour de la ville.

Toute la cité était ornée avec un goût et une magnificence qui firent l'étonnement des 40 à 50 mille étrangers accourus dans nos murs. Ce n'était partout que fleurs, draperies, banderolles, arcs de triomphe, où l'on avait dessiné les traits principaux de l'incomparable vie de sainte Christine.

La procession parcourut dans un ordre parfait ces allées de verdure, sur lesquelles un brillant soleil répandait des flots de lumière.

Le corps de la sainte était porté par deux religieux, l'un rédemptoriste, l'autre récollet, et par deux prêtres séculiers, l'un attaché au corps professoral et l'autre au saint ministère.

La châsse était entourée d'un chœur de vierges qui portaient des emblèmes figurant l'innocence et la pénitence de sainte Christine l'Admirable.

L'harmonie de la ville et la musique du petit séminaire faisaient entendre alternativement leurs douces mélodies.

Le saint sacrement était porté par Mgr l'évêque, entouré d'un clergé nombreux et d'une troupe innombrable de jeunes lévites qui faisaient monter vers le ciel des nuées d'encens et des chants pleins de majesté et de grandeur.

Le moment le plus solennel fut, sans aucun doute, celui où s'arrêta la procession au reposoir élevé au milieu de la grand-place. Là, des milliers de chrétiens prosternés reçurent la bénédiction au bruit du canon, de la sonnerie de toutes les cloches de la ville, du chant sacré que des centaines de voix faisaient monter vers le ciel. Bien des yeux se remplirent de larmes, et bien des cœurs catholiques se dirent avec confiance : Non, jamais on n'arrachera la foi du cœur du peuple belge !

Les honneurs rendus à cette pauvre bergère de Saint-Trond, plus de six cents années après sa mort, nous font

Digitized by Google

voir que la vraie grandeur consiste dans la fidélité à Dieu, à la foi, à la religion. La gloire du monde passe ; la gloire des saints demeure dans tous les siècles, parce qu'elle est une participation à la gloire de Dieu même. »

Les reliques de sainte Christine l'Admirable reposent aujourd'hui sur un autel qui lui est dédié dans l'église des Rédemptoristes de Saint-Trond. A la droite de cet autel, on voit les fonts baptismaux de Wellen, dans lesquels la sainte se plongea, comme nous l'avons rapporté, en l'an 1190. On peut admirer aussi, à l'église des Rédemptoristes, la copie du magnifique tableau de Diepenbeek, élève de Rubens, dont l'original se trouve à l'intérieur du couvent. Il représente la sainte en habits de Cistercienne, portant des ailes, en extase devant le Crucifix, avec cette inscription : *Christina mirabilis virgo de S^to^ Trudone.*

Qui mirabilia pro me passus est mirabilia per me operatus est.

Nous en donnons plus haut la reproduction.

Chaque année on célèbre, dans l'église des Rédemptoristes de Saint-Trond, un triduum solennel en l'honneur de la sainte. Le jour de sa fête, à l'issue du salut, la châsse est portée processionnellement par l'église sur les épaules de quatre prêtres en dalmatique.

Ces restes sacrés ne sauraient recevoir trop d'honneur, eux qui ont été l'instrument de tant de souffrances, de tant de merveilles et d'un si étonnant purgatoire enduré en cette vie pour le soulagement des âmes.

Puissent les pieux habitants de Saint-Trond ne jamais oublier le trésor précieux dont ils sont possesseurs, entourer de la vénération qui leur est due ces restes sacrés, et conserver toujours le culte et l'amour de cette admirable sainte, qui fut la gloire de leur cité et est encore aujourd'hui leur céleste Protectrice !

Digitized by Google

Gravure tirée de l'*Oraculum Anachoreticum*.

Digitized by Google

III. SAINTE IVETTE DE HUY. (1)

La vie de sainte Ivette de Huy a été écrite par un contemporain et ami de la sainte, le prémontré Hugues de Floreffe. On ne doit pas en conclure, remarquons-le dès l'abord, que celle-ci ait appartenu à l'ordre de saint Norbert : l'auteur, dans la préface, dit qu'elle suivit, dans ses dernières années, la Règle de Cîteaux : Annis aliquibus ante obitum suum ex consuetudine Cisterciensis ordinis (cujus ordinationi se devoverat) habere tunicam ad carnem acquievit.

Hugues de Floreffe avait connu intimement la servante de Dieu, comme on le voit dans plusieurs passages de sa narration. Il écrit par l'ordre de son abbé Jean de Huy, compatriote et confesseur de la sainte, à qui celle-ci, avant de mourir, avait fait la confidence des grâces dont le Ciel l'avait comblée. Hugues tenait aussi de la compagne inséparable de la pieuse recluse les détails les plus circonstanciés de cette admirable vie. Il appelle Dieu à témoin, en commençant son récit, qu'il n'y a rien inséré qui ne provienne de ces deux sources dont l'authenticité ne peut être révoquée en doute. Cette déclaration solennelle est trop remarquable pour n'être pas reproduite ici : Ne quis tamen fabulosarum me rerum inventorem aut somniorum commentetur interpretem, quia animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei, testem invoco eum qui veritas est, nihil me huic indidisse operi, nisi quod a vobis audivi, o

(1) Un digne et savant magistrat, M. Jules Fréson, conseiller à la cour d'appel de Liège, dans une intéressante notice publiée en 1894 aux *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, remarque que, d'après Hugues de Floreffe et Fisen, le nom de la sainte est plutôt Juette. Nous gardons ici le nom sous lequel la sainte est généralement connue. Au reste, comme nous l'avons observé ailleurs, en parlant du nom patronymique de Denys le Chartreux, il existait autrefois une grande latitude pour l'orthographe même des noms de famille.

Digitized by Google

Pater, qui sanctæ hujus mulieris virtutes et opera ex ipsius confessione novissima cognovistis, vel certe ab ea quæ omnium operum ejus testis verax adhuc superest, tamquam comes individua et unica sodalis in domo, cui de ipsa scire datum est quantum ipsa de se sciri voluit et homini datum est scire. Etenim quia scriptum audierat, tempus tacendi et tempus esse loquendi, quædam de iis quæ fecit ei Dominus, quando secreto erat in tabernaculo ejus, ante obitum suum manifestari voluit, et manifesta sunt ; quædam vero quæ celari voluit, celata sunt, nec revelabuntur donec thronis positis aperiantur libri, et antiquus dierum sedeat in concilio Sanctorum, judex omnium generalis.

Pour n'être pas appelé inventeur de fables et interprète de songes, car l'homme des sens ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, j'en atteste Celui qui est la Vérité même, je n'ai rien inséré ici que ce que j'ai appris de vous, ô Père vénéré (il s'adresse à son abbé Jean de Huy), qui avez connu les vertus et les œuvres de cette sainte femme par la révélation qu'elle vous en a faite avant de mourir ; ou que je tiens de la bouche du témoin véridique et survivant de toute sa vie, ayant été sa compagne unique et inséparable partageant le même toit, à qui il a été donné de savoir tout ce qu'elle a voulu être connu à son sujet et manifesté aux hommes. En effet, elle avait entendu cette parole de l'Ecriture : Il y a temps de se taire, et temps de parler. C'est pourquoi elle a voulu que quelques-unes des grandes choses que Dieu a opérées en elle, quand elle reposait dans le secret du tabernacle divin, soient manifestées avant sa mort, et elle l'ont été : d'autres qu'elle a voulu tenir cachées, le sont restées et ne seront révélées que quand, les trônes étant dressés, les livres seront ouverts et l'Ancien des jours siégera dans l'assemblée des saints, juge universel du genre humain.

Dans ce récit, on peut admirer, outre la véracité de

Digitized by Google

l'auteur, sa connaissance des écrivains sacrés et profanes. C'est comme un tissu de textes de la Sainte Ecriture. Aussi Sanderus l'appelle-t-il une œuvre très savante : Vitam sanctæ Ivettæ Ord. Cisterc. religiosæ doctissime scripsit (1).

La chronique des abbés de Floreffe, écrite en 1728 par un religieux de ce monastère et publiée au tome 8 des *Analectes,* attribue à Hugues la vie de saint Norbert : Sub abbate Joanne de Hoyo floruit Hugo, relligiosus Floreffiæ, qui putatur auctor vitæ sancti Norberti. Toutefois, cette allégation ne s'accorde pas avec l'opinion des Bollandistes (2), d'après lesquels cette vie, attribuée à un Hugo, bien que l'auteur n'en soit pas Hugues de Fosses, compagnon et successeur de saint Norbert, doit cependant avoir été écrite antérieurement à l'époque de Hugues de Floreffe.

Quoi qu'il en soit, aucun doute n'existe pour la vie de sainte Ivette de Huy. L'auteur se fait connaître clairement dans le prologue : Venerabili in Christo Patri ac Domino Joanni, Dei gratia Floreffiensi Abbati, Frater Hugo ejusdem ecclesiæ Fratrum omnium tam vita quam vitæ novissimus merito.

Tel est donc le guide sûr que nous allons suivre, le témoin irrécusable auquel nous emprunterons tout notre récit.

CHAPITRE Ier.

IVETTE, DONNÉE EN MARIAGE, SUPPORTE AVEC PEINE LE JOUG CONJUGAL.

Ivette naquit l'an 1157 à Huy, ville qui se glorifie de plusieurs saints personnages entre autres des saints.

(1) Sanderus. Brabantia Illustrata.
(2) Acta Sanctorum, tomus primus junii.

Digitized by Google

Maur, Mengold, Domitien, Jean l'Agneau, Abond, Isabelle, Pierre l'ermite, Ansfride, Hilsuinde, Bénédicte. Elle se distingua par l'éclat de la naissance, les grâces de l'âge, une maturité précoce, une beauté remarquable, des mœurs pures, en un mot toutes les qualités les plus aimables.

Ses parents étaient d'une grande opulence. Leur premier soin fut d'élever leur unique fille au faite des grandeurs humaines plutôt que de tourner son esprit et son cœur vers les choses du ciel. Elle avait à peine atteint sa treizième année : elle commença à être recherchée ardemment en mariage, non seulement pour sa riche dot mais pour son éclatante beauté : car c'est presque la seule chose regardée par les yeux des hommes. Ses parents eux-mêmes ne voyaient pas plus loin. Un jeune homme noble et riche ayant demandé sa main, ils engagèrent leur fille, malgré ses vives répugnances, dans les liens du mariage. Ces liens lui étaient en horreur et jamais elle ne s'y fût livrée, si elle fût restée maîtresse d'elle-même. Vierge tendre et délicate, elle n'eut pas la force de résister à la volonté de ses parents ; mais son cœur ne consentit point au joug qui lui était imposé. L'expérience de cet état de vie ne fit qu'augmenter ses répugnances : son horreur était d'autant plus vive qu'elle s'y voyait engagée sans espoir de retour. Elle déplorait donc son infortune et sa servitude, à ce point que, sachant que la mort de son mari lui rendrait la liberté, elle se prit à désirer cette mort pour être délivrée d'un joug si pesant.

Plus une terre est fertile, si on en néglige la culture, plus elle produit de mauvaises herbes. Ainsi en arriva-t-il pour Ivette. Les brillantes qualités dont Dieu l'avait douée produisirent des ronces et des épines, par le manque d'une bonne éducation. On aurait dû élever son âme vers le ciel, en lui apprenant à mépriser la terre ; par suite de cette négligence, elle tomba dans une faute grave que plus tard elle expiera dûrement.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

AMENÉE PAR LA GRACE DIVINE A UNE MEILLEURE VIE, ELLE PERD SON MARI ET FAIT DE RAPIDES PROGRÈS DANS LA PERFECTION.

Dieu ne voulut pas que les semences de vertus jetées dans ce jeune cœur restassent plus longtemps improductives. Il les féconda par le soleil du divin amour. Le dégoût qu'elle éprouvait de ce qui est aux autres un objet de délices lui servit de lumière pour voir la vanité de toutes les choses humaines. Elle comprit qu'en Dieu seul est tout notre espoir, toute notre joie, tout notre bonheur. Ce fut un pur don de la grâce divine, sans qu'elle l'eût mérité et n'y eût même pensé.

Elle se vit tout à coup transformée en une autre personne, à son grand étonnement à elle-même comme de tous ceux qui la connaissaient et de son propre mari. Celui dont auparavant elle désirait la mort, elle se prit à l'aimer, à le vénérer, à lui prodiguer toutes les marques de soumission et de tendresse.

L'amour de Dieu embrasait son cœur au point de lui faire trouver doux et agréable tout ce qu'elle savait conforme au bon vouloir divin. Elle trouvait son bonheur à combattre ses mauvais penchants, à dompter sa chair par le jeûne, les veilles, les disciplines, le cilice, à nourrir son esprit par la méditation des choses du salut et à s'entretenir avec Dieu et le Ciel. Toutefois, les liens du mariage empêchaient le libre essor de son âme vers Dieu ; le Seigneur résolut d'en délivrer sa servante.

Elle avait passé cinq ans avec son époux : elle en avait eu trois fils dont l'un était mort en bas-âge : son mari lui fut enlevé par un trépas inopiné.

Rendue à elle-même,ou plutôt à Dieu,Ivette n'eût plus de pensée que pour son divin Maître, plus d'autre préoccupation que d'être sainte de corps et d'esprit. La jeune

Digitized by Google

veuve déposa sur le champ tout luxe mondain, pour faire bien voir sa résolution arrêtée de ne plus s'engager dans de nouveaux liens.

Elle commença à se livrer à elle-même une guerre acharnée, se chargea de chaînes de fer, de lames de plomb qui lui couvraient le dos et la poitrine. Elle prit de nourriture ce qui était nécessaire à sustenter sa vie sans lui procurer aucune délectation. Elle mangeait d'un pain moisi auquel elle mêlait encore de la cendre.

S'il lui arrivait de devoir s'asseoir à une table mieux servie, pour tromper les convives, elle choisissait les mets les plus vils et les moins appétissants et affectait de s'en rassassier avidement comme si elle y eût recherché et trouvé la satisfaction du goût. Elle avait un art merveilleux pour déguiser ses mortifications. Parfois elle quittait la table presque à jeûn, mais avec un visage si serein et si joyeux qu'elle paraissait y avoir fait bonne chère.

Les saints, en effet, aiment à tromper les vains regards des hommes, pour être plus certains de fixer sur eux les regards de la divine Bonté.

Tels furent les commencements d'Ivette dans les voies de la sainteté.

CHAPITRE III.

IVETTE REFUSE GÉNÉREUSEMENT DE SECONDES NOCES ET, AVEC L'AIDE DE LA MÈRE DE DIEU, GARDE SA CHASTETÉ.

Un grand et rude combat se préparait pour elle : elle devait y rencontrer comme son principal adversaire la personne qui lui était la plus chère. Ivette était entrée dans sa dix-huitième année : elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, l'honnêteté de sa vie la rendait recommandable : elle avait en espérance un

Digitized by Google

opulent héritage. Tous ceux qui lui portaient intérêt, l'engageaient fortement à contracter une nouvelle alliance comme le sort le plus fortuné pour elle. Son père surtout ne cessait de l'importuner à ce sujet ; il eut recours à toutes les industries que la prudence humaine sait mettre en œuvre en semblables occurrences.

Mais Ivette, ayant goûté la douceur du service divin, rejetait avec une constante énergie tout ce qui pouvait la détourner de son genre de vie et l'engager dans de nouveaux liens.

Voyant tous ses efforts inutiles, son père songea à recourir à une plus haute et plus puissante influence. Il était très familier avec Radulphe, évêque de Liége, dont il gérait tous les biens dans les environs de Huy.

L'évêque avait en lui une telle confiance, qu'il n'entreprenait rien sans ses conseils en ce qui concernait l'administration temporelle. Le père d'Ivette s'adressa à Radulphe, lui exposa la situation et le pria d'intervenir personnellement pour décider sa fille à de secondes noces.

L'évêque accueillit sa demande, lui dit d'amener sa fille, assurant qu'il n'aurait pas de peine à la persuader. Ivette fut donc conduite devant le prélat, entouré de toute sa cour. A la vue des soldats et des hommes de toute condition qui remplissaient le palais épiscopal, la jeune et pudique servante du Christ fut remplie de crainte et de confusion.

L'évêque, voyant son trouble et son embarras, la fit approcher de son trône, l'encouragea et la consola avec bonté, et, l'entretenant à part, l'engagea à écouter ses conseils et à se soumettre à la volonté de son père.

Pendant le discours du prélat, la sainte, recueillie en elle-même, adressait au Ciel une fervente prière pour être secourue dans l'angoisse présente, et pouvoir garder le vœu de la viduité par lequel elle s'était consacrée au Seigneur. Cependant, elle répondit avec prudence et

Digitized by Google

sagesse aux exhortations de l'évêque, disant qu'elle préférait la viduité au mariage, qu'elle en avait fait le vœu et voulait toute sa vie garder la fidélité au Christ désormais son unique Epoux. Les personnes de l'entourage de l'évêque s'efforçaient de la persuader à leur tour ; une faible femme, seule en présence de tant de personnages habiles et instruits, sut leur tenir tête. Soudain, et contre tout espoir, le soleil bienfaisant de la clémence divine commença à luire : le cœur de l'évêque est tout à coup changé; lui, qui s'était chargé de conseiller les secondes noces, devient le plus ferme appui de la continence dans le veuvage. Il est le protecteur et le défenseur d'Ivette contre ceux qui veulent lui persuader le contraire. Interpellant donc la jeune veuve en présence de toute l'assistance, il lui demande à haute voix ce qu'elle préfère et ce qu'elle choisit : de la continence ou du mariage. Ivette répond avec humilité et modestie qu'elle a choisi Jésus-Christ pour Epoux, qu'elle ne peut ni ne veut admettre à sa place aucun homme mortel. « Eh bien ! ma fille, lui dit l'évêque avec bonté et fermeté, désormais je ne contrarierai plus vos pieux projets et ne permettrai pas davantage qu'on y mette obstacle. Ma fille, restez constante et courageuse. J'ai pleine confiance que le Seigneur achèvera en vous ce qu'il a commencé, et je le prie de conduire son œuvre à bonne fin pour sa gloire et le salut de votre âme. » Et la bénissant, il la renvoya en paix et avertit à l'instant le père de ne plus à l'avenir molester sa fille à ce sujet.

Cette glorieuse victoire rendit de nouvelles forces à notre Ivette : mais elle n'était pas encore à bout de combats contre les ruses de l'ennemi. Un proche parent de son mari défunt s'était chargé de la tutelle des enfants et faisait de fréquentes visites à la jeune veuve, sous prétexte de veiller à ses intérêts. Soit que cette assiduité eût fait naître en lui une passion coupable, ou que cette passion déjà conçue le portât à ces entretiens

Digitized by Google

et ces tête-à-tête continuels, il en vint à un point où il ne put contenir les sentiments qui brûlaient son âme et il en fit l'aveu.

Ivette, qui n'avait pas jusque là soupçonné le danger, en fut consternée. Elle fit de graves reproches à cet homme impudent et lui interdit absolument l'accès de sa demeure.

Mais, dans ces sortes de combats, on ne peut jamais être en assurance. L'ennemi auquel on a fait mordre la poussière, souvent se relève et revient à la charge.

Un jour, Ivette se trouvait chez un des membres de sa famille où elle devait passer la nuit. Ce jeune homme survint inopinément le soir à une heure où on ne pouvait plus le congédier jusqu'au lendemain. Ivette comprit le péril : elle prit une honnête jeune fille pour loger dans la même chambre. Tous dormaient profondément dans la maison : deux personnes seulement veillaient : Ivette pour la garde de sa chasteté, et le jeune homme pour l'assouvissement de ses passions. Quand celui-ci crut le moment favorable, il se leva furtivement, cherchant l'endroit où logeait la jeune veuve. Celle-ci, entendant du bruit et sentant l'approche du danger, redoubla avec instance les prières qu'elle adressait au Seigneur et implora le secours de la Très Sainte Vierge.

La Mère de Dieu se fit en effet la défense de sa pureté. Elle apparut à sa servante toute éblouissante de lumière ; le coupable ne La vit point, il en était indigne ; mais, entendant les pas d'une personne qui entrait dans la chambre, tremblant de crainte, il s'enfuit honteusement, regagna sa couche et n'osa plus bouger de toute la nuit. Ivette échappa de la sorte par la protection de la Vierge sans tache et sa vertu, dès lors, prit encore de nouveaux accroissements.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

ELLE TRIOMPHE DES AUTRES EMBUCHES DE L'ENFER ET SE MET AU SERVICE DES LÉPREUX.

Ivette avait donc échappé aux liens d'un second mariage et triomphé des pires ennemis de sa chasteté. L'enfer cependant ne voulait pas encore lui laisser la palme de la victoire, et s'il n'espérait plus la lui arracher, il résolut au moins de harceler sans relâche la servante du Christ pour essayer de la réduire.

Mettant de côté toute autre préoccupation, la sainte n'avait plus de pensées que pour Dieu ; les jours ne suffisant pas à satisfaire son ardeur pour les exercices de piété, elle y consacrait encore ses nuits, elle interrompait son sommeil afin de se rendre aux matines de la collégiale. Le démon frémissait de rage de se voir ainsi méprisé par la faiblesse du sexe et de l'âge. Il s'efforçait de l'effrayer par d'horribles visions au milieu des ténèbres nocturnes. Il prenait des formes fantastiques de bêtes sauvages ou de noirs Ethiopiens, s'élançant sur elle comme pour la déchirer avec leurs ongles, la dévorer de leur gueule béante. Au commencement, ne connaissant pas les artifices diaboliques, ces effrayantes apparitions l'épouvantaient. Mais bientôt, en ayant découvert l'auteur, et sachant que tout l'enfer conjuré est impuissant contre qui Dieu protège, confiante dans le secours divin, elle se rit de tous les vains efforts de l'ennemi et resta inébranlable dans ses saintes résolutions et ses pieuses pratiques.

C'est le caractère d'une vertu sincère de tendre toujours plus haut. Ivette s'appliqua à un autre genre d'exercice. Elle avait eu de tout temps une tendre compassion pour les indigents ; elle rendait aux malheureux tous les bons offices qu'elle pouvait et même au-delà. Elle porta la prodigalité au point de se défaire de son mobi-

Digitized by Google

lier pour les secourir, de leur donner jusqu'à ses propres vêtements. Il lui semblait qu'elle ne pouvait faire trop pour les pauvres en qui elle voyait la personne même de Jésus-Christ, son divin Epoux. Cinq ans après la mort de son mari, elle tenta une entreprise plus ardue. A quelque distance de la ville, sur la rive gauche de la Meuse, se trouvait une colline escarpée au pied de laquelle s'élevait un hôpital petit et pauvre destiné aux lépreux. Ce fut l'arène choisie par Ivette : là elle devait combattre les richesses, les honneurs, les délices et avec l'aide de la divine grâce, les vaincre et les fouler aux pieds. On vit cette jeune femme, opulente et belle, âgée de vingt-trois ans, se retirer sous un pauvre toit, dénuée de presque tout secours humain, et s'y vouer dans l'obscurité au service des lépreux. Mais la retraite et l'obscurité qu'elle recherchait firent éclater à tous les yeux la sublimité de sa vertu. On ne pouvait voir sans admiration une dame de cette qualité embrasser une telle abjection et se vouer à un office pour lequel la nature inspire la plus vive horreur. Prodiguer tous les soins à ces malheureux atteints d'un mal si infect, leur préparer les aliments, les leur porter à la bouche, leur laver les mains et les pieds, faire leur lit, nettoyer leurs vêtements, balayer leur chambre, en un mot tous les services les plus bas et les plus dégoûtants lui étaient un délice par amour pour Jésus-Christ. Elle en vint à un tel mépris et haine d'elle-même qu'elle conçut le désir de partager leurs souffrances et de contracter elle-même l'horrible mal. A cette fin, elle se mit à en user plus familièrement encore avec ces pauvres lépreux ; elle les soutenait de ses mains pour les mettre au lit et les en faire lever, partageait leur nourriture, buvait à la même coupe, revêtait leurs linges, et usait de l'eau dont elle s'était servie pour les laver. Ce qui la portait à un tel héroïsme, c'était le désir de ressembler à Celui qui a voulu paraître, pour notre amour, semblable à un lépreux, frappé par Dieu et

Digitized by Google

humilié : *Quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum.*

Dieu se contenta du désir de son épouse fidèle et lui en réserva la récompense dans le ciel ; il lui fit gagner aussi l'estime et les honneurs des humains. Ivette garda la santé du corps, et le bruit de sa sainteté se répandit au loin. Un spectacle si admirable attira une foule de personnes et en amena plusieurs à une sincère conversion.

Quelques-uns, touchés d'une vertu si dévouée et si héroïque, foulant généreusement aux pieds toute considération humaine, voulurent en devenir les imitateurs.

CHAPITRE V.

LE PÈRE D'IVETTE AYANT EMBRASSÉ UNE VIE PLUS SAINTE, ELLE SE FAIT RECLUSE ET AMÈNE PAREILLEMENT SON FILS A UNE CONDUITE MEILLEURE.

Beaucoup de personnes, par les exhortations de la servante de Dieu, avaient été amenées à une meilleure vie. Mais une conversion surtout réjouit son cœur : ce fut celle de son père. Elle ne cessait de demander à Dieu le salut d'un être si cher à qui elle était redevable de la vie. Ses prières furent exaucées. Ce n'était pas sans une vive répugnance et une grande opposition que le père d'Ivette, veuf depuis quelque temps, avait vu ses projets. Bientôt cependant lui-même se prit à l'admirer, bien plus il conçut le dessein de l'imiter et de la suivre dans la retraite. Il se bâtit une cellule contre l'hôpital desservi par sa fille et résolut de s'y enfermer pour ne plus en sortir pas même pour assister aux divins offices : car cette cellule regardait par une fenêtre sur la chapelle de l'hospice. C'était un genre de vie assez commun à cette époque ; ceux, hommes ou

Digitized by Google

femmes,qui l'embrassaient à l'exemple des Pères du désert, portaient le nom de reclus.

Toutefois, avant de s'y enfermer, il prit conseil de l'évêque, dont il administrait les biens et dont l'autorisation lui était nécessaire. Mais celui-ci, tout en l'encourageant dans ses résolutions d'une vie meilleure, crut ne devoir pas lui permettre d'exécuter son pieux dessein sans une épreuve préalable. Il lui conseilla de se rendre d'abord pour quelque temps au monastère de Neuf-Moustier, proche de Huy, afin d'éprouver sa vocation. Lui-même l'y conduisit, le recommandant aux soins du supérieur et de tous les religieux, les priant de le traiter comme si c'était sa propre personne. Mais les égards et les bons traitements dont le père d'Ivette était l'objet lui furent bientôt pénibles ; il se trouvait trop bien vêtu, trop bien nourri pour un pécheur comme lui à qui étaient dues l'expiation et la pénitence. Avec l'agrément du supérieur et sur les conseils de sa fille, il résolut de quitter le monastère et de se rendre sans tarder dans sa cellule de reclus. Cependant, comme il avait fait vœu d'un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, il crut devoir s'acquitter de son vœu avant d'entrer dans sa retraite. Pendant son voyage, le Ciel lui inspira une résolution encore plus parfaite : il entra au monastère de Villers, embrassa la Règle de Cîteaux, y passa le reste de sa vie dans l'exercice de la pénitence et s'éleva à une grande sainteté. Après sa mort, on découvrit sur son corps les marques de la dure pénitence à laquelle il s'était livré, c'est-à-dire un cilice dont il couvrait sa chair et des chaînes de fer par lesquels il se crucifiait, afin que, mort au monde,il ne vécût plus que pour Dieu seul. Il est mentionné au Ménologe de Cîteaux sous le nom d'Otton, convers, qui se distingua par de grandes vertus et porte le nom de bienheureux. Tels étaient les fruits produits par la sainteté d'Ivette.

Après avoir passé dix ans à soigner les lépreux, Ivette

Digitized by Google

résolut d'abandonner l'office de Marthe pour celui de Marie et d'embrasser elle-même la vie de recluse. Elle entra dans la cellule préparée pour son père et s'y fit enfermer par l'abbé d'Orval. Là, dans l'oubli de toutes les choses du monde, elle ne s'occupa plus que de Dieu. Cependant ce détachement du monde ne l'empêchait pas de veiller sur sa famille. Il lui restait deux fils : l'un avait embrassé l'ordre de Cîteaux au monastère d'Orval, dont plus tard il devint abbé du vivant même de sa mère. L'autre, bien différent, se laissait aller à toute la fougue de ses passions. Fatigué des remontrances maternelles, il demanda sa part d'héritage et, nouvel enfant prodigue, il se mit en route pour dissiper sa fortune dans les plaisirs du monde. Sa sainte mère ne l'abandonna pas ; comme une autre Monique, elle se mit à prier avec ardeur pour la conversion de son fils. Déjà il était arrivé à Liège : il se disposait à partir pour les pays étrangers, lorsqu'un songe effrayant le fit revenir à Dieu. Il lui parut qu'il était au tribunal du Souverain Juge et qu'il y était condamné aux peines éternelles : il se vit ensuite entouré d'horribles démons qui lui faisaient souffrir de cruels supplices et s'efforçaient de l'entraîner en enfer : mais Dieu eut égard aux prières de sa mère, et en considération des mérites de la sainte, il accorda à son fils un délai de trois ans pour faire pénitence de ses péchés. A son réveil, l'impression reçue avait été si forte, qu'il ressentait encore la douleur des tourments endurés en songe. Pour se distraire, il se mit à parcourir la ville, et, comme il était sur une place publique, une femme inconnue l'aborda tout à coup, et lui dit : « Jeune homme, va trouver ta mère, elle désire te parler. » La femme disparut en disant ces mots, et le jeune homme, reconnaissant dans ces paroles un avertissement du Ciel, retourna près d'Ivette, lui raconta ce qui lui était arrivé, et, converti enfin sincèrement, il s'engagea lui-même dans l'ordre de Citeaux, à l'abbaye de Trois-Fon-

Digitized by Google

taines où il finit saintement sa vie. C'est ainsi que cette sainte femme, dans sa solitude et sa retraite, pourvut non seulement à son propre salut, mais encore à celui de son fils et de bien d'autres personnes.

CHAPITRE VI.

LA SAINTE OBTIENT, PAR L'INTERCESSION DE LA MÈRE DE DIEU, L'ABSOLUTION D'UN PÉCHÉ OCCULTE ET EN REÇOIT UN STIMULANT POUR UNE PLUS HAUTE PERFECTION.

Que de ténèbres dans l'âme humaine ! Souvent elle n'est qu'obscurité, quand elle se croit en pleine lumière; voulant s'élever au faîte de la vertu, il n'est pas rare que, même à son insu, le poids d'un défaut inconnu retarde sa marche, et sans être dans la disgrâce de Dieu, elle n'est pas sans souillure aux regards de la divine pureté. Mais le Dieu de bonté voulait pure et sans tache à ses yeux l'âme d'Ivette, son épouse bien-aimée. Nous avons rapporté la haine outrée du lien conjugal dont avait été animée notre sainte, au commencement de son mariage, au point d'aller jusqu'à souhaiter la mort de son mari.

Elle n'avait jamais songé à faire pénitence de cette faute, dont elle n'avait pas une conscience suffisante. La divine Bonté la lui fit voir et expier.

Ivette avait passé une bonne partie de la nuit dans la prière et les larmes. Le sommeil la surprit : une vision étonnante frappa soudain ses regards.

Elle vit le Fils de Dieu, plein de majesté, descendre du ciel pour juger les hommes. Déjà la cause de plusieurs avait été entendue. Le tour d'Ivette était venu : elle s'entendit accuser gravement, et ne trouvait point d'excuse ni de défense. Le Juge se préparait à porter une sentence de condamnation. Mais Ivette aperçut aux côtés du Juge la Mère de miséricorde, la bénie Vierge Marie.

Digitized by Google

Elle vit en cette Vierge miséricordieuse son salut et son refuge : les mains jointes, elle La supplie avec larmes de lui obtenir grâce et pardon. La Mère de bonté ne dédaigna pas d'intercéder pour elle : se prosternant aux pieds de son Fils, cette bonne Mère prit en mains la cause d'Ivette tremblante et angoissée, et finit, non sans peine, pourtant, à incliner le cœur du juste Juge à la clémence. Ivette, amenée par la Mère de Dieu aux pieds du souverain Juge, en reçut des paroles de consolation et d'encouragement ; l'embrassant avec tendresse, le Sauveur la remit entre les mains de sa Mère, lui en confiant la garde et la protection.

Hugues de Floreffe rapporte tenir cette révélation de la bouche même de la sainte.

Ivette conserva de cette vision une crainte salutaire dont elle ressentit les effets le reste de sa vie. Dès lors elle se mit à examiner ses actions avec un soin méticuleux, au point de s'accuser là où d'autres n'auraient vu ni faute ni imperfection. Elle en conçut aussi un profond mépris d'elle-même : elle croyait ne pouvoir jamais en faire assez l'expiation de ses péchés et implorait humblement et avec instance les prières de tous pour le salut de son âme.

Ses pénitences, ses jeûnes furent poussés si loin, que ceux à qui le soin de son âme était confié, durent y mettre des bornes pour l'empêcher d'excéder et de réduire ses forces entièrement.

CHAPITRE VII.

ELLE ÉPROUVE DE FRÉQUENTES EXTASES.

Plus la sainte affligeait son corps par les austérités, et se méprisait elle-même, en foulant aux pieds toutes les vanités de ce monde, plus son esprit s'élevait à la contemplation des choses du ciel.

Digitized by Google

Les âmes entièrement détachées de ce monde, prennent facilement leur vol vers les sphères de l'Infini. Jusqu'où s'éleva Ivette dans son vol mystique, quels secrets lui furent révélés, sa modestie l'a caché aux hommes. Hugues de Floreffe en a recueilli avec soin le peu qu'il a pu pour faire connaître l'admirable sainteté de la servante de Dieu et son expérience des choses célestes.

Ravie parfois à la terre, la sainte paraissait escortée de deux rangs d'esprits angéliques, neuf à sa droite et neuf à sa gauche, deux de chaque chœur de la hiérarchie céleste. Ils la revêtaient de vêtements d'or et d'ornements de pierres précieuses d'une admirable variété. Elle, naturellement ignorante en ces matières, au milieu de son ravissement, connaissait et savait désigner les divers rangs de ces esprits angéliques, leurs noms, leurs fonctions ; le nom, les qualités et la nature de chacune de ces pierres précieuses. Les anges la transportaient ainsi revêtue au pied du trône de l'Eternel. Là elle vit et elle entendit des mystères que la langue humaine ne saurait exprimer. Au moins, quant à elle, pressée de dire ce qu'elle avait vu, on ne put jamais lui en arracher l'aveu.

Entre autres choses, on lui demanda si l'âme, au milieu de ces ravissements, conserve le souvenir de ceux qui lui sont chers pour les recommander à Dieu, et elle répondit : « L'âme peut ce que Dieu veut, et rien de plus. Elle Lui est unie en ce moment par un lien si étroit qu'elle n'est plus avec Lui qu'un même esprit; elle oublie tout ce qui est en dehors de Lui, elle s'oublie elle-même : tout ce qui n'est pas Dieu lui est à dégoût. » Interrogée plusieurs fois sur le mystère de la Très Sainte Trinité, elle répondit : « Il est tellement sublime et surpasse à ce point l'intelligence humaine, que bien peu peuvent sans inconvénient pénétrer dans la contemplation d'un tel mystère, de peur que, scrutateurs imprudents de la Majesté divine, ils ne succombent sous

Digitized by Google

ce poids de gloire. Pour revenir de cette contemplation, ils ont une telle violence à se faire que, épuisés de forces, ils mettent leur vie en péril. »

Elle avouait que sa pratique n'était pas tant de s'élever à la considération de la Très Sainte Trinité, mais plutôt de s'arrêter à la méditation des mystères de l'humanité sainte du Sauveur. Toutefois, ceux qui vivaient avec elle ont souvent remarqué qu'à la suite de ses contemplations célestes, rendue à elle-même, elle devait se faire une telle violence, que, dans l'excès de la douleur et du feu intérieur qui la consumait, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des cris.

Le silence gardé par la sainte sur les faveurs divines dont elle était l'objet, rend ces choses peu accessibles à nos faibles esprits, surtout à ceux qui n'ont aucune expérience des secrets divins.

CHAPITRE VIII.

LES EXEMPLES D'IVETTE LUI AMÈNENT BEAUCOUP DE DISCIPLES ; ELLE AGRANDIT L'HOPITAL.

Dieu est une lumière éblouissante : plus Ivette s'unissait étroitement à la divine Bonté, plus sa vertu rayonnait au dehors et invitait suavement ses proches et ses familiers à marcher sur ses traces. L'exiguité de son habitation était un obstacle à la réunion d'un grand nombre de disciples : elle résolut de l'agrandir.

Elle entreprit la construction de vastes édifices et d'un temple magnifique, qu'elle dota suffisamment pour le soin de nombreux malades et l'entretien de plusieurs personnes qui, s'appliquant à la perfection, ne fussent occupées que des choses de Dieu.

Elle fit cette entreprise, non avec d'abondantes ressources, mais appuyée uniquement sur la confiance en

Digitized by Google

Dieu. Ses amis et tous ceux qui connaissaient l'état des choses, affirmaient ne pas comprendre comment elle pouvait réaliser un tel dessein, sans un miracle de la Providence.

Et pourtant, avant sa mort, tous les frais de cet établissement furent couverts et son existence assurée. Ivette en avait fait la prédiction longtemps à l'avance.

Elle éleva deux cellules à la partie occidentale du temple : l'une pour elle-même, l'autre pour une jeune fille d'un mérite et d'une vertu rares, nommée Agnès, qui, renonçant au monde pour vivre à Dieu seul, s'y enferma avec l'agrément et la bénédiction de l'évêque.

Ivette prit avec elle dans sa cellule, également avec la permission de l'évêque, une autre jeune fille, dont elle avait eu le soin dès l'enfance et qui, animée des meilleures dispositions, devait être sa compagne et lui prêter assistance dans ses vieux jours. Cette jeune fille fut le témoin fidèle de la vie de la sainte, laissée par Dieu après la mort de celle-ci, pour rendre témoignage de sa vertu et de ses saintes œuvres.

Le principal soin de la servante de Dieu, sa principale étude fut l'édifice spirituel qu'elle voulait élever et orner à la gloire du Très-Haut, en portant les âmes à la pratique de la vertu. Elle le fit avec tant de fruit et de succès, que nous n'en finirions pas, si nous devions rapporter le grand nombre de personnes, de l'un et de l'autre sexe, qui, par ses conseils et sous sa conduite, quittèrent les voies ténébreuses du vice et du péché, ou s'élevèrent au plus haut sommet de la perfection. Dieu opérait en elle et par elle, et d'éclatants prodiges vinrent confirmer souvent les efforts de son zèle.

Il lui avait donné un don admirable de toucher et de convertir les cœurs : les exemples de sa sainte vie entraînaient avec force et portaient à l'imitation de ses vertus. Les choses absentes, futures, et les replis les plus cachés du cœur n'avaient pas de secrets pour elle.

Digitized by Google

Elle avertissait les uns des dangers dont ils étaient menacés et les détournait ainsi de leurs voies mauvaises ; elle présentait aux autres une main charitable pour les aider à se relever ; ceux qu'elle voyait dans de bonnes dispositions, elle les portait à embrasser une perfection plus haute ; promettant à un grand nombre le secours du Ciel et les animant par la contemplation de la bienheureuse immortalité, elle les conduisit au sommet des vertus.

Un des plus beaux fruits de son saint zèle fut le jeune Abond, qui, fidèle à ses pieuses exhortations, entra au monastère de Villers et s'y éleva à une sainteté sublime (1).

D'un autre côté, on en vit plusieurs qui, pour avoir méprisé les avertissements d'Ivette, furent frappés des châtiments du Ciel et enlevés par une mort inopinée.

Le mépris des grâces divines amène en effet après lui des peines plus grandes. Rapportons-en ici l'un ou l'autre exemple.

Il y avait à Huy un clerc, sacristain de l'église Notre-Dame, qui avait conçu une passion coupable pour une personne de la même ville, d'une conduite extérieurement honnête. Il parvint à l'amener jusqu'au crime, et pour que celui-ci restât mieux caché, il le commit la nuit, dans le lieu saint même où il avait sa demeure. Ivette eut révélation de la chose : les personnes, le temps, le lieu, l'heure, tout lui fut manifesté. Elle fit appeler d'abord la femme, personne qui lui était assez familière, lui dévoila tout et la reprit sévèrement.

La coupable, remplie de confusion, en voyant découverte une faute si secrète et si honteuse, avoua toutes les circonstances de son péché, elle en conçut un vif repen-

(1) Nous avons rapporté la vie de cet admirable serviteur de Dieu dans notre ouvrage : *Villers et Aulne, célèbres abbayes de l'ancien diocèse de Liége.*

Digitized by Google

tir et promit sincèrement d'en faire satisfaction à Dieu et à sa sainte Mère qu'elle avait si gravement offensée en péchant dans son saint temple. Elle retourna chez elle remerciant Dieu d'avoir pourvu avec tant de miséricorde à son salut, en révélant à sa servante le crime dont elle s'était rendue coupable.

Le clerc, appelé à son tour et à plusieurs reprises par la sainte, pour s'entendre reprocher sa faute, aveuglé par le démon et s'endurcissant dans le mal, refusa obstinément de se rendre auprès d'elle. Une dernière fois la sainte lui envoya un message disant que s'il refusait de venir et de faire pénitence, il devait s'attendre à un prompt châtiment de la justice divine. Il resta sourd aux objurgations de la servante de Dieu. Peu de temps après, selon la prédiction d'Ivette, il tomba gravement malade et mourut misérablement, sans aucun secours de la religion.

Il y avait, à la même église collégiale de Notre-Dame, un doyen dont la vie était peu édifiante et qui, entre autres vices, était d'une avarice sordide au point de spéculer avec l'argent de l'église. Ivette eut une vision. Elle vit la Mère de Dieu, au milieu de l'assemblée des saints, interpeller le Souverain Juge, et accuser devant son tribunal ce doyen qui déshonorait son temple par des actions et des gains coupables. Elle demandait contre lui une sentence de condamnation et la juste expiation de tant de profanations de son sanctuaire.

Aussitôt après cette apparition, Ivette fit prier le doyen de venir lui parler. Il vint, et la sainte lui apprit tout ce qu'elle avait vu et entendu ; elle le conjura avec larmes de mettre fin à ses désordres, de faire pénitence du passé, de se corriger pour l'avenir, de profiter du temps que lui laissait encore la miséricorde divine pour revenir à résipiscence. Le malheureux ferma l'oreille aux exhortations de la sainte, il s'en alla tel qu'il était venu sinon pire encore, traitant tout cela de songes et de rê-

Digitized by Google

veries. La menace de la Mère de Dieu ne tarda pas à s'accomplir : le doyen impénitent, fut, peu de temps après, enlevé par une mort inopinée.

Une autre fois, dans un ravissement, Ivette vit une personne de la ville et de sa connaissance, devant le tribunal de Dieu, subir une sentence sévère et terrible, pour des péchés cachés : un feu intérieur sortait de son corps et en consumait toutes les parties supérieures.

La sainte comprit que la main du Seigneur allait s'appesantir sur cette personne : elle l'avertit donc, lui fit part de sa vision, l'engagea à renoncer à ses passions et à ses œuvres mauvaises, à se convertir sincèrement, et si elle se voyait frappée dans son corps par la main de Dieu, à accepter le coup comme un juste châtiment de ses fautes ; car Dieu châtie ceux qu'Il aime et Il frappe ceux qu'Il veut ramener à Lui.

En effet, peu de temps après, une lèpre horrible atteignit cette femme, et des pieds à la tête, ne laissa plus rien intact en sa personne.

Elle se soumit à l'épreuve, elle embrassa même la vie religieuse au monastère de la sainte ; ce feu mystérieux montré à la servante de Dieu était la lèpre, qui, en dévorant le corps de cette femme, la purifia de ses péchés, afin de passer de ce monde à la maison du Père céleste, sainte de corps et d'âme, après avoir expié et satisfait à la justice divine.

Un jour de Noël, Dieu fit voir à la bienheureuse, pendant le sacrifice de la messe, un spectacle effrayant. Parmi les fidèles se trouvait une personne de distinction, qui, tout en se préparant à la sainte communion, s'abandonnait aux inspirations d'une passion coupable. Une foule de démons dansaient autour d'elle et applaudissaient au sacrilège qui allait se consommer. La malheureuse s'en alla donc, au milieu de ce cortège infernal, s'agenouiller à la table sainte. Mais au moment même où le prêtre déposait la sainte hostie sur sa langue,

Digitized by Google

Notre Seigneur disparut, ne voulant pas habiter dans une âme devenue la demeure d'esprits impurs. Ivette ayant fait connaître la vision à cette personne coupable, celle-ci rentra en elle-même, fit l'aveu de ses fautes et se hâta de se réconcilier avec Dieu.

L'exemple suivant est plus terrible encore.

Il y avait à Huy un prêtre de bonne réputation, attaché au service de la grande église. Il se trouvait dans la même ville une dame respectable, qui se distinguait par une dévotion extraordinaire envers la Mère de Dieu : tant de nuit que de jour, elle récitait cent fois à genoux la salutation angélique et ne manquait jamais, à moins d'indisposition, d'assister aux matines de la collégiale. Ce prêtre, la voyant souvent seule à l'église, l'entretenait quelquefois ; cette familiarité fit naître en lui une passion coupable. Cette dame commença à perdre de sa ferveur, elle tomba dans la tiédeur et la négligence et finit par se laisser entraîner au crime. Une faute en amène une autre ; ces deux personnes s'abandonnèrent à une vie dissolue et vécurent dans l'habitude du péché.

Qu'arriva-t-il ? La dernière heure de cette misérable femme avait sonné. La fièvre la prit et elle dut s'aliter. Le prêtre coupable eut peur d'être diffamé si la malade faisait la confession de ses fautes ; il appréhendait aussi de la voir, par crainte de la mort, renoncer à son commerce criminel. Il lui manda donc par une vieille femme qui leur servait d'intermédiaire et facilitait depuis longtemps leurs rapports coupables, de ne pas se confesser et de ne rien craindre, car il était assuré du peu de gravité de son état. La malheureuse ajouta foi à ses paroles, et se berçant d'un vain espoir, elle entra misérablement, sans se reconnaître, dans la voie de toute chair.

La même nuit, Ivette eut un ravissement. Elle vit la Mère de Dieu prosternée aux pieds de son Fils, deman-

Digitized by Google

der vengeance sur ce misérable prêtre qui avait séduit une de ses fidèles servantes, dont il avait causé la perte éternelle.

Le matin venu, Ivette fit appeler cet ecclésiastique et lui fit part de sa vision. Stupéfait et ne sachant qui avait pu révéler son crime dont cette vieille femme seule était instruite, il chercha des excuses, protesta de son innocence, alléguant qu'il ne fallait pas croire à toute révélation. La sainte lui répliqua : « Je vous jure, par le salut d'Ivette la pécheresse (c'est ainsi qu'elle avait coutume de s'appeler), que le soir, en allant prendre mon repos, j'ignorais tout, et jamais personne ne m'avait rien dit de ce que je viens de vous dévoiler. Sachez-le donc bien, si vous ne faites une prompte pénitence et n'apaisez la bienheureuse Vierge envers Laquelle vous vous êtes rendu si grandement coupable, la colère et la vengeance divine ne tarderont pas à éclater sur votre tête. » A ces menaces, le prêtre rentrant en lui-même, confessa ses iniquités en versant un torrent de larmes, et comme s'il sentait déjà la main de Dieu s'appesantir sur lui, il se mit à jeter des cris de désespoir, s'arrachant les cheveux, se déchirant la figure avec ses ongles, se jetant la tête à la muraille, se proclamant avec angoisse et terreur le plus misérable des hommes, digne de mille morts.

A cette vue, la pieuse servante du Christ, voulant arracher ce malheureux au désespoir, le consola, l'encouragea, disant que le temps de faire pénitence lui était laissé, que le sein de la miséricorde divine n'est jamais fermé au pécheur repentant, qu'il n'y avait à désespérer que du sort de cette malheureuse, morte si misérablement, car du côté où l'arbre tombe, soit à droite, soit à gauche, il y reste. Rempli de componction, l'ecclésiastique promit de se conduire en tout désormais selon les conseils de la sainte, d'amender entièrement sa vie, et d'entrer avant peu dans l'ordre de Cîteaux, pour s'y livrer à une rude pénitence et réparer par la pratique

Digitized by Google

des bonnes œuvres un passé coupable. Mais bientôt, malgré ses résolutions et ses promesses, le malheureux retourna à son vomissement, il retomba dans le péché. Ce ne fut pas pour longtemps. La justice de Dieu éclata sans tarder, l'enleva de cette vie et l'envoya rejoindre en enfer la complice de ses désordres.

CHAPITRE IX.

DIVINEMENT AVERTIE DE SA DERNIÈRE HEURE, IVETTE FAIT UNE SAINTE MORT.

La récompense arrive tôt ou tard pour l'âme vertueuse. Ivette avait passé trente-six ans dans sa cellule. Avertie de sa fin prochaine, elle se mit avec plus d'ardeur que jamais à confirmer ses sœurs dans leur vocation, les exhortant, tantôt en général, tantôt en particulier; et comme on la priait de demander à Dieu de prolonger sa vie pour le bien de la communauté, elle répondit qu'elle était prête à vivre encore pour leur être utile, ou à mourir à l'instant; mais qu'elle ne voulait rien demander à Dieu à cet égard, préférant le pur accomplissement de sa volonté. Le Ciel lui réserva encore de grandes consolations vers la fin de sa vie. On était à la fête de sainte Marie Madeleine. La servante de Dieu avait eu toujours une tendre dévotion pour cette grande amante du Christ. Pendant la messe solennelle célébrée à l'église, Ivette priait avec ferveur dans sa cellule, implorant de Marie Madeleine le pardon de ses péchés, car le juste n'est jamais en assurance. Au milieu de sa prière, elle eut un ravissement.

La sainte lui apparut; Ivette voulut se jeter à ses pieds et les embrasser; mais la sainte, la relevant et la prenant par la main droite, la conduisit jusqu'au trône du Seigneur Jésus et l'y laissa seule.

Digitized by Google

Avec une indicible ardeur et une douceur ineffable, Ivette se prosterna aux pieds de son divin Maître, les embrassa avec transport, les arrosa de ses larmes, et ne pouvait se rassasier de ces marques de tendresse. Elle mérita alors d'entendre de la bouche du divin Sauveur ces consolantes paroles dites autrefois à la Madeleine : « Vos péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé. » Après cette parole, elle sortit de son ravissement, et, semblable à un enfant arraché à la mamelle, privée de la douce présence du Christ, elle se mit à faire entendre des cris et des soupirs. Sa suivante, restée dans l'appartement inférieur, effrayée et voyant toute la maison comme environnée d'une éclatante lumière, monta près de sa maîtresse pour s'enquérir de l'évènement. Elle vit bien, comme elle l'avait pressenti, qu'une chose extraordinaire venait de se passer. Elle pressa sa maîtresse de questions : celle-ci, après avoir longtemps résisté à ses instances, lui avoua enfin la faveur dont elle avait été l'objet, mais en lui imposant le plus rigourenx silence jusqu'à sa mort.

Une jeune vierge, personne pieuse et de sainte vie avait le plus vif désir d'embrasser l'état de recluse. Mais l'évêque de Liége, qui était alors Hugues de Pierrepont, ayant déjà de nombreuses recluses dans son diocèse, se montrait extrêmement difficile à en admettre de nouvelles, au point qu'on n'osait plus lui en faire la demande. Cette pieuse fille qui brûlait du désir d'accomplir son vœu, et avait vu repousser toutes ses démarches à cet effet, se tourna vers Dieu là où elle ne trouvait plus de secours humain et s'adressa à sa servante pour obtenir par son intercession l'objet de ses vœux. La sainte, touchée de la ferveur de cette âme et compatissant à sa peine, lui dit d'avoir confiance, de se tenir en repos, assurée de voir bientôt l'accomplissement de ses désirs.

Tout retard est pénible à l'âme aimante.

Après quelques jours, voyant que la chose n'avançait

Digitized by Google

pas, la jeune fille revint à la charge, exigeant en quelque sorte de la sainte l'accomplissement de ses promesses. « Allez en paix, ma fille, lui dit Ivette, et ne doutez pas du succès de votre demande. » Se tenant comme assurée de se voir exaucée, la jeune fille tenta une nouvelle démarche auprès de l'évêque et contre toute attente, il ne fit plus aucune opposition à l'exécution de son projet.

La sainte avait un vif désir de revoir avant de mourir le vénérable abbé de Floreffe, Jean de Huy, un de ses plus intimes amis. Celui-ci, retenu en ce moment par le soin d'affaires très importantes, était à une grande distance, sans qu'on pût l'avertir du désir de la sainte. Il arriva tout à coup sans être attendu et sans être instruit de rien, amené là par les circonstances de son voyage. Apprenant l'état de la servante de Dieu et désirant vivement à son tour la voir et l'entretenir, il fit faire une ouverture dans le mur de la cellule pour pouvoir s'approcher de sa couche. Ivette eut une grande joie de le voir, elle lui fit sa dernière confession, et à sa prière, elle lui confia une bonne partie des grâces reçues en sa vie, bien qu'elle eût préféré en garder le secret.

C'est la source, dit Hugues de Floreffe, de presque tout notre récit. Après un long et pieux entretien, la sainte laissa partir l'abbé en lui recommandant son âme auprès de Dieu.

Elle désirait aussi revoir son fils aîné alors abbé d'Orval ; elle voulait l'engager à renoncer à la prélature, car il lui était pénible de voir son fils chargé de cette dignité. Elle le fit mander, mais il lui fut dans l'impossibilité de venir en ce moment. Il arriva quand sa mère était déjà morte et ensevelie. Mais morte, elle obtint ce qu'elle n'avait pu vivante, comme pour montrer qu'elle était bien alors réunie au Christ ; en effet, à peine venait-il d'être donné à son fils de visiter la sépulture maternelle, il fut appelé auprès de l'abbé de Clair-

Digitized by Google

vaux dont il demanda et obtint la résignation de sa charge (1).

Cependant le mal faisait chaque jour des progrès. L'entourage de la sainte témoignait une grande inquiétude : on craignait de la voir mourir sans avoir reçu l'extrême-onction. C'est pourquoi on la pressa de demander les derniers sacrements.

Elle rassura ses filles. « Il n'est pas nécessaire encore, répondit-elle, de me faire administrer : ce sera dans trois jours, jeudi, à neuf heures. Soyez sans inquiétude à mon sujet, je ne mourrai pas sans avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise. » Le lendemain, on fit de nouvelles instances.

On craignait de la voir trépasser d'un moment à l'autre, car elle ne prenait plus aucune nourriture ; elle restait immobile et les yeux fermés ; c'est que son âme était déjà tout entière dans un monde invisible comme si elle n'avait plus rien de commun avec la terre. Voyant la peine et l'anxiété de ses filles, la sainte consentit enfin à leur désir, et reçut, pour les satisfaire, l'extrême-onction et tous les autres secours de la religion.

Puis elle dit : « Voici que j'ai fait comme vous l'avez voulu : soyez donc en repos ; toutefois, sachez que je ne mourrai pas maintenant, mais au jour et à l'heure indiqués. »

On lui demanda le motif pour lequel elle avait voulu remettre son administration au jeudi suivant ; elle répondit que la bienheureuse Vierge, à la garde de laquelle

(1) Selon la remarque de l'abbé Tillière dans sa récente et remarquable *Histoire de l'abbaye d'Orval*, le fils d'Ivette porte, sur la liste des abbés d'Orval, le nom de Jean de Stenay, tandis que son frère est toujours appelé Eustache de Huy. Peut-être son père était-il originaire de cette ville ; ou, chose plus vraisemblable, « sans être originaire de Stenay, il pouvait avoir dans cette ville des parents ou des intérêts ; il a donc pu y venir avec sa jeune épouse ; et, pendant ce voyage, l'enfant y serait né, tandis qu'Eustache aurait vu le jour à Huy. Si cette famille avait été étrangère au comté de Chiny et à ses environs, comment les deux frères seraient-ils entrés en religion, l'un à Orval, l'autre à Trois-Fontaines ? » *Histoire de l'abbaye d'Orval.*

Digitized by Google

elle avait été confiée par son divin Fils, devait ce jour-là assister à la réception de ses derniers sacrements, et après avoir répondu elle-même : *Amen,* à la fin de la cérémonie, conduire son âme au séjour de l'éternelle béatitude.

En entendant cela, son entourage regretta vivement d'avoir tant pressé la chose, sans égard pour la volonté de la mourante.

Enfin le jour et l'heure prédits arrivèrent. C'était le jeudi vers neuf heures.

Toute la communauté était rassemblée pour ce moment suprême. Sentant l'approche de l'Epoux et de l'Epouse, c'est-à-dire de Jésus et de Marie, la sainte prononça ces dernières paroles : « In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me Domine Deus veritatis : Je remets mon âme entre vos mains ; vous m'avez rachetée, Seigneur, Dieu de vérité. » Puis, la joie peinte sur les traits, élevant les mains et les yeux vers le ciel comme pour aller au-devant de l'Epoux avec la lampe de ses vertus et l'huile d'une conscience pure, elle passa entre les mains de la divine Mère qui la présenta à son Fils comme un dépôt fidèle pour devenir sa fille et l'héritière de son royaume. Tous ceux qui étaient présents se sentirent remplis en ce moment d'une si douce joie intérieure, qu'ils ne doutèrent pas que Jésus et Marie ne fussent venus recevoir son âme bienheureuse.

Le visage de la sainte devint tout resplendissant, un vif incarnat colora ses traits ; on eût dit que les roses et les lis des vallées couvraient son corps, on y voyait le reflet de la glorification de son âme.

Un fait extraordinaire et prodigieux se passa aussi en ce moment. Tout ce jour-là, jusqu'à l'instant où la sainte expira, il avait fait un temps épouvantable. Pluie, neige, grêle, tempête, tous les éléments semblaient conjurés au point qu'on n'eût osé aller à l'extérieur. A peine Ivette eut-elle rendu le dernier soupir, toute cette tempête s'apaisa ; le temps devint calme et

Digitized by Google

serein, le soleil commença à luire : le ciel et la terre semblaient sourire, et tous les éléments prendre part à la joie d'une fin si heureuse.

Chose plus extraordinaire encore : on était au cœur de l'hiver, le 13 janvier 1228 (1).

Une multitude d'oiseaux de toute espèce vinrent faire entendre une douce mélodie à la fenêtre de la chambre où Ivette expirait et prolongèrent ce concert merveilleux pendant tout le temps que dura le son des cloches.

Une personne de Huy, de mœurs pieuses, qui avait détruit sa santé par les veilles trop prolongées et les excès de sa ferveur, en entendant le son des cloches, devina qu'elles annonçaient le passage d'Ivette à une vie meilleure. Elle se réjouit avec cette âme bienheureuse à laquelle elle avait été étroitement liée et la félicita de sa gloire. A l'instant la santé lui fut rendue et les maux dont elle souffrait disparurent pour jamais. Une autre sainte femme de la ville, témoin de ce changement subit dans la température, eut le pressentiment que c'était le signe de la bienheureuse mort de la servante de Dieu.

On attendit quelques jours avant de procéder aux funérailles dans l'espoir de l'arrivée de l'abbé d'Orval. Comme il ne venait point, l'abbé de Floreffe, qui s'était empressé d'accourir en apprenant la mort de la sainte, présida à la cérémonie funèbre ; le corps d'Ivette fut déposé avec honneur dans l'église, où il attend la résurrection glorieuse.

Peu de temps après sa mort, la servante de Dieu voulut donner une marque de sa protection à la communauté inconsolable de sa perte, et lui faire éprouver que, réunie au Christ, elle veillait avec plus de sollicitude encore et d'efficacité au bien des lieux et des personnes qui lui étaient chers. Il restait à achever quelques parties de l'édifice pour lesquelles on avait besoin de l'au-

(1) D'autres, suivant le vieux style où l'année commence à Pâques, mettent 1227.

Digitized by Google

torisation de l'évêque de Liége. Plusieurs fois, cette autorisation avait été demandée, mais inutilement. Ivette apparut à une de ses compagnes, nommée Marguerite (1), toute dévouée à son œuvre dont elle avait, depuis le commencement, partagé la charge et l'entreprise. Elle se montra à elle, resplendissante de beauté, le visage joyeux, et comme prête à se mettre en route, et l'invitant, elle lui dit : « Marguerite, suivez-moi, je vais à Liége. » Puis la vision disparut. A son réveil, Marguerite se prépara aussitôt à partir, malgré une neige abondante tombée toute la nuit. Elle prit avec elle une compagne également chère à la sainte, et toutes deux se mirent en route pour aller trouver l'évêque et terminer l'affaire. Parvenues à Liége non sans difficulté et sans peine, elles trouvèrent l'évêque plus favorablement disposé : elles en obtinrent tout, quoique le prélat, souffrant en ce moment, fût à peine accessible pour les autres. Les choses étant réglées, elles s'en revinrent joyeuses, ne doutant pas que la vénérable Ivette elle-même les eût précédées et leur eût préparé les voies.

Ivette est appelée sainte ou bienheureuse indifféremment par les auteurs. A Huy, elle n'est connue et honorée que sous le nom de sainte Ivette.

(1) Vers 1226, cette religieuse de la léproserie de Huy fonda, dans l'église de cet établissement, au moyen des aumônes des fidèles, deux bénéfices dédiés l'un à saint Nicolas, l'autre à sainte Marie-Madeleine. Hugues de Pierrepont en confia le patronage à l'abbé de Floreffe, du consentement du prieur de la léproserie et de ses religieux. — La léproserie de Huy, connue sous le nom de *Grands-Malades*, était située dans la paroisse de Saint-Etienne en Mont (Statte). L'église romane de cet établissement et une bonne partie de l'hospice, qui existent encore, sont converties en une distillerie, sous la paroisse de Saint-Pierre. (Chanoine Barbier. *Histoire de l'abbaye de Floreffe*).

On y voit une Eglise assez bien bâtie et très-propre. La Tour sur laquelle s'élève un clocher d'une belle hauteur, est un très-beau morceau. Plusieurs corps de logis qui ont la vûë sur la Meuse, forment cette Maison dont la face est assés belle. Elle est bâtie vis-à-vis l'Abaie de Neufmoûtier avec la Meuse entre les deux ; de sorte que ces deux Edifices vûs d'une certaine situation, paroissent contigus malgré la largeur de cette Rivière, qui faisant un coude en cet endroit, semble les réunir. *(Les Délices du Païs de Liége.)*

Digitized by Google

Le miracle du Christ, tableau attribué à Diepenbeek autrefois à l'abbaye de Rosendael, aujourd'hui au monastère des Dames Bernardines à Colen.

Digitized by Google

IV. — SAINTE LUTGARDE

Thomas de Cantimpré est le biographe de sainte Lutgarde comme de sainte Christine l'Admirable. Lié intimement avec la sainte, écrivant au lendemain de sa mort, s'adressant à la communauté où elle avait vécu, il ne peut être que le témoin fidèle de ce qu'il rapporte. Nous suivrons scrupuleusement son récit.

De nos jours ont paru diverses *Vies de Sainte Lutgarde.* Nous citerons, parmi ses biographes modernes, le R. P. Broeckaert, jésuite, l'éminent auteur de l'ouvrage classique : *Le Guide du jeune littérateur,* et les Moines de Lérins. Récemment on a publié à Tongres, en flamand : Leven der Heilige Lutgardis van het Heilig Hart door M. T. Tulgard.

Là où notre version présente de légères variantes avec celle de ces auteurs, la nôtre doit être préférée, comme plus conforme au texte original.

Nous relèverons, au cours du récit, les principales de ces divergences.

Digitized by Google

PROLOGUE.

A Révérende Dame Hawide, très chère en Jésus-Christ, par la Clémence divine abbesse d'Aywières, et à toute sa sainte communauté, un Frère sous-prieur, le moindre des Frères Prêcheurs, salut et prospérité.

Je mets en avant le nom de l'ordre et de l'office, au lieu du nom propre de l'auteur, afin que l'ouvrage tire de l'ordre et de l'office une autorité que ne lui donnerait pas le nom de l'auteur.

Mon amour pour votre maison et les autres monastères, et ma dévotion à sa personne, m'ont porté à écrire la Vie de la pieuse Lutgarde : je la partage en trois livres, selon les trois états de l'âme : des commençants, des progressants et des parfaits. Le premier livre décrit les commencements de sa sainte vie dans l'ordre de saint Benoît, le second ses progrès, en passant à l'ordre de Cîteaux : le troisième rapporte les merveilles opérées par Dieu en elle les dernières années de sa vie, à sa mort et après sa mort.

Je ne pense pas que depuis longtemps on ait écrit une histoire plus extraordinaire que celle-ci, pour l'éclat des vertus et la grandeur des miracles. Si on me demande comment j'obtiendrai la foi de mes lecteurs pour tout ce récit, je le dis en peu de mots et en présence de Jésus-Christ, mon témoin et mon juge : la plupart des faits rapportés ici, je les tiens de la bouche même de la pieuse Lutgarde, avec qui j'étais lié très étroitement, et personne, je pense, ne sera assez téméraire pour recuser son témoignage : les autres me viennent de personnes incapables de trahir la vérité. J'aurais pu ajouter bien d'autres faits et des plus surprenants. Je les ai passés sous silence, soit parce qu'ils n'eussent point été compris

Digitized by Google

du vulgaire, soit parce qu'ils ne m'ont point paru suffisamment prouvés.

La charité croit tout, elle supporte tout. Je prie ceux à qui Dieu a fait le don de sa charité, de croire aux choses saintes, utiles, conformes à la vérité contenues ici : et à supporter en patience les défauts de mon style et les imperfections de mon œuvre. C'est le propre des bons esprits, dit le glorieux Augustin, d'aimer la vérité, et non les paroles. L'or, tiré de la terre, n'en est pas moins précieux, ni le vin moins savoureux pour être produit d'un vil bois. Au reste, je désire que non seulement votre communauté, mais toutes les congrégations de vierges réunies dans le Brabant reçoivent la Vie de la dévote Lutgarde, afin que celle qui par l'éclat de ses vertus a déjà été connue et renommée au loin, le soit encore davantage par le moyen de cet écrit, et que l'exemple proposé augmente dans l'âme des lecteurs la vertu et le mérite. Bénie soit votre sainte et sincère bénignité, souvenez-vous de moi en vos prières et que Dieu vous ait en sa garde. Amen.

LIVRE PREMIER

VIE DE SAINTE LUTGARDE DANS L'ORDRE BÉNÉDICTIN.

CHAPITRE I.

ELLE RENONCE AU MARIAGE ET A TOUT AMOUR HUMAIN ET SE CONSACRE ENTIÈREMENT A L'AMOUR DE DIEU.

La pieuse vierge Lutgarde naquit dans la ville autrefois si célèbre de Tongres, d'une mère noble, et d'un père bourgeois. Son père l'aimait tendrement et rêvait pour elle les honneurs et les prospérités du monde.

En vue de son établissement futur, il remit, dès son

Digitized by Google

enfance, une somme de vingt marcs d'argent à un négociant, pour les faire valoir et constituer la dot de sa fille.

L'enfant, instruite des desseins paternels, en avançant en âge, aspirait au mariage. Dieu toutefois, dont la Providence règle tout, en disposait tout autrement et la voulait avoir pour son épouse. Le marchand à qui la somme avait été confiée, ayant éprouvé de nombreuses traverses dans de fréquents voyages en Angleterre, dissipa tout cet argent, à un marc près. Cet accident n'eût pas refroidi l'intention du père, ni la légèreté indiscrète de la fille, sans l'intervention de la mère. Cette pieuse femme, recourant tour à tour aux menaces et aux caresses, s'efforçait de changer les dispositions de son enfant. Elle lui répétait souvent : « Ma fille, si tu veux être l'épouse de Jésus-Christ, je te placerai dans un honnête monastère de ton choix. Mais si tu veux un époux mortel, tu ne pourras jamais avoir qu'un bouvier. » Par tels et semblables discours, la vertueuse dame attirait à de meilleures vues, l'intention du père et la volonté de la fille. Celle-ci recherchait encore les vaines parures, mais elle fuyait les jeux indécents et les conversations légères : et bien qu'elle ne connût pas encore parfaitement le Seigneur qui ne s'était point jusqu'alors révélé à elle, toutefois dans la solitude, elle ressentait déjà un attrait divin.

Le Seigneur se préparait dès lors dans son cœur un sanctuaire digne de sa divine Majesté.

Les désirs de la mère, avec le secours de la grâce, parvinrent à triompher. Agée d'un peu plus de douze ans, Lutgarde fut placée au monastère de sainte Catherine, aux portes de Saint-Trond en Hesbaie, où elle fut consacrée au service de Dieu parmi les religieuses de l'ordre de saint Benoît.

Un jeune homme de noble extraction et de grande fortune continua à rechercher sa main et l'esprit de la jeune fille ne restait pas sans inclination de répondre à

Digitized by Google

ses avances. Ce jeune homme alla même une nuit jusqu'à tenter d'escalader les murs du monastère. Mais au moment où il voulait mettre son projet à exécution, une terreur soudaine le saisit et il prit la fuite.

Le démon ne cessait de souffler sur le cœur de la jeune fille pour entraîner son consentement ; mais en vain, car Dieu ne le permit pas.

Un jour, qu'assise au parloir, Lutgarde s'entretenait avec ce jeune homme, Notre Seigneur se fit voir à elle dans son humanité sainte, comme aux jours de sa vie mortelle et découvrant sa poitrine, il lui montra la plaie de son cœur entr'ouvert par la lance, et lui dit : Ma fille, renonce au vain amour des créatures : contemple ici ce que tu dois aimer et pourquoi tu dois l'aimer. Je te promets que tu y trouveras les délices de toute pureté. »

Lutgarde, interdite, cherche à comprendre le sens de cette vision : comme une colombe méditative contemple d'une fenêtre le lever du soleil, elle s'arrête à contempler l'entrée cristalline de l'arche sainte du corps sacré du divin Sauveur. Bientôt, ses couleurs tombent, son visage pâlit, comme dans un violent amour ; les rayons de la divine grâce lui ont ouvert les yeux, toutes les ombres de la vanité se sont dissipées pour elle.

Peu après, une dame de haute condition et de grande vertu, la vit, et, par un esprit prophétique, lui dit : « Je le vois, tu es une seconde Agnès. Oui, en vérité, tu seras une autre Agnès. » Le jeune homme ne tarda pas à revenir et recommença ses propos amoureux. La vierge Lutgarde, comme Agnès autrefois, lui répondit ouvertement : « Retire-toi de moi, pâture de la mort, aliment du péché ; un autre amour a pris mon cœur. »

Lutgarde, dès lors, s'attacha à Dieu avec plus de ferveur. Cependant un autre jeune chevalier, distingué dans les combats, s'éprit aussi pour elle d'une vive passion et la poursuivit plusieurs années de ses sollicitations. La vierge l'éconduisit d'abord honnêtement, mais comme

Digitized by Google

il persévérait dans ses folles recherches, elle le repoussa avec de dures paroles.

Ce chevalier, se voyant méprisé, songea comment il pourrait parvenir à ses fins.

Il arriva que Lutgarde fut mandée auprès d'une de ses sœurs, et se mit en chemin pour s'y rendre. Le jeune homme vint au devant d'elle avec une nombreuse escorte et tenta de s'emparer de sa personne.

La vaillante vierge sauta en bas de son cheval, et s'arracha avec violence des mains de son ravisseur. Elle courut toute la nuit à travers les bois, et, conduite par son bon ange, elle arriva le matin dans la demeure de sa nourrice. Celle-ci, en la voyant dans cet état, la soupçonnant victime d'un odieux méfait, lui demanda si ce jeune homme l'avait outragée ; mais Lutgarde la rassura.

La demande de sa nourrice ne doit pas étonner. Les serviteurs qui accompagnaient Lutgarde, témoins de l'attentat dont elle était victime, avaient pris la fuite en criant qu'on lui faisait violence. Ces clameurs avaient effrayé le ravisseur et l'avaient déterminé lui-même à fuir. Ces clameurs et cette fuite avaient donné l'éveil et le bruit s'était répandu que Lutgarde avait été violée.

Dans cette affaire, le trait suivant ne doit pas être passé sous silence. Un serviteur du chevalier avait tenu la bride du cheval de son maître, pendant que celui-ci en était descendu pour exécuter son criminel dessein. Lutgarde, dans un esprit prophétique, lui cria : « Cette main qui tient la bride du cheval commettra bientôt une action qui te couvrira d'infamie. »

Voyez, lecteur, le prompt accomplissement de cette prédiction. Rentré dans sa demeure, cet homme, de la main qui avait tenu le cheval, tua sa propre femme, et il en fut puni par le bannissement et la perte de tous ses biens.

Peu de temps après, Lutgarde revint de chez sa sœur, et rentra à cheval dans Saint-Trond avec sa suite. Une

Digitized by Google

foule curieuse se pressait sur son passage. La chaste jeune fille sentait un poids immense de honte peser sur elle ; mais la pensée du Christ se présenta à son esprit.

Faisant effort sur elle-même, elle relève son voile, et se tournant intérieurement vers son divin modèle : « O très innocent Seigneur, dit-elle, ô le plus beau des hommes, par amour pour nous, Vous avez été dépouillé de vos vêtements, lié à la colonne, couvert d'un manteau de dérision, couronné d'épines, attaché nu à la croix : je Vous offre ma confusion présente, n'ayant pas autre chose à Vous offrir. » Chose merveilleuse : à peine a-t-elle achevé ces paroles, que la foule, en voyant le visage de la vierge, confuse à son tour, se dissipe à l'instant.

De retour au monastère, Lutgarde s'appliqua, dès ce moment, à faire de nouveaux progrès dans la perfection et fut comblée des biens de la grâce. Elle rapporta elle-même tout ceci au Frère Bernard, de l'ordre de saint Dominique et grand pénitencier du Pape (1). Elle m'en fit à moi-même aussi la confidence, et comme elle me l'avoua, elle avait longtemps auparavant demandé au Seigneur de lui envoyer une grande humiliation pour ressembler à son divin Maître humilié dans sa Passion.

---

(1) Les Moines de Lérins, suivant ici le P. Broekaert, comme l'ont fait la plupart des auteurs, écrivent : « De retour au couvent, Lutgarde confia tout ce qui s'était passé à son confesseur, le père Bernard, savant religieux de l'ordre de saint Dominique et plus tard grand-pénitencier d'Innocent IV. » Le contexte montre que ce n'est pas à cette époque, mais plus tard, lorsqu'elle était à Aywières, que la sainte fit cette confidence au religieux Dominicain et fut en relations intimes avec lui.

A l'époque où nous sommes, il n'y avait pas de Dominicains au diocèse de Liège : bien plus l'ordre de saint Dominique n'existait pas encore. Le Père Bernard survécut à la sainte, et, selon les Bollandistes, il revit l'œuvre de Thomas de Cantimpré à son retour de Rome, après la mort d'Innocent IV, arrivée l'an 1254.

Il n'est donc pas vraisemblable, qu'à l'époque où ces évènements eurent lieu, vers l'an 1198, il ait été confesseur au monastère de Sainte-Catherine.

Digitized by Google

Dès lors, l'épouse du Christ renonça aux conversations et aux consolations humaines.

Elle n'aspirait plus qu'aux choses du ciel. Quelques-unes de ses compagnes voyaient avec envie cet excès de ferveur ; et ne pouvant l'imiter, elles la blâmaient en disant : « Laissons passer ce beau feu de zèle : vous la verrez bientôt, quand elle se sera refroidie, retourner honteusement à ces plaisirs qu'elle méprise maintenant. »

En entendant ces discours, Lutgarde se mit à trembler pour elle-même ; elle craignait de voir se réaliser les mauvais présages de ses sœurs plus anciennes. Mais la bienheureuse Vierge Marie lui apparut avec un visage plein de douceur : « Non, ma très chère fille, lui dit-elle, tes craintes ne se réaliseront pas. Tu ne retomberas plus. Ma main maternelle te soutiendra et t'affermira dans la voie du salut : tu croîtras en grâce et en vertu, et tu embelliras chaque jour ta couronne de gloire. »

O la magnifique et ineffable promesse !

Lorsque Lutgarde se trouvait tendrement unie à Dieu dans la prière ou la contemplation, si une affaire urgente venait la distraire, elle disait familièrement à Dieu, comme on le ferait à un ami, dans la simplicité et la pureté de son cœur : « Mon Seigneur Jésus, attendez-moi ici, je reviens aussitôt. » Admirable simplicité de l'âme aimante ! Admirable clémence du Rédempteur envers elle ! En tout lieu, en toute occupation elle Le trouvait prêt à lui venir en aide.

Vers le même temps, sainte Catherine, vierge, protectrice et patronne du monastère, lui apparut environnée de gloire, tandis qu'elle pleurait et priait Dieu. Elle supplia la sainte d'intercéder pour elle auprès du Seigneur. La bienheureuse Catherine lui répondit : « Aie confiance, ma fille. Le Tout-Puissant augmentera sans cesse sa grâce en toi, Il te conduira au faîte de la perfection et te comblera de mérites entre les vierges. »

Digitized by Google

Cette révélation, comme plusieurs autres, je la tiens de Lutgarde elle-même : elle m'en a fait l'aveu avant sa mort, sous la foi du serment. Et pour que la vérité soit manifeste par l'attestation de deux témoins, la bienheureuse Catherine apparut à une femme très pieuse et lui dit ; « Prends Lutgarde pour mère et patronne : elle sera un jour dans le ciel, par la grâce du Tout-Puissant, égale à moi en mérite et en gloire. »

O vous, religieuses d'Aywières, considérez le mérite de celle qui durant quarante ans fut votre compagne. Quelle grâce pour vous ! Si vous l'avez honorée pendant sa vie, honorez-la davantage encore maintenant. Je ne puis en douter, celles qui l'ont honorée, en auront la récompense ; et celles qui ne l'ont pas assez fait, si elles s'en repentent, obtiendront leur pardon.

Pour confirmer les merveilles opérées en elle, je rapporterai le miracle suivant qui eut plusieurs témoins, et lui est des plus glorieux. Au saint jour de la Pentecôte, au moment où l'on chantait au chœur des religieuses le *Veni Creator Spiritus,* aux yeux de toutes les personnes présentes, Lutgarde fut élevée en l'air à la hauteur de deux coudées. Rien d'étonnant si son corps fut soulevé de terre, puisque son âme, ravie au-dessus de ce monde, possédait le ciel selon la promesse du Seigneur : « Le lieu que votre pied aura foulé, sera vôtre. » Par le pied de son affection, elle foulait le ciel invisible, et le corps, suivant le mouvement de l'âme, en faisait de même selon son pouvoir.

Heureuse Lutgarde dont le corps et l'âme tressaillirent ainsi dans le Dieu vivant !

J'ajoute un autre prodige non moins éclatant. Chaque jour, selon la promesse de la Mère de Dieu, la vierge fidèle s'offrait elle-même en holocauste au Seigneur, immolant son corps par le jeûne, et son âme par une continuelle oraison. Pour enlever tout sentiment de défiance du cœur de ces religieuses qui par envie s'étaient

Digitized by Google

exprimées sur elle comme nous l'avons dit, le Christ voulut honorer son épouse par ce miracle. Tandis que Lutgarde passait souvent ses nuits en veilles et en prières, une nuit, ses sœurs virent une lumière plus éclatante que le soleil rayonner sur elle un assez long temps ; et cette lumière passant dans leurs cœurs augmenta la grâce spirituelle non seulement en celle sur qui elle reposait, mais encore en toutes les sœurs témoins du prodige.

La bonne Lutgarde avait si grande compassion des malades et des infirmes, qu'elle ressentait vivement en elle les maux dont ils souffraient. Dieu lui fit le don de guérir les maladies de tout genre. Tout mal, aux yeux, aux mains, aux pieds, à n'importe quel membre du corps disparaissait au contact de sa salive ou par le simple toucher de sa main. Ce don attira bientôt auprès d'elle une grande multitude, et souvent son oraison en souffrait. Elle dit donc à Dieu : « Pourquoi cette grâce qui si souvent m'empêche de m'unir à vous ! Retirez-la de moi et donnez-m'en une autre qui me soit plus profitable. — Que veux-tu en échange ? lui demanda le Seigneur. — Accordez-moi, répondit-elle, l'intelligence du psautier pour en recevoir plus de dévotion. »

Cette grâce lui fut accordée. On put constater alors son intelligence profonde des psaumes, par l'effet d'une lumière surnaturelle. Après quelque temps, elle trouva que cette grâce ne lui profitait pas comme elle l'avait espéré. En effet, le voile, dont le mystère est recouvert, augmente le respect et la dévotion ; la chose cachée est recherchée plus avidement et elle paraît plus vénérable quand le voile la couvre. Elle dit donc au Seigneur : « Que sert à une religieuse idiote et rustique comme moi, à une simple laïque, de comprendre les mystères de l'Ecriture ? — Que veux-tu donc ? lui demanda le Seigneur. — Je veux votre cœur, répondit-elle. — C'est plutôt moi qui veux le tien. — Qu'il en soit ainsi, Sei-

Digitized by Google

gneur, à condition toutefois que Vous accommoderez l'amour de votre cœur au mien, et qu'en Vous je possède continuellement mon cœur sous votre sauvegarde. » Dès ce jour fut fait l'échange des cœurs ou l'union de l'esprit incréé et du créé par une grâce de choix, selon la parole de l'Apôtre : *Qui adhère à Dieu devient un même esprit.* Lecteur, prête attention : ceci est admirable. A partir de ce jour, comme une nourrice, se tenant près du berceau de l'enfant et agitant l'éventail pour chasser les mouches importunes, ainsi le Christ se tint à l'entrée du cœur de Lutgarde, en écartant toute tentation de la chair, toute mauvaise pensée même, capable de troubler un moment son esprit. Quoi d'étonnant ? N'est-ce pas lui qui a dit : *Celui qui vous touche, me touche à la pupille de l'œil.* Nous veillons sur nos yeux plus que sur les autres membres. Il ne faut donc pas être surpris de voir le Christ veiller sur l'âme de la pieuse Lutgarde, qu'Il regarde comme la pupille de son œil. Toute âme fidèle vaut plus que l'œil corporel du Christ qui fut obscurci à la mort, puisque, pour la rédemption de nos âmes, le Christ a sacrifié son corps tout entier.

Vers le même temps, délicate et tendre de corps et d'âge, une nuit, Lutgarde, vers l'heure de matines, fut prise d'une sueur naturelle et abondante. Elle pensait se dispenser des matines pour être ensuite plus forte au service divin, cette sueur devant lui être salutaire. Elle entendit soudain une voix lui criant : « Lève-toi promptement, que restes-tu couchée ? Il te faut faire pénitence pour les pécheurs ensevelis dans leurs souillures, sans prendre égard à la sueur de ton corps. » A cette voix, Lutgarde, toute effrayée, se lève en hâte et court vers l'église où déjà l'office avait commencé. A la porte du lieu saint, elle trouve le Christ en croix tout ensanglanté. Il détache un bras de la croix, serre Lutgarde contre sa poitrine, et applique la bouche de son épouse fidèle à la

Digitized by Google

plaie de son sacré côté. Elle en tira une telle abondance de suavité que dès lors, elle se sentit plus forte et plus fervente au service de Dieu (1). Ceux qui connurent le fait,affirment que, longtemps après, la salive de sa bouche conserva un goût délicieux, comme du miel le plus exquis.

En effet, n'est-il pas écrit : « *Vos lèvres, ô mon épouse, sont un rayon de miel.* »

Son cœur était nourri intérieurement du miel de la divinité et du lait de l'humanité sainte du Sauveur.

CHAPITRE II.

EXTASES ET VISIONS DIVINES. PASSAGE DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT A CELUI DE CITEAUX.

Lutgarde avait-elle quelque peine de corps ou d'esprit, son refuge était le crucifix. Elle le contemplait longuement,puis fermait les yeux et,semblable à Daniel,l'homme des désirs, elle ne pouvait plus se tenir sur ses pieds et tombait par terre. Elle était alors ravie en esprit, elle voyait Jésus avec la plaie de son côté ensanglanté, et y appliquant la bouche de son cœur, elle en suçait une telle douceur, que rien ne pouvait plus l'affliger.

Il arriva parfois que, souffrant d'une fièvre violente, au milieu des plus grands accès, elle quittait son lit et venait sans difficulté chanter à l'église avec les autres. Se souvenant un jour de l'aigle au regard perçant, je veux dire, de Jean l'Evangéliste, qui suça de la poitrine de Jésus-Christ les sources de l'Evangile, elle vit un aigle dont les ailes étaient si éclatantes, que le monde entier eût pu en être éclairé. Elle fut saisie, à cette vue,

(1) C'est la scène rappelée par le tableau reproduit au commencement de cette notice.

Digitized by Google

d'une admiration indicible et attendit que le Seigneur accommodât à la faiblesse de ses yeux cette lumière éblouissante. Il en fut ainsi,

Elle put arrêter ses regards sur l'apparition, elle vit l'aigle appliquer le bec contre sa bouche et remplir son âme des splendeurs d'une lumière si ineffable que les secrets divins lui furent révélés autant qu'ils peuvent l'être à l'homme en cette vie.

Elle puisa au torrent des célestes voluptés d'autant plus abondamment que l'aigle aux dons divins trouva en elle un cœur plus large par l'étendue de ses désirs. J'ai de ceci un témoignage irrécusable. Bien qu'elle fût simple et ignorante, je n'ai jamais trouvé, dans les choses spirituelles, plus de sincérité, plus d'ardeur, un langage plus conforme à l'esprit de vérité. Ses discours parfois surpassaient mon intelligence et me trouvaient lourd et hébété. Je me souviens encore du lieu et du moment où l'élévation de ses paroles me jeta dans la stupeur, au point que si le suave et indicible étonnement où j'étais eût duré plus longtemps, j'en eusse perdu l'esprit ou la vie. Ceci toutefois n'arriva pas à l'époque où nous sommes de sa vie, mais seize ans avant sa mort.

Il y a en Hesbaie une ville appelée Looz. Contre l'église de cette ville, vivait une recluse très liée avec Lutgarde à cause de ses vertus et de sa ferveur au service de Dieu. Lutgarde vint une fois passer quinze jours auprès d'elle. Il arriva qu'après une longue contemplation, son âme fut inondée d'une telle suavité céleste, qu'elle appela la recluse, lui montra les doigts de ses mains, les pressa et dit : « Ma sœur, voilà comment le Tout-Puissant agit envers moi : Il permet qu'en signe de la grâce dont mon cœur déborde, mes doigts distillent une espèce d'huile. » Et ce disant, elle allait et venait dans la recluserie, avec un maintien et des gestes surprenants, ni plus ni moins qu'une personne ivre. Ivre, elle l'était en effet. Quoi d'étonnant ? Elle avait été in-

Digitized by Google

troduite par l'Epoux divin dans le cellier mystérieux.

Chère à l'Epoux, elle avait mangé d'abord, elle s'était nourrie longtemps du pain de la pénitence ; devenue plus chère, elle avait bu de l'abondance de la grâce. Enfin, très chère à son Epoux, elle avait été enivrée et, hors d'elle-même, elle donnait les signes d'une joie ineffable et sans mesure.

C'est pourquoi elle se mit à aspirer à la consommation de son union avec le Christ, par la consécration de l'évêque. Hugues de Pierrepont (1), alors évêque de Liège, avait décidé une cérémonie solennelle de consécration pour un grand nombre de religieuses réunies. Lutgarde fut adjointe à cette troupe de vierges. L'évêque, en signe d'auréole virginale, mit, selon l'usage, sur la tête de chacune des professes une couronne faite d'un bandeau de toile blanche. Arrivé à Lutgarde, un homme de sainte vie et simple de cœur, présent à la cérémonie, vit, à ne pas s'y méprendre, le pontife placer sur la tête de celle-ci une grande couronne d'or, et l'honorer au-dessus de toutes les autres. Il crut que la chose était vue de même par tous les assistants. Il demanda donc à un prêtre, son voisin, pourquoi l'évêque couronnait Lutgarde seule d'une couronne d'or. Le prêtre le raillant, lui répondit : « Où sont donc vos yeux qui vous font paraître d'or ce qui est de linge ? » L'heureux témoin du prodige se tut et comprit le mérite éminent de Lutgarde. La vérité du fait eut deux témoins, car une des religieuses consacrées eut la même vision. Comme on le voit, les merveilles succèdent aux merveilles.

(1) *Huardus Leodiensis episcopus*, porte le texte de Thomas de Cantimpré dans les Bollandistes. Nous suivons Fisen et Daris qui mettent ici Hugues de Pierrepont, évêque de Liège de 1200 à 1229 préférablement au sentiment du R. P. Brockaert qui, avec les Bollandistes, y voit plutôt un suffragant de Liège : « Saint Huard, suffragant de Hugo évêque de Liège, selon Rosweydus et les Bollandistes. » L'histoire ne mentionne aucun suffragant de ce nom à Hugues de Pierpont, ni aucun saint Huard dans l'Eglise de Liège. L'explication la plus plausible est de voir ici une faute de copiste.

Digitized by Google

Dès lors, s'attachant de plus en plus à son divin Epoux, la vierge fidèle suivait partout l'Agneau. Si l'humilité est le sentier de Jésus-Christ, Lutgarde le suit fidèlement et en elle on ne voit aucune trace d'orgueil. S'agit-il de la voie de la pauvreté, Lutgarde l'a en si grande affection, que jamais elle ne s'est préoccupée de son pain quotidien, bien qu'appliquée chaque jour au travail des mains. Si la miséricorde et l'humanité est le chemin de Jésus-Christ, je confesse n'avoir vu jamais une personne plus miséricordieuse. Si par la croix et la tribulation on parvient à Dieu, Lutgarde s'affligea si durement tout le temps de sa vie par jeûnes et macérations de tout genre, que de notre siècle il n'y a ni homme ni femme qui puisse lui être égalé. Si nous considérons le Christ dans sa gloire, nous voyons Lutgarde dont, dès ici-bas, la conversation est dans le ciel. Pierre a suivi l'Agneau, Marie-Madeleine l'a suivi, mais non partout où il allait : Lutgarde a suivi l'Agneau par le sentier de l'incorruption et de l'intégrité virginale, ayant à sa suite de nombreuses cohortes de vierges.

Lutgarde a donc suivi partout l'Agneau divin : voyons comment Il l'en récompensa. Car c'est le devoir de l'époux de salarier et récompenser son épouse. Au monastère de Sainte-Catherine, c'était l'usage chaque vendredi, aux premières vêpres du jour suivant, de chanter un répons en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie.

Au verset, que Lutgarde par dévotion chantait seule, Jésus-Christ en forme d'Agneau se mettait sur sa poitrine, et, tenant un pied sur son épaule droite et l'autre sur la gauche, il appliquait sa bouche à la sienne et Lutgarde, suçant de la poitrine du Sauveur, rendait par son chant une si douce harmonie, que sa voix avait véritablement quelque chose de divin. Ce verset avait dans sa bouche une suavité et une mélodie merveilleuse qui remplissait de dévotion le cœur de tous les assistants.

Digitized by Google

Une telle lumière ne devait pas rester sous le boisseau. Elle fut mise sur le chandelier pour luire et éclairer. Par les suffrages de toutes ses sœurs, Lutgarde fut élue prieure du monastère : Sainte-Catherine n'était pas une abbaye, mais un prieuré (1). L'humble vierge vit dans cette dignité, non un honneur pour elle, mais une humiliation et dès lors elle conçut le dessein de changer de lieu et d'état.

Vers ce temps là, l'abbé de Saint-Trond, Père spirituel du monastère, revint du concile de Latran (2) et fut reçu solennellement à Sainte-Catherine. Les religieuses allèrent processionnellement à sa rencontre ; on se rendit d'abord à l'église ; après avoir adoré Dieu, toute la communauté se réunit à la salle du chapitre, et selon la coutume d'une extrême mais peu louable simplicité, on se donna l'accolade fraternelle.

Quand ce fut au tour de Lutgarde, elle ne consentit pas à s'y prêter. Les religieuses, se faisant un jeu de ses résistances, la forcèrent à faire comme les autres. Mais le très doux Jésus interposa la main de sa miséricorde, en sorte que son épouse fidèle n'en ressentit pas la moindre émotion.

Que tous ceux qui par une dévotion plus nuisible qu'elle n'est aveugle, en usage de notre temps, estiment permis de baiser les femmes et les vierges sans offense, soient confondus. Ils s'appuient sur la parole de saint Paul, écrivant aux Corinthiens : *Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser.* Mais saint Paul, selon

(1) La supérieure reçut le titre d'abbesse vers le milieu du seizième siècle.

(2) Selon les Bollandistes, Thomas de Cantimpré doit ici faire erreur, le concile de Latran n'ayant eu lieu qu'en 1215, à l'époque où Lutgarde était déjà au monastère d'Aywières. A moins qu'il ne s'agisse ici d'un concile particulier contre les Albigeois, mais dont l'histoire ne parle pas. Cette seconde supposition est la plus vraisemblable, car nous verrons plus loin Thomas de Cantimpré faire mention du concile général de Latran, que suivit de près la mort d'Innocent III, à l'époque où Lutgarde était à Aywières.

Digitized by Google

l'explication d'Augustin, entend par là que les hommes baisent les hommes et les femmes baisent les femmes, d'un baiser de paix et d'amitié sainte. Autrement, ce grand prédicateur de chasteté eût donné une occasion de scandale, contrairement à ce qu'il dit ailleurs : « *Abstenez-vous de l'apparence même du mal.* » Et n'y aurait-il aucun mal en ceci ? Ne serait-ce pas prêter aux souillures de l'âme et du corps ? Si, saint Augustin, le premier de tous les docteurs, dans la Règle donnée à ses chanoines, défend même les regards dangereux et en fait un cas d'excommunication, quelle peine n'eût-il pas imposée pour des actes bien plus capables d'enflammer les passions ?

Toi donc, vierge et épouse du Christ, amante de la chasteté, imite Lutgarde, et fuis toute familiarité, aie en horreur toute flétrissure, et repousse avec énergie tout agresseur de ta vertu et de ta pureté. (1)

La vertueuse Lutgarde fut environ douze ans parmi les religieuses de Sainte-Catherine.

Il y avait en ce temps là au diocèse de Liége un très saint homme, nommé Maître Jean de Lierre. Il connaissait les grands désirs de perfection dont était animée cette bienheureuse femme. Il l'engagea à quitter sa charge de prieure et à se retirer à Aywières, (2) mo-

(1) Malgré la vigueur avec laquelle Thomas de Cantimpré s'élève contre cet abus, on ne doit pas croire coupable ici de légèreté cet abbé de Saint-Trond, l'auteur justifiant lui-même le fait par l'usage de l'époque.

Ce prélat était Chrétien, 35e abbé, qui gouverna de 1193 à 1222. Fisen loue sa grande innocence de mœurs, son application à l'oraison, son zèle pour l'observance. En 1559, son corps fut retrouvé intact et exempt de corruption.

(2) Le couvent des *Awirs* fut fondé vers l'an 1202 avec le consentement de l'evêque de Liége et celui de Louis, avoué de Hesbaie et seigneur du village. Ce seigneur donna à l'établissement l'église de la paroisse dédiée à Saint Etienne et il y ajouta quelques terres. Parmi les témoins à ces actes, on voit maître Jean de Lirot qui avait, sans doute,

Digitized by Google

nastère de l'ordre de Cîteaux. Lutgarde opposait la langue française parlée en ce monastère, et préférait Herkenrode où le flamand était en usage. Mais le Seigneur lui dit : « Je veux que tu ailles à Aywières, autrement je t'abandonnerai. »

Stalle de Sainte Lutgarde, prieure au monastère de Sainte Catherine. Conservée jusqu'à la Révolution Française chez les Bénédictines de Milen, elle est actuellement dans l'église des Dames Bernardines à Colen.

Digitized by Google

Une vierge de bienheureuse mémoire, appelée Christine, dont le vénérable Jacques de Vitry fait mention dans la Vie de la bienheureuse Marie d'Oignies, et dont nous-même nous avons écrit la Vie, poussée par l'esprit de Dieu, vint la trouver et lui dit : « Pourquoi diffères-tu d'accomplir l'ordre du Seigneur ? » Lutgarde lui ayant objecté la diversité de langue dont nous parlions plus haut, Christine, inspirée, lui répondit : « Pour moi, je préfèrerais être en enfer avec Dieu, qu'être au ciel avec les Anges, si Dieu n'y était pas. »

Belle et digne réponse. En effet, là où est le Christ, là est le paradis, comme le Sauveur en croix le dit au bon larron : *Aujourd'hui vous serez avec moi en paradis*, bien qu'alors l'âme du Christ dût descendre aux limbes; mais comme sa divinité lui était unie, l'âme du bon larron, en l'accompagnant, trouvait le paradis. La présence du Christ, en effet, rend agréables et délectables tous les lieux, même les plus odieux en soi. La pieuse Lutgarde, confirmée par les bonnes paroles de Christine, obtempéra aux avis de Maître Jean et passa en toute tranquillité d'âme au monastère d'Aywières, en Brabant, de l'ordre de Cîteaux. A cette nouvelle, les religieuses de Sainte-Catherine furent au comble de l'affliction. La bonne Lutgarde compatit à leur peine. Un jour elle suppliait le Seigneur pour la communauté de Sainte-

---

sollicité l'érection de ce nouveau couvent et il n'est pas étonnant qu'il y ait attiré Lutgarde. Le village des Awirs, situé sur la rive gauche de la Meuse à trois lieues de Liége, ne doit pas avoir offert les avantages nécessaires à une communauté religieuse, car en 1210, les religieuses s'établirent à Lillois, près de Nivelles, où Iwain de Rives, prévôt de Nivelles, leur avait donné un emplacement jugé plus convenable. La pénurie d'eau paraît les avoir obligées à quitter Lillois ; en 1217, elles s'établirent entre Couture-Saint-Germain et Maransart, près d'une source qui alimente la Lasne.

Leur établissement conserva le nom d'*abbaye d'Aywières* et continua de faire partie du diocèse de Liége avec les paroisses de Couture et de Maransart jusqu'en 1559. Daris. *Histoire du diocèse et de la principauté de Liége.*

Digitized by Google

Catherine. La glorieuse Vierge Marie, sa très douce consolatrice, lui apparut. Elle la félicita d'être entrée dans un couvent et un ordre spécialement consacrés à son service. Elle lui promit en même temps de bénir au spirituel et au temporel la maison pour laquelle elle priait en ce moment.

Cette promesse s'est réalisée jusqu'à nos jours dans ce monastère. Au milieu de la décadence générale de l'ordre, nous voyons ce monastère fleurir plus que jamais et croître en biens temporels et en vertus.

O communauté de Sainte-Catherine, suis mon conseil: prends Lutgarde pour ta mère et protectrice dans le ciel, comme elle le fut sur la terre.

Ici s'arrête notre premier livre où il est traité de la vie de la pieuse Lutgarde dans l'ordre de saint Benoît. Nous passons donc immédiatement au second.

LIVRE DEUXIÈME.

SA VIE DANS L'ORDRE DE CITEAUX.

CHAPITRE I.

JEUNE DE SEPT ANS. SECOURS AUX AMES DU PURGATOIRE. DÉLIVRANCE DES POSSÉDÉS.

La vertu de la pieuse Lutgarde répandait partout sa bonne odeur. A cette époque s'élevèrent en pays wallon de nouveaux monastères ; plusieurs auraient désiré l'avoir pour abbesse, si elle eût appris tant soit peu la langue française. A cette nouvelle, la pieuse Lutgarde fut effrayée et, les larmes aux yeux, elle recourut à sa bonne Mère du ciel pour écarter d'elle ce danger. La bienheureuse Vierge lui apparut : « Ne crains rien, lui

Digitized by Google

dit-elle, je te protège de mon bras tout-puissant. » Or, ami lecteur, considère comment s'accomplit la promesse de la bénie Vierge Marie et comment le danger fut écarté. Lutgarde avait à peine vingt-quatre ans quand elle entra à Aywières ; elle y passa quarante ans et elle ne sut pas même apprendre assez de français pour demander convenablement du pain. La chose étant connue, on la laissa au doux repos de la contemplation. Personne ne vint troubler son sommeil, ni l'éveiller pour la charge pastorale, jusqu'à ce qu'elle l'ait voulu ; et elle ne le voulut jamais.

Au temps de la cruelle hérésie des Albigeois, la bienheureuse Vierge Marie apparut à sa fille chérie, le visage triste, l'air lugubre. Lutgarde, affligée de cette vision, avec un cri douloureux du cœur et de la voix, lui demanda : « Qu'avez-vous, ô ma très pieuse Dame : d'où vous vient cette pâleur de votre face, ô pleine de grâces. — Hélas, répondit la Mère de Dieu, voici mon Fils de nouveau conspué, de nouveau crucifié par les hérétiques et les mauvais chrétiens ; offre-toi en victime et jeûne sept ans consécutifs pour apaiser le courroux du Seigneur dont la main est prête à s'appesantir sur le monde. »

Lutgarde, l'espace de sept ans, jeûna si strictement qu'elle ne prit d'autre nourriture que du pain et de la bière. Et voyez quel miracle signalé. Contrainte souvent par obéissance de manger d'autres mets, elle ne sut jamais avaler seulement la grosseur d'une fève. Durant cette abstinence merveilleuse et incroyable, Lutgarde se réjouissait quand ses consœurs recevaient bonne pitance et elle s'en portait mieux tout un mois, disait-elle, lorsque la communauté était plus copieusement servie qu'à l'ordinaire. Elle savait en effet que tous n'ont pas reçu le même don de la grâce : elle savait que c'était chez elle l'effet d'un don particulier du Seigneur pour le remède et l'assistance de plusieurs. Cette remarque est à l'adresse de ceux qui aggravent les pré-

Digitized by Google

ceptes et voudraient voir pratiquer par tous, ce qu'eux-mêmes peuvent faire sans difficulté, soit par le secours de la grâce, soit par une disposition naturelle. Quant à notre Lutgarde, plus elle continuait ses jeûnes, plus elle était forte de corps et d'esprit.

Maître Jacques de Vitry, comme lui-même le raconte dans la Vie de la bienheureuse Marie d'Oignies, avait reçu, par les prières de cette vénérable femme, la grâce de la prédication. Il arriva qu'il s'attacha d'une manière trop humaine, quoique non coupable, à une personne pieuse, qui, étant malade, avait réclamé ses soins spirituels. Trop assidu à prodiguer à cette malade les consolations de son ministère, il en négligeait ses prédications.

La pieuse Lutgarde, avertie surnaturellement de cette attache trop naturelle et instruite des ruses du démon, s'adressa au Seigneur avec beaucoup de larmes pour écarter ce danger de son serviteur.

Ses prières restaient inutiles ; elle s'en plaignit à Dieu, l'accusant de se montrer cruel.

Le Seigneur lui répondit : « Cet homme, pour qui tu me pries, met lui-même obstacle à l'effet de tes prières. » Et le Seigneur différa encore d'accorder sa demande. La pieuse Lutgarde redoubla d'importunité. Elle s'adressa au Ciel avec de grands cris.

« Que faites-vous donc, ô mon très bénin et très juste Seigneur ? Séparez-moi de vous, ou bien délivrez cet homme pour lequel je prie, même contre son gré. » Chose merveilleuse ! Il n'y eut pas de délai entre ces prières et leur effet. Jacques fut délivré à l'instant et il rendit grâce à son divin Libérateur et à sa servante fidèle. Ses yeux furent alors ouverts, il comprit le danger que l'aveuglement d'une affection trop humaine l'avait empêché de voir. Peu de temps après, il fut créé évêque de Saint Jean d'Acre (1).

(1) Le R. P. Broeckaert, suivi par les Moines de Lérins, dit à propos de ce fait : « C'est le prêtre lui-même, — Jacques de Vitry, plus tard

Digitized by Google

Vers le même temps, un homme noble de la Teutonie, appelé Simon, très versé dans les lettres, entra dans l'ordre de Cîteaux, puis devint abbé de Foigny (1). C'était un religieux fervent, mais d'un zèle amer envers ses sujets. Il mourut prématurément.

Il avait beaucoup aimé Lutgarde à cause de sa sainte vie et il la laissa fort en peine de sa mort. Elle s'affligea, elle jeûna, elle pria pour la délivrance de cette âme. Touché de ses prières le Seigneur lui dit : « Console-toi, j'userai de miséricorde envers l'âme pour qui tu intercèdes. » Elle insista davantage encore et reçut l'assurance d'une prompte délivrance. — « Seigneur, dit-elle, toutes les consolations que vous me destinez, envoyez-les à cette âme dans le purgatoire. Je ne cesserai de pleurer, et n'aurai de consolation que quand je la verrai délivrée. » Alors le Seigneur, ne voulant point l'affliger davantage, lui amena l'âme délivrée et lui dit : « Console-toi, ma bien-aimée : voici cette âme pour qui tu pries. »

La vierge se prosterna la face contre terre, rendant de

évêque et cardinal, — qui a rapporté ces détails dans la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies. » La chose est inexacte. Il n'y a pas un mot de ceci dans la Vie de la bienheureuse Marie d'Oignies. Le fait est rapporté par Thomas de Cantimpré dans la Vie de Sainte Lutgarde.— *Ut ipse refert in libro vitæ B.Mariæ de Oignies* a trait au don de la prédication obtenu par l'intercession de la bienheureuse Marie.

(1) Les Bollandistes qui écrivent Fodiacensis dans le texte de Thomas de Cantimpré, tout en reconnaissant en note les variantes de ce nom dans les divers textes, ne savent de quelle abbaye il pourrait être ici question, à moins, disent-ils, qu'il ne s'agisse de Fosses qui aurait appartenu aux Cisterciens avant d'appartenir aux Prémontrés.

Il est cependant assez aisé de remarquer que c'est Foigny, en latin Fusniacum, une des premières filles de Clairvaux, qui est désignée ici. La *Gallia Christiana* mentionne en effet Simon comme 9e abbé de Foigny. Voici comment elle en parle : IX. Simon, natione Teuto, nobilis, et literis egregie excultus, vicarius generalis institutus est in inferioribus partibus Germaniæ. Occurrit in chartis anno 1220. Huic et successoribus ejus Ægidius Dominus d'Estrées concessit anno 1222 jus præsentandi ad capellaniam quam pater ejus fundaverat apud Estrées. Obiit, ex Lancio, III non. Aug. sepultus in claustro collationum. Recensetur tamen in necrologio III cal. septembris.

Digitized by Google

vives actions de grâces au Seigneur. Cette âme bienheureuse, avec louanges et grande joie, remercia la bonne Lutgarde et monta au ciel environnée de gloire.

Ce même Simon plus tard apparut encore souvent à sa bienfaitrice, et entre autres choses il lui apprit que sans ses prières, il devait rester quarante ans en purgatoire.

Lutgarde avait à un haut degré la crainte du Seigneur. Elle se trouvait comme au milieu des flots tumultueux, et avait toujours appréhension de manquer en ses actions. Elle conjurait donc le Seigneur avec larmes et gémissements de lui faire savoir si elle marchait dans le chemin du salut. Elle entretint ce désir, jusqu'à ce qu'une voix lui dit : « Sois en paix, ma bien-aimée, ta vie est agréable à Dieu. » Pour un temps elle fut joyeuse de cette révélation, mais sa joie fut de courte durée ; toutes ses craintes reparurent.

La voix se fit entendre de nouveau : « Veux-tu avoir Marie de Rave pour te rassurer ? — Non, répondit-elle, elle est trop timorée, et elle tarderait trop à me révéler ce dont elle serait avertie. — Prends courage, reprit la voix, et dans peu de jours tu seras parfaitement tranquillisée. » A peine quatre jours s'étaient-ils écoulés, un homme vénérable et inconnu se présenta au parloir où la communauté était réunie. Il salua les religieuses, fit venir Lutgarde, et, en présence de toutes les sœurs, il lui dit : « Voici ce que te mande le Tout-Puissant. Désormais, sois en assurance, car le Seigneur se complaît en toi. » Aussitôt, il disparut sans qu'on sût qui il était ni d'où il venait. Bientôt après, un très saint homme, instruit par révélation divine, vint à Aywières et confirma Lutgarde dans toutes ses assurances.

Devenue par là plus fervente, et plus désireuse de la mort pour passer à l'éternité bienheureuse, l'œil toujours mouillé de larmes, elle aspirait continuellement à Dieu. Le Seigneur, pour modérer ses cris, lui apparut et

Digitized by Google

lui montra les plaies des mains, des pieds et de son côté sacré : « Contemple, ma bien-aimée, lui dit-il, comme mes plaies crient vers toi, afin que mon sang ne soit pas versé en vain, ni ma mort rendue infructueuse. » A cette vue et à ces paroles, Lutgarde, saisie de frayeur et d'émotion, demanda quelle était cette clameur des plaies du Sauveur. Il lui fut répondu : « Il faut que tu apaises par tes labeurs et par tes larmes la colère de mon Père pour qu'Il ne perde pas les pécheurs, mais que, par sa miséricorde, ils se convertissent et puissent vivre. »

Vers la même époque, le Souverain Pontife Innocent III, peu après le concile de Latran, quitta cette vie, et ne tarda pas d'apparaître à la pieuse Lutgarde. Elle le vit environné de flammes et lui demanda qui il était. « Je suis le Pape Innocent, répondit-il. — Eh quoi, s'écria-t-elle en gémissant, vous, notre commun Père, en de tels supplices ? — Il y a trois causes à mes tourments, répliqua Innocent; et elles m'auraient fait condamner au supplice éternel, sans l'intercession de la bénie Vierge Marie en l'honneur de laquelle j'ai élevé un monastère ; j'ai fait pénitence avant de mourir et j'ai échappé à la mort éternelle. Mais je suis condamné à d'atroces tourments jusqu'au jour du jugement. Toutefois la Mère de miséricorde m'a obtenu de son divin Fils de venir réclamer vos suffrages. » Sur cela, la vision s'évanouit. Lutgarde aussitôt fit connaître à ses sœurs la mort du Pape et la nécessité où il se trouvait, demandant leurs prières. Elle-même, pleine de compassion, se livra à des œuvres d'expiation de tout genre pour la délivrance de cette âme. Notez, lecteur, que nous connaissons par la révélation de Lutgarde, les trois causes en question : mais nous les tairons par respect pour un si grand Pontife (1).

(1) Plusieurs auteurs, parmi lesquels Rohrbacher, dans leur admiration pour Innocent III, ne veulent pas admettre la réalité de cette apparition. Mais les Bollandistes font à ce sujet cette sage réflexion :

Digitized by Google

Une autre vision, mais plus consolante, eut lieu vers le même temps. Le vénérable Jean de Lierre dont nous avons parlé, avait fait avec Lutgarde la convention que le premier des deux qui mourrait, apparaîtrait au survivant. Le saint homme étant parti pour Rome dans l'intérêt d'une communauté religieuse du Brabant, arrivé près des Alpes, passa à une meilleure vie. Sans retard, il apparut à Lutgarde dans le cloître du monastère. Ignorant sa mort, elle lui fit signe de la main d'entrer au parloir, lieu destiné aux entretiens. — « Je ne suis plus au nombre des vivants, lui répondit l'apparition, et je viens accomplir ma promesse. »

Aussitôt Lutgarde se prosterna et lui demanda : « Que signifie ce triple vêtement de gloire dont vous êtes couvert ? — Le blanc, répondit-il, signifie la virginité que j'ai gardée intacte depuis le sein de ma mère. Le rouge désigne les labeurs et les afflictions souffertes patiemment jusqu'à la mort pour la justice. Le bleu qui se trouve par dessus indique la perfection de la vie spirituelle. » Après ces mots, il disparut. Lutgarde apprit aussitôt à ses religieuses et à la propre sœur de Maître Jean, l'apparition et la mort du saint homme. Néanmoins, elle pleura la perte de ce vénérable ami, malgré l'assurance de son union avec Dieu ; mais le Seigneur lui dit : « Pourquoi pleures-tu, Lutgarde ? Pourquoi affliger ton âme ? Ne te suis-je pas meilleur que dix fils ? » Elle qui n'était pas versée dans l'Ecriture, ne comprit pas ces paroles, jusqu'à ce qu'on lui en eût donné l'interprétation. Alors, elle mit fin à ses pleurs et bénit Dieu de l'heureuse mort de cet homme de bien.

« N'est-il pas écrit que les jugements de Dieu sont insondables et bien différents de ceux des hommes. » Il est remarquable que cette révélation est conforme à celles d'un autre saint personnage de cette époque, le bienheureux Simon d'Aulne, au sujet du même Pape, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de ce grand thaumaturge. Voir *Villers et Aulne, célèbres abbayes de l'ancien diocèse de Liége.*

Digitized by Google

Après le jeûne de sept ans dont nous avons parlé, où Lutgarde ne prit que du pain et de la bière, le Seigneur lui demanda un nouveau jeûne pour la conversion des pécheurs. Elle s'y soumit avec joie, et durant sept autres années elle n'eut d'autre nourriture que du pain et des légumes. Elle fut favorisée d'une nouvelle vision : dans un ravissement, elle vit Jésus, le Prince de notre salut, présentant à son Père céleste ses plaies toutes vives et sanglantes, et intercédant pour les pécheurs. Se tournant vers Lutgarde il lui dit : « Tu vois comment je m'offre tout entier à mon Père pour mes pécheurs ? Ainsi je veux qu'à ton tour tu t'offres aussi à moi pour mes pécheurs et que tu détournes d'eux les coups de ma justice. » Et presque chaque jour la même chose lui était redite au saint sacrifice de la messe.

De quelle efficacité étaient les prières, les jeûnes et les travaux de Lutgarde, cela nous est attesté par le témoignage de la bienheureuse Marie d'Oignies. Avant sa mort, elle mit et attacha sur sa tête le voile de Lutgarde et dit dans un esprit prophétique : « Sous la voûte du ciel, il n'y a pas au monde d'avocate plus puissante que Dame Lutgarde pour les âmes du purgatoire et pour les pécheurs. Maintenant elle fait des miracles spirituels et après sa mort elle en fera des corporels. » Beaucoup ont pu éprouver la vérité de ces paroles, pendant la vie et depuis la mort de la servante de Dieu, comme la suite de cette histoire le montrera.

Une religieuse, pourtant très fervente, était illusionnée du démon par de fausses révélations. Lutgarde pria Dieu pour elle et Dieu lui répondit : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent,* c'est-à-dire : Illumine ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Comme Lutgarde ne comprenait pas ces paroles, une autre religieuse lui en donna l'explication. Elle se mit à prier avec plus d'instance. Le démon alors lui apparut et lui dit : « Je suis l'esprit de mensonge qui

Digitized by Google

trompe cette religieuse. — Va trouver le Frère Simon au monastère d'Aulne, lui répondit Lutgarde, et dis-lui la même chose, afin que j'aie un témoin véritable. » Le démon le fit et le Frère Simon vint à Aywières. Ce Frère Simon était un homme rempli de l'Esprit de Dieu, et, comme sa Vie l'atteste, le Seigneur lui fit de nombreuses révélations. Lutgarde et Simon, éclairés de la même lumière divine, mandèrent la religieuse. Mise en leur présence, celle-ci se raidit de tous ses membres et sa bouche était tellement serrée qu'on ne pouvait l'ouvrir avec un couteau. Tous les assistants étaient saisis de frayeur et fléchissant les genoux se mirent en prières. Le Seigneur ne pouvait résister à ces supplications. A peine les sœurs s'étaient-elles relevées de leurs oraisons, la patiente fut aussitôt délivrée de l'esprit d'imposture : ses membres reprirent leur état naturel, elle ouvrit la bouche, prit de la nourriture, et l'esprit mauvais ne reparut plus.

Cette religieuse, comme je l'ai pu moi-même constater, s'éleva plus tard à une telle sainteté de vie que l'on pouvait dire d'elle, non seulement, qu'elle avait été illuminée dans les ténèbres, mais que, par l'exemple de ses vertus, elle était devenue une lumière pour les autres.

J'ai vu une religieuse de l'ordre de Cîteaux, vexée plusieurs années par le démon, et qui, amenée à Lutgarde, obtint la délivrance par ses instantes prières. J'en ai vu une autre, tourmentée de la manière la plus abominable par l'esprit infernal, qui fut retirée d'un si grand mal par l'intercession de la servante de Dieu.

Une religieuse de Moustier-sur-Sambre (1), appelée Iolende, personne noble et délicate, adonnée aux vanités mondaines, sur les exhortations de Lutgarde entra à

(1) Monasterium super Sabim : les auteurs traduisent : un monastère sur la Sambre. Ce ne peut être que Moustier-sur-Sambre, antique monastère fondé par saint Amand. En effet, Fisen mentionne Iolende pénitente parmi les saints personnages de Moustier-sur-Sambre.

Digitized by Google

Aywières. Lutgarde demanda instamment pour elle à Dieu le pardon de ses péchés et la grâce de la dévotion. Dieu l'exauça et Iolende embrassa avec ferveur la perfection. Après plusieurs années d'une vie sainte, elle eut révélation de sa mort prochaine. Elle en avertit Lutgarde en lui disant : « Prie instamment le Seigneur pour moi, car ma fin est proche. » A quoi Lutgarde : « Attends le Seigneur avec confiance : je suis assurée de sa miséricorde envers toi et tu seras bientôt délivrée des peines que tu redoutes. Viens me visiter après ta mort, et pour éviter toute illusion diabolique, dis d'abord : *Benedicite*, puis l'oraison dominicale et la salutation angélique. » Sur cela, Iolende mourut en grande ferveur, et trente jours après elle apparut à Lutgarde au milieu de l'oraison, et lui dit *Benedicite* et le reste comme il était convenu. Lutgarde répondit : *Dominus,* et lui demanda comment elle se trouvait. « Le Seigneur, répondit-elle, ne m'a pas rejetée à cause de l'énormité de mes fautes, mais Il m'a fait miséricorde en faveur de toi. » Cela dit elle disparut, et Lutgarde, avec d'abondantes larmes, bénit la miséricordieuse Bonté du Seigneur envers les pécheurs.

La propre sœur de Lutgarde, condamnée aux flammes du purgatoire, apparut à celle-ci avant qu'elle ne connût sa mort, et d'une voix lamentable lui cria : « Ma sœur bien-aimée, ayez pitié de moi, ayez pitié de moi et ne me refusez pas la miséricorde dont vous êtes animée pour les autres. » Lutgarde comprit que l'âme de sa sœur était en purgatoire et réclamait ses suffrages, et elle conjura la communauté d'offrir pour elle des prières et des pénitences.

A cette époque, Lutgarde, selon le conseil de saint Augustin, communiait tous les dimanches. Mais Agnès, alors abbesse d'Aywières, mal conseillée, lui fit défense de communier si souvent. L'humble Lutgarde lui répondit : « Ma très chère mère, je vous obéirai, mais je pré-

Digitized by Google

vois que Jésus-Christ s'en vengera sur votre corps. » En effet, l'abbesse fut frappée sans retard d'une maladie grave qui la mit hors d'état de se rendre à l'église, et elle ne recouvra la santé que lorsqu'elle eut reconnu son erreur et levé sa défense. Toutes les religieuses qui, d'accord avec l'abbesse, avaient été contraires à Lutgarde en ce point ou furent enlevées par la mort ou se convertirent et s'humilièrent devant Dieu. C'est avec ce zèle que l'Epoux divin vengeait et protégeait son épouse.

Lutgarde était animée des plus grands sentiments de charité envers les mourants ; elle les visitait, les exhortait à la pénitence, les encourageait, leur promettait le pardon et la gloire du ciel. Une sœur était à l'agonie et violemment tourmentée. Le démon apparut à Lutgarde et lui dit : « Considère comme j'ai tourmenté cette sœur, mais à la venue du peuple, je n'ai plus rien pu contre elle. » Par le peuple, il entendait la communauté qui, s'étant réunie pour assister cette âme, avait brisé toutes ses forces. C'est donc chose sainte et pieuse d'assister les mourants et de leur venir en aide contre les attaques du démon à cette heure suprême.

Les démons venaient souvent importuner Lutgarde et s'efforçaient de la troubler par des messages funestes et effrayants. Mais elle crachait sur eux et les mettait en fuite par le signe de la croix. A la fin ils la redoutaient à ce point qu'ils fuyaient comme le feu le lieu où elle faisait oraison. Bien qu'elle ne comprît pas les psaumes ni les autres Ecritures, si elle ruminait en son esprit le verset : *Deus in adjutorium meum intende,* et autres semblables, elle voyait les démons prendre la fuite et cesser de la tenter. Elle expérimentait par là la vertu de ces paroles divines et leur efficacité contre les esprits mauvais.

Frère Bernard rapporte lui avoir entendu dire confidentiellement qu'elle ne craignait en rien le démon ni ses ruses infernales, mais qu'elle lui écrasait la tête,

Digitized by Google

selon la promesse du Seigneur, en repoussant, dès l'abord, ses attaques et ses tentations.

CHAPITRE II.

EFFICACITÉ DE SES PRIÈRES. DÉSIR DU MARTYRE. SECOURS AUX AMES TENTÉES, AUX PÉCHEURS ET AUX MALADES.

Aspirant de tout son cœur à la perfection, Lutgarde s'était mise en devoir d'écarter de son esprit, durant les heures canoniales, toute pensée, bonne ou mauvaise, pour n'avoir d'attention absolument qu'à l'objet de la récitation. Elle voulait l'impossible. N'y parvenant point, elle s'en troubla, en eut des scrupules, et recommençait deux et trois fois chaque heure de l'office.

Elle s'en affligea au point de ne pouvoir être consolée ; ses sœurs imploraient du Ciel la délivrance de ces scrupules. Dieu ne resta pas sourd à leurs prières. Il envoya, comme autrefois le prophète Amos, un berger qui abandonna son troupeau et fit un trajet de treize lieues pour venir à Aywières. Il manda sœur Lutgarde, et en présence de la communauté, lui dit : « Voici la parole du Seigneur. Désormais sois sans tourment et sans scrupule au sujet de la récitation de l'office. Tes prières plaisent à Dieu et lui sont agréables. » Ayant dit ces mots, il partit aussitôt, sans leur laisser le temps de s'informer qui il était et d'où il venait ; on le sut toutefois plus tard.

Le Seigneur en personne dit aussi à Lutgarde : « Sois désormais sans crainte ; moi-même je suppléerai à ce qui manque en toi. » Rassurée ainsi de toutes parts par la parole du Seigneur, Lutgarde se tranquillisa et n'eut plus désormais de scrupule à ce sujet.

On ne saurait imaginer avec quelle allégresse elle chantait les louanges divines. Un jour, durant les

Digitized by Google

vêpres, une religieuse en face d'elle au chœur, vit une flamme sortir de sa bouche et monter vers le ciel. Elle fut si effrayée de ce prodige, qu'elle en était à demi-morte. Les vêpres achevées, Lutgarde la consola en disant : « Ma fille, ne t'effraie pas de cette vision, car elle vient d'en haut. » Ce prodige n'est pas nouveau : cette flamme est le symbole de l'ardente prière de ceux en qui il s'opère.

Plusieurs personnes, moins faites aux choses spirituelles, s'étonnaient de ce qu'au milieu de tant de prodiges éclatants, Lutgarde pouvait mépriser la gloire humaine. Mais, comme elle me l'a elle-même confessé, elle se voyait entourée d'une gloire si spirituelle et si solide, que la vaine gloire ne pouvait l'atteindre. L'Esprit-Saint l'avait rendue ferme comme une colonne.

Saint Augustin, le Docteur par excellence, nous apprend dans la *Cité de Dieu,* à user en toutes choses de discrétion. Lutgarde n'en manquait pas, comme le prouve le trait suivant. Ayant reçu un dimanche la sainte communion, les consolations célestes remplissaient tellement son âme qu'il lui était pénible d'aller à table pour la réfection du corps. Elle dit donc à Dieu : « Mon Seigneur Jésus-Christ, ce n'est plus le moment pour moi d'éprouver vos délices, mais allez à la sœur Elisabeth qui ne peut être une heure sans manger et remplissez son cœur, tandis que je me rendrai au réfectoire prendre le repas nécessaire à mon corps. »

Cette sœur Elisabeth avait une maladie qui la forçait à manger plusieurs fois et le jour et la nuit. Le Christ, satisfaisant au désir de la pieuse Lutgarde, alla trouver cette sœur et remplit son intérieur d'une telle suavité que contre son ordinaire elle put se passer un long temps de nourriture corporelle. Il faut admirer ici la grande discrétion de Lutgarde : elle ne voulut pas débiliter son corps par l'occupation spirituelle, mais jugea plus raisonnable de l'entretenir et conserver pour d'autres tra-

Digitized by Google

vaux salutaires aux âmes, au lieu de le réduire et ruiner mal à propos. Ceci, à l'adresse de ceux qui, ayant à peine goûté aux douceurs spirituelles, ennemis d'eux-mêmes, se détruisent la santé ; et voulant tendre vers Dieu avec une plus grande force d'esprit, se privent de l'aide que Dieu leur a donné dans le corps. Par la destruction de celui-ci, ils affaiblissent l'esprit, le rendent impuissant et sujet à mille maux. En effet : *le corps qui se corrompt appesantit l'âme.* C'est contre eux que l'Apôtre très expert dit : *Personne ne hait sa chair, mais il la nourrit,* il la nourrit non pour le plaisir, mais pour l'entretien. Abraham après avoir gravi la montagne de la vision et offert son sacrifice, revint à son âne : l'âne à qui, selon Salomon, il faut imposer le joug, puis lui donner de la paille. Lecteur, prends de ceci ce qui te convient ; et passons à d'autres faits.

La susdite Elisabeth, non seulement était contrainte de manger souvent, mais encore si débile de tous ses membres, que, ne pouvant rester sur ses pieds, elle devait garder le lit continuellement. Ayant donc éprouvé la vertu de Lutgarde, elle la supplia avec instance de lui obtenir la force de se relever de son lit, et de suivre la communauté afin, avant de mourir, de pouvoir plus exactement servir Dieu. La bonne Lutgarde consentit à sa demande, et le Seigneur répondit à ses prières par ces paroles : *Elevare, elevare filia Jerusalem quæ bibisti de manu Domini calicem iræ ejus :* c'est-à-dire : Elève-toi, élève-toi, fille de Jérusalem, qui as bu de la main du Seigneur le calice de sa colère. Les sœurs plus instruites donnèrent à Lutgarde l'explication de ces paroles. Effectivement, la malade se releva du lit où elle était restée plusieurs années, et revenue à une santé parfaite, elle porta le fardeau de l'ordre de longues années encore.

L'épouse fidèle du Christ pensait un jour aux souffrances de la Passion du Sauveur : elle se sentit un vif

Digitized by Google

désir d'endurer pour lui le martyre en retour. Mais comme le temps du martyre est passé, Jésus lui en procura un d'un autre genre, un vrai martyre corporel. Une nuit, après complies, Lutgarde se trouvait devant son lit au dortoir, absorbée dans la prière. Elle se prit à désirer et à demander de pouvoir, comme sainte Agnès, répandre son sang pour Jésus-Christ. Elle s'embrasa tellement par l'ardeur et la véhémence de ce désir, qu'elle se rompit une veine à l'endroit du cœur, et il en sortit une telle abondance de sang que ses vêtements en furent tout arrosés et elle pensa mourir. Débilitée extrêmement par ce flux de sang, elle s'assit, et Jésus, à l'instant, lui apparut, le visage rayonnant, et lui dit : « Pour ton grand désir d'être martyre par l'effusion de ton sang, tu recevras au ciel la même récompense que la bienheureuse Agnès pour sa décollation. » Ceci s'accorde avec la prédiction faite autrefois à Lutgarde par une pieuse Dame : « Tu es une bonne Agnès et seras véritablement une seconde Agnès. »

O femme bienheureuse, décorée de la grâce du martyre en pleine paix de l'Eglise ! Les témoins de ce prodige glorieux furent deux religieuses, Dame Marguerite et Dame Lutgarde de Limons qui lavèrent les vêtements maculés de sang ; ce fut aussi la cicatrice de la veine rompue, laquelle resta jusqu'à sa mort ; ce fut enfin la cessation de l'humiliation imposée par Dieu aux filles d'Eve en punition de l'orgueil. Lutgarde était alors âgée de vingt-huit ans.

Une noble matrone du pays de Liège appelée Mathilde, avait laissé ses biens à ses enfants et s'était retirée au monastère d'Aywières pour y servir Dieu. Par l'âge et la faiblesse, elle avait perdu l'ouïe.

Un jour solennel, les religieuses chantaient d'un ton élevé, et une d'entre elles en avertit Mathilde par signe : celle-ci se prit à pleurer à cause de sa surdité. La bonne Lutgarde lui demanda par signe la raison de ses pleurs :

Digitized by Google

« Hélas, répondit-elle, pauvre malheureuse que je suis, comment ne pleurerais-je pas, me trouvant si sourde que je ne puis entendre le chant solennel par lequel Dieu est honoré. » La compatissante Lutgarde, émue de pitié, adressa au Ciel une courte prière, puis se relevant et mouillant ses deux doigts de salive, elle les appliqua aux oreilles de la sourde. Chose merveilleuse ! Au même instant, Mathilde entendit se rompre avec grand bruit une membrane intérieure qui bouchait ses oreilles, et elle recouvra l'ouïe : reconnaissant par ce prodige la vertu de Lutgarde, elle en rendit les plus vives actions de grâces au Seigneur.

Toutes les fois que la dévote Lutgarde méditait la Passion de Notre Seigneur, il lui paraissait qu'elle était toute couverte de sang. Un pieux prêtre le sut, et il épia un moment propice où elle devait se livrer à cette méditation. Il la vit en effet, appuyée contre la muraille, avec la face et les mains rouges comme si elles venaient d'être arrosées de sang. De ses cheveux aussi découlaient des gouttes de sang comme une rosée. Il prit des ciseaux et coupa quelques mèches de cheveux, et il fut fort étonné de voir qu'à mesure que Lutgarde revenait de sa contemplation, ces cheveux reprenaient leur couleur naturelle. Lutgarde était vraiment de ceux dont il est dit qu'*ils ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.*

Un gentilhomme noble et riche avait une fille au monastère d'Aywières : celle-ci, connaissant la mauvaise vie de son père, parvint à le persuader de se recommander aux prières de Lutgarde et de se mettre au nombre de ses fils spirituels. Lutgarde y consentit et adressa pour lui au Ciel de ferventes prières. Satan alors apparut à une religieuse et lui dit : « Dame Lutgarde s'efforce de retirer de mes filets le chevalier Reinier qui m'a servi tant d'années. Laissons-la faire ; elle n'y réussira pas sans peine. Si je ne puis pas autre chose, je le mettrai dans le creuset de la pauvreté : son cœur fondra

Digitized by Google

comme la viande frite dans la poêle. » Et voyez comment le père du mensonge dit ici la vérité.

De très riche et opulent qu'était ce gentilhomme, il devint si pauvre qu'il lui restait à peine un morceau de pain. Il supporta toutefois ses épreuves avec une patience admirable et on reconnut en lui les effets de la prière de Lutgarde. Je l'ai vu depuis moine à Affligem, un des plus fervents monastères de l'ordre Bénédictin et il était en honneur auprès de tous pour sa sainte vie et sa résignation. Par de semblables moyens, Lutgarde en arracha plusieurs aux griffes du démon et les amena à une entière conversion.

Une jeune fille de l'ordre de Cîteaux, cruellement tourmentée par le démon, avait eu, depuis de longues années, une apparition où elle avait vu en songe Lutgarde et entendu qu'elle serait délivrée par son intercession. Longtemps après, elle vint à Aywières et reconnut celle qui lui était apparue ; elle obtint en effet par ses prières la délivrance de toutes les tentations qui l'assiégeaient. Ayant donc éprouvé la vertu de la servante de Dieu, elle en sollicita une autre faveur : celle de pouvoir porter le poids des observances régulières et surtout de l'abstinence : car elle était si faible depuis son jeune âge qu'à peine pouvait-elle aux jours de jeûne se passer de viande. La bonne Lutgarde, considérant la délicatesse et la jeunesse de cette religieuse, et la difficulté pour elle d'observer les jeûnes de l'ordre, voulait la tranquilliser à ce sujet ; mais vaincue enfin par les prières et les larmes de cette pieuse fille, elle lui dit : « Va, tu auras désormais la force de supporter les rigueurs de l'ordre, de faire abstinence, et d'ajouter ce que tu trouveras bon. » Chose étonnante et merveilleuse ! Revenue en son monastère, on lui servit à l'ordinaire de la viande à l'infirmerie, mais elle en prit un tel dégoût qu'elle n'en put manger et n'en pouvait même supporter la vue. On renouvela en vain plusieurs fois l'expé-

Digitized by Google

rience : elle eut à partir de ce moment un tel dégoût de la viande, qu'elle n'en mangea plus jamais. Elle porta désormais avec facilité le poids des observances régulières et y ajouta même d'autres mortifications volontaires. Ces détails, je les tiens de cette religieuse même, aujourd'hui âgée et abbesse de son monastère.

Il en a coûté à sa modestie de me les révéler, mais l'honneur dû à Lutgarde l'y a obligée.

Une sœur appelée Hespelende était si accablée de tentations qu'elle en était au désespoir. Elle demanda les prières de Lutgarde ; et celle-ci adressa au Seigneur d'ardentes supplications accompagnées d'abondantes larmes pour son soulagement. Elle fit à la sœur cette prédiction : « Console-toi, ma très chère sœur : le vendredi-saint, au moment où le prêtre, élevant la croix, dira : *Ecce lignum crucis*, tu seras délivrée et tu goûteras la consolation d'une entière confiance. » La chose arriva exactement comme Lutgarde l'avait prédit.

Le vénérable Jean, abbé d'Affligem, vint un jour visiter Lutgarde, accompagné d'une personne de sa connaissance. Ce personnage, à la vue de la sainte, parut tout bouleversé. L'abbé, étonné, lui demanda au retour : « Avez-vous remarqué cette sainte femme ? — Oui, je l'ai remarquée, répondit-il avec un profond soupir. Ce visage, empreint d'une majesté céleste, m'a fait rougir de moi-même et m'a pénétré d'horreur pour mes péchés. Puissé-je par les prières de cette sainte âme commencer une vie nouvelle et y persévérer. » C'est ce qui arriva, au témoignage de l'abbé.

Un jeune homme, appelé Jean, souffrait depuis longtemps du mal caduc. Sa mère en était dans la plus profonde affliction. Une nuit, elle entendit en songe une voix lui disant : « Va trouver Dame Lutgarde au monastère d'Aywières et ton fils sera guéri. » De bon matin, la femme vint à Aywières avec son fils. Lutgarde pria Dieu, mit son doigt sur la bouche du jeune homme,

Digitized by Google

fit avec le pouce le signe de la croix sur la poitrine du malade, et à partir de ce moment le mal disparut à jamais.

Un jour de Toussaint, une grande multitude d'esprits bienheureux apparut à Lutgarde. L'Esprit-Saint lui révéla qu'elle était remplie de l'esprit de la grâce de tous les saints. Rien d'étonnant : si les dons sont proportionnés aux vertus, quel don et quelle grâce pouvait manquer en celle qui brillait de l'éclat de toutes les vertus ?

Lutgarde étant malade, Dame Sybille de Gages qui dès son entrée dans l'ordre l'avait servie avec dévouement, par la tentation du diable et par trop de fatigue, excédée de corps et d'âme, se dit un jour en elle-même : « Pourquoi me mettre ainsi comme une esclave au service de Dame Lutgarde ? Ma mère n'a jamais servi personne, et il n'est pas convenable non plus que je le fasse. » La même nuit, elle entendit une voix lui disant : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.* » A cette voix, elle se reconnut coupable et soigna dès lors Lutgarde avec grande allégresse et contentement.

Un homme, tombé en désespoir à cause de l'énormité de ses péchés, fut amené à Lutgarde. Il ne fut pas sitôt assis auprès d'elle, et il eut à peine entendu ses premières paroles, qu'il vit une clarté éblouissante au-dessus de sa tête. Il en reçut si grande consolation, qu'il se retira plein d'espoir d'obtenir de Dieu son pardon.

Souvent il arriva que, ruminant les psaumes, le Saint-Esprit lui en donna l'intelligence. Une nuit, qu'elle récitait le *Te Deum*, arrivée à ce verset : *Tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti virginis uterum,* la glorieuse Vierge Marie lui apparut toute rayonnante et elle comprit combien était agréable à la Mère de Dieu ce verset qui lui rappelait sa maternité divine. La sainte elle-même m'a révélé ce fait comme à son fils très cher,

Digitized by Google

m'engageant à m'incliner profondément chaque fois que je réciterais ce verset. Je l'ai toujours pratiqué depuis et engage les autres à en faire de même.

Lutgarde regardait un jour une pauvre femme avec grand désir de l'assister. Le Seigneur lui dit en esprit : « Dans un psaume, tu lis ce verset : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam.* Si tu entends bien ce verset, je suis ta portion et tu n'as rien d'autre. Tu diras donc à cette pauvre femme : *Aurum et argentum non est mihi, quod autem habeo hoc tibi do.* Je n'ai ni or ni argent, mais je donne ce que j'ai. Prie pour elle et tu lui auras donné ce qui t'appartient ; et ainsi tu auras gardé ma loi. »

Ayant entendu intérieurement ces paroles, Lutgarde en rendit compte à Dame Sybille de Gages. Celle-ci chercha dans les commentateurs l'explication du verset en question et la trouva conforme à celle donnée par le Seigneur lui-même.

Un moine d'Affligem s'étant vu confiée l'administration d'une paroisse très dissolue, demanda à Lutgarde le secours de ses prières dans une position si critique. Celle-ci lui répondit : *Expectans expectavi Dominum et intendit mihi :* J'ai attendu le Seigneur avec patience, ses yeux à la fin se sont abaissés vers moi.

Le religieux vit l'accomplissement de cette parole et il ne douta pas que cette réponse ne fût inspirée de Dieu.

CHAPITRE III.

L'ESPRIT DE PROPHÉTIE LUI FAIT DÉCOUVRIR LES CHOSES FUTURES, ÉLOIGNÉES ET CACHÉES.

L'esprit de prophétie parut également en Lutgarde.

Un prêtre de France vint au monastère de Jouarre et

Digitized by Google

passa la nuit en prières dans une crypte où se trouvaient plusieurs corps saints. Il ouvrit une de ces tombes faite d'un marbre très précieux et ne trouva aucune indication sur le nom et les mérites de la sainte qu'elle renfermait. Il en parla plus tard à Lutgarde et la pria de demander à Dieu le nom de cette sainte. Lutgarde le fit et fut aussitôt exaucée. La sainte elle-même lui apparut et lui dit : « Je m'appelle Ozanne, vierge, jadis fille du roi d'Ecosse. J'ai été miraculeusement amenée en France, j'y ai vécu saintement, j'y suis morte et ai été enterrée avec grande solennité ; mais avec le temps, je suis tombée en oubli. »

Lutgarde rapporta ceci au prêtre et lui dit : « Je voudrais que le Seigneur vous fasse la même révélation en preuve de cette vérité. — Je ne suis pas digne, répondit le prêtre, de telles révélations. — Si vous n'en êtes pas digne, repartit Lutgarde, au moins cette sainte mérite-t-elle que ses louanges soient proclamées. » Incontinent Lutgarde se tourne vers le Seigneur, et la même nuit, la sainte apparut trois fois à ce prêtre, lui révélant qu'elle s'appelait Osanne.

Le prêtre lui-même a rendu témoignage de ceci et nous savons que son témoignage est véritable.

Il y avait au monastère de Parc lez-Dames, près de Louvain, une religieuse très pieuse, dont le frère depuis douze ans était pour elle un sujet d'affliction profonde : il était apostat de l'ordre de saint François. Ne pouvant plus soutenir sa peine, elle recourut à Lutgarde. Celle-ci prit en pitié l'état du frère et de la sœur. Elle pria Dieu et fit dire à cette religieuse d'avoir confiance, que son frère, avant la fin de l'année, retournerait à son saint ordre. La chose arriva contre l'attente de tous, car ce religieux était profondément enfoncé dans la boue du monde. Que l'on ne s'étonne pas s'il y a eu des apostats dans l'ordre des Frères-Mineurs ou dans tout autre. Y a-t-il un ordre plus saint que la société des Apôtres, et

Digitized by Google

cependant il s'y est trouvé un Judas, et dans le ciel même, n'y a-t-il pas eu des mauvais anges ?

Vers le même temps, la très noble et sérénissime duchesse de Brabant, fille de Philippe, roi de France, tomba gravement malade.

Depuis de longues années, elle était intimement liée avec Lutgarde ; elle se fit recommander à ses prières. Après avoir prié pour elle, Lutgarde la prévint qu'elle ne se relèverait pas de cette maladie : elle l'avertit de se disposer par une bonne confession et d'attendre avec confiance la venue du Seigneur.

La duchesse ne tarda pas à mourir, comme Lutgarde l'avait prédit. Elle apparut à celle-ci et lui apprit que, contre toute attente, elle avait été préservée des peines du purgatoire, à cause de son extrême dévotion envers la Mère de Dieu. J'ai écrit ceci sur le témoignage de la vénérable et dévote Dame Marguerite de Velpe. Le même fait est arrivé à Godfroid, fils de Godfroid, seigneur de Bruxelles, dont Lutgarde prédit d'avance la mort à ses sœurs.

Une recluse de Court-St-Etienne, tourmentée dès son jeune âge d'une tentation violente, vint trouver Lutgarde et réclamer le secours de ses prières. Lutgarde insista pour connaître cette tentation, mais elle eut honte de la déclarer. Alors la servante de Dieu lui dit : « Le Seigneur m'a révélé ce que jusqu'à présent vous n'avez pas osé confesser aux prêtres. » Elle l'engagea à faire une bonne et sincère confession, à s'amender, et elle la renvoya si consolée et allégée qu'à partir de ce moment, cette personne servit Dieu avec grande ferveur et allégresse.

La même chose à peu près arriva au Frère Werric, convers à Aywières. Il ne faut pas s'en étonner. Lutgarde avait toujours et partout avec elle ce Dieu dont les regards sont plus pénétrants que les rayons du soleil.

La zélée Lutgarde avait soin d'avertir les prêtres de sa

Digitized by Google

connaissance d'être vigilants sur leurs troupeaux et de s'appliquer à sauver les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Ordonné prêtre, jeune encore, avant mon entrée dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, je reçus tous les pouvoirs de l'évêque pour l'administration du sacrement de pénitence.

Ayant commencé à exercer ce ministère, j'y trouvai de grandes difficultés et une source de tentations. Redoutant donc un emploi si plein de dangers, j'allai trouver Lutgarde, ma mère spirituelle, et lui fis part de mes peines et de mes inquiétudes. Elle eut compassion de mon état et se mit aussitôt en prières. Puis se relevant, pleine de confiance, elle me dit d'un ton assuré : « Retournez, mon fils, à votre monastère et employez-vous sans crainte au service des âmes. Jésus-Christ sera votre protecteur et votre docteur. Sa grâce toute-puissante vous mettra à l'abri des traits de l'ennemi, et quant au défaut de science dont vous vous plaignez, vous recevrez des lumières abondantes. »

Chose merveilleuse ! Il m'en coûte de le rapporter, mais je le ferai pour la louange de cette sainte femme. A partir de ce jour, j'ai toujours expérimenté pendant seize ans la vérité de ces paroles, et rempli mes fonctions avec une douce sécurité. Bien qu'éprouvé encore par la tentation, ce n'est jamais dans l'exercice de ce ministère : plus les crimes dont je reçois l'aveu sont énormes, moins j'en éprouve d'impression.

Pour que le mérite de Lutgarde apparût plus manifestement à quelques religieuses qui n'appréciaient pas assez sa vertu, Dieu fit le miracle suivant.

Elle avait coutume de communier chaque dimanche. Une fois qu'elle s'approchait de l'autel sans l'aide de personne, il fut donné à quelques-unes de voir deux anges à ses côtés la conduisant à la Table sainte.

Une autre fois la sainte Vierge elle-même et saint

Digitized by Google

Jean-Baptiste furent vus remplissant auprès d'elle cet office de charité. Ceci eut lieu peu de temps avant sa mort.

Les âmes affligées et tentées trouvaient secours et consolation auprès de Lutgarde : Dieu lui en avait fait le don particulier.

Un jour vint au parloir une femme qui désespérait de son salut. Les religieuses s'efforcèrent de l'encourager, de l'exciter à la confiance, lui rappelant que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Tout était en pure perte et cette femme voulait fuir. On la retint de force jusqu'à l'arrivée de Lutgarde, lui disant que bien qu'elle ne pût la comprendre, parce qu'elle était flamande et cette femme wallonne, néanmoins elle pourrait l'aider par ses prières. Lutgarde vint donc et prit à part cette personne : elle connaissait par révélation l'état de son âme. Les sœurs s'étonnaient et se demandaient en riant comment elles pourraient s'entendre à elles deux. L'entretien dura longtemps. Cette femme en sortit toute ranimée à la confiance ; elle rentra au parloir et dit aux religieuses : « Que prétendiez-vous que cette sœur était flamande ? Elle parle le français et personne au monde n'aurait pu me tranquilliser comme elle l'a fait. »

Il n'y a pas à s'étonner : Lutgarde était remplie de cet Esprit qui donna aux apôtres dans le cénacle de parler toutes les langues.

Frère Bernard rapporte aussi avoir vu Lutgarde et le vénérable Gui, évêque de Cambrai, converser ensemble et se comprendre parfaitement, bien que celui-ci ne sût que le français.

J'ai connu une religieuse qui au jour de la Pentecôte, depuis tierce jusqu'à vêpres, avait connaissance de toutes les langues : comme elle est encore en vie, je tairai son nom.

La vertueuse Lutgarde s'affligeait et pleurait conti-

Digitized by Google

nuellement les péchés des hommes. Son visage était toujours baigné de larmes; comme le prophète Jérémie, ses yeux en étaient une source intarissable. Sa douleur et ses gémissements touchaient de componction tous ceux qui en étaient témoins. Le Dieu de miséricorde voulut tempérer une douleur si vive : il lui apparut un jour qu'elle se livrait à ses gémissements, et la félicita d'avoir si longtemps soutenu la cause des pécheurs. De sa main divine, attachée à la croix pour les péchés des hommes, il essuya ses pleurs et lui dit : « Je veux qu'à présent tu cesses de pleurer et de te lamenter pour mes pécheurs. Continue tes prières avec une ferveur paisible et tranquille et tu apaiseras par ce moyen le courroux de mon Père aussi bien que par tes larmes. » Elle persévéra dans cet exercice jusqu'à la fin de ses jours.

Cinq années durant, comme elle-même me l'a confié, presque chaque jour elle recevait la visite de la Mère de Dieu, ou des apôtres, ou de quelque saint particulier, sans compter l'assistance continuelle des anges. Et cependant, elle n'y trouvait pas la paix parfaite de l'esprit jusqu'à ce que le Saint des Saints, le sanctificateur des âmes, la douceur même, vint à elle : elle le tint et ne le quitta plus.

Au livre du Cantique des Cantiques, on distingue trois lits selon les trois états de l'âme.

Du premier il est dit : *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea :* Dans mon lit j'ai cherché la nuit celui qu'aime mon âme. Le second est le lit de Salomon qu'entourent soixante des plus forts d'Israël. Du troisième il est écrit : *Lectulus noster floridus :* Notre lit est couvert de fleurs. Le premier représente l'état de pénitence : c'est celui des commençants. Le second l'état de combat : c'est celui des progressants. Le troisième l'état de la vie contemplative : c'est celui des parfaits. Le premier est celui des blessés, le second des fatigués, le troisième des délicats.

Digitized by Google

Dans le premier, celui de la pénitence, bien que sans aucune blessure du péché mortel, la pieuse Lutgarde a cherché parfaitement le Bien-Aimé, lorsque, selon la parole du psalmiste, elle a pleuré amèrement chaque nuit les fautes de son ignorance, elle a lavé avec le plus grand soin le lit de sa conscience, et arrosé sa couche de ses larmes.

Dans le second, celui du combat, elle a cherché son Bien-Aimé, quand, luttant contre la chair, elle l'a soumise par une admirable abstinence et par le travail ; elle a vaincu le monde, par son extrême pauvreté et son humilité ; elle a abattu le démon par ses larmes salutaires et par ses prières. Soixante des plus forts d'Israël entouraient ce lit, lorsque non seulement les anges, mais la Mère du Christ elle-même, et les cohortes des esprits bienheureux la protégeaient.

Dans le troisième, celui du repos, la pieuse Lutgarde a cherché parfaitement le Bien-Aimé, quand appuyée non seulement sur les anges et les saints, elle a joui des embrassements de son unique Epoux, et reposé doucement dans le sommeil de la contemplation. C'est le lit de fleurs, rempli de l'éclatante multiplicité des vertus, et exhalant les suaves parfums de la sainteté.

Il est appelé Nôtre, car il est commun à l'Epoux et à l'épouse. C'est de lui qu'on peut dire : « *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à Celui qui se plaît parmi les lis ;* et encore : *Je suis à mon Bien-Aimé et il est tourné vers moi.* — L'âme n'est plus servante, elle est épouse ; ce mystère a été figuré dans nos premiers parents, où l'épouse a été tirée non du pied, mais du côté de l'époux.

L'esprit de Lutgarde était donc tout absorbé en Dieu; et avec la Reine de Saba, dans l'excès de son admiration, elle pouvait dire : J'ai perdu mon esprit. Elle était transformée en Dieu ; comme la goutte d'eau jetée dans un tonneau de vin, elle ne faisait plus qu'un esprit avec lui.

Digitized by Google

C'était la prière que Jésus avait adressée à son Père avant de mourir : « Comme vous êtes en moi, ô mon Père, et moi en vous, ainsi qu'ils soient eux aussi un avec nous ! »

Maintenant que nous avons assez longuement discouru en ce second livre des choses qui nous ont paru les plus utiles, nous passerons au récit de sa précieuse mort.

LIVRE TROISIÈME.

DERNIÈRES ANNÉES PASSÉES DANS LA CÉCITÉ. MORT. MIRACLES.

CHAPITRE I.

APPARITION DU BIENHEUREUX JOURDAIN, GÉNÉRAL DES FRÈRES-PRÊCHEURS, DE JACQUES DE VITRY ET D'AUTRES. TROISIÈME JEUNE DE SEPT ANS.

Environ onze ans avant d'expirer, Lutgarde eut le prélude d'une vie très paisible et d'une mort heureuse. A l'instar des patriarches Isaac et Jacob, elle fut privée de la lumière de ses yeux, pour voir avec plus d'éclat et de perfection la lumière incréée. Son âme, irradiée par les splendeurs du Soleil divin, ne devait plus être obscurcie par les ténèbres des créatures, dont les images émoussent l'acuité de l'intelligence.

Privée de la vue corporelle, les yeux de l'âme n'en étaient que fixés davantage sur la lumière intérieure. Elle n'avait qu'un regret : c'était de ne plus voir ses amis spirituels. Mais le Seigneur la consola bientôt de cette peine par l'espoir de les revoir en paradis. Frère Bernard assure tenir d'elle cette réponse du Seigneur : « Ma fille, supporte en patience ta cécité. Je te promets que tu échapperas au purgatoire ; et les amis dont tu

Digitized by Google

t'affliges de ne plus avoir la vue, je te les réserverai pour les voir dans l'éternelle patrie. »

Bientôt après cet accident, le bienheureux Jourdain, général des Frères-Prêcheurs, revenait d'un voyage qu'il avait fait avec grande ferveur en Terre-Sainte, quand, par un secret jugement de Dieu, il fit naufrage avec un grand nombre de passagers et deux Frères de son ordre. Aussitôt qu'il fut englouti dans les flots, une colonne de feu descendit du ciel jusqu'au navire échoué et resta visible cinq heures entières. Quand le corps fut rejeté sur la terre, une lumière céleste, par trois fois, brilla au-dessus, et la quatrième fois sur le Frère Gérard, puis elle se retira dans les nues. Ce prodige eut pour témoins des catholiques, des Grecs schismatiques et des païens. Le corps, d'où s'exhalait une odeur très suave, fut enseveli avec respect par les fidèles.

La même année, la vertueuse Lutgarde, la veille de Noël, depuis prime jusqu'à sexte, ressentit dans son esprit d'épaisses ténèbres au milieu de sa prière. Elle en fut tellement accablée, qu'elle se prit à dire : « Seigneur, qu'est-ce que j'éprouve? D'où me vient cette peine ? Certes, si au ciel ou sur la terre un ami priait pour moi, je ne sentirais pas une telle dureté de cœur. »

A peine avait-elle dit ces paroles avec larmes, un esprit glorieux et resplendissant lui apparut, et ne pouvant le reconnaître à cause de l'éclat dont il était environné, elle demanda qui il était. « Je suis, répondit-il, Frère Jourdain autrefois Maître des Frères-Prêcheurs et maintenant rangé parmi les chœurs des Apôtres et des Prophètes. Je suis envoyé pour te consoler en cette très joyeuse solennité : sois assurée de ta récompense future : avant peu tu seras couronnée par le Seigneur. Continue, le reste de ta vie, à réciter tous les jours le psaume : *Deus misereatur nostri* avec l'oraison du Saint Esprit pour notre ordre, selon ta promesse. » Lutgarde l'interrogea au sujet d'un Frère de l'ordre. Le bienheu-

Digitized by Google

reux lui répondit : « Pour son obéissance envers moi, et son affection pour toi, le Seigneur lui donnera bientôt la récompense. » Cela dit, il disparut laissant Lutgarde inondée de consolations. Le bienheureux Jourdain fit à une autre personne la révélation de sa gloire dans le ciel. Lutgarde avait eu ce saint homme en singulière affection. De son côté, le vénérable Jourdain l'estimait à ce point qu'il l'appelait la mère et la nourrice de tout l'ordre de saint Dominique. En effet, les Frères-Prêcheurs, entre tous les ordres, occupaient le premier rang dans son cœur, et chaque jour elle adressait pour eux des prières spéciales au Seigneur.

Après avoir accompli son second jeûne de sept années, ne mangeant que du pain et des légumes, le Seigneur l'avertit d'en entreprendre un troisième, afin de détourner de l'Eglise les maux dont la menaçait un cruel persécuteur. Elle commença donc alors à jeûner jusqu'à la fin de sa vie tous les jours, sans en excepter le jour de Pâques.

Elle mourut, comme nous le verrons plus tard, la septième année de ce jeûne. Et ce jeûne, nous l'espérons, n'aura pas été sans produire son effet. Elle me dit un jour, l'année avant sa mort, alors que le péril de l'Eglise m'inspirait de grandes craintes : « Vous pouvez vous consoler. L'ennemi insidieux de l'Eglise ou sera humilié ou mourra bientôt et laissera en paix cette Eglise qu'il comptait renverser. » Cette prophétie n'a pas encore eu son accomplissement, mais nous avons foi en sa réalisation. Car nous n'avons vu tomber par terre aucune des paroles de Lutgarde, toutes puisées aux sources de l'Esprit-Saint (1).

Presqu'au même temps, le vénérable et révérendissime

(1) Cette prédiction devait se réaliser peu de temps après. Frédéric II, le persécuteur dont il s'agit, après avoir été déposé solennellement au concile de Lyon par le Pape Innocent IV en 1240, mourut inopinément en 1250, à l'âge de 56 ans.

Digitized by Google

Jacques de Vitry autrefois évêque de saint Jean d'Acre et depuis cardinal, mourut à Rome, la veille des saints apôtres Philippe et Jacques, 30 avril. Quatre jours plus tard, le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, Lutgarde qui ignorait sa mort, puisqu'elle se trouvait en Brabant, à trente journées de Rome, eut un ravissement. Elle vit l'âme du saint évêque à cette même heure faire son entrée dans le ciel. Elle l'en félicita et lui dit : « O Père vénéré, j'ignorais votre mort ; quand donc avez-vous quitté cette vie ? — Il y a déjà quatre jours, répondit-il, car j'ai passé trois jours et trois nuits en purgatoire. — Et comment, repartit la sainte, ne m'avez-vous pas fait connaître aussitôt votre trépas ? Mes sœurs et moi, nous aurions prié pour vous. — Le Seigneur, répondit-il, n'a pas voulu que ma peine vous soit un sujet de tristesse, mais plutôt que, satisfaction donnée à sa justice, ma délivrance et ma glorification vous soient un sujet de consolation. Quant à vous, vous ne tarderez pas à me suivre. » Après ces mots, Lutgarde sortit de son ravissement, et, pleine de joie, elle fit part à ses sœurs de la mort de l'homme de Dieu, de son séjour en purgatoire et de son entrée dans la gloire. A la même heure, un Frère du couvent des Dominicains à Rome eut la même révélation : la vérité du fait a donc pour elle l'attestation de deux témoins. Frère Bernard a reçu de Lutgarde la confidence que des révélations semblables avaient eu lieu pour plusieurs de ses amis.

Cinq ans avant sa mort, le troisième dimanche après la Pentecôte, on lisait l'Evangile : *Homo quidam fecit cœnam magnam.* Elle dit à Dame Sybille de Gages : « Ma très chère sœur, sache que je serai introduite aux noces de l'Agneau un dimanche auquel on chantera cet Evangile. » Dame Sybille attendait donc ce dimanche comme celui de la fin de Lutgarde ; mais l'an expiré, elle mit en oubli cette prophétie, la regardant comme songe et effet de l'imagination. Cinq années après, au

Digitized by Google

jour prédit, le corps de la pieuse Lutgarde était dans le cercueil, lorsque Sybille entendit à la messe conventuelle la lecture de cet Evangile. La prédiction lui revint à l'esprit ; elle en fut stupéfaite et raconta avec admiration à ses consœurs ce que Lutgarde lui avait prophétisé cinq ans auparavant.

Quatre ans avant sa mort, la nation très cruelle des Tartares fit invasion, ruinant et pillant la Hongrie, la Bulgarie, la Russie, la Pologne dont le puissant duc fut tué, et occupait déjà la Bohême sur les frontières de l'Allemagne. L'Allemagne et la France redoutaient de se voir envahies comme les autres nations. Frère Bernard de l'ordre des Dominicains et pénitencier du Pape, en proie aux craintes les plus vives, vint trouver Lutgarde et l'exhorta à adresser d'ardentes supplications au Ciel pour la préservation de l'Allemagne. Elle répondit : « Je prie depuis longtemps à cette fin. J'ai déjà l'assurance que les barbares n'atteindront pas nos contrées. » Le Dominicain reçut cette réponse comme si elle fût venue du Ciel.

Vers la même époque, le vénérable Baudouin de Barbençon, prieur d'Oignies, autrefois chapelain d'Aywières durant plusieurs années, et très célèbre prédicateur de la parole de Dieu, s'entremêla mal à propos, contre l'avis de ses amis, de certaines affaires temporelles. Il tomba gravement malade ; se voyant près de mourir, il se fit apporter le doigt de la bienheureuse Marie d'Oignies, et lui adressa cette prière : « O vénérable Dame, tandis que vous étiez encore sur la terre, vous avez promis de me secourir à l'heure de la mort. Secourez-moi donc maintenant, secourez-moi : voici le moment. » Baudouin mourut à Oignies et y reçut une sépulture honorable. Notre Frère Bernard assista à ses funérailles, puis il vint à Aywières. Il n'eut pas plus tôt salué Lutgarde, que celle-ci lui demanda : « Le seigneur Baudouin est-il décédé ? » Bernard, surpris de cette interrogation, ré-

Digitized by Google

pondit : « Oui, il est mort et enterré. Quoi de plus ? » Lutgarde reprit : « Dame Marie d'Oignies m'est apparue et m'a dit : « Lève-toi, ma très chère amie, lève-toi et hâte-toi de prier Dieu pour l'âme de notre ami Baudouin qui se trouve au tribunal de Jésus-Christ et doit y rendre compte de ses fautes et omissions. »

O vénérable Marie, combien vous êtes véritable en votre témoignage et fidèle en vos promesses quand entre toutes les créatures mortelles vous êtes venue trouver Lutgarde et réclamer ses prières pour un ami défunt, elle dont vous aviez dit avant de mourir qu'elle avait un très grand pouvoir pour la délivrance des âmes du purgatoire. Béni soit Dieu d'avoir voulu nous donner un tel témoignage de la sainteté et des mérites de son épouse fidèle !

CHAPITRE II.

SA CONTEMPLATION. ANNONCE D'UNE MORT PROCHAINE. MALADIE. MORT.

Interrogée par un de ses amis spirituels comment elle voyait la face de Jésus-Christ dans la contemplation, elle répondit : « En un instant m'apparaît une splendeur éblouissante, et, semblable à l'éclair, se montre à moi l'ineffable beauté de mon Sauveur glorifié. Si cette vision durait plus d'un instant, elle m'enlèverait la vie. Après cette apparition, mon esprit demeure illuminé, mais quand je cherche au milieu de cette splendeur Celui que mes yeux ont vu un instant, je ne le trouve plus. »

Remarquez, lecteur, la conformité de ceci avec le Cantique des Cantiques : « *Mon âme a été liquefiée à la parole de mon Bien-Aimé. Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé, je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu.* »

Qu'est la parole du Christ dans l'âme, si ce n'est la re-

Digitized by Google

présentation des trésors de sa bonté, de sa sagesse et de sa beauté ?

L'âme mesure de là la bonté, la sagesse, l'ornement des vertus dont doit être revêtu celui qui aspire à l'amour éternel du Créateur. A cette parole intérieure, l'âme se fond en désirs, et veut obtenir l'objet offert à sa vue ; mais comme le temps de la vision parfaite n'est point encore venu, soudain disparaît Celui dont elle avait eu un moment la présence. Elle est excitée à chercher avec d'autant plus de soin celui qu'elle aime avec plus d'ardeur, afin de posséder avec plus de joie celui qu'elle a cherché avec plus d'instance.

« Les yeux du Christ, disait Lutgarde, brillent d'un tel éclat, que si la lumière du soleil pouvait être effacée, elle le serait par cette splendeur, comme les étoiles par celle du soleil. » Un saint prêtre désirant connaître le sens de ces mots : *Vos yeux sont plus beaux que le vin,* vit en célébrant la messe, la face du Christ dans le calice après la consécration : ses yeux jetaient des rayons si éclatants qu'ils auraient pu éclairer le monde entier au milieu des ténèbres mieux que mille soleils.

On ne saurait croire par quels désirs ardents, la pieuse Lutgarde aspirait à la vision et à la jouissance de Jésus-Christ son Epoux. Je l'ai vue quelquefois répandre à ce sujet une telle abondance de larmes, qu'on ne pouvait ne pas en être touché. Deux ans avant sa mort, Frère Bernard vint à Aywières au moment où Lutgarde, malade depuis un mois et administrée du sacrement de l'extrême-onction, attendait chaque jour la fin de son exil.

Dans l'ardeur de ses désirs d'être réunie au Christ, elle se persuadait que le moment de son retour au Seigneur était arrivé. N'apercevant en elle aucun indice de mort, Frère Bernard lui dit : « Ma bonne Dame, il ne me semble pas que vous allez mourir. — Ne dites pas cela, répondit-elle avec un visage attristé. Je désire voir face

Digitized by Google

à face mon Epoux. — Ma Mère bien-aimée, reprit Frère Bernard en souriant, ce ne sera pas encore maintenant. — Si cela est, répondit-elle en levant les yeux au ciel, que la volonté de Dieu soit faite. Demain je me lèverai et j'irai recevoir son corps sacré pour me consoler. »

Un jour que l'esprit de Lutgarde était uni à son Epoux par la contemplation, une religieuse entendit une voix au-dessus de sa tête, disant : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* Rien d'étonnant, saint Augustin, le plus excellent des contemplatifs, appelle l'âme dévote et fidèle : paradis des paradis, et non sans raison. Pour la création du ciel et de la terre, Dieu a dit une parole et tout a été fait, mais pour la réparation de l'âme tombée par la faute d'Adam, que de labeurs Jésus-Christ n'a-t-il pas endurés durant trente-trois ans jusqu'à la mort ignominieuse de la croix ? Quel ne doit donc pas être le prix de l'âme pour laquelle le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, a souffert tant de peines et de travaux ; surtout de celle qui, répondant comme elle le peut à tant d'amour, s'efforce d'achever en sa chair ce qui manque à la Passion du Sauveur ? Or cette âme est bien celle de Lutgarde, comme tout ce que nous avons vu en témoigne. Je ne sache pas qu'en notre temps il y ait eu une âme plus agréable à Dieu. Quant à moi, je n'ai entendu ni lu rien de semblable aux merveilles de sa vie.

Un peu plus d'un an avant sa mort, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut avec un visage radieux et lui dit : « La fin de tes labeurs approche ; je ne veux pas que tu sois plus longtemps séparée de moi. Je requiers seulement de toi encore trois choses cette année. La première que tu me rendes grâces pour les bienfaits reçus ; et pour cela, réclame les suffrages des saints. La seconde que tu t'emploies entièrement à prier mon Père pour mes pécheurs. La troisième, que tu mettes de côté toute autre sollicitude pour n'aspirer plus qu'à l'union avec moi ? »

Digitized by Google

Au dernier temps pascal avant sa mort, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut avec sa glorieuse Mère, environné d'une grande clarté. Comme elle se plaignait selon son ordinaire d'être si longtemps retardée à la gloire céleste, ils lui dirent : « O notre bien-aimée, c'est fini pour toi des labeurs de cette vie : le rafraîchissement de la paix éternelle est préparé pour ta récompense, et nous ne voulons pas que tu attendes davantage. » Elle en fit la confidence à Sybille de Gages avec vive joie et émotion : c'était la plus chère et la plus intime de ses amies. Jacques de Vitry lui avait conseillé naguère de la prendre pour conseillère, à cause de sa grande instruction.

Quinze jours avant sa mort, la glorieuse Vierge Marie et saint Jean Baptiste qu'elle avait en singulière dévotion, lui apparurent et lui dirent : « Ta fin est proche, la couronne de justice t'est réservée : nous ne voulons pas que tu restes plus longtemps sur la terre : tu es attendue dans la cité du ciel. » Plusieurs autres saints et de ses amis défunts lui apparaissaient aussi fréquemment, se réjouissant d'être bientôt en sa compagnie. Elle reconnaissait chacun de ces saints dans la splendeur du Christ. Elle les suppliait alors instamment de remercier Dieu pour elle de tous ses bienfaits.

Souvent la dévote Lutgarde avait repris les religieuses à l'infirmerie du peu d'attention et de soin avec lequel elles s'acquittaient des heures canoniales. Comme, une demi-année avant sa mort, elle n'apercevait aucun amendement digne de la révérence due à la Majesté divine, elle leur dit : « Je sais qu'après ma mort, Dieu punira cette faute. Alors vous vous souviendrez de mes paroles, vous vous corrigerez et le Seigneur retirera de vous la main de sa vengeance. » Il n'y eut pas à douter de la vérité de cette prédiction. Aussitôt après la disparition de la pieuse Lutgarde, une maladie pestilentielle s'abattit sur la communauté et fit en peu de temps quatorze victimes.

Digitized by Google

Je suis venu vers cette époque au monastère et j'ai moi-même célébré les funérailles de deux sœurs unies par les liens du sang et de l'esprit, mortes en même temps et ensevelies dans la même tombe (1).

Les religieuses de l'infirmerie se hâtèrent de réparer leur faute et de réciter les heures avec plus de soin. Aussitôt, selon la promesse de Lutgarde, le Seigneur retira sa main vengeresse et la peste cessa entièrement. Je vous exhorte donc, ô vous, Dames et sœurs d'Aywières, d'observer toutes les recommandations de votre Lutgarde, et de marcher sur ses traces, et je l'espère, par ses prières, vous conquerrez la palme, comme le montre l'exemple suivant.

Un homme séculier, des principaux amis de Lutgarde, était tombé dans une faute grave. Il se confessa et fit pénitence ; mais en ses prières, il n'avait aucun sentiment du pardon obtenu. Il en fut presque au désespoir et vint à Lutgarde comme à sa mère lui avouant son péché et toute la peine qui en était résultée pour lui. La servante de Dieu pria pour cette âme, une, deux et trois fois, sans aucun effet. Elle redoubla ses supplications avec instance, mais elle ne parvint pas à changer en miséricorde le courroux du Seigneur. Elle se prit alors à dire : « Seigneur, ou effacez-moi du livre de vie ou pardonnez son péché à l'homme pour lequel je vous prie. » Aussitôt, à ces paroles, le Seigneur se laissa toucher de miséricorde et répondit : « Voici que je lui pardonne, parce qu'il s'est confié en toi ; je ferai la même miséricorde à ceux que tu aimes et qui mettent en toi

(1) Le R. P. Broekaert, suivi par les Moines de Lérins, écrit ceci : et entre autres, ajoute Thomas de Cantimpré, « j'y ai perdu moi-même et enseveli mes deux sœurs selon la chair et selon l'esprit. » Cela paraît peu exact. Thomas de Cantimpré ne dit pas que ces deux religieuses étaient ses propres sœurs, mais étaient sœurs entre elles. Voici le texte : Ego enim sub eo tempore ibidem veni, et duas spiritu carneque sorores uno spatii momento migrantes, celebrata pro eis missa in uno tumulo sepelivi.

Digitized by Google

leur espoir. » Et cet homme conçut à l'instant une si grande espérance de pardon, que, par la grâce divine, il se trouva en plus grand repos de conscience qu'il n'avait été avant sa chute.

Enfin arriva le jour, jour de réjouissance et de louange pour Lutgarde, mais pour nous et pour tous ceux qui vivaient sous sa protection, jour de larmes, de gémissement et de deuil, jour qu'à mon grand regret je n'ai pu devancer ni suivre par la mort, restant le plus abandonné des orphelins. C'était la veille de la fête solennelle de la Très Sainte Trinité : la dévote servante des trois personnes divines fut saisie d'une fièvre lente et grave, qui donna bientôt de sérieuses inquiétudes.

Le lundi suivant, un Frère convers appelé Guillaume, d'Affligem, monastère cher à Lutgarde pour son observance régulière, vint la visiter et lui dit : « Plût à Dieu que notre Révérend Abbé fût averti de votre état. — Il viendra demain, répondit-elle, ce cher abbé, et il me verra. » Le religieux, étonné, se tut, regardant la chose comme peu probable. Le lendemain de bon matin le digne abbé, passant à deux lieues de là, sans rien connaître de la maladie de Lutgarde, dit à ses compagnons : « Allons voir Dame Lutgarde, il y a longtemps que je ne l'ai plus vue. »

Il vint donc à Aywières, et étant entré dans la chambre de la malade, celle-ci, heureuse de son arrivée, se leva et s'étant assise auprès de l'abbé, elle le prit par la main et lui dit : « Mon bon abbé, je m'en vais et ne laisse personne sur la terre de plus cher que vous. Sachez que Dieu m'a consolée à votre sujet. » L'abbé, forcé par des affaires pressantes, la quitta, et Lutgarde resta dans une grande joie spirituelle jusqu'au jeudi. Ce jour-là, entendant Sybille de Gages entrer dans sa chambre, elle lui dit : « Assieds-toi ici près de mon cœur. Voici le monastère plein de troupes célestes : les âmes des bienheureux y sont avec plusieurs de nos sœurs

Digitized by Google

défuntes. » Elle se tut alors et resta tout le vendredi ravie en extase avec un visage rayonnant, absorbée dans une profonde contemplation. Le samedi, elle leva les yeux au ciel, et réconfortée par les sacrements, son âme bienheureuse s'envola vers la Jérusalem céleste, l'an de l'Incarnation 1246, le seizième de juin, indiction quatrième, vers le soir, dans la soixante-quatrième année de son âge, sous le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ à qui soient honneur et gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

Au moment où leur sœur rendait le dernier soupir, plusieurs religieuses furent remplies d'une si grande suavité et allégresse, qu'elles ne pouvaient se contenir d'admiration.

Elles sentaient parfaitement que Jésus en personne, le Prince de notre salut, était venu prendre l'âme de la défunte et la conduire aux délices du paradis, à la grande joie de toute la cour céleste. Les cadavres d'ordinaire se couvrent d'une pâleur livide : mais pour Lutgarde, en signe de sa pureté virginale, une netteté et blancheur semblable à la fleur de lis couvrit son visage après la mort. Un assez long temps avant d'expirer, elle avait tenu les yeux fermés : elle les ouvrit au moment de rendre l'âme, les levant vers le ciel, et on ne put plus les fermer : ils montraient le chemin que son esprit avait suivi. Toute la peau de son corps était devenue douce au toucher comme un velours blanc et délicat.

CHAPITRE III.

SÉPULTURE. MIRACLES.

Pendant qu'on lavait ce saint corps, une religieuse qui depuis plusieurs années avait perdu l'usage de la main, toucha par hasard et sans intention le corps sacré avec cette main : aussitôt elle en recouvra l'usage parfait. Ainsi s'accomplissait sans retard la prophétie de la véné-

Digitized by Google

rable Marie d'Oignies qui avait dit avant de mourir : « Elle fait des miracles spirituels pendant sa vie ; après sa mort, elle en fera de corporels. » Il était juste que la pieuse Lutgarde, dont la vie avait montré combien Dieu est admirable dans ses saints, parût aussi admirable après sa mort par des signes évidents.

Plusieurs années auparavant, j'avais prié quelques religieuses et des Frères convers, s'il arrivait, comme hélas ! ce fut le cas, que je ne fusse pas présent aux derniers moments de cette pieuse Mère, de lui couper la main et de me la réserver, comme une relique précieuse ; et j'en avais obtenu l'autorisation de la vénérable Hawide, abbesse d'Aywières. Mais il est de la nature des femmes de ne pouvoir rien tenir secret. Les religieuses firent connaître ma demande à la servante de Dieu. Peu après, étant venu à Aywières et m'entretenant avec elle, elle me regarda d'un air sérieux et me dit : « J'ai appris, mon très cher fils, que tu te disposes à me couper la main, après ma mort. Je m'étonne bien de ce que tu penses en faire. » Confus, je lui répondis : « Je crois que votre main, si je l'obtiens, me servira au bien de l'âme et du corps. » Alors souriant, et avec un visage gracieux, elle mit son petit doigt sur le rebord de la fenêtre près de laquelle nous conversions et me dit : « Si tu peux obtenir ce doigt après ma mort, cela te suffira bien. — Ma mère, répliquai-je en reprenant confiance, je ne serai pas content si je n'ai votre main ou votre tête pour me consoler de votre absence. » Puis nous parlâmes d'autres choses. Après sa mort, lorsqu'elle était encore à l'infirmerie avant d'être transportée à l'église, Gui, très pieux jeune homme, et son compagnon, tous deux Frères convers (1), songeaient à lui couper la main ; mais ils ne l'osèrent et se contentèrent de couper le doigt indiqué

(1) On admettait à cette époque, chez les Cisterciennes, des convers ou Frères lais pour le service du monastère. Ils recevaient l'habit religieux, faisaient profession entre les mains de l'abbesse, et étaient soumis à son autorité.

Digitized by Google

par Lutgarde et de lui extraire seize dents. Averti de son décès, et apprenant qu'on lui avait coupé un doigt, sans savoir lequel, je me dis : « Je verrai bien si Dame Lutgarde a été vraie prophétesse, lorsqu'il y a plusieurs années elle m'a prédit que son doigt auriculaire me devait suffire. » J'arrivai donc à Aywières et trouvai que c'était bien le doigt en question, m'estimant heureux si je pouvais l'obtenir. J'allai donc trouver l'abbesse et la suppliai avec larmes de me l'accorder. Mais à mon grand regret, je la trouvai inflexible.

Je revins une seconde fois à Aywières, avec la promesse d'écrire la Vie de la pieuse Lutgarde et on me donna la précieuse relique, plus chère et plus désirable que tout l'or du monde.

Nul envieux ne peut m'accuser à ce sujet, ni me reprocher d'être trop affectionné au doigt de la vertueuse Lutgarde non encore canonisée. Nous lisons que la bienheureuse Natalie coupa le bras de saint Adrien, son mari, aussitôt après son martyre. Jacques de Vitry, de pieuse mémoire, évêque de saint Jean d'Acre et cardinal, eut longtemps à son cou le doigt de la vénérable Marie d'Oignies, coupé après sa mort, bien que non canonisée et il le donna comme un présent signalé au Pape Grégoire IX pour le porter sur lui contre l'esprit de blasphème dont il était gravement tourmenté. De notre temps encore le pouce et le doigt de la bienheureuse Elisabeth, Lantgrave de Thuringe, furent coupés après sa mort. Il serait donc lui-même sot et impie, celui qui oserait m'accuser de sottise et d'impiété pour avoir fait ce qu'ont pratiqué sainte Natalie, le révérendissime Jacques, cardinal, le Pape Grégoire IX et plusieurs autres de grande autorité et dignes de foi.

Quand il fut question du lieu où l'on déposerait les saintes reliques de son sacré corps, l'Abbé d'Aulne, visiteur ordinaire d'Aywières, arrivé providentiellement trois jours avant son décès, répondit : « Quel lieu plus

Digitized by Google

convenable que l'église où chacun pourra la visiter et l'honorer ? » Cette sage et digne réponse était conforme à ce qu'elle-même pendant sa vie avait dit à des religieuses fort attachées à sa personne, qui lui demandaient ce qu'elles feraient après sa mort, lorsqu'elles se verraient privées de ses prières : « Venez à mon tombeau, leur avait-elle répondu : je vous y assisterai comme de mon vivant. » Ceux qui ont réclamé jusqu'ici son secours ont déjà pu expérimenter la vérité de cette prédiction. Quel lieu au reste plus convenable à sa sépulture, que celui où elle avait coutume de s'unir à Dieu par la prière et la contemplation ? L'avis de l'abbé eut l'approbation générale : on l'ensevelit donc au côté droit du chœur, près de la muraille où elle se tenait d'ordinaire pour prier, dans un endroit honorable et sacré. Sybille de Gages lui composa en vers l'épitaphe suivante :

Lutgardis luxit ; vitam sine crimine duxit ;
Cum Christo degit, quam lapis iste tegit,
Esuriens hæc et sitiens cœlestia, luxit ;
Mera dies, sponsi facies, illi modo luxit,
Hæc speculum vitæ; flos claustri, gemma sororum ;
Fulsit in hac pietas, compassio, gloria morum (1).

Aussitôt après la sépulture, elle apparut à une religieuse d'Aywières appelée Elisabeth de Wans, autrefois abbesse de Saint Désir (2) en Champagne. Elle était toute

(1) Lutgarde n'est plus ; sa vie s'est écoulée dans une pureté parfaite ; elle est avec le Christ, celle que recouvre cette pierre. Elle avait faim et soif des choses éternelles ; le jour de sa mort est venu et elle contemple maintenant son Bien-Aimé. Modèle de vie monastique, fleur des religieuses, en elle brillaient une éminente piété, une ardente charité ; ses mœurs pouvaient à tous servir d'exemple. Traduction des Moines de Lérins.

(2) *In Campania Galliæ apud S. Desiderium :* St Désir, monastère de Bénédictines, près de Nogent-sur-Seine, ancienne Champagne. Voir *Gallia Christiana*, édition de Dom Piolin, t. XI p. 855. Elisabeth de Wans ne se trouve pas sur la liste des abbesses, probablement parce qu'elle n'a pas terminé là ses jours, les premières abbesses étant mentionnées d'après la date de leur décès.

Digitized by Google

environnée de gloire. Elisabeth lui demanda : « O ma très chère Dame, avez-vous été quelque temps en purgatoire ? — Non seulement, répondit-elle, j'ai été préservée du purgatoire, mais en passant près de cette prison des âmes, j'ai prié pour elles, et Dieu par sa bonté, en a délivré plusieurs, introduites avec moi au séjour du bonheur. » Après ces paroles, Elisabeth entendit la sainte dire à une jeune religieuse nommée Mathilde : « Suivez-moi. » Elle comprit que c'était une invitation à cette jeune sœur de la suivre dans l'éternité, et elle s'offrit à la suivre aussi, en disant : « O très douce mère, faites que moi aussi je puisse vous suivre. — Tu ne le peux pas encore maintenant, ma fille, lui répondit Lutgarde : tu le feras plus tard. » La vision s'accomplit: cette jeune religieuse mourut neuf jours après, et Dame Elisabeth vit encore.

Tandis que la peste décimait la communauté, selon la prédiction de Lutgarde, une religieuse eut une vision : il lui semblait voir plusieurs personnes entrer insolemment dans l'église. Comme on ne parvenait pas à les contenir, Lutgarde se leva de son tombeau et les chassa avec force du lieu saint. Peu après, cette vision se réalisa par la disparition de cette horrible peste.

Les religieuses s'emparèrent de tous les objets : ceintures, robes, voiles et autres ayant servi à la sainte et les gardèrent comme de précieuses reliques. Une fille de très noble extraction, religieuse d'Aywières, Béatrix de Rave, qui avait donné tous ses biens au monastère et l'avait tiré de la pauvreté, souffrait d'un anthrax au cou ; elle appliqua le voile de la sainte sur le mal, et l'inflammation disparut à l'instant. Il était juste et digne, ô pieuse Lutgarde, de récompenser de vos faveurs celle dont, pendant votre vie, vous aviez reçu les biens temporels.

Dom Alard, chapelain pendant plusieurs années à

Digitized by Google

Aywières, avait au pouce une inflammation qui lui causait une douleur extrême. Il y appliqua une relique de la sainte et fut aussitôt guéri.

Ode, sous-prieure d'Aywières, fut soulagée d'une violente douleur et inflammation de la main par le contact des reliques.

Une religieuse de mes parentes, appelée aussi Ode, native de Braine, à cause d'une grande faiblesse de tête dont elle souffrait, ne pouvait supporter l'odeur des lis. On en avait mis sur le tombeau de la sainte. La seule vue lui en inspirait de l'horreur. Elle poussa toutefois la tête à l'entrée du tombeau, pour s'éprouver et ne ressentit aucune incommodité. Elle entra avec confiance, s'arrêta, se mit près du tombeau, approcha même les lis de ses narines, et ne sentit aucun mal de tête.

La même religieuse, se prosternant de nuit devant le tombeau pour y prier, frappa de l'œil contre la pointe de fer d'un chandelier : elle porta aussitôt la main à l'œil craignant de le voir tomber par terre. Saisie d'une douleur aiguë, elle dit : « Que m'arrive-t-il donc, ô Lutgarde, ma sainte mère ? Me prosternant pour vous honorer, j'ai perdu l'œil que vous deviez garder ; et je trouve une grande souffrance là où j'étais venue chercher consolation et secours. » Ayant dit ces mots, elle se lève et en moins d'une heure elle était guérie et ne sentait plus aucun mal ni douleur.

Marie d'Andenne, religieuse d'Aywières, ressentait un si cuisant mal de tête, qu'elle n'avait pas un seul moment de repos dans tous ses membres et se roulait par terre, à la grande frayeur des sœurs croyant qu'elle perdait le sens. On mit sur elle le voile de Lutgarde ; le mal cessa aussitôt et elle n'éprouva plus aucune souffrance.

Une noble dame était depuis longtemps en travail et gravement exposée. On lui apporta le cilice de Lutgarde. Elle se l'appliqua sur le corps : elle fut à l'instant sou-

Digitized by Google

lagée, au grand étonnement de tous. Le même fait se produisit en plusieurs personnes et en divers lieux.

Ici s'arrête le récit de Thomas de Cantimpré.

Le culte de sainte Lutgarde est très répandu dans nos contrées, wallonnes comme flamandes, et dans toute l'Eglise. Au seizième siècle, elle fut inscrite au Martyrologe Romain par les soins de Molanus et de Baronius. Son office se célèbre dans les diocèses de Malines, de Liége et de Namur. Ses reliques furent honorées en l'église d'Aywières jusqu'à l'époque de la néfaste Révolution Française : les religieuses survivantes les laissèrent, au commencement de ce siècle, à l'église d'Ittre, lieu de leur dernier refuge. Le R. P. Broeckaert a publié l'acte de cette donation, et la reconnaissance de l'authenticité de ces reliques faite en 1824 par Mgr François Antoine, Prince de Mean, archevêque de Malines. Sainte Lutgarde fut, au XIII^e^ siècle, la devancière de la bienheureuse Marguerite Marie Alacoque, par les faveurs reçues du divin Cœur de Jésus, ce qui lui a valu le nom de Lutgarde du Sacré-Cœur.

Au moment où ces lignes s'impriment, nous lisons dans les journaux :

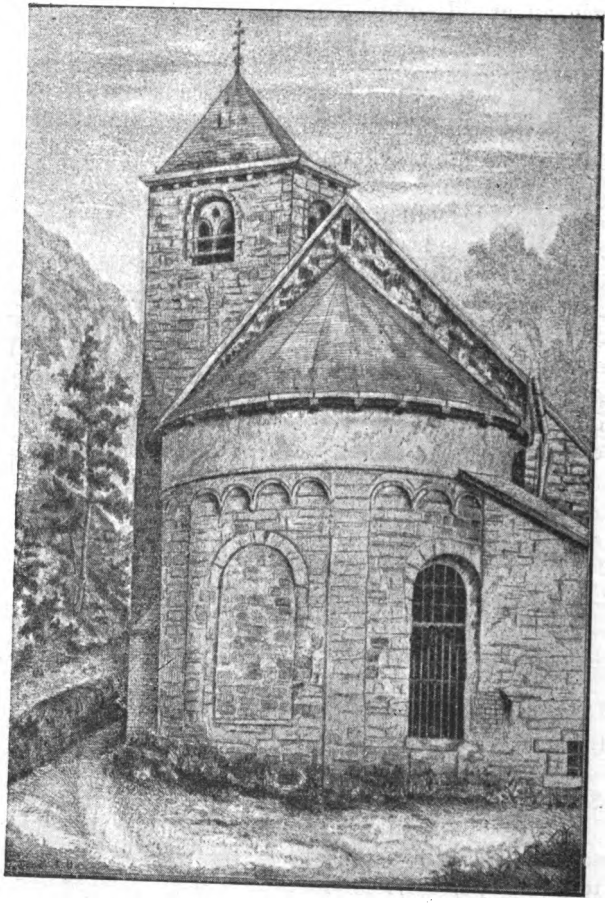
« M. Van Vaernoghem, professeur à l'Université de Liége, a découvert, à Copenhague, plus de 20,000 vers traitant de la vie de sainte Lutgarde, de Tongres.

L'auteur présumé est Guillaume d'Afflighem, abbé de Saint-Trond, de 1277 à 1297.

Le style de cette œuvre est remarquable. Elle place sans contredit son auteur au premier rang des littérateurs néerlandais, à côté du célèbre poète Van Maerlant. » (*Bien Public*, 4 Février 1898).

Cette découverte ne manquera pas d'attirer l'attention publique sur la grande sainte dont nous venons de retracer l'histoire et que l'on peut compter parmi les gloires les plus pures de notre patrie.

Digitized by Google



Dans le sanctuaire du mont *Cornillon*, dans l'antique chapelle que nos yeux voient encore, la pensée de la Fête-Dieu, semblable à un rayon de lumière, est venue du ciel à un cœur pur et à une âme d'élite.

Mgr Dechamps. *Le plus beau souvenir de l'Histoire de Liége.*

Digitized by Google

V. — SAINTE JULIENNE DE CORNILLON.

Sainte Julienne de Cornillon a eu de nombreux biographes. Peu après sa mort, le souvenir de ses vertus, recueilli par une main pieuse, fut publié en français. Un autre contemporain traduisit en latin ce premier récit, en l'enrichissant d'additions considérables. Les divers chroniqueurs Liégeois qui se sont succédé dans la suite des siècles ont fait à Julienne une place notable dans l'histoire de leur patrie. Au quinzième siècle, Blærus, prieur de l'abbaye de Saint-Jacques à Liége, et au seizième, Fanius, chanoine de Saint-Martin, en ont traité ex-professo.

Vers 1598, Le Ruite, vicaire du mont Cornillon, reproduisit en français la Vie contemporaine de la sainte, d'après les anciens manuscrits. Au siècle suivant, Fisen, l'érudit et disert historien de Liége, publia en latin un remarquable ouvrage : *De Vita B. Julianæ et Origine prima Festi Corporis Christi.* Au dix-huitième siècle, le jésuite Bertholet donna l'*Histoire de l'institution de la Fête-Dieu avec la vie des bienheureuses Julienne et Eve.* En 1846, au moment où allait se célébrer à Liége, avec un éclat incomparable, le grand jubilé centenaire de l'Institution de la Fête-Dieu, le R. P. Dechamps, Rédemptoriste, appelé à jouer un rôle si brillant dans cette

Digitized by Google

grandiose manifestation religieuse, y prépara les esprits par un opuscule sous ce titre : *Le plus beau souvenir de l'histoire de Liége.*

Enfin, récemment, la grande sainte Liégeoise a trouvé d'excellents biographes dans deux écrivains de talent, Arsène de Noue et André Lepas, le spirituel auteur de l'ouvrage si original et si goûté : *A la porte du Paradis. Jugements de Monseigneur Saint Pierre.*

Nous allons à notre tour essayer cette glorieuse histoire, en puisant, comme toujours, aux sources les plus anciennes et les plus pures. Nous suivrons donc aussi fidèlement que possible l'auteur contemporain reproduit par les Bollandistes. Il se présente à nous avec toutes les garanties d'authenticité désirables : la vertu, la science, la véracité de l'écrivain respirent à chaque page de son récit. « Ce qui est écrit ici, dit-il dans son prologue, a été connu et rapporté par des témoins respectables et dignes de foi. Ce sont des personnes qui ont longtemps vécu avec la sainte ; quelques-unes liées avec elle d'une étroite amitié, ont été instruites de nombreux détails de sa vie et de ses vertus et nous en ont fait part sans ombre de fausseté dans leur relation.

Une personne très religieuse a recueilli tous ces témoignages, comme des fragments dont on devait éviter la perte, et les a écrits en français.

Son travail a reçu l'approbation de Jean de Lausanne, chanoine de l'église de Saint-Martin homme d'une vertu admirable dont la vie et la mort récente demandent, elles aussi, à être transmises à la postérité.

Quand on lui fit connaître l'ouvrage en question, il n'avait qu'un regret : c'est qu'aucun récit ne pouvait reproduire dignement la sainteté, la pureté, la charité, le zèle de la justice brillant dans notre Vierge dont l'âme lui était connue plus qu'à tout autre.

Digitized by Google

C'est aux instantes prières de cet ami très cher dont je n'étais pas digne que j'entreprends, malgré mon incapacité, de traduire en latin cette vie écrite en français.»

L'auteur déclare ne raconter qu'une partie des merveilles opérées en la vierge du Christ, plusieurs de ses amies intimes, ses compagnes au temps de la paix et de la persécution, l'ayant précédée dans la tombe sans avoir communiqué à personne les faits dont elles avaient connaissance, et la sainte elle-même ayant toujours caché avec le plus grand soin, même à ses plus familiers, les faveurs dont le Ciel la favorisait et dont quelques-unes seulement furent révélées par elle lorsque l'Esprit-Saint lui déliait les lèvres. Il omet même, dit-il, une partie des faits connus, se contentant d'en rapporter ce qui suffit à faire apprécier la sainteté de cette âme virginale. L'écrivain se montre très versé dans la théologie, la science des Ecritures et la connaissance des secrets de la vie spirituelle.

Sous le voile de l'anonyme où sa modestie se renferme on reconnaît un membre éminent du clergé Liégeois, nous supposons un chanoine de Saint-Martin.

Il divise son ouvrage en deux livres. Le premier raconte la naissance de la sainte, ses accroissements aux divers âges de la vie, les progrès de ses affections et de ses vertus, la sublimité de sa contemplation.

Le second rapporte les tribulations et les persécutions que lui valut son zèle pour la justice, les injures et les souffrances qu'elle endura pour l'établissement de la Fête-Dieu, et enfin sa bienheureuse mort.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I.

NAISSANCE, PIEUSE ÉDUCATION, VIE HUMBLE DE LA SAINTE.

Dans l'évêché de Liége, au village de Retinne, vivait un homme riche en vertus, d'une naissance illustre et possesseur de grands biens. Il s'appelait Henri et sa femme Frescende. Depuis longtemps ils vivaient ensemble dans les liens du mariage sans que le Ciel eût béni leur union.

Ils ne cessaient par leurs prières, par celles des âmes dévotes et par d'abondantes aumônes versées dans le sein des pauvres, d'implorer du Seigneur la faveur d'avoir des enfants pour les élever dans la sainte crainte de Dieu. Le Seigneur très bon et très miséricordieux, fidèle à exaucer les vœux de ceux qui l'invoquent et joignent à la prière la pratique des bonnes œuvres, résolut de récompenser ses serviteurs par le don d'une double progéniture. Il leur naquit deux filles dont l'éducation se fit avec grand soin et sollicitude : l'aînée s'appelait Agnès, et la plus jeune Julienne.

Ces enfants furent à un âge bien tendre privées de leurs parents dont une sainte mort couronna la vie vertueuse. La famille et les amis des deux jeunes filles dont la cadette avait à peine cinq ans, voulant veiller à la garde de leur innocence, et exécutant en cela les ordres de la Providence, songèrent à les confier à une maison religieuse nouvellement fondée à Liége au Mont-Cornillon et les remirent entre les mains des Sœurs de ce monastère.

« Il leur sembla, dit Le Ruite traduisant notre auteur, que ce serait une œuvre digne, si la disette et ténuité de cette maison estait refournie et secourue de l'affluence des

Digitized by Google

biens et richesses de ces deux jouvencelles, pourvoïant par un même fait à la pauvreté des unes et à l'innocence des autres. » Les supérieures du monastère, pleines de sollicitude pour ces pauvres *virginettes*, comme les appelle Le Ruite, les placèrent dans une métairie voisine appelée *La Boverie* et confièrent leur entretien et leur éducation à une religieuse nommée Sapience, digne par ses lumières d'un si beau nom. A la fois nourrice et maîtresse, ou pour mieux dire, mère tendre et éclairée, Sapience leur prodigua les soins du corps, ceux de l'esprit, du cœur et de l'âme. Sous sa discipline, elles grandirent et « soumirent leurs jeunes cols au doux joug de Notre Seigneur. »

L'aînée se distingua par la simplicité de vie, une grande sainteté de corps et d'âme ; la plus jeune toutefois la surpassa. Le Christ, libre Distributeur de ses dons, l'enrichit de l'abondance des grâces et des vertus. Laissant donc de côté l'histoire de la vie sainte d'Agnès qui, par sa piété et sa simplicité, ne démentit point son nom et se montra une vraie *Agnelette*, nous allons faire le récit de celle de notre Julienne.

Sous une si sage maîtresse, Julienne ne se sentait ni impatiente du joug, ni gênée par la discipline, ni avide des jeux et des ébats si naturels à l'enfance. D'une gravité au dessus de son âge, simple, paisible et modeste au delà de toute expression, l'enfant aimait la solitude et le calme de la vie intérieure. Voyant cet heureux naturel qui la poussait comme d'elle-même vers les choses du Ciel, Sapience jugea que l'étude des lettres servirait admirablement à lui faire connaître et aimer Dieu. Assise aux pieds de sa maîtresse, Julienne en apprit les lettres et ses rapides progrès récompensaient chaque jour le zèle de celle-ci. Douée d'un esprit aisé et docile, en peu de temps, non seulement elle sut lire le psautier, mais le connaissait par cœur. Dieu lui avait donné une intelligence prompte et une mémoire heureuse : à cet

Digitized by Google

âge si tendre, les traits de vertu qu'elle avait lus ou entendus se gravaient dans son cœur et elle s'efforçait de les reproduire dans sa conduite.

Laissons un ancien auteur (1) nous traduire en son naïf langage le petit trait suivant : « Julienne avait lu ou ouï dire que saint Nicolas, dès son enfance, avait commencé à jeûner deux fois la semaine, s'abstenant même en ces jours de sucer le lait de sa nourrice. Or, elle ne voulut en être en ce point surmontée ; aussi délibéra de jeûner délors, mais en cachette, peut-être de honte. Or, il arriva que les religieuses devaient un jour jeûner selon la règle, et Julienne les voulut imiter ; mais elle fut découverte en sa sainte tromperie ; et sa maîtresse faisant semblant d'en être fâchée, l'en reprint aigrement, comme d'une grande faute. « Et quoi, lui dit-elle, ma fille ne vous ai-je pas dit plus de cent fois qu'il ne faut jamais rien faire sinon de l'ordre des supérieurs qui vous gouvernent ? »

Quoi dit, elle vous prend cette agnelette qui tremblait comme feuille sur l'arbre, et était tout ensemble couverte de honte, et vous la va placer au milieu de la neige, (car c'était en hyver) et ajouta : « Puisque vous faites si peu de cas des préceptes que je vous donne, et avec tout, vous me voulez encore malicieusement tromper, faites ici pénitence de votre péché. » Julienne, en cet âge auquel tout autre aurait crié, pleuré et montré son impatience, ne dit mot ; ains recueillant du visage enflambé de sa maîtresse qu'elle avait mal fait, tâche d'en concevoir une grande douleur, en fait alègrement la pénitence et demeura en la neige, où la vierge Sapience l'avait placée, s'efforçant d'imiter les religieuses, qu'elle avait vues au monastère faire pénitence de leurs fautes. Sapience la regardait de sa chambre, et voulant conclure avec une catastrophe toute dévote, sortit et lui

(1) Rahier. Institution de la Fête-Dieu.

Digitized by Google

dit : « Allez vitement à l'église et confessez votre péché au prêtre. » Julienne obéit aussitôt sans réplique, et le prêtre admirant l'innocence de cette colombe, lui dit : Retournez-vous en à la maison ; et, pour pénitence d'avoir voulu jeûner sans congé, dites à votre maîtresse qu'elle vous donne un œuf pour votre déjeuner. » Elle s'en retourne à Sapience avec la même candeur, lui dit la pénitence enjointe, qu'elle accomplit innocemment, comme elle avait fait le reste. » Il faut voir dans ce trait, remarque ici l'historien de la sainte, non un effet de la légèreté de l'âge, mais le prélude des longs jeûnes auxquels elle se livrera dans la suite.

Devenue plus grande, voulant bâtir un édifice dont le sommet s'élevât jusqu'au ciel, elle eut soin d'en assurer les fondements par l'humilité. Elle ne voulut pas manger son pain dans l'oisiveté et préféra servir qu'être servie. Elle choisit donc un office bas et abject, dont la communauté devait recueillir le fruit et elle-même retirer le bénéfice de l'humilité. Elle sollicita et obtint par ses instances de pouvoir traire les vaches de la métairie. Julienne s'appliqua à cette charge avec d'autant plus de dévouement, qu'elle savait qu'un plus grand nombre de personnes devaient user du lait trait par ses mains ; elle se persuadait d'avoir part ainsi aux souffrances des pauvres malades soignés au monastère et aux œuvres charitables des religieuses. Il lui arriva plusieurs fois d'être frappée et foulée aux pieds des vaches en remplissant son office. Mais jamais, dans son amour du silence, on ne l'entendit proférer un cri ou une plainte. Quand sa sœur Agnès venait quelquefois la voir en ces moments là et la trouvait gisante, elle lui disait avec douleur : « Malheureuse Julienne, que fais-tu ainsi par terre ? Je prévois, ma pauvre sœur, je prévois que tu mourras un jour sur ce fumier ! » En entendant la voix de sa sœur, Julienne se mettait à pleurer, non à cause de ses blessures, mais de regret et de honte d'avoir par sa

Digitized by Google

faute, disait-elle, perdu le lait des malades et des pauvres.

Nous n'insisterons pas davantage sur les vertus qui ornèrent l'enfance de notre sainte. Nous passons aux œuvres plus admirables encore d'un âge plus mûr. Dès les premiers jours de son adolescence on put voir ce que deviendrait cette Vierge du Christ, comblée des dons de la grâce et les mettant à profit comme ses œuvres en rendaient témoignage. Attentive à satisfaire, non les désirs de la chair, mais les aspirations de l'esprit, elle n'accomplissait pas seulement les commandements de l'obéissance, mais tous les devoirs de la charité.

Peu soucieuse d'elle-même, se regardant comme un objet de rebut, elle était prévenante, pleine d'attentions pour les autres et mettait toute sa joie à les servir. Comptant pour rien les œuvres passées, elle en entreprenait toujours de plus grandes, sans s'épargner elle-même. Son corps virginal était soumis sans relâche aux jeûnes, aux veilles, aux prières prolongées et à des travaux incessants. Quand l'excès du travail avait épuisé ses forces, s'il lui était donné quelques moments de recueillement intérieur, cela suffisait pour la retremper et la restaurer. Tant de fatigues à la fin exténuèrent son corps, et elle se vit forcée de renoncer à une vie si laborieuse. Elle profita de ses loisirs pour s'appliquer entièrement aux exercices spirituels : la prière, la lecture, la méditation : car elle avait l'âme méditative. Elle joignit à l'étude de la langue française celle de la langue latine. (1)

(1) En ces temps reputés barbares, il n'était pas rare de trouver des personnes du sexe possédant parfaitement le latin. Nous verrons plus loin Julienne corriger elle-même l'office du très saint Sacrement composé par le prêtre Jean. Notre ouvrage : *Vies et œuvres de quelques-uns de nos pieux écrivains dans les siècles passés* rapporte une lettre du cardinal de Vitry écrite en latin et adressée à sainte Lutgarde et à la communauté des Cisterciennes d'Aywières. A la même époque nous voyons Elisabeth, abbesse de Schonauge et Hildegarde,

Digitized by Google

Elle s'appliqua particulièrement à la lecture des livres de saint Augustin, dont le cœur embrasé de l'amour divin excitait le sien à s'enflammer du même feu. Les écrits de saint Bernard surtout la ravissaient et elle y revenait sans cesse pour nourrir son âme de l'onction céleste qu'on y respire à chaque page. Elle apprit par cœur une vingtaine de sermons de ce saint Père sur le Cantique des Cantiques. Comment, en effet, n'aurait-elle pas aimé à entendre le chant nuptial du Christ et de son Epouse, l'Eglise, du Verbe divin et de l'âme, elle qui, dès ses premiers ans, avait voué tout son amour à Jésus-Christ ? Cette jeune vierge nourrissait ainsi son cœur ; en s'entretenant avec le céleste Epoux, elle se dégoûtait de plus en plus de la terre et le Seigneur la disposait insensiblement à entrer dans une union plus intime avec Lui. Si elle parlait à ses sœurs, ses entretiens ne pouvaient avoir d'autre objet que Dieu. Les ordres de ses supérieures elle les recevait comme les ordres de Dieu même: le nom de son Dieu était le condiment nécessaire de son obéissance.

Sapience qui avait jeté dans le cœur de la jeune vierge les semences de vertu dont elle voyait éclore de si merveilleux fruits, l'examinait avec attention et ne pouvait s'empêcher de reconnaître que c'était moins à ses enseignements qu'aux grâces particulières du Ciel qu'il en fallait attribuer l'accroissement. Elle admirait en secret les desseins de Dieu sur son élève, et voyant que celle-ci répondait si parfaitement à tant de faveurs, elle la proposait comme un modèle de la vie religieuse et fit son éloge à plusieurs personnes.

Ainsi se répandit la réputation de Julienne : on ambitionna bientôt le bonheur de la voir et de lui parler. Malgré son amour pour la retraite, elle ne put refuser

abbesse de saint Rupert, composer des écrits dans la même langue. Sybille de Gages, nous l'avons dit dans la Vie de sainte Lutgarde, fit en vers latins l'épitaphe de cette sainte.

Digitized by Google

à quelques personnes de les recevoir et de les entretenir, et aucune ne sortit d'auprès d'elle sans avoir le cœur plein d'amour pour Dieu et de vénération pour sa vertu. Quant à elle, plus elle se croyait honorée, plus elle s'humiliait à ses propres yeux et se regardait comme un néant. Si en lui parlant on lui témoignait quelque estime, une rougeur subite couvrait son visage : elle était intimement persuadée d'être la créature du monde la plus méprisable et la plus digne de l'opprobre du genre humain.

La visite des grands la gênait surtout : elle les évitait avec soin au point de se cacher à l'annonce de leur arrivée.

Si quelquefois on la surprenait et qu'on la priât de discourir des choses divines, on s'apercevait d'abord de son embarras ; si l'on insistait pour l'engager à parler, elle répondait qu'une idiote nourrie parmi les bêtes, accoutumée aux travaux rustiques, sans talent et sans esprit, n'était pas en état de parler des voies de Dieu : « Mais vous, disait-elle à son interlocuteur, vous qui avez l'esprit cultivé et l'éloquence en partage, instruisez une fille ignorante qui vous en aura beaucoup d'obligation. » Telles étaient ses réponses ordinaires dans sa jeunesse. Toutefois à un âge plus avancé, ne pouvant, par bienséance, refuser les personnes qui demandaient à la voir, elle satisfaisait aux interrogations de ses visiteurs, mais elle avouait que ces conversations lui étaient plus à charge que les peines du purgatoire. Quant aux personnes dont son humilité n'avait rien à craindre, elle se plaisait à les entretenir des choses du salut et de l'amour de Dieu, accommodant ses paroles à l'intelligence, à l'âge et au degré d'avancement de chacun.

CHAPITRE II.

JULIENNE PLEURE LES PÉCHÉS DES AUTRES COMME LES SIENS PROPRES. SON ARDENTE DÉVOTION ENVERS LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE ET LA DIVINE EUCHARISTIE.

Julienne avait une immense douleur de tous les

Digitized by Google

péchés dont le monde est rempli : elle se disait coupable des crimes qu'elle ne pleurait pas assez et qu'elle n'expiait pas à son gré par une douleur proportionnée à l'amour dû à Dieu. Un jour, un homme de qualité la priait de lui parler des choses du salut : Julienne, confuse de cette demande, lui répondit avec sa modestie ordinaire qu'elle n'était qu'une ignorante et une misérable pécheresse. « Comment me parlez-vous de péchés, reprit ce personnage ; quels péchés auriez-vous commis, vous que nous savons être une grande servante de Dieu ? » Et, comme pour la convaincre de son erreur, il lui rappelait en souriant la plupart des fautes qui causent tant de ravages dans les âmes : « Je suis coupable de tout cela », dit Julieune en baissant les yeux. Le visiteur, peu expert en spiritualité, la quitta indigné d'avoir été trompé par la réputation de ses vertus. Les sœurs du Mont-Cornillon, affligées et humiliées de ce malentendu, en firent des reproches à Julienne et lui demandèrent comment elle pouvait en conscience parler ainsi. « Je vous prie de croire, leur répondit Julienne, que j'ai dit la vérité ; car je ne pleure pas comme je devrais le faire, je n'offre pas à Dieu pour tant de péchés qui se commettent tous les jours contre sa divine Majesté l'expiation de la douleur que je devrais lui offrir si j'avais un peu d'amour envers Lui ? »

Quelle leçon pour nous qui savons à peine pleurer nos propres fautes, bien loin d'expier encore celles des autres !

Dès l'époque où Julienne fut placée sous la conduite de Sapience à la Boverie, sa maîtresse la conduisait à l'église chaque fois qu'elle le pouvait selon la coutume des sœurs. Dieu qui avait prévenu l'âme de sa servante, dés l'âge le plus tendre, des bénédictions de la grâce, lui faisait éprouver une douceur infinie à assister au saint sacrifice de la messe et surtout à recevoir le corps du

Digitized by Google

Sauveur. Ce sacrement admirable avait pour son âme enfantine un attrait irrésistible. A l'heure du saint sacrifice, elle était inondée des délices de l'Esprit Saint, son âme se répandait comme l'eau en présence des divins tabernacles.

L'ardeur de ce feu dévorant allait chaque jour grandissant dans son cœur ; on avait peine à l'arracher aux douceurs de la contemplation des divins mystères. Sa maîtresse et les autres sœurs, craignant qu'une application si prolongée achevât de ruiner sa santé, s'efforçaient de mettre des bornes à la vivacité de ses désirs. Dans leur sollicitude pour sa conservation, voyant combien peu elle prenait de nourriture, les religieuses lui demandaient fréquemment : « Quel mets désirez-vous ? — Tout ce que vous avez de plus délicieux à me donner », leur répondait-elle en souriant, entendant parler du pain eucharistique.

Les sœurs comprenant les choses dans leur sens naturel, lui préparaient ce qu'elles avaient de meilleur, et elle, pour qui la nourriture corporelle était à dégoût, montrait non en paroles, mais par l'effet, qu'elle avait en vue une nourriture bien plus excellente.

Toutefois, pour ne pas contrister les sœurs, elle s'efforçait de goûter, malgré ses répugnances, les mets apprêtés, mais elle en prenait si petite quantité que l'on ne pouvait comprendre comment une créature humaine pût vivre et subsister naturellement de si peu.

Cependant la vierge du Christ, retournée aux célestes pâturages, y trouvait une si abondante réfection de l'esprit que son corps y était refait et son âme engraissée par la plénitude de la grâce.

Malheureusement, l'assistance journalière aux saints mystères n'était pas d'usage à Cornillon. Malgré son vif désir, Julienne n'osait demander une exception en sa faveur ne voulant pas donner, en se singularisant, aux unes sujet de scandale, aux autres l'occasion

Digitized by Google

de concevoir pour elle une estime dont elle avait plus horreur encore que du blâme. Le Saint Esprit lui inspira le moyen de s'en dédommager.

Au premier son de la cloche annonçant l'heure du sacrifice, Julienne, n'importe où elle se trouvât, se recueillait aussitôt et entrait en prière. Au signal de la consécration, elle se prosternait par terre et adorait Jésus-Christ descendu sur l'autel, avec un respect si profond qu'on l'eût prise pour un Séraphin. Son visage enflammé, ses soupirs, ses larmes, l'immobilité de sa personne trahissaient l'amour dont son cœur était embrasé. Sœur Sapience admirait en silence la dévotion de Julienne envers le Très Saint Sacrement. Pour la favoriser, il lui vint en pensée de préparer, à la métairie, un petit oratoire où Julienne pût se retirer dans le courant de la journée et surtout à l'heure de la sainte messe. C'est là que, cachée aux yeux de ses compagnes, loin des créatures, elle rencontrait son Dieu et s'abandonnait librement à tous les transports de son amour. Souvent les sœurs l'y trouvèrent immobile, comme une statue de marbre, et ne pouvaient la faire revenir à elle qu'en la secouant fortement et en la ramenant à la métairie.

Mais comment redire les douceurs ineffables d'une union plus intime, lorsque Julienne possédait dans son cœur Celui qu'elle aimait de toute son âme? Unie à son Sauveur, son cœur était un brasier d'amour qui consumait en elle tout ce qui pouvait s'y trouver de terrestre. Jugeant que possédant son Dieu, elle ne devait pas converser avec les créatures, elle entrait dans son oratoire, y gardait un silence de huit jours, et ne le violait jamais sinon pour quelque nécessité pressante et indispensable. Ce temps lui paraissait court, eu égard aux chastes et célestes entretiens qu'elle y avait avec son Dieu. Elle pria donc ses sœurs, avec une douceur angélique, de la laisser seule avec Jésus-Christ, non plus

Digitized by Google

huit jours, mais un mois entier. Elle leur demanda également de ne lui apporter pendant tout ce temps aucune nourriture : « Il ne convient pas, leur disait-elle, que les entretiens avec le Créateur soient interrompus par les conversations avec les créatures ; et quant à ma santé, ne vous inquiétez pas : après la communion, je suis suffisamment nourrie pour tout un mois. »

Julienne, toutefois, n'obtint point sa demande ; mais en cette circonstance, elle sut encore concilier l'obéissance à ses supérieures avec son amour pour Jésus-Christ. Les récréations qui lui furent imposées après ses communions ne parvenaient pas à la distraire et à interrompre son union avec Notre Seigneur : étant seule, elle s'entretenait avec Lui ; et, quand elle se trouvait dans la société de ses compagnes, il n'était pas difficile de s'apercevoir que Jésus Christ occupait encore toutes les puissances de son âme. Par ce moyen, Julienne communiait constamment comme les anges et les bienheureux du ciel ; ni le jour ni la nuit, elle ne cessait de contempler son Dieu et de se nourrir de Lui.

On comprend quelle affluence de grâces célestes une union si intime avec son Bien-Aimé devait faire rejaillir sur elle. Durant plusieurs années, chacune de ses communions lui apportait la révélation de quelque secret du ciel. Comme le prophète, elle pouvait dire : « *Mon secret est à moi, mon secret est à moi* », car l'humilité avait mis un sceau sur ses lèvres. Mais ce sceau, par la permission de Dieu, était brisé quelquefois, malgré son soin à le garder, lorsque, dans les ravissements de l'extase, son cœur, débordant d'amour, laissait échapper à son insu un peu du feu dont il était plein.

Cette admirable dévotion envers la divine Eucharistie porta le Seigneur à choisir son humble servante pour l'établissement d'une fête spéciale en l'honneur de l'adorable Sacrement. Dieu qui se sert des instruments les plus faibles pour opérer les choses les plus étonnantes,

Digitized by Google

lui en fit la révélation ; et comme son humilité s'effrayait d'une telle mission et voulait la voir confiée à une personne de plus grande autorité, le Seigneur lui répondit : « C'est vous qui proposerez l'établissement de la fête ; d'autres après vous la feront solemniser. »

Mais nous réservons pour plus tard le récit de ces merveilles.

CHAPITRE III.

TRAVAUX DU CORPS ET DE L'AME ENTREPRIS PAR JULIENNE. SES JEUNES ET SES VEILLES.

Dès son entrée au monastère, Julienne s'était efforcée de joindre l'office de Marthe à celui de Marie. Elle volait partout où elle croyait pouvoir être de quelque utilité. Si les services des malades ou la charité pour les sœurs paraissaient exiger son secours, elle s'y prêtait avec empressement, quelques pénibles et difficiles que fussent les devoirs à leur rendre. Lorsque l'ouvrage de l'une ou l'autre religieuse demeurait imparfait, par négligence, par paresse ou autrement, elle savait y suppléer adroitement sans se faire connaître, et en paraissant s'occuper de tout autre travail. Si la tâche de quelque sœur surpassait ses forces et qu'elle ne pût la remplir, Julienne s'en chargeait de grand cœur. Rien ne coûtait à son courage.

Aux travaux extérieurs elle ajoutait une prière continuelle. Mais la générosité de son âme surpassant les forces de son corps, une vie si occupée par l'action et la contemplation épuisa bientôt son corps virginal et lui fit contracter des infirmités pour le reste de ses jours.

Qu'on ne l'accuse pas pour cela d'une ferveur indiscrète. Le Seigneur lui-même en disposait ainsi. Elle pouvait dire comme l'Apôtre : « *Dans la faiblesse de mon corps, je trouve la force divine.* » Dans l'infirmité

Digitized by Google

de la chair, elle trouva la force de l'esprit. Forcée de renoncer aux travaux extérieurs, elle s'appliqua tout entière à la vie intérieure. Son union avec le Christ n'en devint que plus étroite. Le corps en elle semblait participer à la vie de l'esprit et se spiritualiser en quelque sorte.

Qui aurait cru en effet que dans un tel état de faiblesse et de prostration, elle aurait pu observer les jeûnes de la communauté ? Et pourtant non seulement elle pratiqua les jeûnes de la Règle, mais sa vie entière fut comme un jeûne et une veille continuelle.

On a vu qu'elle s'était habituée, dès sa plus tendre jeunesse, à de grandes austérités. Mais elle les redoubla dans la suite. Elle jeûna tous les jours, sans en excepter un seul, les trente dernières années de sa vie, ne mangeant qu'une fois dans la journée, et en fort petite quantité, vers le soir. En vain ses amies lui représentaient qu'une si modique réfection ne pouvait pas la soutenir et qu'elle devait au moins manger deux fois par jour ; son corps était tellement habitué au jeûne que lorsque, par complaisance pour ses sœurs, elle voulut essayer de prendre une seconde fois de la nourriture, elle ne put avaler les aliments qu'on lui présenta. On dut bien reconnaître la vérité de ses allégations, cela fût-il l'effet de l'habitude ou d'une permission divine. On avait beau lui présenter les mets les plus exquis pour exciter son appétit, elle y touchait à peine. Elle en vint même à demander à Dieu de pouvoir prendre un peu plus de nourriture, pour éviter l'étonnement du monde et la réputation de vivre sans manger.

Le peu qu'elle prenait servait non pas tant à sustenter son corps, mais à éviter la singularité. Les repas, les conversations, choses dans lesquelles les hommes ont coutume de chercher leur consolation, lui étaient un vrai supplice.

Ses veilles n'étaient pas moins rigoureuses. Un sommeil aussi court que le sien n'aurait pu suffire à nul

Digitized by Google

autre. Aux fêtes des saints, elle passait la nuit entière ou presque entière en prières. Elle occupait ses veilles par les exercices spirituels, de saintes méditations, de pieuses affections, des contemplations prolongées. S'il lui arrivait de prendre un peu de repos et de se mettre quelques instants la tête sur l'oreiller, le malin esprit, pour la troubler, venait tirer l'oreiller ou secouer le lit ; il cherchait à profiter de ces moments de relâche pour la tenter. Mais Julienne, s'éveillant, s'empressait de reprendre les armes de la prière et repoussait ainsi les traits de l'ennemi. Il faut savoir en effet que le démon, jaloux des progrès admirables de cette âme, ne cessait, depuis sa jeunesse, de lui faire la guerre, l'attaquant même souvent d'une manière visible et sensible. Voyant ses efforts inutiles, il suscita plus tard les haines et les persécutions de ses suppôts contre la vierge du Christ comme nous aurons à le raconter plus loin. Passons pour le moment à un autre sujet.

CHAPITRE IV.

DÉVOTION EXTRÊME DE JULIENNE ENVERS LES SAINTS, LA MÈRE DE DIEU, LE VERBE INCARNÉ ET LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Julienne avait en grande vénération les saints, comme amis de l'Epoux et habitants de la Jérusalem céleste, où elle espérait elle-même parvenir un jour. Leurs fêtes lui donnaient un avant-goût des joies de la patrie, au milieu de cette terre d'exil. Mais par dessus tout, elle avait un amour et une dévotion indicibles envers la Mère de Dieu, l'auguste Vierge Marie. Egalement affectionnée envers tous les mystères de la très sainte Vierge, il y en avait un qu'elle honorait avec une piété plus ardente : c'était celui de l'Annonciation.

Digitized by Google

Elle ne pouvait assez méditer et admirer la céleste simplicité des paroles de l'ange Gabriel : le trouble où la salutation jeta l'esprit de Marie, le consentement de celle-ci à devenir la Mère de Dieu, son humilité : enfin tout le mystère de l'Incarnation.

Elle se représentait, en méditant le Magnificat, les fatigues qu'avait souffertes la sainte Vierge, en traversant les hautes montagnes de la Judée, pour aller visiter sa cousine Elisabeth. Elle considérait les tendres embrassements de ces deux femmes chéries du Ciel, la joie dont tressaillit saint Jean-Baptiste à l'approche de son Sauveur et de sa Mère, les paroles échangées dans cette entrevue et les actions de grâces rendues au Seigneur. Lorsque, à la fin de sa vie, Julienne s'était retirée à Salzinnes, Himana, la supérieure du monastère, sachant que le cantique de la sainte Vierge faisait ses délices, la pria de lui faire connaître ce qu'elle sentait en elle-même, en le méditant ou en le récitant : « Ce que j'y sens, répondit Julienne dans un transport soudain et sans y avoir réfléchi, ce que j'y sens est si ineffable que je ne voudrais pas le changer avec tout l'or que pourrait contenir le circuit de ce monastère. »

L'abbesse comprit par sa comparaison combien les grâces où son cœur nageait alors passaient toute expression. Personne n'étant plus réservé et plus humble dans ses paroles que Julienne, elle rougit d'avoir été trop prompte à révéler ce qui ne devait être connu que de Dieu et d'elle, et le lendemain, saisissant l'occasion de prendre Himana à part, elle la conjura de ne point parler de ce qu'elle lui avait répondu par imprudence.

Elle récitait souvent neuf fois par jour le Magnificat, en mémoire des neuf mois de séjour du Fils de Dieu dans les chastes entrailles de sa sainte Mère, et elle exhortait toutes les religieuses à faire de même ; la Mère de Dieu, assurait-elle, ne saurait refuser aucune

Digitized by Google

grâce aux âmes pieuses qui l'honorent par une telle pratique.

Toutes les fêtes consacrées par l'Eglise à la célébration des mystères, étaient pour elle des jours de joie et d'allégresse. Elle trouvait des douceurs infinies dans celui de la naissance du Sauveur.

Son âme, enflammée de l'amour divin, considérait son Dieu dans l'Incarnation, et, saisissant en esprit l'Enfant Jésus entre ses bras, elle le serrait sur son cœur avec une effusion inexprimable ; elle goûtait une joie indicible en le voyant sucer le lait des mamelles de sa sainte Mère ; mais son âme était percée de la plus vive douleur lorsque, le huitième jour après sa naissance, elle le contemplait versant son sang précieux sous le couteau de la Circoncision.

Au souvenir de la Passion, et lorsqu'on la prêchait à l'église, elle fondait en larmes, et en versait une si grande abondance que ses joues, ses habits et la terre où elle se trouvait en étaient baignés. Au chant de l'hymne: *Vexilla Regis prodeunt*, sa douleur devenait si vive qu'elle ne pouvait la contenir et, pour ne pas troubler l'office divin, on était obligé de la porter hors de l'église. Elle savait très bien que la vraie douleur se trouve dans l'âme, mais ces éclats et ces cris étaient involontaires et provenaient de sa sensibilité et de la véhémence de son amour pour Dieu. Elle eût voulu être crucifiée avec son divin Sauveur, participer à toutes ses souffrances et à ses ignominies, endurer dans son corps tout ce qu'il endura dans le sien.

Au jour de l'Ascension, lorsque sa santé le lui permettait, elle sortait du couvent, se plaçait au milieu du jardin en contemplant le ciel ; l'on eût dit qu'elle apercevait le Sauveur triomphant de la mort, emportant avec lui les dépouilles de l'enfer, et qu'elle entrait en esprit à sa suite dans la possession de sa gloire. Il lui semblait le voir s'élevant peu à peu de terre, entendre

Digitized by Google

les harmonieux concerts des anges célébrant l'entrée triomphante de la sainte humanité du Sauveur dans le ciel.

On ne saurait exprimer de quel torrent de délices son âme était enivrée dans ces saintes contemplations. Elle en rendit un jour spectatrice une de ses amies avec qui elle conversait familièrement. Ravie tout à coup et demeurant immobile, elle paraissait avoir cessé de vivre ou être sur le point d'expirer, tant les puissances de son âme étaient absorbées dans la contemplation des choses célestes. Sa compagne, accourue à son secours, la conjura de donner quelque relâche à la contention où elle la voyait. Julienne était toujours sans mouvement et sans parole, et ne revint à elle qu'après avoir dit : « Hélas ! mon Dieu s'en est allé. » S'éveillant comme d'un profond sommeil et se voyant privée de la vue de son céleste Epoux, elle était triste et dans l'abattement, et ne s'en consolait que par le souvenir qu'il était toujours en corps et en divinité dans l'auguste sacrement de l'Autel. Alors se recueillant, elle se réjouissait et répétait les divines et consolantes promesses qu'il nous a faites en disant : « *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* » Elle se félicitait du bonheur de le posséder réellement sur les autels et de pouvoir l'y adorer avec des épanchements de cœur plus aisés à imaginer qu'à décrire.

Une personne vénérable rapporte qu'un jour elle reçut la visite de Julienne dont elle était l'amie intime. Elles se mirent à réciter ensemble nous ne savons plus quelle heure de l'office canonial. Arrivées à la dernière strophe de l'hymne contenant la louange de la Très Sainte Trinité, Julienne s'arrête tout à coup, les yeux fixés au ciel, sans pouvoir plus proférer un seul mot. Elle était entrée dans la contemplation de cet adorable mystère, dans les secrets et les abîmes de la divinité ; elle avait la vision de la Jérusalem céleste avec sa gloire, sa félicité, ses ri-

Digitized by Google

chesses infinies. Il lui était révélé des choses que la langue humaine est impuissante à redire.

De là ces lumières surnaturelles dont son âme était éclairée et qui lui donnaient une telle connaissance des vérités de la religion, que jamais aucun effort de l'hérésie n'aurait pu ébranler sa foi. Et elle n'avait pas à craindre cette sentence de la Sagesse : « *Les scrutateurs de la Majesté divine seront accablés par le poids de sa gloire* », car elle ne s'y ingérait pas d'elle-même, mais Dieu la ravissait et élevait son âme à de si hautes contemplations. Elle en rapportait un rayon de la clarté céleste qui lui faisait voir les vérités spirituelles par les yeux de l'intelligence, comme nous voyons les objets matériels par les yeux de notre corps.

CHAPITRE V.

JULIENNE, PAR L'ESPRIT DE PROPHÉTIE, FAIT DIVERSES RÉVÉLATIONS SURTOUT A ÈVE LA RECLUSE.

Parmi les faveurs célestes dont le Christ avait enrichi l'âme de son épouse, brillait au premier rang l'esprit de prophétie. Cet esprit ne consiste pas seulement à révéler les choses futures, mais il embrasse le passé, le présent et l'avenir. Il fait connaître surnaturellement des choses qui ne peuvent être connues par les voies naturelles. Chacun de ces genres de prophétie apparut en Julienne. Elle prédit plusieurs fois l'avenir : elle révéla par le même esprit des évènements passés qu'elle n'avait ni vu ni entendu rapporter ; elle annonça plusieurs faits au moment où ils avaient lieu dans des endroits éloignés : l'état d'un grand nombre de personnes lui fut révélé : elle connut les secrets des cœurs.

Julienne était un jour venue visiter Eve, recluse à Saint-Martin. C'étaient deux amies intimes. Eve, pieuse

Digitized by Google

et honnête jeune fille, s'était senti, vers l'âge de vingt ans, un profond dégoût du monde, de son luxe et de ses plaisirs : elle songeait à se consacrer au service du Seigneur et penchait vers la vie de recluse. Mais le démon chercha à la détourner de son pieux projet. Il lui représentait sous les couleurs les plus vives, tantôt les joies du monde dont elle allait faire le sacrifice, tantôt les horreurs de la solitude et les austérités de la vie qu'elle voulait embrasser. Julienne fut l'ange que lui envoya le Ciel pour la rassurer. Ayant appris que son ancienne et bien cher amie Eve était en grande peine et dans la perplexité, elle se rendit auprès de celle-ci, et lui parla avec tant de conviction, qu'elle dissipa toutes ses craintes et la décida à exécuter son projet. Eve se fit construire une recluserie près de l'église collégiale de Saint-Martin et s'y renferma. Mais avant son entrée en cellule, elle exigea de son amie Julienne la promesse formelle qu'elle viendrait la visiter, au moins une fois l'an, dans sa retraite.

Un jour donc, Julienne vint à Saint-Martin. Son premier soin fut de se rendre près du Très Saint Sacrement. Tout à coup elle interrompt sa prière : « Comment, chère amie. dit-elle à Eve, le Très Saint Sacrement n'est pas conservé dans votre église après le sacrifice de la messe ? » Julienne disait vrai ; on ne sait comment arriva la chose : mais le Très Saint Sacrement était absent du tabernacle. Quelque temps après, elle revint : « Ah ! s'écria-t-elle en souriant et tout heureuse, votre église s'est bien enrichie depuis ma dernière visite, puisqu'elle est maintenant en possession du corps de Notre Seigneur. »

Un autre jour, les deux amies s'entretenaient dévotement des choses de Dieu lorsque Julienne, interrompant brusquement la conversation, invita Eve avec une grande bonté et une tendre sollicitude à lui révéler tous les secrets de son âme. Celle-ci, étonnée de cette demande

Digitized by Google

étrange, et ne sachant que répondre : « Comment, ma chère sœur, continua Julienne, tu hésites ! Penses-tu que j'ignore ce qui se passe dans ton intérieur ? Sache donc que les secrets de ton âme me sont connus comme si je les voyais écrits dans la paume de ma main. »

Et elle se mit à lui raconter des choses qu'Eve croyait connues de Celui seul qui scrute les cœurs et les reins.

Si la sainte se trouvait quelquefois avec des orgueilleux et des superbes, elle saisissait l'occasion de les entretenir de l'humilité chrétienne ; parlait-elle des défauts du prochain, c'était sans faire transpirer les grâces dont le Ciel la favorisait, et avec tant de circonspection et de ménagement, qu'on ne pouvait qu'être édifié et touché de ses discours. En détestant les vices, elle louait avec modestie les vertus opposées, et ses entretiens avaient tant de charmes et d'onction qu'on la quittait toujours à regret. Si elle s'entretenait avec des personnes amies de Dieu, elle sentait la présence du Saint-Esprit en elles et son esprit y trouvait douceur et repos.

Une sœur de la communauté, nommée Ozile, ayant un grand mal de gorge qui l'empêchait de prendre aucune nourriture solide et désirant extrêmement de communier, on lui apporta la sainte Eucharistie pour lui donner la consolation de l'adorer, si elle ne pouvait la recevoir. Julienne, occupée alors à quelque travail avec d'autres sœurs, entendant le signal en usage quand on porte le viatique aux malades, se prosterna la face contre terre et pria le Seigneur d'accorder à sa sœur Ozile la faveur de communier. Se relevant ensuite, elle dit à ses compagnes de rendre grâces à Dieu, parce que leur sœur venait de recevoir le saint viatique. Etant de retour au monastère, elles apprirent que la chose était véritable.

Julienne était un jour au lit, accablée d'une langueur causée par la véhémence de son amour pour Dieu ; une jeune personne vint pour lui parler, et apprenant que la servante de Dieu était malade, elle pria les sœurs de

Digitized by Google

vouloir bien l'annoncer. Julienne l'ayant fait entrer lui dit : « Approchez, parlons de Dieu, mais invoquons auparavant trois fois de suite le secours de la sainte Trinité afin que nos discours réjouissent nos cœurs et nous élèvent vers l'Epoux céleste. » Cette invocation ne fut pas plus tôt récitée que la jeune fille éprouva tout à coup intérieurement une suavité extraordinaire dont elle ne pouvait modérer les transports. Son âme semblait nager dans un océan de délices ; jamais elle n'avait rien éprouvé de pareil ; elle était extasiée, hors d'elle-même, et comme environnée de la béatitude, tant la grâce agissait en elle en ce moment. Après quelque temps d'entretien, Julienne lui dit : « Prions Dieu, ma chère, pour une personne amie qui, à cette heure, quitte ce monde. » Après avoir prié ensemble, la visiteuse se mit à penser en elle-même comment la sainte pouvait être instruite de la mort d'une personne absente, sans en avoir été informée. Elle lui en fit la demande. « A cette heure, répondit Julienne, une douleur spéciale saisit mon corps, et l'expérience m'a appris que cette douleur ne se fait sentir que lorsque quelqu'un de mes amis doit quitter cette vie. Cette douleur est extrême et lorsqu'ensuite on m'annonce cette mort, je me rappelle que c'est l'heure précisément où elle s'est fait sentir. »

Après s'être recréées par un si suave entretien dont l'âme de la jeune fille fut inondée de consolations, celle-ci demanda à prendre congé de la sainte. Julienne, en témoignage d'amitié, lui donna une pomme que la jeune fille reçut avec joie et emporta chez elle. Arrivée à la maison, l'envie lui vint de goûter cette pomme : elle lui trouva une saveur extraordinaire. Ne sachant d'où venait à ce fruit une telle douceur, elle crut d'abord que c'était l'effet encore des ineffables consolations goûtées dans l'entretien avec la sainte. Voulant s'en assurer, elle coupa la pomme et en fit manger à plusieurs personnes. Toutes lui trou-

Digitized by Google

vèrent une saveur qu'elles n'avaient jamais goûtée dans aucun fruit. La jeune fille se persuada alors que Julienne, par la vertu de sa sainteté, avait communiqué à ce fruit quelque chose de la douceur céleste dont son âme était remplie.

Non seulement Julienne était, comme nous l'avons dit, avertie de la mort des personnes de sa connaissance, mais souvent aussi les âmes des défunts lui apparaissaient et venaient réclamer le suffrage de ses prières. Elle apprit ainsi un jour la mort d'une personne très chère, et récita aussitôt pour elle l'office des morts. Par la permission de Dieu, l'âme de la défunte apparut à sa sœur et lui dit qu'elle avait reçu un grand soulagement de l'office récité pour elle par Julienne.

La sœur se hâta d'aller trouver la servante de Dieu et lui apprit le décès de son amie. « Je le savais, répondit Julienne, et j'ai récité pour elle l'office avec beaucoup de larmes. Si j'étais une bonne chrétienne, elle en tirerait du soulagement. »

La sœur fut frappée du rapprochement de ces paroles de la sainte avec celles de l'apparition.

Julienne était un jour allée voir Eve la recluse, la veille de la dédicace de l'église Saint-Martin, sans être instruite qu'on célébrait le lendemain cette solennité. Eve la reçut avec une grande joie. La voyant très fatiguée, elle l'invita à prendre un peu de repos.

Mais à peine Julienne reposait-elle de quelques instants qu'elle bondit soudain de sa couche et se mit à crier : « C'est demain la dédicace de cette église. » Transportée de joie, elle s'élança vers la petite fenêtre qui donnait sur l'intérieur du temple et allait s'y précipiter lorsque Eve la retint, et lui dit : « Arrête, ma chère maîtresse, tu voudras bien m'aider à décorer mon oratoire pour la fête de demain. — Volontiers », répondit la sainte. Mais tout à coup elle aperçoit sur la muraille une Véronique.

Digitized by Google

La vue de Jésus souffrant la saisit d'une manière si violente qu'elle en tomba par terre, sans donner le moindre signe de vie. Eve la releva, la remit sur son lit, et l'ayant fait revenir à elle, l'exhorta à modérer sa douleur en lui représentant que le Sauveur, en possession de sa gloire, ne souffrait plus. « J'en conviens, répartit Julienne, mais n'a-t-il pas souffert pour nous assez d'horribles tourments pour mériter toute notre reconnaissance et notre amour ? »

Mais voici le bourdon de Saint-Martin qui annonce à la ville la fête du lendemain. Aussitôt Julienne est ravie dans une nouvelle extase. Elle est immobile comme une statue de marbre : son regard fixe le ciel : son visage, ordinairement pâle, est transformé ; ses joues sont vermeilles comme la rose, et ses yeux brillent comme le cristal. Eve, qui se tient auprès d'elle, croit l'entendre s'entretenir avec les saints apôtres Pierre et Paul. En effet, Julienne, revenant de son extase, répéta deux fois : « Partons, partons. — Et où irons-nous ? lui demanda Eve. — A Rome, répondit-elle, pour y visiter les tombeaux des saints apôtres. »

Une autre fois Julienne étant venue visiter la même recluse qui était malade, se retira à l'église pour y faire ses prières avant d'entrer dans la cellule ; puis, ayant vu la malade, elle l'assura d'une prompte guérison.

Les deux amies eurent alors un entretien tout intime, et Eve fut surprise des choses que Julienne lui prédit et dont l'accomplissement arriva quelques années après.

Plus tard, Eve manifesta à son amie de grandes peines intérieures dont elle était accablée. Julienne la consola en lui promettant le secours de Dieu. « Rassurez-vous, lui dit-elle, le Seigneur vous délivrera de toutes vos tribulations. » C'est ce qui arriva. Eve vit toutes ses peines s'évanouir, par les mérites et les prières de la sainte. C'est ce dont la recluse (encore en vie au moment où écrit l'auteur) se plaît à rendre témoignage.

Digitized by Google

Ne pouvant se rendre, pour quelques affaires, dans un lieu assez éloigné du monastère, Julienne y avait envoyé un ecclésiastique à sa place. C'était en hiver, le froid était fort rude et la terre si couverte de neige qu'on n'apercevait pas la moindre trace de chemin. L'ecclésiastique s'égara et se trouva sur le bord d'un précipice où il allait infailliblement périr. Julienne, en ayant eu révélation, assembla aussitôt ses sœurs et pria pour la délivrance de son délégué. Instruite par la même voie du succès de ses prières, elle en rendit des actions de grâces au Seigneur. L'ecclésiastique, de retour à Cornillon, raconta les dangers qu'il avait courus, l'heure et le moment où il en avait été délivré. On sut que c'était l'heure même où les sœurs avaient été assemblées par Julienne afin de prier pour sa délivrance.

La servante de Dieu vint un jour visiter par charité un prêtre de sa connaissance gravement malade et en danger de mort. Après être restée un instant auprès de lui, elle retourna au monastère en lui disant qu'elle ne le quitterait pas si tôt si elle n'était assurée qu'il serait bientôt guéri, et en lui recommandant de communier, pendant sa convalescence, tous les huit jours. Le malade, quoique en délire, entendit parfaitement ce conseil et ne manqua pas de l'exécuter à la lettre.

Une recluse, nommée Hawide, vivait à Liége, en grande sainteté, dans la paroisse de Saint-Remacle-au-Pont, près du mont Cornillon. Elle avait avec Julienne de fréquentes conversations dans lesquelles, assura-t-elle, la sainte lui avait prédit les choses futures et en particulier qu'elle survivrait à sa mère et à sa sœur, comme il arriva en effet.

CHAPITRE VI.

SECOURS AUX AMES TENTÉES ET AUX MALADES. VICTOIRES SUS LES DÉMONS. FAUSSETÉ DE RELIQUES DÉCOUVERTE.

Beaucoup de personnes avaient recours à Julienne

Digitized by Google

dans leurs peines. Sa grande charité la rendait sensible aux infirmités spirituelles et corporelles du prochain. Se mettant à la place des personnes affligées, et se représentant combien il lui serait doux d'être délivrée des mêmes peines, elle priait, jeûnait, se macérait et ne cessait d'importuner le Ciel qu'elle n'eût appris que les malades étaient guéris, quand c'était pour leur bien, ou soulagés s'ils devaient encore languir dans leurs épreuves. Nous serions infini si nous devions rapporter tous les traits de ce genre. Contentons-nous d'en citer quelques-uns.

Une béguine était tombée dans l'état de tiédeur. Sa conduite n'était que murmure, impatience, dégoût et paresse. Tout la choquait, tout lui pesait, tout la rebutait et elle était devenue à charge à elle-même. Elle découvrit son état intérieur à Julienne.

La sainte s'intéressa à elle, pria comme si c'eût été sa propre cause et lui obtint du Ciel la ferveur qu'elle demandait. Elle connut la délivrance de cette âme aussitôt et même plus tôt que celle-ci ne l'éprouva. Elle invita alors cette personne à venir la voir et avec une sollicitude toute maternelle, elle lui enseigna, comme à sa fille spirituelle, quelle conduite elle devait tenir pour rendre à Dieu ses devoirs avec allégresse. La béguine se plaignant d'être accablée d'un violent mal de tête, suite d'une toux continuelle, Julienne lui mit son voile sur la tête, et la douleur cessa dans le moment et pour toujours.

Une religieuse à qui la mort avait enlevé une parente très chère, s'abandonna tellement à sa douleur qu'elle en tomba en frénésie. Ayant employé en vain divers remèdes, elle s'adressa à Julienne, lui découvrit la plaie de son cœur et la conjura d'intercéder pour elle auprès de Dieu. La sainte en eut pitié, pria pour elle, lui parla de la résignation aux volontés du Ciel, de l'instabilité des choses humaines, lui remontra que Dieu seul doit être le fondement de notre espérance, qu'il ne faut s'attacher

Digitized by Google

qu'à Lui, qu'Il est un remède certain à tous les maux ; qu'en se soumettant à sa Providence, dans tous les événements de la vie, on y trouve une source intarissable de consolations, et que hors de Lui tout n'est que trouble, ténèbres et détresse. Ce discours eut aussitôt son effet, et la malade sentit tout à coup son chagrin se dissiper. Une joie sensible y succéda dans son cœur, et elle publia partout qu'on ne pouvait voir de prodige plus surprenant que ce changement opéré en elle si subitement.

Un jour, vint trouver la servante du Christ une béguine cruellement tourmentée dans l'âme et dans le corps. Elle fit à la sainte le récit des tentations dont elle était accablée, et demanda humblement et avec instance le secours de ses prières. Julienne aussitôt implora le Ciel pour cette pauvre âme et ne tarda pas à se voir exaucée. Au moment de la quitter, la béguine sentit comme un poids enlevé de ses épaules et se vit entièrement délivrée des attaques du démon.

Ces honteuses défaites ne manquaient pas d'exciter la rage de l'esprit infernal. Il était outré de dépit en voyant tant d'âmes lui échapper. Aussi tourna-t-il contre la sainte toute sa colère. Il lui dressa toutes les embûches et tous les pièges que sa malice put lui suggérer. Ni le jour, ni la nuit, il ne lui laissait de repos. Il prenait même souvent des formes fantastiques pour la tourmenter. Mais Julienne, inébranlable dans l'exercice de ses devoirs, avait recours à la prière, et munie souvent du pain eucharistique qui la fortifiait, elle triomphait des plus puissants efforts du démon avec plus de facilité que Gédéon ne vainquit les Amalécites. Armée de la puissance divine, il lui arriva même de fouler aux pieds ces apparitions diaboliques, de les accabler de coups et d'humilier ainsi l'orgueil de l'esprit de ténèbres par ces défaites qu'une faible femme lui infligeait.

Digitized by Google

Une béguine souffrait d'une tumeur aux yeux, aussi douloureuse que difforme.

Durant deux ans et demi, elle eut recours à tout l'art des médecins sans aucun soulagement : le mal ne faisait qu'empirer et cette affection pénible lui était une gêne autant qu'une grande souffrance. Elle songea enfin à s'adresser à la servante de Dieu et à implorer son assistance.

Julienne en eut une vive compassion : elle fit le signe de la croix sur les yeux de la malade et lui présenta le mouchoir dont elle essuyait ses larmes toutes les fois qu'elle faisait oraison. Le lendemain, la béguine, assistant au saint sacrifice de la messe, s'endormit, non sans la permission divine, d'un léger sommeil ; il lui sembla qu'un vénérable vieillard lui ôtait sa tumeur ; s'étant éveillée et portant la main au visage, elle n'y trouva plus la moindre difformité.

Tous ceux qui la connaissaient en furent dans l'admiration.

Deux imposteurs, revenus de la Palestine, racontèrent à des personnes zélées et entre autres à un gentilhomme du pays qu'ils savaient où était la colonne à laquelle le Sauveur avait été attaché pendant sa flagellation, avec les verges dont s'étaient servi les bourreaux et d'autres précieuses reliques, les engageant à entreprendre le voyage des lieux saints pour se rendre maîtres de ces objets sacrés.

Julienne, consultée, déconseilla l'entreprise, affirmant la fausseté de ces allégations. Des personnes en effet, chargées de faire l'examen sur les lieux, certifièrent l'imposture dont les auteurs furent punis sévèrement.

Nous clorons ici le livre et ferons une courte halte dans notre récit.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

Nous avons maintenant à raconter les tribulations et les persécutions endurées par Julienne dans son zèle pour la justice et son amour pour Jésus-Christ.

Elle a porté la croix et suivi les traces de son divin Maître. Elle n'est pas morte en croix, mais elle a été crucifiée. Ne peut-on pas appeler en effet un crucifiement ces persécutions domestiques, ces injures de tout genre endurées par elle, ce bannissement, cette fuite d'un lieu à un autre dans la plus extrême pauvreté ? C'est le récit que nous entreprenons.

CHAPITRE I.

INSTITUTION DE LA MAISON DE CORNILLON. JULIENNE DEVENUE PRIEURE DE CE MONASTÈRE, EST EN BUTTE AUX PERSÉCUTIONS.

Pour une plus grande intelligence de ce qui suit, nous devons faire connaître brièvement la fondation et le régime du monastère de Mont-Cornillon. Ce monastère, aux portes de Liége, fut fondé par des citoyens de cette ville pour le service et l'entretien des lépreux de l'un et l'autre sexe. L'hospice des hommes était desservi par des frères, celui des femmes par des sœurs. Frères et sœurs, y compris la supérieure de celles-ci, qui portait aussi le nom de prieure, vivaient sous la direction d'un prieur commun. L'administration temporelle en était confiée à trois délégués de la bourgeoisie liégeoise, pour perpétuer le souvenir de la part prise par elle à l'établissement de l'hospice.

Digitized by Google

La prieure, sœur Sapience, qui guida les premiers pas de Julienne dans les voies de Dieu, était venue à mourir. Le remplacement de la supérieure défunte ne pouvait donner lieu à aucune difficulté : les éminentes qualités de sœur Julienne la désignaient au choix de la communauté. Elle fut élue prieure à l'unanimité des suffrages.

Dans ce nouvel emploi, Julienne méprisa les honneurs et les commodités qu'il pourrait lui procurer. Elle était la première au travail. Loin d'y pouvoir surprendre le moindre esprit de domination, on admirait en elle l'humilité d'une servante, les soins d'une tendre nourrice, la la charité d'une supérieure ennemie de tout ce qui peut rendre dur le joug de l'obéissance.

C'était à elle que les sœurs s'adressaient dans leurs afflictions et leurs peines d'esprit : le soulagement qu'elles en recevaient par le secours de ses prières était toujours aussi prompt qu'efficace. Elle réjouissait les affligés, animait les faibles, instruisait et encourageait les novices, félicitait les ferventes et excitait les autres à les imiter et à s'élever vers Dieu par la douceur de la contemplation. Toutes la respectaient et l'aimaient comme leur tendre mère.

Ses discours publics et particuliers roulaient sur la turpitude des vices, l'excellence des vertus et le mérite des observances monastiques.

Elle parlait sans cesse à ses filles de la charité et de l'union ; lorsqu'on y portait quelque atteinte dans sa maison, elle s'employait tout entière à les rétablir, et triomphait de joie lorsqu'elle les y voyait régner. Elle leur remontrait souvent que les vierges consacrées au Seigneur doivent avoir une pureté angélique, qui fait l'ornement des élus et leur vaut une gloire spéciale dans le ciel.

Cette vertu brillait en elle de l'éclat le plus vif, elle n'en connaissait pas même les souillures. Quand des personnes lui faisaient confidence des attaques dont elles

Digitized by Google

étaient sujettes contre la chasteté, elle s'étonnait de n'avoir jamais éprouvé en elle-même rien de semblable. Elle avoua dans l'intimité que les voluptés charnelles ne l'avaient jamais tentée, pas plus qu'elle n'eût été tentée de manger des ossements de morts.

Grâce à la douceur, au dévouement et à la profonde humilité d'une si sage supérieure, Cornillon devint bientôt une académie de vertus, un séjour de paix et de bonheur.

Cependant l'homme ennemi, furieux des succès de Julienne, réussit à semer la zizanie dans ce jardin de lis. Sapience, qui avait inspiré les maximes les plus salutaires à ses filles, en leur donnant elle-même l'exemple, n'avait pu pourtant, avant sa mort, captiver l'esprit de quelques sœurs revêches dont la patience de Julienne eut beaucoup à souffrir.

Si les religieuses ferventes examinaient les actions de la supérieure pour imiter ses vertus, les religieuses tièdes les épiaient pour les critiquer. Celles-là se réjouissaient de ses progrès dans les voies de la sainteté, celles-ci interprétaient tout en mauvaise part et la décriaient. Elles n'en demeurèrent pas là ; comme un abîme en attire un autre, elles devinrent libres dans leurs discours et fréquentèrent des laïques, jusqu'à faire parler d'elles dans le monde, si facile à soupçonner le mal, même où il n'y en a pas, surtout lorsqu'il s'agit de personnes consacrées à Dieu.

Ces rumeurs suffirent pour éveiller le zèle et la vigilance de Julienne, qui s'y prit néanmoins en supérieure prudente et éclairée. Elle avertit les coupables d'être plus réservées, d'user d'honnêteté et de bienséance dans leurs paroles, d'aimer la pureté de cœur et d'esprit, et de préférer l'oraison et les entretiens avec Dieu, selon le devoir de leur vocation, aux vains amusements du monde. Mais ces charitables avis ne firent aucun effet sur ces esprits volages, et Julienne, voyant que la dou-

Digitized by Google

ceur n'avait rien opéré, en vint à des moyens rigoureux. Elle leur représenta combien il était honteux à leur sexe et à leur état d'être la fable et la risée de toute une ville : si elles ne craignaient pas les hommes, elles devaient redouter au moins le Seigneur qui punit souvent les péchés avec d'autant plus de rigueur qu'il a été plus patient à les voir commettre. Mais en sage mère et digne supérieure, elle savait assaisonner ses réprimandes de douceur et de caresses, pour rappeler à leurs devoirs celles qui avaient eu le malheur de s'en écarter. Dans ces conjonctures, elle priait jour et nuit pour l'amendement des rebelles ; elle leur interdisait toute communication avec les laïques et exerçait la plus sévère vigilance.

Si cette vigilance vraiment digne d'une supérieure plaisait aux unes, cela déplaisait beaucoup à celles dont les habitudes trop invétérées leur faisaient refuser la guérison d'une main si charitable. Elles complotèrent contre la prieure et résolurent de se venger des injures qu'elles prétendaient en avoir reçues. Elles firent entrer dans leur parti les séculiers qu'elles fréquentaient, et sans garder aucune mesure, sans observer même les règles de la bienséance, elles cherchèrent, avec leurs adhérents, à perdre la supérieure, en la décriant au dedans et au dehors du monastère. On épia ses actions, on l'observa d'aussi près que possible ; mais quelque soin et quelque malice que l'on employât dans cette recherche, on ne put trouver aucune prise à sa réputation. La calomnie vint au secours des méchants : on l'accusa de crimes auxquels elle n'avait jamais pensé. Loin de s'en attrister, la sainte prieure s'estimait heureuse d'être mise en parallèle avec le Sauveur, et ne discontinua pas de veiller au bon ordre de sa maison, mettant toute sa confiance en Dieu, défenseur de l'innocence opprimée.

Au milieu des chagrins que lui suscitaient ses ennemis, elle avait la consolation d'avoir un prieur de l'hôpi-

Digitized by Google

tal, nommé Godfroid, qui la protégea tant qu'il vécut, la justifia des fausses accusations dont on la chargeait, et la préserva de mauvais traitements.

Mais après la mort de celui-ci, les persécutions recommencèrent avec plus de fureur que jamais.

Les vertus de la sainte en brillèrent avec un éclat d'autant plus vif.

Le Seigneur révéla à Julienne les persécutions qu'elle aurait à subir après la mort du prieur Godfroid. Un jour elle en parla à son amie Eve, comme celle-ci aime aujourd'hui encore à le rappeler : « Mes ennemis invisibles sont vaincus, lui dit-elle ; mais quoique j'aie lieu, à plusieurs égards, d'avoir maintenant plus de repos, je n'en vivrai pas plus tranquille ; on me déclarera une guerre cruelle et on attaquera non seulement notre Mère la Sainte Eglise, mais tous ceux qui par zèle travaillent à l'illustrer et à l'amplifier. Les traits se décocheront d'abord contre moi, et l'on commencera même à m'assaillir dès cette année lorsque notre prieur Godfroid sera mort. Il aura pour successeur un homme sous le gouvernement duquel l'enfer sévira avec tant de fureur que je serai obligée de prendre la fuite. Il y a au monastère un religieux jeune encore et de sainte vie, qui me sera d'un grand secours dans ces pénibles circonstances. J'aurai alors besoin de votre hospitalité ; me recevrez-vous dans votre demeure, ma chère Eve ? ajouta-t-elle les larmes aux yeux. — Soyez assurée, répondit la recluse, que toute la consolation et l'aide que je pourrai vous prêter, je vous les rendrai de bon cœur. »

Aucune des paroles de la sainte ne devait rester sans son accomplissement. Dieu lui avait fait connaître d'avance tous ces évènements. La divine Eucharistie était surtout pour elle la source de ces lumières surnaturelles. Nous allons rapporter maintenant la grande

Digitized by Google

révélation qu'elle en reçut, avant d'achever plus loin le récit de ses tribulations.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE RÉVÉLATION DE L'INSTITUTION DE LA FÊTE-DIEU.

Dès le temps de sa pieuse jeunesse, chaque fois que Julienne se mettait en oraison, une grande et étonnante vision se présentait devant ses yeux. Le globe de la lune lui apparaissait, resplendissant de lumière, mais une ligne noire et obscure en traversait le diamètre et semblait la partager en deux. Partout où la sainte se trouvait, la même vision se présentait à son esprit ; malgré tous ses efforts pour l'en bannir, elle n'y parvenait point. Elle employa la prière et toutes les œuvres de piété ; elle intéressa, en sa faveur, de saintes âmes qui demandèrent au Ciel, conjointement avec elle, qu'elle fût délivrée de la vue d'un objet qui la tourmentait jour et nuit ; mais aucune de ces prières ne fut exaucée, la vision continua à la suivre partout. Craignant que ce ne fût un piège pour la détourner de ses devoirs, la jeter dans le trouble, et lui donner du dégoût de ses exercices de piété, elle en sollicita la cessation avec un redoublement d'instances sans pouvoir l'obtenir.

Enfin elle se demanda si au lieu d'implorer du Ciel l'éloignement de cette étrange lumière, il ne serait pas mieux, puisque Dieu permettait toujours sa présence, de prier pour en connaître la signification. Julienne le fit, et un jour qu'elle était en oraison, Dieu lui dévoila clairement le mystère, par cette parole intérieure que la langue humaine n'exprime pas : *Arcana verba quæ non*

Digitized by Google

licet homini loqui. Elle apprit que la lune (1) signifiait l'Eglise ; par cette ligne noire qui semblait la fracturer, le Seigneur voulait indiquer le besoin d'une fête nouvelle qui devait réveiller dans les fidèles la foi prête à s'affaiblir avant la fin des temps par les divisions et l'apostasie d'un grand nombre ; sa volonté était que le souvenir de l'institution de la sainte Eucharistie ne fût pas solennisé seulement le Jeudi-Saint, où l'Eglise est occupée d'autres mystères, mais qu'un autre jour de l'année encore fût consacré uniquement à cette fête dans tout l'univers et cela pour trois fins principales : pour fortifier la foi en Jésus-Christ ; pour appeler les hommes à la participation de l'Eucharistie et les soutenir dans les combats livrés à la vertu ; pour expier les fautes commises contre la Majesté divine cachée dans cet auguste mystère.

Le Sauveur fit connaître en même temps à sa servante qu'il l'avait choisie pour manifester sa divine volonté et solliciter l'établissement de cette fête.

L'humilité et la modestie de Julienne s'effrayèrent d'une telle mission, persuadée qu'une chose si importante ne pouvait être commencée par un si misérable instrument.

Elle ne cessait donc de dire au Seigneur : « Seigneur,

---

(1) Dieu parle à l'homme d'une manière conforme à la nature qu'il lui a donnée. Créature intellectuelle et matérielle tout à la fois, l'homme n'a pour ainsi dire que des pensées incarnées dans des formes sensibles qui les expriment, et nous voyons dans les Prophètes que Dieu leur révélait aussi ses mystères par des figures dont il leur découvrait ensuite le sens. Parmi ces divines images, il en est une dans le Prophète du Nouveau Testament (Saint Jean l'Evangéliste), qui représente l'Eglise du Christ sous la forme de l'astre des nuits, et l'on comprend sans peine combien cette image est fidèle, puisque l'Eglise qui reçoit aussi sa lumière du *Soleil de Justice* n'a pas d'autre destination sur la terre que de nous diriger dans la nuit des temps vers le grand jour de l'éternité.

Mgr Dechamps. *Le plus beau souvenir de l'histoire de Liége.*

Digitized by Google

je suis incapable de cette mission. » Le Ciel resta sourd à ses supplications : chaque fois que Julienne était en oraison, il lui renouvelait l'ordre de mettre la main à l'œuvre. « Seigneur, lui répondait-elle, laissez-moi dans l'obscurité. L'Eglise de Liége ne manque pas de personnages illustres par la science et la vertu : pourquoi ne leur confiez-vous pas l'exécution d'une affaire de cette importance ? Que suis-je, moi pauvre fille, privée de toute lumière et de toute influence ? Je suis incapable de faire ce que vous m'enjoignez. »

Pour toute réponse à ses prières et à ses larmes, le Seigneur ne cessait de lui intimer son premier ordre : « C'est vous qui proposerez l'établissement de la fête ; d'autres après vous la feront solenniser. »

Un jour, redoublant pour la millième fois d'instances, elle entendit une voix du ciel disant : « Je confesse, ô Dieu du ciel et de la terre, que vous avez caché ces choses aux orgueilleux et les avez révélées aux humbles. » Et la sainte ne se rendant pas encore, reprit : « De grâce, Seigneur, chargez-en quelque ecclésiastique de grand nom, et laissez-moi le repos et la tranquillité, à moi pauvre petite créature. » Mais la même voix ajouta aussitôt ces graves paroles : « Dieu a mis dans ma bouche un cantique nouveau ; je n'ai pas étouffé votre justice dans mon cœur ; j'ai publié votre vérité et je n'ai pas célé votre miséricorde. »

Vingt ans s'étaient écoulés depuis la première révélation faite à Julienne et elle n'avait cessé de résister et de supplier le Seigneur de la décharger du lourd fardeau imposé à ses faibles épaules. Elle avait versé tant de larmes, qu'elles s'étaient changées en sang. Divinement éclairée, elle reconnut enfin qu'elle ne pouvait tarder plus longtemps d'obéir à la volonté de Dieu. L'on ne doit pas se scandaliser d'une résistance si longue. Ce

Digitized by Google

n'était ni négligence, ni manque d'amour pour l'Eucharistie, c'était l'effet d'une humilité profonde.

La sainte protestait devant Dieu de son indignité pour une telle mission, de son incapacité, de son impuissance pour l'accomplissement d'une telle œuvre. Mais plus elle se croyait indigne, plus Jésus, amateur et docteur de l'humilité, la jugeait digne.

Acquiesçant enfin à l'ordre du Ciel, Julienne alla trouver un de ses amis, Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, vénérable par la sainteté de sa vie et consulté des savants eux-mêmes à cause de ses hautes connaissances. Elle lui rapporta tout fidèlement, le priant d'examiner la chose avec les hommes éclairés auxquels il jugerait convenable de la communiquer, sans toutefois la nommer elle-même. C'était une conduite pleine de sagesse. Des choses si importantes doivent être traitées avec maturité. Les âmes qui ont l'esprit de Dieu se défient d'elles-mêmes, et malgré leur entière confiance dans le Seigneur, ne négligent aucune précaution de la prudence humaine. Ne voyons-nous pas saint Paul, après avoir reçu l'Evangile du divin Sauveur, se faire néanmoins instruire encore par les autres apôtres ?

Jean de Lausanne s'acquitta fidèlement de la commission.

Le premier consulté fut Jacques Pantaléon de Troyes, archidiacre de Liége, homme de grande science et de grande vertu, dans la suite évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem, et élevé enfin à la dignité suprême sous le nom d'Urbain IV. Puis Hugues de Saint-Cher, provincial des Frères-Prêcheurs dont les mérites éminents lui valurent plus tard le cardinalat, et Guy, évêque de Cambrai, tous deux lumières brillantes de l'Eglise par la science et la sainteté. On prit aussi l'avis du chancelier de l'université de Paris, des Frères Gilles, Jean et Gérard, lecteurs aux Dominicains de Liége et de plusieurs autres théologiens

Digitized by Google

Vision de sainte Julienne, d'après une ancienne gravure.

Digitized by Google

distingués par la science et les vertus. Leur sentiment pouvait-il différer de celui de l'Esprit-Saint ? Après un mûr examen et de longues discussions, ils furent unanimes à déclarer, d'abord, que rien ni dans la doctrine, ni dans les lois, ni dans la discipline de l'Eglise ne s'opposait à l'établissement de cette nouvelle fête ; ensuite, qu'elle était souverainement désirable, comme témoignage public et solennel de la reconnaissance du peuple de Dieu pour le grand bienfait de la divine Eucharistie, et comme moyen de ranimer la foi et la piété dans les âmes.

Ce jugement prononcé par la science théologique rassura entièrement et réjouit beaucoup Julienne qui en rendit grâces au Seigneur.

Cependant l'humble et prudente Julienne cherchait à s'entourer de quelques personnes capables de l'aider dans sa difficile mission.

A cette époque vivait à Huy une béguine, nommée Isabelle, remarquable par l'innocence de sa vie et l'éclat de ses vertus. Elle avait une patience inaltérable à endurer les injures dans la plus profonde humilité, anéantie devant Dieu et prête à tous les bons offices à l'égard du prochain. Elle avait avec le Ciel de fréquentes communications. Une personne de ce caractère paraissait propre au dessein projeté et Julienne résolut de s'en servir. Elle se rendit à Huy et la décida à quitter sa ville natale : Isabelle fut reçue en qualité de religieuse au monastère de Cornillon.

Julienne eut de nombreux entretiens avec sa nouvelle compagne et reconnut bientôt en elle une profonde intelligence des choses divines.

Elle la sonda plusieurs fois, pour savoir si, parmi les révélations dont elle avait été favorisée, elle n'avait rien appris concernant la Fête-Dieu. Prenant occasion de lui parler de la sainte Eucharistie, elle lui demanda si, ayant dans cet auguste mystère un gage assuré de la mi-

Digitized by Google

séricorde divine envers les hommes, il ne conviendrait pas d'en instituer une fête spéciale. « A quoi bon, lui répondit Isabelle sans plus de réflexion : l'Eglise n'en célèbre-t-elle pas la mémoire chaque jour dans le saint sacrifice de la messe ? »

Cette réponse inattendue d'Isabelle perça comme d'un glaive le cœur de Julienne.

Isabelle s'en aperçut et soupçonna aussitôt que la prieure devait avoir reçu quelque révélation à ce sujet. Elle demanda donc à Dieu avec instance de l'éclairer sur ce point. Elle avait passé toute une année à prier, lorsqu'un jour, étant allée visiter Eve la recluse de Saint-Martin, et trouvant les portes de l'église ouvertes, elle y entra pour faire sa prière.

Prosternée humblement devant un crucifix, elle fut ravie en extase et vit dans ce moment le ciel et la cour céleste se montrer à ses yeux. Elle y contempla tous les ordres des saints au pied du trône de l'Eternel, le suppliant de secourir le monde qui tendait à sa ruine, de protéger l'Eglise militante attaquée de toutes parts par les hérésies, et d'employer le moyen le plus efficace de faire triompher la foi, par l'établissement de la fête qui depuis si longtemps était dans les desseins de la Très Sainte Trinité. Après avoir entendu cette prière unanime des bienheureux, un oracle, sorti du trône de la Majesté divine, prononça que leurs vœux seraient accomplis et que la fête du Très Saint Sacrement pour laquelle ils s'intéressaient serait bientôt solennisée dans l'Eglise universelle.

La sainte fille, revenue de son extase, fut embrasée d'un feu céleste et ne respira plus que l'institution de la Fête-Dieu, protestant que, le monde entier s'y opposât-il, elle seule, assurée comme elle l'était de la volonté divine, la procurerait. On conçoit combien la communication de cette vision dut réjouir Julienne, heureuse de se voir adjoindre par le Seigneur une compagne et une

Digitized by Google

aide. Dès lors, les deux amies concertèrent les moyens qu'elles mettraient en œuvre, se promettant de se communiquer tout ce que Dieu daignerait leur apprendre ultérieurement à cet égard.

Julienne ainsi fortifiée par le conseil de Dieu et des hommes songea à faire composer l'office de la fête. N'ayant point sous la main des hommes savants, des ecclésiastiques éminents, et persuadée que Dieu se sert des plus humbles pour opérer les plus grandes merveilles, elle chargea de cette entreprise un clerc de son monastère, jeune homme d'une grande innocence de mœurs et d'une vie exemplaire. C'était Jean, celui-là même dont longtemps auparavant elle avait prédit à Eve qu'elle en recevrait grand secours au milieu de ses tribulations futures. Il s'en excusa d'abord, alléguant son peu de capacité et son ignorance des ouvrages des Saints Pères. Mais Julienne le détermina à s'en charger en lui promettant le secours des lumières d'en haut et le suffrage de ses prières pour le lui faire obtenir.

Tandis que l'un cherchait tout ce qui pourrait concourir à la composition de l'office, l'autre offrait au Ciel ses prières pour le succès de l'ouvrage qui fut composé en peu de temps, d'un style élégant et aisé, et d'un tour si touchant et si agréable que ce clerc disait lui-même qu'il n'y reconnaissait rien du sien, que tout venait d'en haut.

A mesure qu'il en achevait quelque partie, il la soumettait à la censure de Julienne. Si elle louait sa composition, il n'y changeait rien ; si elle y trouvait quelque chose à redire, il la corrigeait de suite ; et jamais il ne retoucha aux endroits où elle avait mis la main.

Julienne avait tout examiné avec une si sévère attention et un jugement si solide, que les grands hommes auxquels on soumit l'ouvrage n'y trouvaient rien à changer. Ils en louèrent au contraire la beauté et la conformité avec la doctrine de l'Eglise, de sorte qu'ils avaient

Digitized by Google

peine à croire qu'un jeune homme sans science et sans littérature en fût l'auteur. L'auteur véritable en effet avait été l'Esprit-Saint. (1)

CHAPITRE III.

LA SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU EST PROMUE AU MILIEU DE NOMBREUSES TRAVERSES ET COMMENCE A SE CÉLÉBRER.

Julienne, voyant un dessein qu'elle avait si fort à cœur approuvé, et son office applaudi, se flatta de cet heureux succès. Elle en avait parlé à des ecclésiastiques de poids et de distinction et croyant pouvoir réussir par leur moyen, elle les supplia, pour l'honneur de Dieu et le bien de l'Eglise, d'y prêter leurs soins et de promouvoir l'établissement de la Fête. Mais l'homme ennemi veillait, et il ne mit point de bornes à sa fureur.

Ces ecclésiastiques en parlèrent entre eux, ensuite à leurs amis, et ceux-là à des personnes indifférentes, en sorte que ce fut en ville là nouvelle du jour. On trouvait extraordinaire, pour ne pas dire extravagant, qu'une femmelette prétendît établir une fête nouvelle, dont elle n'avait eu révélation qu'en rêve. Ecclésiastiques, séculiers, jusqu'à des religieux même, enflés d'une science orgueilleuse, s'en raillaient et en parlaient fort mal, sans alléguer d'autre raison que celle donnée par Isabelle, lorsque Julienne en parla la première fois, à savoir que le Saint Sacrement était suffisamment honoré dans le sacrifice journalier de la messe. On prenait occasion de ces discours pour déchirer Julienne dans les carrefours, dans les maisons, dans les compagnies et dans les festins. On la traitait de visionnaire, et ceux

(1) L'office du clerc Jean fut en usage à Saint-Martin jusqu'en 1264, époque où Urbain IV envoya à la bienheureuse Eve l'office du Très Saint-Sacrement composé par saint Thomas d'Aquin.

Digitized by Google

même qui ne l'avaient jamais vue ni connue n'épargnaient rien pour la vilipender et la calomnier. Elle devint enfin la fable de la ville ; on la huait, on la sifflait, on la montrait au doigt, et l'on fabriquait tous les jours contre elle de nouvelles satires, plus offensantes les unes que les autres.

Julienne toutefois trouva quelques défenseurs en tête desquels fut Hugues de Saint-Cher. Il écrivit une lettre mémorable qui renversait tout l'échafaudage élevé contre l'établissement de la fête : mais il ne réussit pas pour le moment à fermer la bouche aux détracteurs.

Livrée ainsi à la contradiction, Julienne eut recours à Dieu dont elle était intimement persuadée de plaider la cause. Elle voulut implorer l'intercession des saints et pour cet effet elle entreprit le voyage de Cologne où reposent les reliques de Sainte Ursule et de ses compagnes. Elle s'y fit accompagner par quelques-unes de ses sœurs, sans leur rien dire du vrai motif de son voyage.

Arrivée, après quelques traverses, à Cologne, elle se fit conduire d'abord dans l'église du Prince des Apôtres, espérant de l'obtenir pour protecteur auprès de Dieu. Elle s'y prosterna devant un des autels, y pria avec une ferveur digne de sa piété et y fut ravie en extase. Le soir approchant, ses sœurs la secouèrent, l'emportèrent par force de l'église ; revenue à elle, elle leur dit : « Pourquoi m'éveillez-vous avant la moisson ? » faisant entendre par ces paroles les délices qu'elle goûtait dans ces ravissements qui n'étaient qu'une ébauche du torrent de gloire dont on sera rassasié au séjour des bienheureux.

Les jours suivants, elle visita, avec la même piété, les autres églises et y fit de longues et ferventes prières.

Elle alla en outre à Tongres et à Maestricht pour prier dans la première de ces villes la sainte Vierge en son antique sanctuaire, et dans la seconde saint Servais, afin de les avoir propices dans son entreprise.

Digitized by Google

Le démon, furieux de voir par toutes ces démarches avancer l'œuvre de l'institution de la fête, ne pouvant nuire aux âmes de Julienne et de ses compagnons, s'efforça de les faire périr en voyage. Il fit verser la voiture qui les portait, mais par la protection de Dieu, les servantes du Christ échappèrent saines et sauves.

Tandis que Julienne s'efforçait ainsi d'intéresser à son œuvre les saints du ciel, un revirement favorable commençait à s'opérer dans les esprits. Les docteurs, après avoir examiné et approuvé le projet de Julienne, communiquèrent à l'évêque Robert le résultat de leurs études et tâchèrent de le persuader que l'institution de la Fête-Dieu était éminemment désirable et ne pouvait qu'être très avantageuse à la gloire du Seigneur et au salut des âmes.

L'évêque se laissa convaincre et le désir de célébrer cette fête s'accrut de jour en jour dans son cœur. Il donna donc un décret ordonnant l'établissement de la fête dans tout son diocèse à un jour déterminé avec office propre, et la rendit obligatoire comme les dimanches. Il fit lui-même prendre vingt copies de l'office pour le distribuer en divers lieux : et pour mieux assurer l'exécution de son décret, il se proposa de le promulguer solennellement lors de la réunion de son synode annuel.

Malheureusement la mort le prévint et empêcha la réalisation de ses pieux desseins. Mais nous reparlerons plus loin de ses rapports avec notre sainte et de sa bienheureuse mort. Montrons pour le moment par quel enchaînement de circonstances se fit la promotion de la solennité.

Peu de temps après Hugues, cardinal de Sainte Sabine, le même qui avait été provincial des Dominicains et dont nous avons parlé plus haut, fut envoyé en Allemagne par Innocent IV comme légat du Saint Siège. Il vint à Liége et on lui montra l'office de la fête dont

Digitized by Google

autrefois lui-même avait reconnu la convenance et l'opportunité. Il l'examina soigneusement, l'approuva et le confirma en son entier. Bien plus, il voulut lui-même célébrer la fête et en chanter la messe. Au jour indiqué, il y eut une affluence considérable de peuple. Le cardinal, revêtu des habits pontificaux, monta en chaire et prononça un discours pathétique sur les hautes convenances de cette fête et les grands avantages qui en résulteraient pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Il fixa le jour où la solennité devait être célébrée chaque année et invita les fidèles, en ouvrant les trésors de l'Eglise, à s'approcher ce jour-là des sacrements.

Après ce discours, il acheva avec grande pompe et dévotion, l'auguste sacrifice. Sur l'exhortation du cardinal légat, le chapitre de la cathédrale célébra, en présence du prélat, la solennité et l'office dans l'église de Saint-Lambert. Mais plusieurs chanoines parurent avoir consenti à la chose, non par piété, mais par crainte et par respect humain. Car à peine le légat eut-il quitté le diocèse, eux qui auraient dû être le soutien de l'institution et l'établir définitivement, dès l'année suivante, défendirent la célébration de la fête. On ne s'oppose pas impunément aux décrets du Ciel : plus on est élevé en dignité, plus la responsabilité est grande. La plupart de ces chanoines furent frappés d'une mort subite et tellement terrible que toute la cité en fut saisie d'épouvante. Les laïques eux-mêmes ne purent s'empêcher d'y reconnaître un châtiment éclatant de la justice de Dieu.

Le cardinal-légat, avant de retourner à Rome, ordonna par décret du 24 décembre 1252, au clergé et aux fidèles soumis à sa juridiction, de célébrer annuellement la fête du Très Saint Sacrement. En outre, ce prélat publia une lettre sur la même matière, écrite dans un style très élevé, où il proteste avoir lui-même célébré la solennité.

Digitized by Google

Deux ans après, un autre légat du Saint Siège, le cardinal Pierre Capocci, confirma les décrets du prince-évêque Robert et de son prédécesseur Hugues de Saint-Cher, et menaça de la colère de Dieu ceux qui auraient l'audace de les enfreindre.

CHAPITRE IV.

FONDATION PIEUSE POUR LA SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU. ENTRETIEN DE LA BIENHEUREUSE JULIENNE ET D'EVE LA RECLUSE SUR CE SUJET.

Il y avait à Liège un chanoine de Saint-Martin nommé Etienne qui restait avec sa sœur Marie, personne de piété, très affectionnée aux âmes religieuses et surtout amie intime de Julienne. Cet ecclésiastique, par amour du pays natal, avait résolu d'abandonner son canonicat de Liège pour aller occuper dans sa contrée une cure de campagne : mais sa sœur, peinée de quitter ses connaissances, s'efforça de le détourner de ce dessein, et n'ayant pas réussi, elle s'adressa à Julienne qui l'encouragea, pria, et sa prière finie, lui dit : « Mettez toutes vos espérances en Dieu et soyez sûre qu'il vous rendra votre frère. »

En effet, le frère, étant retourné à Châlons, d'où il était originaire, pour y faire la commutation projetée, se présenta à l'examen de l'évêque.

On lui donna simplement un livre pour lire, et quoique savant et habile jurisconsulte, il n'y put lire un seul mot ; d'où il parut visiblement que Dieu n'approuvait pas ce changement. C'était l'effet des prières de la sainte. Le chanoine revint donc à Liége sans avoir rien conclu, et peu de temps après il tomba malade et infirme, et resta privé en partie de ses facultés.

Au jour où le cardinal Hugues célébra solennellement

Digitized by Google

à Saint-Martin la fête du Très Saint Sacrement, comme nous l'avons rapporté, ce bon chanoine fut conduit par sa sœur à l'église. Il fut extrêmement touché de la prédication de cet illustre prélat. Frappé de la grandeur du mystère qui avait fait l'objet du sermon, il dit à sa sœur, rentré chez lui, que le cardinal l'avait persuadé par son éloquence, qu'il croyait fermement cette fête instituée pour la plus grande gloire de Dieu et s'il lui était permis de changer son testament, il donnerait volontiers une rente annuelle afin que dans la suite on la célébrât avec plus de magnificence. Sa sœur, autant affectionnée que lui envers le Saint Sacrement, lui conseilla d'accomplir cette bonne œuvre, et, quoique son héritière, l'engagea à changer son testament. De concert donc avec sa sœur, il fit une fondation à l'église de Saint-Martin pour la célébration annuelle des solennités de la Fête-Dieu. Cette générosité ne resta pas sans récompense. Le chanoine Etienne reçut du Ciel, en retour, une claire intelligence du grand mystère de la divine Eucharistie et un amour extraordinaire pour Jésus-Christ. Malgré son état d'infirmité, il fut admis à communier tous les huit jours et il s'éteignit pieusement dans le Seigneur après une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres.

Sa sœur Marie fut également récompensée. Depuis longtemps déjà elle était atteinte d'une maladie grave. Mais voici le grand jour de la Fête-Dieu qui approche. Que faire ? Les souffrances la tiennent comme clouée sur son lit de douleur ; et se résoudre au sacrifice de la fête si chère à son cœur, elle ne le peut. Péniblement, elle se traîne à l'église et s'y approche de la sainte table.

L'office terminé, elle rentre chez elle et s'endort paisiblement. Après une heure d'un doux sommeil, elle s'éveille ; mais, ô surprise ! elle ne se reconnaît plus ! Toutes ses infirmités, toutes ses souffrances ont disparu : elle a récouvré une santé parfaite.

Digitized by Google

Cette guérison miraculeuse fit grand bruit à Liège et impressionna vivement les esprits. Elle fut regardée comme une nouvelle manifestation du Ciel en faveur de la Fête-Dieu.

Plus tard, un autre chanoine de Saint-Martin, Jean de Laon, étant retourné dans sa patrie, y tomba gravement malade. Au moment où on lui apportait, à sa demande, le saint viatique, il dit : « Avant de recevoir le corps de mon Sauveur, en réparation de mes négligences passées dans la réception de ce divin Sacrement, je lègue à l'église de Saint Martin la moitié de ma maison claustrale à Liège pour la célébration d'une octave solennelle chaque année en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Aussi Julienne avait-elle coutume de dire qu'elle chérissait saint Martin pour quatre causes principales. D'abord parce que son église avait publiquement solennisé, la toute première, la fête du Saint Sacrement. Ensuite, parce que le Saint-Esprit, en forme de globe de feu, avait été vu descendre sur lui lorsqu'il disait la messe. Puis, parce que sa chère amie Eve vivait auprès de son église comme sous sa tutelle. Enfin, parce qu'en toutes ses tribulations elle l'avait toujours trouvé secourable. C'est pourquoi, dans l'ardeur de sa dévotion, on l'entendit souvent s'écrier : « O ma chère Eve, saint Martin m'est si cher et si doux que tout l'univers me paraît embaumé de sa douceur. »

Que l'on ne s'étonne pas de nous voir nous étendre sur le sujet de l'institution de la Fête-Dieu. C'est la gloire de Julienne : ce fut la grande pensée et l'œuvre de toute sa vie. A l'époque où cette affaire la préoccupait si vivement, avant l'institution de la fête, elle s'était rendue un jour auprès d'Eve, son amie. Celle-ci remarqua aussitôt, aux traits altérés de Julienne, qu'elle était dans la peine, et la pria avec instance de ne pas lui laisser ignorer plus longtemps le sujet des souffrances de

Digitized by Google

son âme. « Je suis prête, ajouta-t-elle, à les partager avec vous. — Ah ! ma chère Eve, répondit Julienne, il y a longtemps que le Ciel m'a chargée d'un fardeau trop pesant pour mes faibles épaules, et malgré tous mes efforts, je n'ai pu m'en débarrasser. Je n'ai confié ce secret à personne, je désire que vous en soyez la première dépositaire. » Alors elle lui rapporta tout ce qui s'était passé depuis vingt ans : ses visions, ses perplexités et ses prières, ainsi que la volonté formelle de Dieu qu'une fête particulière fût instituée en l'honneur du Très Saint Sacrement. « Et c'est moi, ma chère amie, ajouta-t-elle en sanglotant, moi, pauvre et chétive créature, que le Seigneur a chargée de cette grande et sainte mission. »

On se figure la surprise d'Eve à ce merveilleux récit. Désireuse de sonder tout le mystère : « O Julienne, lui dit-elle, prie donc le Seigneur qu'il daigne m'accorder la grâce d'aimer le Très Saint Sacrement autant que toi. »

Julienne toutefois n'acquiesça pas à la demande d'Eve : « Ta faible santé, lui répondit-elle, est incapable de supporter de pareilles ardeurs. Cependant, aie bonne confiance, ma chère, tu l'aimeras ardemment. »

Cette promesse se réalisa bientôt. Peu de temps après, Eve se sentit éprise d'un tel amour pour le Très Saint Sacrement, que le désir de voir son triomphe ne lui laissa plus de repos. « Oh ! qu'il me tarde de voir célébrer notre fête, répétait-elle souvent ; j'ai si peur qu'un trop long retard n'en compromette le succès ! » Mais Julienne la rassura en lui disant : « Malgré tous les orages que suscitera l'enfer contre la Fête-Dieu, elle s'établira au grand avantage de l'église. » L'évènement justifia la prédiction.

Nous nous sommes étendu assez longuement sur l'institution de la Fête-Dieu et les tribulations, les angoisses dont elle fut l'occasion pour notre sainte.

Digitized by Google

C'est peu encore, vu l'importance et la grandeur du sujet. Nous avons à revenir maintenant sur les persécutions et les peines que Julienne endura pour la vérité et la justice, dans son zèle des âmes et la ferveur de sa religion.

CHAPITRE V.

PERSÉCUTION SOULEVÉE PAR LE PRIEUR. APAISEMENT. — SAINTETÉ DE VIE DE JULIENNE. MORT DE L'ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Le lecteur se rappellera qu'un jour Julienne prédit à la recluse de Saint-Martin une violente persécution qui la forcerait de s'enfuir de Cornillon. Nous allons voir comment cette prédiction se réalisa.

Le prieur Godfroid était venu à mourir. Homme aussi zélé pour encourager la vertu que pour extirper le vice, il n'avait cessé de soutenir et de défendre Julienne ; son successeur, dans son emploi, ne le fut ni de son esprit, ni de sa vigilance.

Cet homme, qu'on appelait Roger, acheta la charge de prieur à prix d'argent. Il était déréglé dans ses mœurs, ennemi de la vertu, et contraire à Julienne dont il ne pouvait souffrir ni les reproches, ni les avis salutaires. Il conçut pour elle une haine implacable et travailla, de tout son pouvoir, à sa perte. Sous différents et injustes prétextes, il excita des troubles et voulut joindre à la simonie qui lui avait procuré le priorat, le vol et la rapine, en prétendant se rendre maître des registres et de l'administration de l'hôpital. Mais Julienne, qui en craignait les suites, s'y opposa, après avoir consulté ses filles, toutes du mêmes avis.

Ce refus irrita Roger : il cabala contre la prieure avec des gens de son espèce, perdus d'honneur et noircis de crimes, qui depuis longtemps cherchaient à se venger

Digitized by Google

des réprimandes de Julienne. Ils se dispersèrent par la ville et y excitèrent une émeute en proclamant, en public et en particulier, que c'en était fait de l'hôpital dont la prieure voulait ôter la juridiction aux bourgeois et la remettre à l'évêque auquel elle avait donné de grosses sommes d'argent pour en obtenir l'institution d'une certaine fête ; enfin qu'elle ne voulait ni se dessaisir des registres, ni rendre ses comptes.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever une populace toujours si facile à émouvoir et à exciter. Ces furieux coururent à l'hôpital, y entrèrent avec de grandes clameurs, demandèrent la prieure qu'ils ne trouvèrent pas, car les sœurs, averties du tumulte, l'avaient mise en sûreté. A ce défaut, ils allèrent à son oratoire, en brisèrent les portes, en ouvrirent les armoires, furetèrent partout pour trouver les registres ; ils ne les virent pas, quoique exposés dans un endroit apparent. Julienne attribua le fait à la protection divine, et elle en conclut qu'elle avait bien agi en ne les confiant pas au prieur.

Les furieux, frustrés de leur espérance, se jetèrent sur deux religieuses qui gardaient l'oratoire, les injurièrent et les maltraitèrent cruellement. Non contents de ces excès, ils s'en prirent aux meubles, les foulèrent aux pieds, les mirent en pièces, brisèrent les vitres, les tables, les chaises, le lit : en un moment, la cellule fut saccagée et détruite.

De crainte que la fureur de la populace ne se ralentît après la première fougue, le méchant prieur chercha à gagner les principaux par des largesses et des présents et réussit à entretenir la sédition.

Comme le tumulte allait toujours en augmentant et qu'il y avait péril de quelque meurtre, Julienne, pour apaiser la tempête, crut devoir abandonner le monastère. Elle en fit la proposition à ses sœurs. Celles-ci, pour la plupart, l'approuvèrent et lui promirent de lui rester toujours fidèles.

Digitized by Google

Se mettant à la tête de quelques-unes, Julienne alla demander asile à la recluse de Saint-Martin. Eve les reçut avec les marques de la plus tendre amitié ; elle s'affligea néanmoins de voir sa bonne mère réduite à une si triste condition ; mais les unes et les autres s'en consolèrent en adorant les décrets de la Providence.

Toutefois, comme la cellule de la recluse était trop petite pour les contenir toutes pendant quelque temps, le chanoine Jean de Lausanne les pria d'occuper sa maison, plus spacieuse et plus propre pour y faire leurs exercices. Il ajouta à cette générosité l'offre d'en sortir et de partager avec elles ses revenus. Julienne rendit grâces au Ciel qui lui procurait, par la charité du généreux chanoine, une pareille ressource dans sa disgrâce et témoiga à son bienfaiteur toute sa reconnaissance, en acceptant ses offres.

Leur séjour à Saint-Martin se prolongea durant trois mois.

Robert de Torote, alors évêque de Liège, estimait beaucoup Julienne ; il fut fort affligé de ces troubles et l'alla voir dans sa retraite de Saint-Martin pour la consoler, elle et ses compagnes, les assurant qu'il ferait instruire le procès et qu'il porterait la sentence dès que les formalités d'usage seraient exécutées.

Les juges députés par l'évêque, ayant entendu sous serment les déclarations des religieux et religieuses de l'hôpital, découvrirent la simonie du prieur Roger, et le dommage spirituel et temporel causé par lui au monastère.

Un de ceux qui avaient suivi le parti du simoniaque, touché de repentir, déclara la dépense faite par celui-ci des biens de la maison si excessive que, mise dans une balance contre son corps, le poids de la première l'emporterait sur ce dernier. Les preuves résultantes de l'enquête ayant pleinement justifié Julienne, on reconnut qu'elle avait sagement agi en re-

Digitized by Google

fusant l'administration des revenus de la maison à un si mauvais économe.

La sentence rendue par l'évêque déclara la prieure innocente des griefs portés à sa charge et la rétablit dans son monastère.

Quant à l'accusateur, l'évêque le déposa comme simoniaque, lui imposa des pénitences et le relégua à l'hôpital de la ville de Huy.

Il fallait, pour réparer tant de maux, un supérieur actif, vigilant et zélé. Plusieurs, considérant les difficultés de la situation, refusèrent cette charge. Julienne, connaissant la candeur et les talents du clerc Jean qu'elle avait chargé de composer l'office du Saint Sacrement, le jugeait bien capable de cet emploi ; mais ayant pour lui beaucoup de considération, et prévoyant les tempêtes qui allaient s'élever contre lui dans ce poste, elle aurait préféré le voir confier à un autre. Cependant, persuadée que personne n'administrerait le temporel et ne veillerait avec plus de soin aux exercices spirituels, ne pourrait mieux, en un mot, rétablir la discipline que lui, elle lui donna son suffrage, et Jean devint prieur.

L'évêque voulut réédifier à ses frais l'oratoire détruit par la populace et le placer dans un lieu plus sain ; mais Jean de Lausanne et Eve s'empressèrent d'en relever les ruines pour donner à Julienne cette preuve de leur affection.

Les ennemis de la sainte, qui avaient cru la perdre et l'accabler sous le poids de leurs persécutions, augmentèrent au contraire sa réputation. On faisait son éloge dans toutes les sociétés ; on ne parlait que de sa force et de son courage, on la révérait. Ceux même des ecclésiastiques qui, par préjugé, lui avaient été contraires, se faisaient un honneur d'en dire tout le bien possible et de la protéger ouvertement.

Aux qualités supérieures de l'esprit, elle ajoutait, dans sa personne, un regard qui annonçait quelque chose de

Digitized by Google

divin et prévenait en sa faveur. Sa modestie, sa simplicité dénotaient une pureté angélique ; ses gestes étaient si mesurés, si bien ordonnés qu'un grand personnage disait d'elle que, depuis trente ans qu'il la connaissait, il ne lui avait jamais vu faire aucun mouvement du corps sans nécessité. Sa marche n'était ni précipitée, ni lente, mais grave et tempérée : enfin on ne remarquait rien en elle qui n'inspirât la vénération. Eloquente, elle s'enonçait avec grâce ; sage, elle ne parlait qu'à propos : humble, elle se regardait comme une grande pécheresse ; résignée à la Providence, elle fut constante dans l'adversité ; maîtresse de ses passions, elle était toujours semblable à elle-même, sans sortir des devoirs de son état. D'après ce portrait fidèle, il est aisé de comprendre combien les personnes les plus respectables cherchaient à voir Julienne et à jouir de sa conversation. Sa cellule devint une école de philosophie chrétienne, où les hommes les plus savants se faisaient honneur d'être les auditeurs assidus des leçons de cette admirable fille : elle les instruisait de mystères que toute leur science ne pouvait leur découvrir.

Elle reçut même un jour la visite de Robert, évêque de Liège, et de Guy, évêque de Cambrai, prélat de grande réputation. Plusieurs ecclésiastiques du premier ordre et des laïques d'une haute naissance la consultaient et lui demandaient le secours de ses prières. Mais les visites si nombreuses lui étaient à charge, et soupçonnant la recluse de Saint-Martin, son amie, d'y donner lieu, elle lui en fit des reproches fort vifs, lui disant que si la loi de Dieu ne le défendait, elle la haïrait de ce qu'elle parlait à sa louange aux princes et aux grands. Elle ajouta qu'elle demandait à Dieu d'être autant persécutée, avant sa mort, qu'elle avait été honorée jusqu'à ce moment, et son désir fut accompli ; car après la mort de l'évêque de Liège précité, elle fut abreuvée d'un calice d'opprobres et d'amertumes.

Digitized by Google

Un jour, dans une de ses visites à la sainte, l'évêque de Liège lui dit : « J'ai reçu de Dieu un bienfait singulier, par lequel il a daigné me manifester sa très sainte volonté sur l'institution de la fête en l'honneur de l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Mes doutes sont dissipés, mon indécision est changée en certitude. Je pense maintenant que rien ne peut contribuer davantage à la gloire de Dieu et au salut du prochain que l'établissement d'une fête solennelle du sacré corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Julienne, sachant que l'évêque désirait beaucoup le siège archiépiscopal de Reims et travaillait à l'obtenir, crut devoir l'avertir avec un humble respect de l'inutilité de ses démarches. « Monseigneur, lui dit-elle, contentez-vous de ce que la divine Bonté vous a octroyé. Jamais vous n'obtiendrez l'archevêché de Reims, et toutes vos peines à cet effet seront perdues. » Malgré la vénération du prélat pour la servante du Christ, il ne crut pas à ses paroles et n'en continua pas moins ses négociations ; mais ce fut en vain. Peu après, il contracta le mal qui devait l'emporter. Pendant tout le cours de sa maladie, la chère fête fut le grand objet de ses préoccupations. Il ne cessait d'exhorter tous ceux qui l'entouraient et de les engager à s'employer après sa mort à l'établissement définitif de la Fête-Dieu. Il voulut de plus qu'on récitât le nouvel office et qu'on célébrât en sa présence la messe du Très Saint Sacrement.

Julienne fut avertie divinement de sa mort. Peu de temps auparavant, au milieu de son oraison, elle entendit une voix disant : « Evêque Robert. » Une seconde fois, le même fait se produisit. La troisième fois, elle entendit ces mots : « Evêque Robert, meurs. » Elle ne fit pas trop d'attention à ces paroles, croyant qu'elles étaient l'effet d'une illusion du démon. Mais au moment où l'évêque expira, elle vit une apparition sous les traits du prélat qui lui dit d'une voix suppliante : « Prie. — Et qui es-tu

Digitized by Google

demanda-t-elle. — Je suis l'évêque Robert, » répondit l'apparition. Elle connut ainsi la mort du prélat. Cependant, la nouvelle de cette mort s'étant rapidement répandue en ville, Eve dépêcha aussitôt sa suivante pour en avertir la sainte. La voyant arriver, Julienne, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, lui dit : « Vos nouvelles ne sont pas aussi bonnes qu'à l'ordinaire. » La jeune fille lui fit son message. « Je le savais déjà, » lui répondit Julienne.

CHAPITRE VI.

NOMBREUSES TRIBULATIONS DE JULIENNE. RETRAITE DANS DIVERS MONASTÈRES, PUIS A NAMUR ET A SALZINNES.

Dès que l'évêque Robert fut mort, les ennemis de Julienne se réveillèrent. Ceux des religieux du monastère qui vivaient dans le libertinage et souffraient à regret la direction de Jean, le nouveau prieur, rappelèrent Roger de Huy où il avait été relégué.

Pour ménager les choses et ne pas donner atteinte à la sentence de l'évêque, ils le reçurent parmi eux comme une personne privée et se mirent à persécuter le prieur en place. Mais bientôt leur violence éclata, ils déposèrent Jean et lui substituèrent un Prémontré du monastère voisin.

Julienne vit bien à quoi tendait tout ce manège. Elle n'ignorait pas qu'on cherchait à réhabiliter le prieur simoniaque et que l'on en agissait ainsi contre l'autre pour y parvenir. Mais au milieu de toutes ces traverses, elle continua à prendre soin de l'œuvre de Dieu et de la conservation de la discipline que les factieux voulaient renverser.

Elle s'empressa de consoler le prieur démis, religieux économe, sage, fidèle, prudent, auquel on ne pouvait lé-

Digitized by Google

gitimement reprocher aucun défaut. Elle lui remit devant les yeux l'exemple de plusieurs saints qui, en pareille circonstance, ne s'étaient point laissé abattre ; surtout celui de saint Lambert, le grand patron de l'Eglise de Liège, dont le caractère propre fut la force au milieu des adversités, comme on le voit aux hymnes de son office où l'on exalte son courage intrépide dans les persécutions. Elle l'animait ainsi à la constance et l'exhorta à ne pas renoncer à son emploi malgré la violence de ses ennemis.

Elle représenta à ses sœurs fidèles que la vertu s'acquiert dans l'épreuve ; qu'une vie exempte de traverses n'est pas, en ce monde, le partage des élus ; des épouses de Jésus-Christ, disait-elle, doivent savoir que le royaume du ciel se ravit par la violence : en conséquence, elles devaient s'attendre à des exils, des persécutions et des peines de tout genre.

Des discours aussi pathétiques les confirmèrent dans la résolution de tenir ferme avec la prieure. Elles se préparèrent à résister à l'orage qui commença à éclater par la remise en place du prieur simoniaque.

Julienne refusa constamment de le reconnaître en cette qualité, malgré les mauvais traitements dont ses ennemis l'accablèrent. Ceux-ci n'ignoraient pas que, par ses vertus, elle s'était acquis un grand crédit auprès des principaux ecclésiastiques. Ils savaient que le prieur simoniaque avait été déposé par son intervention, et tant qu'elle demeurerait au monastère, celui-ci ne pourrait jouir tranquillement du poste où ils venaient de le replacer ; ce qui l'engagea, avec ses adhérents, à mettre tout en œuvre pour forcer la prieure à s'exiler elle-même de la maison.

Ils obtinrent par les voies de la violence ce qu'ils ne pouvaient par les voies de la justice. Ils firent courir des bruits injurieux contre sa réputation ; ils la représentèrent, aux yeux d'un public insensé, comme une

Digitized by Google

sœur turbulente qui, sous des prétextes d'une dévotion orgueilleuse, cherchait à innover et à renverser les constitutions de l'hôpital. Sur ces calomnies, on l'injuria, on la maltraita, on l'intimida par des menaces pour lui ôter toute tranquillité et l'engager à prendre enfin le parti de la retraite. Mais, assurée de la bonté de sa cause, Julienne demeura, au commencement, ferme comme un rocher au milieu des vagues agitées. Ses ennemis recoururent alors au moyen qui leur avait déjà réussi. Ils soulevèrent la populace. Armés de pierres et de cailloux, ces furieux courent à son oratoire, croyant l'y trouver, et en brisent toutes les vitres. Non contents de ces premiers excès, ils s'arment de pieux, de marteaux et de haches, enfoncent les portes, brisent le toit et abattent les murailles. Cet orage éclata si subitement qu'on eut à peine le temps de sauver Julienne dans le dortoir commun. Mais les brigands y étant montés, commencèrent à le démolir. La vengeance divine se fit sentir : un des premiers qui portèrent leurs mains sacrilèges à la démolition de cet édifice fut frappé d'une plaie douloureuse qu'il porta jusqu'au tombeau, malgré l'emploi de tous les remèdes pour la guérir.

Julienne, au milieu d'une tempête si horrible, conserva le calme et la tranquillité. A l'exemple du Sauveur et du premier martyr, saint Etienne, elle pria pour ses bourreaux jusqu'à ce qu'ils eussent consommé leur œuvre de destruction : elle regretta vivement le renversement de son oratoire : elle y avait joui quelque temps de la paix et de la tranquillité ; sa santé commençait à se raffermir. Avec sa fidèle compagne Isabelle, elle y récitait chaque jour pour les âmes des défunts le psautier en entier, sans compter tout l'office divin : elles s'y employaient et le jour et la nuit. L'espoir était perdu de pouvoir encore s'acquitter de la même manière de ces saints exercices : toutes ces traverses avaient fortement ébranlé la santé de Julienne.

Digitized by Google

Mais ces crimes ne restèrent pas impunis.

Une sainte âme en eut révélation. Elle vit une immense massue suspendue en l'air au dessus de la ville de Liège et agitée d'une manière menaçante. Effrayée, elle demanda au Ciel l'explication de ce prodige. Une voix lui répondit : « La ville de Liège doit expier durement le crime commis contre la sœur Julienne. »

La prédiction se réalisa. Il y eut de violentes compétitions pour le siège de saint Lambert. La main vengeresse de Dieu s'appesantit tellement sur la patrie, qu'à peine un seul échappa aux coups. Dans la ville et la principauté de Liège, ecclésiastique ou séculier, riche ou pauvre, grand ou petit, hommes et femmes, tous furent exposés à la tempête. On ne voyait partout que des maisons détruites, des riches dépouillés de leurs biens, ceux d'une fortune médiocre appauvris et d'autres réduits à la mendicité. On ne parlait que de vols, de brigandages, de combats, d'assassinats, de violence, enfin de toutes sortes de maux, de scandales, de calamités. Tant il est vrai que le Ciel ne laisse jamais le crime impuni, et qu'il est le vengeur des opprimés.

Voyant que ses ennemis ne se relâchaient en rien et persistaient à soutenir la cause de Roger, Julienne prit enfin le parti de se retirer, pour ne pas occasionner de plus grands forfaits. Elle communiqua ce dessein à ses sœurs : celles-ci voulurent toutes l'accompagner, persuadées de la justice de sa cause. Mais Julienne, qui ne savait encore où elle trouverait un asile, ne jugea pas à propos de se charger d'une suite aussi nombreuse : elle se choisit seulement trois compagnes.

Après les avoir exhortées les unes et les autres à souffrir en vue du Seigneur, elle ordonna à celles qu'elle n'emmenait point de demeurer tranquilles au monastère et d'y vaquer à leurs occupations. Puis elle s'arracha aux bras de ses sœurs pour aller chercher, hors de sa maison, la paix qu'elle n'y pouvait trouver. Et comme elle n'em-

Digitized by Google

portait rien avec elle, on lui demanda quelle ressource elle avait pour vivre : « Nulle autre, répondit-elle, que la Providence ; et si nous venons à manquer du nécessaire, deux d'entre nous iront mendier de porte en porte pour nous le procurer. »

Elle se retira d'abord à Robermont, puis à Val-Benoît, de là à Val-Notre-Dame près de Huy, trois monastères de Cisterciennes. La haine du pseudo-prieur la poursuivit d'un asile à l'autre et fit en sorte qu'elle ne put longtemps rester en paix dans aucune de ces maisons.

Julienne comprit que sa présence allait devenir un danger pour celles qui l'avaient accueillie, et se souvenant du précepte de l'Evangile : *S'ils vous persécutent dans une cité, fuyez dans une autre,* elle dit à ses compagnes : « Allons à Namur, car on y reçoit ordinairement bien les exilés. » Ces trois pauvres femmes entreprirent donc cette route longue, difficile et périlleuse.

O pieuse servante du Christ, que n'endurez-vous pas par amour pour votre Dieu ! La persécution de vos proches, le bannissement de votre monastère et de votre patrie, la recherche pénible d'un lieu de refuge, une pauvreté et un dénûment absolu. Mais il est écrit : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire de passer par le crible de l'épreuve.* Voilà pourquoi le Seigneur la purifie comme l'or dans la fournaise ; il la plonge dans le feu de la persécution et de la tribulation, et il ne trouve en elle aucune imperfection d'impatience ou de murmure. Ces épreuves accroissent ses mérites, font briller ses vertus d'un plus vif éclat : sa constance inébranlable apparaît aux yeux de tous. Qui croirait trouver tant de courage et de force dans un sexe faible et dans un corps épuisé ? Mais les eaux de la tribulation n'ont pu éteindre en elle la charité, ni les fleuves des anxiétés et des amertumes de tout genre l'accabler et la renverser.

Arrivées à Namur, Julienne et ses compagnes ne

Digitized by Google

virent personne s'empresser à les recevoir. On les regardait comme des religieuses errantes, inspirant la défiance. A la fin, une pauvre communauté de béguines leur donna l'hospitalité, mais elles eurent à y endurer un grand dénûment. Cependant, elles souffraient leurs maux avec un courage héroïque dans l'espoir des récompenses célestes, s'exhortant mutuellement à la patience par l'amour de Celui qui a tant souffert pour nous.

Himana, sœur de Conrad, archevêque de Cologne, et abbesse de Salzinnes, apprit la détresse où se trouvaient ces pauvres exilées et s'intéressa à leur sort. Elle en écrivit à Jean, archidiacre de Liège, homme charitable et pieux, qui n'ignorait pas les disgrâces des quatre sœurs expatriées. Ayant appris que Julienne était à Namur, sans habitation fixe, il s'empressa de lui offrir une maison qui lui appartenait, près de l'église de Saint-Aubin.

Julienne accepta l'offre avec reconnaissance. Elle demeura quelques années dans cette maison avec ses sœurs, vivant très pauvrement, mais goûtant un plaisir extrême de la proximité de l'église où elles allaient se dédommager de leurs peines aux pieds de Jésus-Christ, et devant deux précieuses reliques déposées dans cette église, l'une du bois de la vraie croix et l'autre du précieux sang du Sauveur.

L'archidiacre Jean, compatissant aux malheurs et aux disgrâces de ces saintes filles, bâtit un hôpital à Namur, et, pour leur procurer une demeure propre et convenable, il leur céda le terrain entre l'hôpital et l'église Saint-Symphorien.

Julienne y fit construire quelques cellules avec le secours de personnes pieuses et charitables. Cet établissement lui était avantageux, eu égard à celui qu'elles avaient auparavant ; mais, n'ayant aucun revenu, la petite communauté demeurait toujours dans la mi-

Digitized by Google

sère. Himana, indignée de ce que des religieuses qui avaient laissé leurs biens à leur monastère fussent réduites à un tel état de pauvreté, s'interposa en leur faveur et leur obtint une pension annuelle. Sur le conseil d'hommes religieux et prudents, en particulier du vénérable Gui, évêque de Cambrai, pour ne donner aucune prise à la critique et ne pas paraître chercher l'indépendance, elles se soumirent à l'obéissance de l'abbesse de Salzinnes, leur bienfaitrice.

Cependant, deux des compagnes de Julienne, Agnès et Ozile, moururent à Namur et furent enterrées à Salzinnes. Par la sainteté de leur vie, elles s'étaient montrées les vraies filles de Julienne et avaient partagé jusqu'à la fin ses tribulations et ses angoisses.

Isabelle de Huy, restée seule avec Julienne, fut fort affligée de la perte de ses deux sœurs. Connaissant l'affection sincère de l'abbesse de Salzinnes pour la prieure de Cornillon, elle engagea celle-ci à se retirer dans ce monastère. Elle représenta que n'étant plus que deux, une communauté régulière siérait mieux à leur état ; elles avançaient d'ailleurs en âge, la faiblesse de leur complexion et leurs infirmités habituelles demandaient des attentions et des soins qu'elles trouveraient à Salzinnes. Julienne, prévoyant la tempête dont cette abbaye était menacée, ne goûta pas d'abord ces conseils. Néanmoins Isabelle la pressa tant, qu'elle ne put résister.

L'abbesse les reçut comme des anges du ciel, espérant retirer grand profit de leurs entretiens.

Placée dans un appartement large et spacieux, Julienne, qui haïssait la vanité et la grandeur, pria l'abbesse de la loger plus étroitement, et lui dit qu'une cellule près de l'église suffirait à elle et à sa compagne. Mais croyant ne pouvoir en faire trop pour des filles si méritantes, Himana voulut qu'elles gardassent le premier appartement où elle les avait fait placer.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

CONDUITE DE JULIENNE A SALZINNES. PRÉDICTIONS DIVERSES. RETRAITE A FOSSES.

La vénérable abbesse de Salzinnes aimait à rapporter de nombreuses prédictions faites par la sainte. En voici une entre autres.

Julienne, s'entretenant un jour avec elle de sainte Ursule et de ses compagnes dont on n'avait encore pu déterrer les reliques à Cologne, prédit qu'Himana et Adelaïde de Sainte Walburge, sa sœur, contribueraient beaucoup à les honorer, ce qui arriva en effet, lorsque, quelque temps après, les deux sœurs obtinrent de faire fouiller le champ où ces saintes avaient été martyrisées et où l'on en trouva plusieurs corps.

L'impératrice, épouse de Baudouin II, empereur de Constantinople, étant venue fixer sa résidence à Namur, dont elle était comtesse, se lia d'une étroite amitié avec Himana. Celle-ci l'avertit un jour qu'il y avait, vis-à-vis de son abbaye, une maison où le maître et une troupe de gens sans mœurs, comme lui, s'abandonnaient à toutes sortes de vices et répandaient le scandale dans la contrée. Il n'en fallut pas davantage à la comtesse pour ordonner que cette maison fût rasée de fond en comble : ses ordres recurent immédiatement leur exécution. Le maître de cette maison, outré de cet affront, entra avec ses complices dans Namur, excitant, par les clameurs, le peuple à la révolte.

La sédition prit bientôt un aspect inquiétant. On en voulait au monastère de Salzinnes et à son abbesse dont la comtesse, disait-on, suivait en tout les conseils.

Julienne, voyant le danger dont on était menacé, engageait Himana à éviter les rapports avec la souveraine ; mais la chose n'était guère possible, celle-ci recherchant avidement la société de l'abbesse. La

Digitized by Google

prieure de Cornillon, accablée de douleur, déplorait les maux dont l'abbaye allait être inondée. On s'en aperçut à la pâleur de son visage; comme on lui en demandait la raison, elle répondit : « Pour moi, quand je considère les calamités qui menacent la ville de Namur, il faudrait que je fusse la fille du monde la plus ingrate, si je ne m'affligeais à la vue de tant de personnes de tout état, de toute condition, de tout âge et de tout sexe qui vont être réduites à la dernière misère. Nous en avons reçu, durant notre exil, trop de témoignages de bienveillance et de charité pour ne pas plaindre leur sort. Mais comme les bienfaits les plus signalés nous sont venus de l'abbaye de Salzinnes, serait-il possible que sa désertion future, sa ruine et sa solitude ne me perçassent pas le cœur ? Comment pourrais-je voir d'un œil sec la tristesse qu'un semblable désastre causera à la vertueuse abbesse, elle qui n'a pas mérité ce châtiment ? Plût à Dieu qu'elle eût vécu en d'autres temps ! Elle est douée de dispositions si heureuses que, si elle avait joui de la paix, elle se serait élevée à une union très intime avec Dieu et à la contemplation la plus sublime. »

Jour et nuit elle répandait des supplications et des larmes devant le Seigneur, afin que, dans le désastre de la maison, il épargnât du moins les personnes d'Himana et de ses religieuses. Elle demandait à Dieu de faire tomber sur elle-même tous les coups de sa justice. Il n'est pas étonnant qu'elle s'offrît en victime pour ses amis, elle qui eût donné sa vie pour le salut de ses persécuteurs.

Cependant, une prédiction faite depuis longtemps par la sainte devait s'accomplir.

Au milieu de toutes leurs traverses, ses trois compagnes, craignant de la voir mourir la première, lui exprimaient un jour leurs appréhensions de rester seules orphelines au milieu d'une terre étrangère ; mais Julienne les rassura : « Cessez de craindre, mes chères

Digitized by Google

sœurs, leur dit-elle, vous me précéderez toutes dans la tombe et je mourrai la dernière. » C'est ce qui arriva.

La dernière survivante de ses compagnes, Isabelle, son amie fidèle et le modèle de toutes les vertus, vint elle-même à mourir à Salzinnes. On l'enterra auprès d'Agnès et d'Ozile sans laisser voir à Julienne aucun des préparatifs en usage dans ces occasions, pour ne pas augmenter sa tristesse. Mais après les funérailles, l'abbesse étant venue près d'elle pour la consoler, la trouva tout en pleurs, et lui ayant témoigné sa surprise de lui voir verser tant de larmes : « Ce n'est pas sur elle que je pleure, répondit Julienne, mais sur moi-même. » Elle avait l'assurance du bonheur éternel de la défunte.

A la mort des personnes chères, elle avait coutume d'offrir de nombreux suffrages pour le repos de leur âme : elle ne le fit pas pour Isabelle. L'abbesse s'en aperçut quinze jours après ; elle lui exprima son étonnement de ne lui avoir vu réclamer aucune prière pour la défunte. « Il me souvient de cette parole d'un saint, répondit Julienne en souriant : « ce serait faire injure à un saint de prier pour lui. »

Julienne s'affectionna d'autant plus au monastère de Salzinnes, qu'il possédait les restes de ses trois compagnes, outre les nombreuses reliques qui s'y trouvaient. C'est pourquoi elle déplorait la ruine imminente de ce monastère. Mais avant d'aller plus loin, revenons sur quelques faits antérieurs.

Un jour, une personne très familière avec la sainte, lui dit que, de l'avis de plusieurs, elle avait exagéré les torts du prieur de Cornillon. « Soyez persuadée, chère amie, lui répondit Julienne, qu'aucune tribulation, aucune injure n'aurait pu me détourner des voies de l'Evangile à l'égard du prieur. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais commettre un mensonge ou faire la moindre démarche capable de souiller ma conscience. » On le croira facilement, si l'on considère que des actes où

Digitized by Google

des personnes religieuses ne voyaient nul mal, elle ne voulait à aucun prix les poser. Nous en citerons un exemple qui nous revient en mémoire.

A l'époque de la persécution où elle s'était réfugiée près d'Eve la recluse, celle-ci l'engageait de se mettre sur la tête un voile noir pour donner le change à ses ennemis. Elle s'y refusa, disant que ce serait user de tromperie. Telle était son intégrité, bien loin d'avoir voulu nuire au prieur par d'injustes calomnies.

Un jour, une religieuse, amie de Julienne, était à la mort. On en avertit Julienne, qui accourut en pleine nuit la visiter et prier pour elle. Le matin venu, on lui demanda ce qu'elle pensait de l'état de la malade. « Elle est hors de péril, répondit Julienne : je mourrai avant elle, et elle me survivra afin de prier pour moi. » Cette religieuse, en effet, survécut à la sainte.

Partant de Namur pour se rendre à Salzinnes, on lui offrit de l'y conduire par eau à cause de ses infirmités et de son grand âge : mais elle le refusa constamment, préférant faire cette route à pied. Or, le bateau qu'on lui destinait chavira et fut englouti dans la Sambre avec toute sa charge.

Une personne digne de foi affirme avoir vu, en assistant à la messe dans une église de Namur, après l'Evangile, une colonne de fumée s'élevant au-dessus de la tête de Julienne. Le Seigneur voulait sans doute montrer par là l'ardeur de l'amour dont son cœur était embrasé, selon la demande du psalmiste : *Que ma prière, Seigneur, s'élève comme l'encens en présence de votre divine Majesté.*

Restée seule à Salzinnes, du monastère de Cornillon, la vénérable prieure en fit venir Ermentrude, religieuse de grand mérite qui ne l'abandonna qu'à la mort. Le clerc Jean, prieur de Cornillon déposé par la faction des séditieux, entreprit le voyage de Salzinnes pour voir la sainte et l'entretenir. Il y reçut l'accueil le plus gracieux,

Digitized by Google

car on savait l'estime de la prieure pour lui à cause de ses vertus.

Avant son retour à Liége, la servante du Christ conseilla à Ermentrude de se confesser à lui comme à son légitime pasteur : « Faites-le, dit-elle, car dans peu, vous et moi nous n'aurons plus l'avantage de le posséder. » En effet, étant arrivé à Liége, il y mourut de la mort des prédestinés. Plusieurs faits merveilleux témoignèrent, après sa mort, de sa glorification dans le ciel.

Cependant la maison de Salzinnes était menacée de plus en plus : on voulait la livrer aux flammes. Les religieuses se virent dans la nécessité d'abandonner le monastère pour échapper à la fureur des mutins. Julienne fut tellement affectée de ce départ, qu'elle pensa en mourir.

Himana voulut la consoler en lui disant que l'orage serait bientôt passé et qu'elles viendraient reprendre leur ancien domicile comme auparavant, mais la sainte lui fit connaître que cet espoir était douteux, et qu'elles ne s'y retrouveraient peut-être jamais ; ce qui arriva.

Himana voulut mettre en sûreté Julienne et Ermentrude : elle les conduisit elle-même à Fosses où elle leur procura un asile chez un chanoine, chantre de l'église collégiale, qui les reçut avec joie et s'empressa de les obliger avec la plus grande charité. Il eut d'autant plus d'égards pour elles, qu'il avait appris leurs malheurs et la haute réputation de sainteté dont elles jouissaient.

La sœur de ce chanoine, par amour pour la retraite, avait embrassé la vie de recluse, et il lui avait bâti une cellule près de l'église ; sa sœur étant morte, il songeait à faire disparaître cette cellule. Il l'offrit à Julienne qui en fut d'autant plus charmée qu'elle sut que la sœur du chanoine y était entrée le même jour où Eve, sa chère amie, avait pris possession de la sienne à Saint-Martin. On y fit les réparations nécessaires et Julienne y entra avec Ermentrude.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DERNIÈRE MALADIE. MORT. SÉPULTURE.

Après tant de calamités, de peines et de persécutions, ce fut dans ce réduit, dont la tranquillité donnait le calme à son âme, que Julienne sentit approcher le terme de ses jours. Elle fut attaquée d'une langueur qui fut longue et dont elle connut qu'elle ne guérirait pas. Elle désirait vivement s'entretenir, avant sa mort, avec le chanoine de Lausanne : elle le fit prier de la venir trouver. Elle s'informait tous les jours s'il n'arriverait pas bientôt ; mais soit qu'il ne la crût pas si près de sa fin, soit que les troubles dont le pays était désolé rendissent les chemins peu sûrs, personne ne vint de Liége à Fosses pour la visiter.

La sainte avait prédit à une de ses compagnes que lorsqu'elle approcherait de sa fin, elle n'aurait pas le bonheur de voir des personnes de confiance ; elle eût désiré, sans doute, pouvoir leur communiquer des choses tenues cachées toute sa vie, même à ses sœurs, et que sa timidité l'empêchait de déclarer à d'autres qu'à ceux en qui depuis longtemps elle avait placé sa confiance.

A la fin, ne voyant arriver personne de Liége, elle appela Ermentrude, et lui parla de sa mort prochaine et de quelques affaires la concernant. Mais à cette première ouverture, Ermentrude fondit en larmes. « Vos larmes me troublent, lui dit Julienne, cessez d'en répandre, consolez-vous en Notre-Seigneur, et je ne vous ferai aucune confidence. »

Elle demanda un notaire, mais on ne put lui en trouver. On lui amena un jeune homme pour transcrire ses dernières volontés. En le voyant, elle déclara ne pouvoir confier à un tel secrétaire les choses qu'elle avait

Digitized by Google

à consigner. Dieu le permettant ainsi, elle emporta dans la tombe les secrets dont elle voulait faire la révélation.

Ses forces corporelles diminuaient tous les jours à vue d'œil, mais celles de l'âme semblaient augmenter à mesure qu'elle approchait du moment où elle allait jouir de la gloire dont toutes les grâces particulières n'avaient pu lui donner qu'un avant-goût. Elle répétait sans cesse : « Seigneur, quand me délivrerez-vous de ce corps ? Quand serai-je tirée de cette vallée de larmes ? Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant votre face ? »

Ceux qui étaient présents et qui voyaient son désir, l'encourageaient en lui disant que bientôt elle mourrait. Mais le mot mourir l'offensant, si elle avait pu s'offenser, elle répondait : « Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai », montrant par là son assurance de jouir bientôt de la vie éternelle.

La maladie empira pendant le carême ; cependant la sainte ne cessa de réciter chaque jour les heures canoniales, dans l'intention de s'unir plus étroitement à Dieu. La fête de Pâques étant venue, elle se prépara, tout épuisée de forces qu'elle était, pour aller à l'église. Elle y entendit, sans donner la moindre marque d'infirmité, matines et laudes, après lesquelles elle reçut, des mains du chantre de la collégiale de Fosses, l'auguste sacrement des autels, en forme de viatique. Toute moribonde qu'elle fût, elle regarda comme indigne de la Majesté suprême de se faire apporter son Dieu, croyant qu'il était du devoir d'une servante fidèle de traîner son corps, quoique à moitié expirant, jusqu'au pied des autels pour le recevoir et l'adorer.

Que se passa-t-il entre Jésus-Christ et son Epouse ? Il est plus facile de l'imaginer que de le décrire. Julienne, malgré son extrême faiblesse, resta presque toute la journée en adoration devant le Très Saint Sacrement, s'associant aux prières de l'Eglise, célébrant dans son cœur, par des hymnes et des cantiques, le grand mystère de la

Digitized by Google

Résurrection. Le jour était à son déclin lorsque ses compagnes l'arrachèrent aux étreintes du Dieu eucharistique et la ramenèrent dans sa cellule. Elle demanda l'extrême-onction. Elle reçut ce dernier sacrement avec une joie si sensible qu'elle en versa des larmes : le prêtre qui le lui administrait ne revenait pas de son admiration en voyant l'ardeur de ses sentiments et la piété avec laquelle elle unissait ses prières à chacune des onctions saintes.

L'abbesse de Salzinnes, instruite du danger où était la mourante, accourut pour la voir et observait avec attention l'instant où elle passerait dans la bienheureuse éternité. C'était le mercredi après l'octave de Pâques ; la mort paraissait imminente : l'abbesse voulut passer la nuit auprès d'elle, mais elle la pria d'aller se reposer, l'assurant qu'on l'avertirait et qu'elle ne mourrait pas ce jour-là. Le jeudi, elle pria Ermentrude de lui réciter l'office, qu'elle suivit de cœur et d'esprit.

Enfin vint le jour où allait luire pour son âme le soleil de la bienheureuse éternité.

Le vendredi, Himana vint encore la voir de bon matin avec quelques-unes de ses religieuses : le chantre de Fosses et d'autres personnes étaient aussi présents.

La sainte n'était plus en état de communier. Himana lui demanda si, avant de mourir, elle ne serait pas désireuse de voir et d'adorer au moins le Très Saint Sacrement. Cette proposition alarma son humilité. « Oh ! non, répondit-elle : ce serait de la témérité de ma part ; il ne convient pas que le Roi de majesté soit apporté à une vile et chétive créature comme moi. » Himana insista. « Il est juste et raisonnable que vous adoriez une dernière fois le Seigneur. — Il n'est pas nécessaire, répondit Julienne, que je voie encore en cette vie Celui que je vais contempler dans l'éternité. » Mais, sur l'observation d'une religieuse, qu'elle devait obéir à la supérieure, Julienne se soumit. Le chantre ayant apporté le Saint Sacrement,

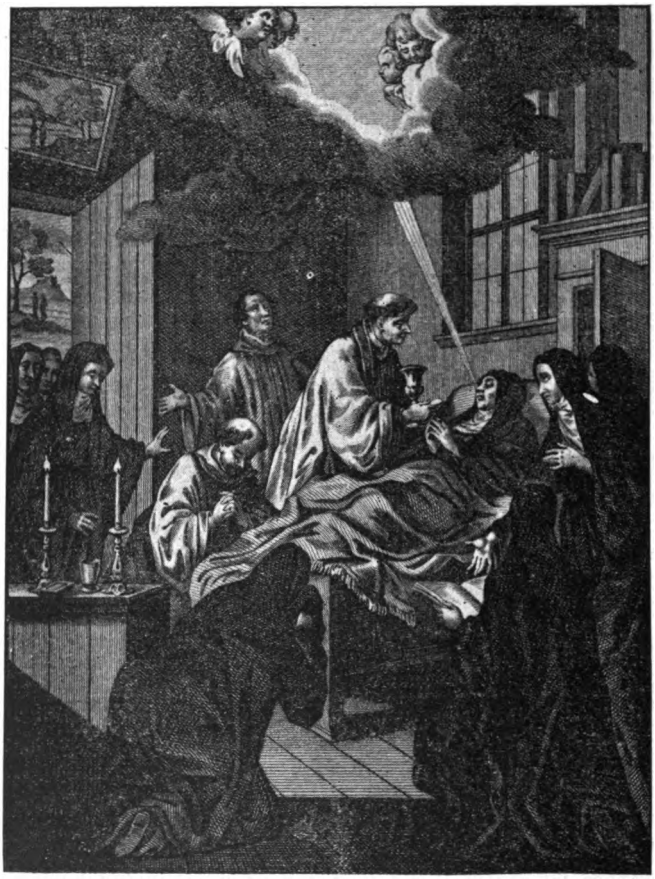
Digitized by Google

dès qu'elle entendit la clochette, elle fit effort pour se lever et se mit sur son séant : elle fixa les yeux sur l'hostie que le prêtre lui montrait en l'exhortant à l'adorer. « Voici, ma sœur, votre Dieu et Sauveur qui a daigné naître et mourir pour vous : prions-le qu'il chasse loin de vous l'ennemi et vous conduise à la vie éternelle. — Que mon Dieu me soit favorable et à madame l'abbesse », dit-elle, faisant connaître par ces derniers mots combien elle était reconnaissante à celle-ci de ses bienfaits. Puis, penchant un peu la tête, elle s'endormit dans le Seigneur. C'était le 5 avril 1258, à la neuvième heure du jour, un vendredi, jour et heure où le divin Sauveur expira sur la croix. Il était bien juste que cette fidèle amante et imitatrice de Jésus crucifié unît ainsi son suprême sacrifice à celui de son divin Epoux. Elle avait atteint la 66^{me} année de son âge.

L'abbesse de Salzinnes aurait désiré avoir à son abbaye les précieux restes de sa sainte amie et le lui avait demandé avant sa mort. Julienne, prévoyant la ruine prochaine de Salzinnes, préféra l'abbaye de Villers et elle en avait fait appeler le moine Gobert pour lui rendre les derniers devoirs. Gobert avait été un puissant chevalier dans le siècle, fameux par ses richesses et ses exploits, issu d'une des plus nobles familles de France (1) : mais fidèle à la vocation divine, il s'était acquis plus de noblesse encore par la fuite du monde, plus de richesse et de gloire dans le mépris des choses terrestres, plus de puissance dans les combats contre l'ennemi du salut. Devenu moine à Villers, il s'était lié d'une étroite amitié avec Julienne, dont il admirait la grande sainteté. Il vint aussitôt à l'appel de la sainte. Entretemps, les funérailles avaient été célébrées le samedi dans l'église collégiale de

(1) Voir la vie de ce grand serviteur de Dieu dans notre ouvrage : *Villers et Aulne, célèbres abbayes de l'ancien diocèse de Liége.*

Digitized by Google



Mort de sainte Julienne, d'après une ancienne gravure.

Digitized by Google

Saint-Feuillen à Fosses. Le corps de Julienne fut transporté à l'abbaye de Villers sur un char préparé à cet effet. L'abbesse Himana, Ermentrude et plusieurs autres religieuses accompagnèrent le convoi par amitié et par vénération pour la défunte.

Les religieux de Villers déposèrent le corps dans leur église, et suivant l'usage, passèrent toute la nuit en prières devant les dépouilles funèbres. Le lendemain dimanche, on célébra les funérailles solennelles.

Il arriva, sans doute par la permission de Dieu, qu'un prêtre qui n'avait point été invité à cette cérémonie, monta en chaire et fit un éloquent discours sur le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, que la défunte avait révéré toute sa vie d'un culte spécial. La cérémonie terminée, le corps fut déposé avec les autres corps saints dans l'église du monastère.

CHAPITRE IX.

MIRACLES APRÈS LA MORT.

Une des amies de Julienne ne pouvait se consoler de sa mort. Elle demanda instamment au Seigneur de daigner lui révéler comment il allait à Julienne et si elle avait besoin de quelque secours des vivants. Elle entendit aussitôt une voix intérieure lui redisant cette antienne de l'office de la bienheureuse Agnès : « *Voici que je vois ce que j'ai désiré, je possède ce que j'ai cherché, je suis unie à Celui que j'ai aimé si tendrement sur la terre.* » En même temps, un sentiment de confiance inexprimable remplit son âme et elle n'eut plus aucun doute que son amie si chère n'eût obtenu dans la céleste patrie la vision bienheureuse tant désirée en cette vie.

Digitized by Google

Un petit enfant était depuis longtemps accablé de toutes sortes d'infirmités. Sa mère l'enveloppa dans un linge qui avait appartenu à la sainte et l'enfant fut guéri à l'instant même.

Deux religieuses souffraient beaucoup de maux de dents. Il leur suffit d'approcher du visage un linge dont s'était servie la bienheureuse pour être instantanément guéries de leurs atroces souffrances.

Un Frère convers de l'abbaye de Herkenrode était atteint d'une hernie tellement grave qu'il pouvait à peine monter à cheval pour le service du monastère.

Un jour qu'il se trouvait à Villers, il entendit beaucoup parler de sainte Julienne et se rendit à son tombeau. « O Vierge Julienne, lui dit-il, si votre crédit auprès de Dieu est aussi grand qu'on le proclame, obtenez-moi donc au moins quelque soulagement à mes infirmités. »

Il avait à peine achevé sa prière, qu'il se sentit presque entièrement guéri. Il put désormais aller à pied, monter à cheval et vaquer aux affaires du monastère.

Une personne de haute distinction, grande amie de Julienne, était malade et ne rêvait que vin exquis et mets délicieux.

Un jour, c'était la veille de la Fête-Dieu, la sainte lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Prépare-toi à recevoir dignement la grâce que le Seigneur t'accordera demain. »

Le lendemain, elle eut une vision. Elle vit Jésus en personne, revêtu des ornements sacerdotaux, célébrer la messe avec une profonde dévotion. Julienne, sa fidèle servante, l'assistait à l'autel. Au moment donné, Jésus lui offrit à boire à une coupe d'or, pleine d'un nectar céleste. Revenue de son extase, elle se trouva énivrée d'une telle abondance de douceurs spirituelles que toutes les jouissances sensuelles eurent perdu leur

Digitized by Google

attrait pour elle : elle n'aspira plus qu'aux délices du ciel.

Peu d'années après la mort de Julienne, en 1264, le Pape Urbain IV décréta, par une bulle, la célébration de la Fête-Dieu dans l'Eglise entière. Le Souverain Pontife envoya à Eve, la recluse de Saint-Martin, la copie de cette bulle, le nouvel office du Très Saint Sacrement composé par le grand Docteur Thomas d'Aquin et un bref particulier dont voici la teneur :

Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre chère fille en Jésus-Christ, Eve, recluse de l'église Saint-Martin à Liège, salut et bénédiction apostolique.

Nous savons, ma chère fille, que vous avez désiré de toute l'étendue de votre âme que la solennité du sacré corps de Notre Seigneur Jésus Christ fût instituée dans l'Eglise de Dieu. Nous vous annonçons donc avec une sainte joie, et Nous vous signifions, qu'en vue d'affermir de plus en plus la foi catholique, nous avons jugé à propos de statuer, qu'outre la commémoration quotidienne que l'Eglise fait de cet adorable Sacrement, on en solennisât une fête spéciale. A cette fin, nous lui avons désigné un certain jour, auquel les fidèles puissent fréquenter avec dévotion nos églises, jour qui deviendra pour tous la fête d'une joie intime, ainsi qu'il est amplement exprimé dans nos lettres.

Au reste, sachez que Nous-même, à dessein de donner au monde chrétien un salutaire exemple de cette solennité, Nous l'avons célébrée en présence des archevêques, évêques et autres prélats de l'Eglise, qui résidaient auprès du Siège Apostolique. Que votre âme bénisse le Seigneur, que votre esprit se glorifie en lui, parce que vos yeux ont vu les merveilles que Nous avons préparées devant la face de tous les peuples. Réjouissez-vous parce que le Dieu tout puissant vous accorde l'accomplissement de vos vœux, et que la plénitude de la grâce céleste mette sur vos lèvres des cantiques de louange et de jubilation.

Digitized by Google

Et comme Nous vous envoyons, par le porteur de nos présentes lettres, avec nos bulles, le cahier où est contenu l'office de la Fête-Dieu, Nous voulons et Nous vous ordonnons, par ce bref, de le recevoir avec dévotion et d'en délivrer copie à toutes les personnes qui en demanderont Nous vous requérons aussi d'insister par vos prières auprès de Celui qui a laissé sur la terre un mémorial si auguste de lui-même, pour qu'il nous accorde d'en haut la grâce de gouverner utilement la sainte Eglise, qu'il a confiée à notre sollicitude.

Donné à Orvieto, le 8 septembre 1264, la quatrième année de notre pontificat (1).

L'historien contemporain termine ici sa narration. Singulier retour des choses d'ici-bas !

Les saints sont délaissés, persécutés, bannis pendant leur vie : après leur mort, on se les dispute. C'est le cas de sainte Julienne.

Trois grands ordres religieux la revendiquent : Cîteaux, Prémontré et l'ordre de saint Augustin. Les anciens auteurs, généralement, l'ont dite Cistercienne : l'ordre de Cîteaux l'a toujours honorée comme lui appartenant. Fisen, le premier, s'est efforcé de prouver que la maison de Cornillon, déjà à l'époque où vivait Julienne, suivait la règle de saint Augustin. Son argument principal toutefois, à savoir le témoignage de Jacques de Vitry dans son Histoire Occidentale où il mentionne à Liège un hôpital de l'ordre de saint Augustin qui ne peut être autre que celui de Cornillon, ne nous paraît pas concluant, vu que, au dire de Fisen lui-même, (2) à l'époque où écrivait Jacques de Vitry, exis-

(1) L'original de ce bref était conservé à l'église Saint-Martin où la bienheureuse Eve eut sa sépulture.

(2) Historia Ecclesiæ Leodiensis, ad annum 1204.

Digitized by Google

tait déjà en cette ville l'hôpital de la Chaîne desservi par des religieux et religieuses de cet ordre. La raison la plus décisive, en faveur de cette opinion, est la constitution de l'évêque Robert, en 1242, prescrivant la formule des vœux au monastère de Cornillon, selon la règle de saint Augustin. Charles de Visch, prieur des Dunes, dans sa *Bibliothèque Cistercienne*, au mot *Joannes*, maintient vigoureusement, et par des arguments non à mépriser, les droits de Cîteaux. Cependant les Bollandistes affirment posséder une lettre du prieur des Dunes à Bollandus par laquelle il se range enfin au sentiment de Fisen.

Les restes de sainte Julienne, placés derrière le maître-autel de l'abbaye de Villers avec les autres reliques que possédait ce monastère (1), furent en 1599 tranférés dans la somptueuse chapelle élevée par l'abbé Robert Henrion en l'honneur de saint Bernard et renfermés dans un mausolée de marbre noir poli, orné de riches sculptures.

En 1745, les chanoines de Saint-Martin, se préparant à célébrer le jubilé cinq fois séculaire de l'institution de de la Fête-Dieu, s'adressèrent à l'abbé de Villers pour en obtenir une relique de la sainte. Mais il ne put les satisfaire ; il ne pouvait ouvrir, sans le briser, le tombeau de marbre qui, depuis 1599, contenait les corps saints de l'abbaye.

D'ailleurs, les reliques de sainte Julienne ayant été confondues avec les autres à l'époque des troubles des Pays-Bas, il était devenu impossible de les reconnaître avec quelque sûreté. Telle fut la réponse de l'abbé de Villers, conservée aux archives de la collégiale Saint-Martin.

Il existait toutefois d'autres reliques de la sainte, con-

(1) Voir notre ouvrage : *Villers et Aulne, célèbres abbayes de l'ancien diocèse de Liège.*

Digitized by Google

servées alors à l'abbaye Cistercienne du Saint-Sauveur à Anvers. Elles avaient été données autrefois par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, au roi Emmanuel de Portugal et offertes par celui-ci au monastère du Saint-Sauveur. L'abbé du Saint-Sauveur céda une partie de ces reliques précieuses au chapitre de Saint-Martin. Quant au reste de ce dépôt inappréciable confié autrefois à l'abbaye de Saint-Sauveur, l'église de Saint-André à Anvers le conserve aujourd'hui dans la magnifique châsse, en argent ciselé, dite : *des XXXVI saints.*

C'est l'honneur de notre illustre cardinal Dechamps d'avoir promu le culte de la grande sainte Liégeoise. La part prise par ce prélat au congrès eucharistique de Liége. en 1883, n'eut pas d'autre objet.

On peut voir au tome XIII de ses œuvres complètes les divers actes du pieux cardinal tendant à amener la reconnaissance du culte rendu de temps immémorial à la bienheureuse, et son inscription au Martyrologe. Sous son inspiration, une magnifique église, aujourd'hui paroissiale, fut élevée en l'honneur de la sainte à Salzinnes par la munificence d'un généreux ami de Mgr Dechamps, M. le baron del Marmol.

Il eut aussi une large part à l'établissement d'un institut religieux, sous le nom de Dames de Sainte-Julienne, spécialement voué aux œuvres eucharistiques

A l'heure actuelle, l'office de sainte Julienne est concédé à l'Eglise entière et introduit dans la plupart des diocèses et des ordres religieux.

ERRATUM : Page 199, à la note (1), au lieu de : à moins qu'il ne s'agisse, disent-ils, de Fosses, lire : à moins qu'il ne s'agisse, disent-ils, du monastère de Saint-Feuillen en Hainaut, dépendant de Fosses.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE I

Lettre du cardinal Jacques de Vitry à Foulques, évêque de Toulouse, sur les saintes femmes du diocèse de Liége. Préface à la vie de la pieuse Marie d'Oignies.

SAINTE MARIE D'OIGNIES.

LIVRE PREMIER.

Vie extérieure de la sainte et son entière conversion à Dieu.

Chapitre I. — Enfance, mariage, continence, persécution, componction 14

Chapitre II. — Confession, satisfaction, jeûne. . . . 20

Chapitre III. — Assiduité à la prière ; ses effets et son efficacité contre les démons 25

Chapitre IV. — Veilles de la sainte, sa manière de se vêtir, ses travaux, la modestie de tout son extérieur. . 33

LIVRE DEUXIÈME.

Vie intérieure de Marie et sa fin bienheureuse.

Chapitre V. — Crainte du Seigneur ; fuite des moindres fautes ; pauvreté et humilité 42

Chapitre VI. — Piété envers Dieu ; secours aux moribonds, aux âmes du purgatoire, aux âmes dans le danger ; guérison des maladies 47

Chapitre VII. — L'esprit de science instruit Marie et lui apprend à pénétrer avec discrétion les choses divines et à garder la paix avec les hommes 58

Chapitre VIII. — L'esprit de force soutient la sainte dans l'adversité et l'esprit de conseil la dirige dans sa conduite et celle du prochain 64

Chapitre IX. — L'esprit d'intelligence lui donne la contemplation des mystères divins et la connaissance des choses éloignées et futures 69

Chapitre X. — L'esprit de sagesse fait goûter à Marie la suavité de Dieu dans les fêtes de Notre Seigneur et des saints 76

Digitized by Google

Chapitre XI. — La sainte se retire à Oignies et se prépare pieusement à la mort 81
Chapitre XII. — Dernière maladie ; pieuse mort de la sainte. 89
APPENDICE. Élévation solennelle des reliques de sainte Marie d'Oignies en 1608. 98

SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE.

PROLOGUE 102
Chapitre I. — Naissance de la sainte. Elle meurt, voit le purgatoire et revient à la vie pour le soulagement des âmes qui y sont détenues 103
Chapitre II. — Merveilles par la subtilité et la forme de son corps, sa jambe guérie, sa délivrance de la captivité, l'huile qui découle de son sein. Vie plus ordinaire ; fruit de la sainte communion ; recommandation de l'aumône ; prophétie 109
Chapitre III. — Les aumônes provenant de l'injustice lui sont un sujet de douleur : sa manière de se nourrir et de se vêtir ; sentiments que lui font éprouver le salut ou la perte des âmes ; discernement des cœurs, diverses prédictions, extases, etc. 114
Chapitre IV. — Retraite de la sainte près d'Ivette la recluse: ses chants et sa science des Écritures ; estime qu'a pour elle le comte de Looz ; le bien qu'elle lui fait pendant sa vie ; après sa mort, elle partage ses peines du purgatoire ; amour de la solitude. 121
Chapitre V. — Ses derniers moments ; langueur ; deuxième et troisième mort ; sépulture ; translation : exhortation de l'auteur ; levée du corps ; miracle. . 125
APPENDICE. Le culte de sainte Christine l'Admirable. 132

SAINTE IVETTE DE HUY.

Chapitre I. — Ivette, donnée en mariage, supporte avec peine le joug conjugal 147
Chapitre II. — Amenée par la grâce divine à une meilleure vie, elle perd son mari, et fait de rapides progrès dans la perfection. 149
Chapitre III. — Ivette refuse généreusement de secondes noces, et, avec l'aide de la Mère de Dieu, garde sa chasteté 150
Chapitre IV. — Elle triomphe des autres embûches de l'enfer, et se met au service des lépreux. 154

Digitized by Google

Chapitre V. — Le père d'Ivette ayant embrassé une vie plus sainte, elle se fait recluse et amène pareillement son fils à une conduite meilleure 156
Chapitre VI. — La sainte obtient, par l'intercession de la Mère de Dieu, l'absolution d'un péché occulte et en reçoit un stimulant pour une plus haute perfection 159
Chapitre VII. — Elle éprouve de fréquentes extases . 160
Chapitre VIII. — Les exemples d'Ivette lui amènent beaucoup de disciples ; elle agrandit l'hôpital . . . 162
Chapitre IX. — Divinement avertie de sa dernière heure, Ivette fait une sainte mort 169

SAINTE LUTGARDE.

PROLOGUE 178

LIVRE PREMIER.

Vie de sainte Lutgarde dans l'ordre Bénédictin.

Chapitre I. — Elle renonce au mariage et à tout amour humain et se consacre entièrement à l'amour de Dieu 179
Chapitre II. — Extases et visions divines. Passage de l'ordre de saint Benoît à celui de Cîteaux 188

LIVRE DEUXIÈME.

Sa vie dans l'ordre de Cîteaux.

Chapitre I. — Jeûne de sept ans. Secours aux âmes du purgatoire. Délivrance des possédés 196
Chapitre II. — Efficacité de ses prières. Désir du martyre. Secours aux âmes tentées, aux pécheurs et aux malades 201
Chapitre III. — L'esprit de prophétie lui fait découvrir les choses futures, éloignées et cachées . . . 215

LIVRE TROISIÈME.

Dernières années passées dans la récité. Mort. Miracles.

Chapitre I. — Apparitions du bienheureux Jourdain, général des Frères-Prêcheurs, de Jacques de Vitry et d'autres. Troisième jeûne de sept ans. 222

Digitized by Google

Chapitre II. — Sa contemplation. Annonce d'une mort prochaine. Maladie. Mort 227
Chapitre III. — Sépulture. Miracles. 233

SAINTE JULIENNE DE CORNILLON.

LIVRE PREMIER.

Chapitre I. — Naissance, pieuse éducation, vie humble de la sainte. 244
Chapitre II. — Julienne pleure les péchés des autres comme les siens propres. Son ardente dévotion envers le saint sacrifice de la messe et la divine Eucharistie. 250
Chapitre III. — Travaux du corps et de l'âme entrepris par Julienne. Ses jeûnes et ses veilles. 255
Chapitre IV. — Dévotion extrême de Julienne envers les saints, la Mère de Dieu, le Verbe Incarné et la très sainte Trinité 257
Chapitre V. — Julienne, par l'esprit de prophétie, fait diverses révélations surtout à Eve la recluse . . . 261
Chapitre VI. — Secours aux âmes tentées et aux malades. Victoires sur les démons. Fausseté de reliques découverte 267

LIVRE DEUXIÈME.

Chapitre I. — Institution de la maison de Cornillon. Julienne, devenue prieure de ce monastère, est en butte aux persécutions 271
Chapitre II. — Première révélation de l'institution de la Fête-Dieu 276
Chapitre III. — La solennité de la Fête-Dieu est promue au milieu de nombreuses traverses et commence à se célébrer 284
Chapitre IV. — Fondation pieuse pour la solennité de la Fête-Dieu. Entretien de la bienheureuse Julienne et d'Eve la recluse sur ce sujet 288
Chapitre V. — Persécution soulevée par le prieur. Apaisement. Sainteté de vie de Julienne. Mort de l'évêque de Liége. 292
Chapitre VI. — Nombreuses tribulations de Julienne. Retraite dans divers monastères, puis à Namur et à Salzinnes 298
Chapitre VII. — Conduite de Julienne à Salzinnes. Prédictions diverses. Retraite à Fosses 305
Chapitre VIII. — Dernière maladie. Mort. Sépulture. 310
Chapitre IX. — Miracles après la mort 315

64434.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ouvrages du même auteur :

I. VILLERS et AULNE, célèbres abbayes de l'ancien diocèse de Liége. — Les gloires de leur passé.

Beau volume in-8° de 294 pages, orné de nombreuses gravures, dédié à Saint Lambert et à Saint Alphonse, à l'occasion de leur centenaire.

Prix : broché. 1,50
Reliure, pleine percale anglaise gaufrée 1,80

II. VIES ET ŒUVRES DE QUELQUES-UNS DE NOS PIEUX ÉCRIVAINS DANS LES SIÈCLES PASSÉS. I. Le cardinal Jacques de Vitry. II. Thomas de Cantimpré. III. Jean Ruysbroek. IV. Denys le Chartreux. V. Louis de Blois.

Beau volume in-12 de 250 pages avec un choix de gravures.

Prix : Broché. 1,50
Reliure, pleine percale anglaise gaufrée. 1,80

Digitized by Google